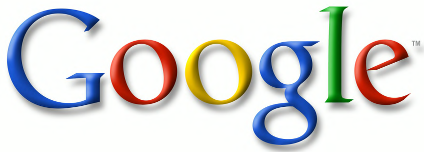
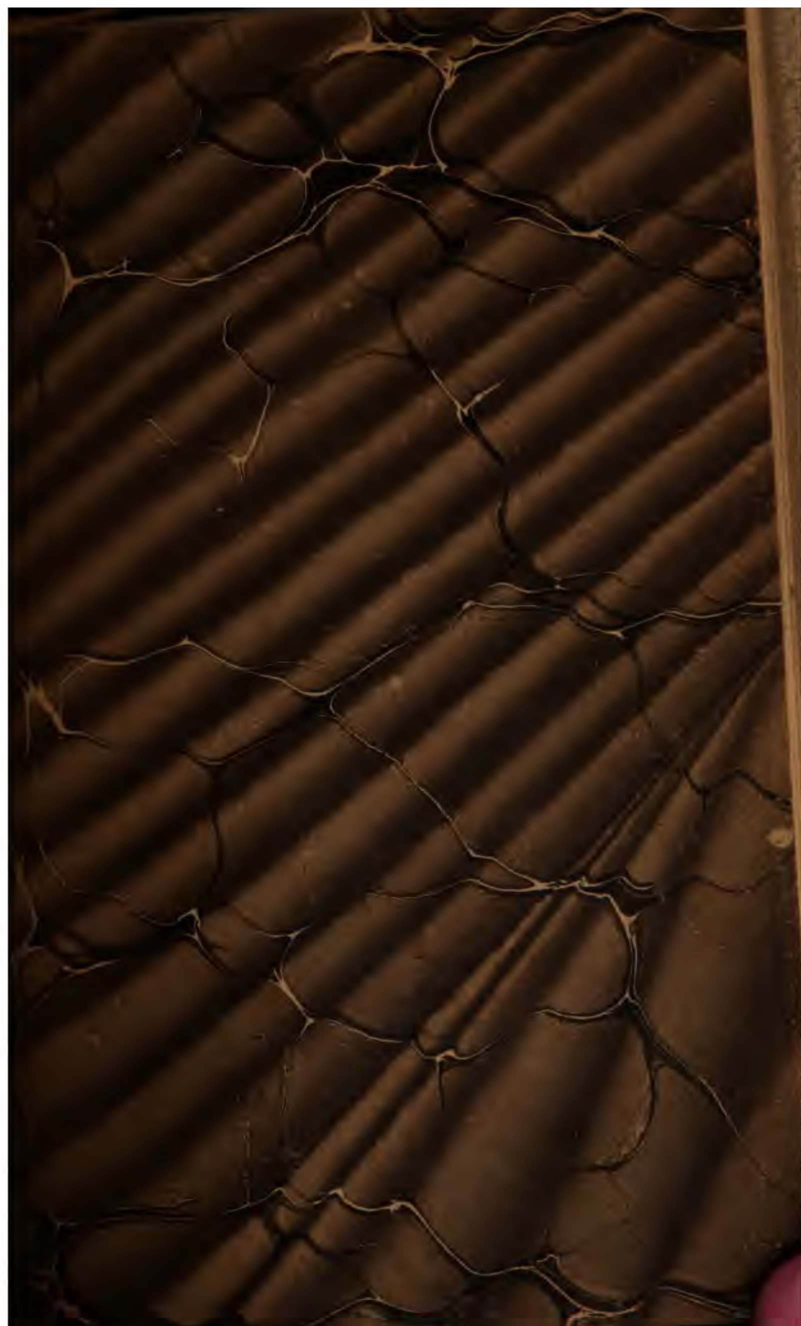


MASSACHUSETTS HORTICULTURAL SOCIETY

STICKNEY FUND.

1877

F H



b

LES

PLANTES BULBEUSES

ORLÉANS, IMP. DE G. JACOB, CLOITRE SAINT-ÉTIENNE, 4

LES

PLANTES BULBEUSES

ESPÈCES, RACES ET VARIÉTÉS

CULTIVÉES DANS LES JARDINS DE L'EUROPE

AVEC L'INDICATION DES PROCÉDÉS DE CULTURE

Par M. BOSSIN

TOME I

PARIS
LIBRAIRIE AGRICOLE DE LA MAISON RUSTIQUE
26, RUE JACOB, 26

1872

PRÉFACE

La connaissance des plantes bulbeuses paraît dater de la plus haute antiquité ; les auteurs anciens et les mythologues la font remonter aux premiers temps du paganisme. En effet, nous trouvons dans les *Métamorphoses* d'Ovide et dans la mythologie les noms de Crocus, de Narcisses, de Jacinthes, d'Anémones, d'Iris, etc. Moïse même parle dans son Exode de la couleur de la Jacinthe. Pline, Pausanias, Dioscorides et le charmant auteur des *Bucoliques*, Virgile, parlent tous de ces fleurs dans leurs ouvrages comme étant les plus dignes de leur attention et de celle de leurs contemporains. Les païens changeaient en fleurs les mortels les plus renommés, et c'étaient presque toujours en plantes bulbeuses qu'ils fai-

saient cette métamorphose. Nous ne comprenons pas que cette belle et nombreuse tribu de plantes soit si oubliée par les amateurs de nos jours, à quelques exceptions près.

Les ordres religieux, nous sommes heureux de leur rendre cette justice, n'ont pas peu contribué au perfectionnement de la culture des oignons à fleurs. C'est dans leurs paisibles solitudes, et par leurs soins, qu'une grande partie des collections se sont formées et de là répandues dans les jardins des curieux, comme on les appelait alors. Des collections de fruits de tous genres ont été également réunies par eux, et nous pouvons avancer, sans crainte d'être démenti, que plusieurs des meilleurs arbres fruitiers de nos vergers proviennent de la belle pépinière des Chartreux, que dirigeait le savant et digne Père François, le modeste auteur du *Jardinier solitaire.* Le Père Dardenne s'occupait de son côté de la culture et de la propagation des Renoncules, pendant que d'autres cultivaient les Tulipes et formaient de riches collections de plantes d'ornement, tant par les semis faits annuellement dans leur enclos que par échanges réciproques.

Parmi les peintres anciens qui ont consacré leur talent à reproduire les fleurs, nommons d'abord Claude Aubriet, dessinateur de Tournefort; et parmi les modernes, le célèbre Redouté, Van Spandonck, Mlle Richer, Poiteau, notre honorable et savant botaniste Ch. Lemaire, etc. On se rappelle la belle et nombreuse collection de Liliacées, que nous admirons encore, éditée par Bossange père, qui fonda un prix pour la culture du Maïs en France. C'est au pinceau de Redouté, premier peintre de fleurs de l'impératrice Joséphine, de S. A. R. Madame la duchesse de Berry et de Mesdemoiselles les princesses d'Orléans, qu'est due cette remarquable publication, la première qui ait paru en France. Il serait bien à

désirer qu'un peintre consentît à la continuer, et nous sommes persuadé que les souscripteurs nombreux ne lui feraient pas défaut. En publiant chaque genre séparément, chaque amateur souscrirait pour celui qu'il affectionne le plus. Quant aux textes dont les planches seraient accompagnées, les auteurs ne manqueraient pas non plus. Que l'artiste qui entreprendra ce riche travail et qui remplira cette lacune en soit bien convaincu : les encouragements et les secours de toutes sortes lui arriveront de tous côtés ; car il faut en convenir, rien ne pique la curiosité et ne stimule le goût comme une gravure fidèle. La meilleure description fera toujours moins d'effet qu'une mauvaise figure coloriée ; telle est du moins notre opinion personnelle et celle de beaucoup d'autres amateurs de plantes. On attribue à Gaston de France, frère de Louis XIII, la première idée de la publication d'un recueil de plantes peintes d'après nature ; il fit même à cette occasion, tant il y attachait de prix, frapper une médaille à son effigie, au revers de laquelle on lisait ces paroles de l'Écriture : *Plus quam Salomon hic.*

Au XVI[e] siècle, on aimait également les fleurs, même les plus vulgaires ; c'est ainsi que Marguerite de Valois, reine de Navarre, affectionnait particulièrement les Soucis ; une de nos plus belles variétés porte son nom encore aujourd'hui : on le cultive dans les jardins sous la dénomination de Souci à la Reine. Marguerite de Valois est représentée en statue sur la terrasse formant l'hémicycle, dans le jardin du Luxembourg, en face le palais, tenant une fleur de ce joli Souci à la main ; d'autres prétendent que c'est une grande Pâquerette. Non seulement Marguerite de Valois affectionnait les fleurs et le Souci en particulier, mais elle s'occupait de littérature, et elle encourageait les arts.

Ne voulant pas rapporter ici dans ce petit traité, dont le cadre n'est pas assez étendu, tout ce qui a été publié dans les siècles les plus reculés sur les plantes bulbeuses, nous nous bornons à faire passer sous les yeux du lecteur une partie de ce qu'en ont dit les auteurs modernes, en prenant pour point de départ le traité le plus complet qui ait été publié au XVIIe siècle, par le célèbre La Quintynie, traité qui était à cette époque ce qu'est le *Bon Jardinier* depuis plus de quatre-vingts ans, c'est-à-dire l'arsenal horticole le plus rempli, et dans lequel viennent puiser de nos jours les écrivains qui abordent les questions horticoles. C'est qu'en effet le *Bon Jardinier* comprend toutes les branches de l'agriculture et de l'horticulture; seul de tous les traités analogues, il donne la nomenclature exacte des végétaux utiles et d'agrément, décrits par des hommes spéciaux et également versés dans la science et la pratique : tout est réuni dans cet incomparable recueil.

Si, comme l'ont affirmé du Pas, Malaval, le Père Rapin, Tournefort et autres, la supériorité de nos jardins sur ceux des autres pays était déjà admise de leur temps, nous pensons qu'il en est encore de même aujourd'hui, et nous sommes heureux de constater chaque jour les progrès de l'horticulture et le goût de plus en plus prononcé en sa faveur. Grâce en soit rendue aux nombreux auteurs dont les écrits pénètrent dans toutes les habitations, depuis le château jusqu'à la chaumière la plus modeste. Partout on lit avidement, même dans les almanachs, les pages consacrées à cette véritable science, qui fait les délices de ses adeptes, et donne une utile et salutaire occupation à leurs loisirs. Et remarquons en passant que ce sont souvent les Liliacées qui sont l'objet de leur plus tendre affection, par leur floraison printanière,

les couleurs vives et variées qu'elles déploient, les parfums qu'elles exhalent, au sortir immédiat de la plus mauvaise saison. D'abord, en janvier, ce sont les *Galanthus* à fleurs simples ou doubles; viennent ensuite les *Crocus*, les *Couronnes impériales*, les *Jacinthes*, les *Jonquilles*, les *Tulipes*, les *Renoncules*, les *Anémones*, les *Lis*, etc., dont tout le monde apprécie le mérite au double point de vue de la culture facile et de la beauté des fleurs, nombreuses et aussi variées de couleurs que de formes.

Dans son instruction sur la culture des fleurs et la manière de les cultiver, La Quintynie, soit dit sans la moindre critique de notre part, a confondu les oignons, les pattes, les griffes, etc., désignant toutes ces plantes sous la dénomination générale d'oignons à fleurs. Peut-être avait-il quelque raison pour le faire, et il ne nous appartient ni de juger un si grand maître dont les œuvres iront à la postérité, ni de faire à ce sujet une observation de nature à amoindrir ce que le grand jardinier de Versailles a écrit en 1697 sur la culture des plantes en général, et que nous nous plaisons à lire souvent.

Aidés des botanistes, les écrivains qui ont succédé à cet éminent auteur ont opéré des divisions en établissant des catégories, des familles et des groupes qui n'existaient pas du temps de Linné. Ils ont bien fait et bien mérité de l'horticulture, en ce sens qu'ils ont facilité la connaissance des plantes en ramenant à leur véritable genre celles qui s'en trouvaient éloignées. Nous signalerons d'abord les *Lis*, les *Jacinthes*, les *Couronnes impériales*, les *Iris*, les *Narcisses*, etc., qui offrent une certaine confusion dans cet excellent ouvrage, que Dieu nous garde de contrôler. Nous engageons au contraire les amateurs à le consulter souvent; ils y trouveront des rensei-

gnements très-utiles sur toutes les cultures forcées, de pleine terre et sous châssis, notamment dans les plantes potagères.

Avant La Quintynie, d'autres auteurs ont traité de la culture spéciale des fleurs, entre autres le P. Marin, fleuriste, qui publia en 1678, à Paris, un livre intitulé : *Remarques nécessaires sur la culture des fleurs;* Pluche, dans le *Spectacle de la nature;* Crispion de Pas, qui imprima à Utrech, en 1614, son *Jardin des fleurs,* édité ensuite en langue française et précédé de remarques historiques par Garidel ; en 1696, un traité parut à Paris sur la connaissance et la culture des belles fleurs, des Tulipes rares, des Anémones extraordinaires, etc. ; l'*Épître à Le Nôtre* est digne de remarque. Puis sont venus des traités spéciaux sur les Tulipes, les Renoncules, les Jacinthes, les Œillets, etc., par différents auteurs bien connus des amateurs modernes.

Ce n'est guère qu'à la fin du XVIIe siècle que les auteurs ont apporté de la clarté dans la nomenclature des oignons à fleurs ; ils ont établi des groupes, des genres et des familles, qui ont permis à tout le monde de reconnaître ces plantes, en faisant disparaître la confusion regrettable dont nous avons déjà parlé ; ils ont séparé, pour les mettre à leur véritable place, les plantes bulbeuses dont les caractères botaniques n'avaient aucune similitude. Parmi ces hommes infatigables, nous citerons l'abbé Le Berryais, l'auteur du *Nouveau La Quintynie,* et collaborateur de Duhamel ; Liger, qui publia son *Jardinier fleuriste* en deux volumes ; Decombles, qui fit paraître son savant traité sur le potager et la culture des fleurs ; puis vint Dumont de Courset, qui nous donna son intéressant ouvrage sur les jardins, en sept volumes ; Mordant-Delaunay qui donna naissance au *Bon Jardinier,* qu'il dédia à S. M. l'impératrice Joséphine, dont on connaissait

alors l'amour pour les jardins et pour les plantes rares qu'elle faisait cultiver dans son beau domaine de la Malmaison. La grande occupation de l'Impératrice était l'horticulture, dont elle fit renaître le goût en France. C'est elle qui encouragea les botanistes et les explorateurs, en même temps qu'elle réunissait dans ses salons l'élite des peintres, des artistes et des littérateurs. On peut dire que c'est de cette époque que date le goût des plantes. Il y en a deux qui nous rappellent plus directement le souvenir de ce temps : l'*Hortensia,* importé du Japon et dédié à la grâcieuse reine Hortense, et l'*Amaryllis Josephinæ,* passé depuis au genre *Brunswigia,* qui fleurit pour la première fois en France dans les serres de cette opulente résidence. Tout le monde, surpris, admira cette gigantesque floraison reproduite par le pinceau de Redouté. En effet, que l'on s'imagine une hampe de 1 mètre de haut, surmontée de cinquante à soixante fleurs rouge brique, rayées de blanc, longues de 50 à 60 centimètres, et l'on restera convaincu combien a dû être grand l'étonnement et la satisfaction générale à la vue de ce premier phénomène..La grosseur énorme de l'oignon a dû également frapper de surprise et de légitime admiration les nombreux amateurs qui visitaient les serres et les beaux jardins de la Malmaison, alors sous l'habile direction du savant et zélé Soulange Bodin. On sait que cet éminent agronome fut le fondateur de l'Institut horticole de Fromont et de la Société royale d'horticulture en 1827, avec le concours de tout ce que la France possédait de riches propriétaires amis de l'horticulture, sous la présidence du vicomte Héricart de Thury, et la protection spéciale du roi Charles X, de S. A. R. Mme la duchesse de Berry et de toute la famille royale. Pour être juste, ne craignons pas de dire ni d'affirmer que c'est à

la Société d'horticulture de Paris, la première instituée en France, que l'on est redevable des progrès nombreux que nous constatons chaque jour dans toutes les branches de la pratique et de la science horticoles.

Chacune des branches de cette aimable science, dans lesquelles viennent tour à tour se distraire et se reposer les hommes politiques illustres, victimes de nos révolutions (1), ayant ses publications particulières et représentant un ou plusieurs genres de plantes et de cultures, on a senti la nécessité de combler une lacune qui existe depuis longtemps : un traité spécial sur les plantes bulbeuses de pleine terre était indispensable. Encouragé par beaucoup d'amateurs, nous nous sommes mis à l'œuvre, et sur un plan nouveau, afin de réunir dans un petit livre tout ce qui est épars dans la multitude des gros. Quoique ce fût pour nous un assez rude travail, nous n'avons pas hésité à l'entreprendre, ajoutant aux enseignements de nos devanciers tout ce que notre vieille expérience nous a permis d'observer. Nous ne doutons pas que d'autres ne puissent faire mieux ; mais nous avons fait acte de bonne volonté en risquant ces quelques

(1) Le duc Decaze, après les événements de février 1848, nous disait très-spirituellement que, de toutes les dignités dont il avait été investi sous les gouvernements précédents, il ne lui restait que la présidence d'honneur de la Société d'horticulture de Paris. Le duc Decaze portait, on le sait, un très-vif intérêt à l'agriculture et à l'horticulture. On ne doit pas oublier les belles expositions de fleurs et la réunion du Congrès d'agriculture dans le palais même du Luxembourg, venant de son initiative spontanée, ni que le soir, dans ses somptueux salons, il ne craignait pas d'y convier tous les membres, qui se cotoyaient avec les plus hauts personnages, sans distinction de rang et de fortune ; nous y étions invité à tour de rôle, par lettre fermée et personnelle adressée à domicile par les ordres du duc Decaze lui-même.

pages à la critique des savants et des hommes pratiques. Que les uns et les autres soient bien convaincus que si notre publication laisse à désirer, nous avons eu l'intention d'être utile, et c'est dans cette profonde conviction que nous avons commencé et achevé ce premier volume.

Nous n'avons pas cru devoir traiter dans ce volume des *Agaves* ni des *Aloès,* quoique appartenant aux Amaryllidées et aux Liliacées. Ces genres sont destinés à faire partie des plantes grasses, qui doivent former un ouvrage à part.

LES

PLANTES BULBEUSES

INTRODUCTION

PRINCIPES GÉNÉRAUX

En général, les oignons à fleurs craignent les fumiers et les engrais de tous les genres, lorsque surtout ils sont en contact immédiat soit avec les racines, soit avec l'œil ou couronne. On nomme en jardinage cette partie ordinairement nue, placée à la base de l'oignon, et autour de laquelle naissent les radicelles qui forment effectivement une couronne renversée, comme on peut le remarquer dans la Jacinthe, principalement lorsque la culture a lieu en carafes et dans l'eau. La trop grande quantité d'engrais ou de fumier non consommé fait souvent fendre cette partie et donne quelquefois une direction inverse à la hampe, laquellé, au lieu de sortir à la surface supérieure, ainsi que la nature le veut, se fraie un passage par le fond, quand surtout l'oignon n'est pas profondément en terre. Cette circonstance se voit assez fréquemment dans la culture en pot : quand l'oignon n'est pas bien assujetti ni assez couvert de terre, ses nombreuses racines le soulèvent, et c'est alors que la tige et les feuilles apparaissent en dessous, en renversant l'oignon ; la Jacinthe est particulièrement sujette à cet accident. Il est donc très-important de bien tasser la terre autour du bulbe pour le fixer, sans cependant la trop fouler en dessous, afin que les jeunes racines puissent y pé-

nétrer à mesure qu'elles se développent. Cette précaution est de rigueur, même chez les Tulipes, les *Allium,* les *Erythronium,* les Scilles, etc. Le passage de la tige florale en dessous de l'oignon n'est pas ou est peu à craindre, il est vrai; mais si l'on n'y prenait garde, il changerait de direction en s'inclinant fortement, ce qui finirait par le faire sortir de terre et le faire tomber sur le côté. On est obligé alors de procéder à une nouvelle plantation, dont la rupture des racines est la conséquence presque inévitable. On comprend que cela nuit à la reprise et au développement de la hampe, au nombre et à la largeur des fleurs. Nous croyons devoir entrer dans ces détails pour prémunir les amateurs contre des accidents qui nous sont arrivés très-souvent; nous espérons que notre vieille pratique leur servira de guide.

Plusieurs genres et plusieurs espèces de Liliacées et d'Amaryllidées n'ont pas voulu sortir de leur type, malgré les semis successifs que nous en avons faits dans des conditions différentes, soit en pleine terre, soit sous châssis. De ce nombre sont les Agapanthes, les Alliums, les Agraphis, les *Scilla,* les Fritillaires, le *Bellevalia romana,* etc. Tous se sont obstinés à ne nous donner que des plantes semblables à leur mère. Cependant nous ne nous arrêterons pas devant ces insuccès, et nous continuerons à semer comme par le passé, avec l'espoir qu'un jour peut-être nous ferons *dérailler* soit une, soit plusieurs plantes, et qu'elles finiront par nous donner des variétés. Nous engageons les amateurs à nous seconder dans ces tentatives, et à nous faire part de leurs moyens s'ils parviennent à y réussir. Les oignons à fleurs sont négligés, cela est vrai; mais il suffit d'un revirement dans le goût et dans cette grande despote que l'on nomme la mode, pour nous donner l'espoir qu'un jour on reviendra à la culture de ces charmantes plantes, qui font les délices et l'ornement des jardins depuis le mois de janvier jusqu'en juin; et nous basons notre espérance sur le *fou succès,* mais succès mérité, de cette belle et élégante plante assez nouvelle chez nous, le Glaïeul. Il y a trente ans, qui aurait pu prédire une aussi grande vogue à ce beau genre? On s'en est occupé, et on

voit aujourd'hui tout le parti qu'on en a obtenu. C'est donc un encouragement à s'occuper des genres très-nombreux qui n'ont pas encore été exploités, et qui peuvent l'être avec le plus grand avantage. Y a-t-il rien de plus coquet, de plus élégant, de plus poétique, de plus séduisant que l'Agapanthe? Si elle était l'objet de soins particuliers, quel parti n'en tirerait-on pas lorsqu'elle viendrait à nous donner des variétés? Nous serions heureux de vivre encore assez si nous parvenions à compter des variétés par douzaines, ainsi que cela s'est vu dans d'autres genres. Les plantes bulbeuses, ce nous semble, sont encore loin d'avoir dit leur dernier mot sous le rapport des variétés nouvelles que nous sommes en droit d'en attendre. Quant à nous, nous ne nous découragerons pas, et nous continuerons à semer quand même; nos succès en Jacinthes, en Tulipes, en Crocus, etc., nous en imposent le devoir.

Nous n'avons jamais compris que dans notre beau pays de France, le plus riche en climats, en altitudes et en variétés de sols, personne jusqu'à présent ne se soit livré à la culture exclusive des oignons à fleurs; cependant il y a là une source de richesse et des jouissances journalières pour quiconque voudra s'y livrer. Les Hollandais en font l'objet d'une culture et d'une spéculation immenses : des kilomètres entiers sont consacrés à la culture des Couronnes impériales, des Tulipes, des Crocus, des Jacinthes et autres. Chaque année aussi ils expédient dans tous les pays du monde civilisé des quantités considérables de leurs produits; des villages entiers en vivent, tout en se procurant des plaisirs nouveaux de tous les instants. La France en fait venir à elle seule pour plusieurs centaines de mille francs, lesquels, répartis dans quelques familles françaises, procureraient une certaine aisance, sans parler de l'agrément que ce genre de culture peut procurer.

Pour appuyer notre opinion personnelle sur les avantages qu'on pourrait tirer d'une culture générale et spéciale des oignons à fleurs, nous ne parlerons que par exception de celle des Tubéreuses, qui étaient l'objet d'un grand com-

merce dans le siècle dernier et dans le commencement du XIXe. Des environs de Gênes, en effet, tous les ans, les Génois nous apportaient, ainsi que le constatent les anciens auteurs, des masses prodigieuses de Tubéreuses à fleurs simples et à fleurs doubles, qu'ils avaient l'habitude de vendre sur le quai de la Mégisserie et sur celui d'Essex, dit quai aux Fleurs, à cause du marché qui s'y tenait encore naguère deux fois par semaine, le mercredi et le samedi; plus la veille et le jour des grandes fêtes, telles que la Saint-Jean, l'Assomption, la Saint-Louis, la Saint-Charles, etc. Ces Génois faisaient, à partir de la fin de décembre, dans des boutiques non occupées ou dans celles où ils payaient un léger loyer momentané, ce que l'on est convenu d'appeler des déballages. Leurs principaux objets mis en vente, provenant de la province de Gênes ou d'ailleurs, consistaient: 1o en Bâtons de Provence; 2o en Jasmins d'Espagne; 3o en Tubéreuses; 4o en Renoncules et en Anémones simples et doubles. Les Bâtons de Provence n'étaient autres que des Orangers de toute force, de toute taille et de toutes variétés. On sait que depuis François Ier jusqu'à ces derniers temps, l'Oranger a joui en France d'une réputation méritée. Tous les châteaux de notre belle patrie, et ils étaient nombreux, possédaient de belles, de vastes orangeries (1), dans lesquelles on comptait avec un certain orgueil un nombre considérable d'Orangers, de Citronniers, de Bigarades, de Cédrats, etc., avec les fleurs

(1) Parmi les plus belles orangeries, nous devons citer celle d'Hanneucourt, ornée de glaces, avec des peintures à fresques au plafond, et pouvant contenir un nombre considérable de ces arbrisseaux. Elle fut construite par M. Randon, ancien fermier général, sous l'habile direction de Le Nôtre, lequel dessinait en même temps les jardins et le parc. Cette belle propriété existe encore, et elle est habitée en ce moment par Mme la marquise de Circé, qui conserve précieusement — moins les glaces — l'orangerie, le parc et les jardins, en y faisant cultiver les plantes jolies et rares. Habitant le même hameau, nous en parlons *de visu*, et nous nous estimons heureux d'être pour quelque chose dans la conservation de ce beau monument, dont un des précédents propriétaires voulait faire abaisser la toiture.

desquels les maîtres d'hôtels faisaient des desserts de toutes sortes et des liqueurs de différentes façons. Les Jasmins dits d'Espagne étaient vendus par douzaines aux rares fleuristes de Paris, qui les chauffaient, comme on disait alors, et qui les vendaient sur le marché au printemps et pendant une partie de l'été. Les Tubereuses étaient achetées, elles, par tous les propriétaires opulents, qui les envoyaient à leurs jardiniers dans leurs châteaux de province ou à ceux de leur résidence à la ville. Un jardinier bourgeois était fier, et très-fier, de pouvoir donner à son maître une preuve de son talent en lui offrant à l'arrière-saison des Tubéreuses en fleurs. En ce temps-là, convenons-en, les dames pouvaient supporter les bonnes odeurs, qui aujourd'hui leur deviennent insupportables. D'où cela provient-il? Sans pouvoir ici nous prononcer comme nous le désirerions, nous nous faisons cette question qui ne blesse personne: Pourquoi l'odeur suave des Tubéreuses ne peut-elle être supportée par nos jolies et gracieuses dames, quand, à côté d'elles, dans leur salon quelquefois, l'odeur des cigares ou de la pipe ne les incommode pas? Étrange changement dans l'organisme si sensible des dames de la bonne et haute compagnie! Elles fuient le parfum des plantes et s'accommodent de la fumée du tabac. Cela nous rappelle tout naturellement ce que nous disait la bonne, la regrettable marquise de Tholozan, qui nous honorait de son estime et de son amitié. Mme de Tholozan nous disait que les dames d'aujourd'hui ne ressemblaient en rien à celles de son époque. Nous partageons complètement son opinion, et nous sommes toujours étonné lorsque nous entendons dire que cette odeur de Jasmins, de Lis, de Tubéreuses, etc., fait tomber en syncope la plupart de nos charmantes dames. Nous aimons cependant à croire que ce qu'elles ressentent est réel, et nous n'en doutons pas. C'est peut-être à ce motif que nous sommes redevables de l'abandon de toutes nos belles Liliacées, qui parfument l'air environnant à plusieurs centaines de mètres de distance. Quand on a cultivé comme nous des Jacinthes par centaines de mille, on sait que l'odeur transportée par le vent se fait sentir à près d'un kilomètre. Depuis

quelque temps déjà, nous tirons les Tubéreuses des environs de Toulon, et nous n'avons plus recours aux Génois.

Les Renoncules étaient au nombre de trois ou quatre espèces ou variétés, que l'on forçait sous châssis et que l'on vendait sur le marché aux Fleurs à partir de février; c'était en première ligne la Renoncule pivoine, d'un beau rouge vif, bien double et très-florifère; le Turban doré, d'un beau jaune, à pétales maculés de brun et également très-double, etc. En outre, les Génois en vendaient en mélanges et en collections, par noms et couleurs séparés; les Anémones étaient presque toujours en mélange. Depuis cette époque, des cultivateurs de Renoncules et d'Anémones se sont révélés en Normandie, notamment à Caen; et c'est de cette contrée que nous viennent les riches collections qui enrichissent nos expositions et nos jardins. Les marchands français en tirent bien encore quelques milliers de la Hollande; mais, nous le disons avec un orgueil national, les plus jolies variétés, à couleurs vives, nombreuses et variées, proviennent de la province normande.

Les marchands génois nous apportaient aussi des Jacinthes romaines, blanches, hâtives, simples, que les jardiniers de Paris forçaient sous châssis, et des Jacinthes tardives, l'Ophir-d'Or, Doubles-Jaunes, l'une des plus belles et à fleurs pleines, mais se tenant mal. Pour maintenir sa haute hampe et le poids de ses nombreux et gros fleurons, on était obligé de la soutenir au moyen d'un petit tuteur attaché à la hampe avec un fil ou avec de la laine de même couleur. Cette Jacinthe paraissait sur le marché aux Fleurs rarement avant la fin de février, si nos souvenirs ne nous font pas défaut. Ils apportaient encore la Jacinthe cardinale et d'autres variétés en réputation à cette époque, mais qui ne tardèrent pas à être remplacées par des variétés hollandaises d'un coloris plus vif, aussitôt que nous entreprîmes notre école de Jacinthes, en 1838, boulevard de l'Hôpital, à Paris. Cependant, pour être juste dans nos appréciations envers tout le monde, et en ce qui concerne la Jacinthe Ophir-d'Or, nous devons à la vérité de dire que c'est une de nos plus belles

Jacinthes encore aujourd'hui. Les horticulteurs lyonnais se sont emparés ensuite de cette plante, et ils ont remplacé les marchands génois avec avantage dans notre culture française.

Il y a une quarantaine d'années, on cultivait aux environs de Paris quelques variétés de Jacinthes avec le plus grand succès, surtout à Bagnolet, à Romainville, à Belleville, à Montreuil, etc.; plusieurs variétés étaient connues sous les noms de *Civilis* double blanche, de Passe-Tout bleu et blanc, simples, de *Rose* ou *Couleur de chair* à fleurs doubles, dont la hampe était garnie de six à huit grelots. Ces Jacinthes étaient cultivées par les habitants de ces communes pour la fleur, qui se vendait fort bien en bouquet coupé à la halle de Paris. Aux mois de juillet et d'août, ils arrachaient les oignons qu'ils vendaient aux marchands de graines et aux fleuristes, soit au *boisseau*, soit au cent; les belles Jacinthes de Hollande n'étaient connues que d'un très-petit nombre d'amateurs, et disons-le, d'après nos premières communications à la Société royale d'horticulture, en 1838 et 1839. C'est M. Ryfkogel, horticulteur hollandais, qui, croyons-nous, chauffa le premier à Paris les Jacinthes de Hollande, les Fritillaires Damier, les Tulipes Tournesol, vers cette époque, et on ne tarda pas alors à en voir sur les marchés, à la satisfaction générale. A partir de ce moment surtout, on vit naître plusieurs amateurs de Jacinthes, soit à Paris, soit dans les départements; la Jacinthe de Hollande fut sur les marchés l'objet d'un commerce considérable et lucratif: on en orna les serres, les jardins et les appartements, conjointement avec les Crocus, les Tulipes duc de Tholl simples et doubles, les Tulipes Tournesol, etc., ainsi qu'avec les Narcisses Soleil-d'Or, *Totus albus*, de Constantinople et autres.

D'après les observations qui précèdent, les remarques que nous avons été à même de faire et que d'autres ont pu faire comme nous, il est évident que la culture des oignons à fleurs, tels que Jacinthes, Crocus, etc., est possible en France; et nous ne craignons pas de dire que si nos horticulteurs, les premiers du monde sous le rapport de la multi-

plication des plantes, s'emparaient de la culture des Liliacées, ils rivaliseraient bientôt avec ceux de la Hollande et de la Belgique. Cela viendra, nous l'espérons; et nous en avons eu la preuve plus d'une fois, surtout dans le genre Amaryllis, qui fut l'objet d'une étude particulière et approfondie, par Aimé Turlure, de Versailles, qui nous dota de plusieurs variétés nouvelles et dignes de l'admiration des amateurs de ce beau genre.

Nous croyons devoir prévenir les lecteurs que, dans certains genres de plantes bulbeuses, la nomenclature extrêmement embrouillée contiendra très-probablement des erreurs, des doubles emplois, etc., que, malgré tous nos soins, nous n'aurons pas pu éviter. Nous prions ceux qui s'apercevront de ces erreurs de vouloir bien nous les signaler, afin que nous les fassions disparaître lors de la seconde édition de ce travail.

Pour faciliter les recherches, nous avons adopté, dans la longue énumération qui va suivre, purement et simplement l'ordre alphabétique. Cet ordre n'est pas conforme aux affinités des plantes et n'a rien de savant, mais il a le grand avantage d'être d'un usage commode. Un botaniste pourra encore nous reprocher d'avoir réuni les Liliacées et les Amaryllidées, deux familles fort distinctes sans doute, mais qui, au point de vue de l'horticulture, n'en font réellement qu'une. C'est aux lecteurs de juger si nous avons eu tort ou raison de faire cet amalgame.

A tout seigneur, tout honneur; et c'est pour pratiquer cet antique proverbe que nous commencerons notre petit volume, en donnant tout d'abord les moyens de multiplier les plantes bulbeuses indiquées par le savant et l'infatigable Gaudichaud dans une note scientifique ayant pour titre : *Recherches sur la physiologie et l'organogénie*, qu'il adressa en 1842 à l'Académie des sciences, et que nous reproduisons :

« Ayant appris, dit-il, il y a quelques mois, qu'un habile horticulteur anglais avait fait développer des bourgeons sur des feuillets isolés d'une bulbe de Jacinthe, cela nous rappela un cas très-analogue que nous avions déjà observé

sur des écailles du *Lilium candidum*, brisées et disséminées sur la terre d'un jardin.

« Voulant vérifier ce fait d'organogénie, nous nous procurâmes des bulbes de Lis, et le 25 ou le 26 juillet dernier, nous en détachâmes toutes les écailles et les étendîmes sur une main de papier gris qui fut ensuite placée dans une chambre sur le marbre d'un meuble.

« Le 15 août, de très-petits mamelons globuleux commencèrent à se montrer sous l'épiderme des écailles; et vers la fin du même mois plusieurs bourgeons, caïeux ou bulbes se constituèrent pour ainsi dire sous nos yeux.

« Ces bourgeons naissent tous isolément, ou plus rarement deux à deux à la base extrême des écailles et sur les bords amincis de la marge supérieure. Dès qu'ils sont arrivés à un certain degré de développement, ils émettent des racines filiformes qui sortent indifféremment par l'une ou par l'autre des surfaces des écailles. Quelques-unes de ces racines restent assez longtemps dans le parenchyme de ces écailles et grandissent en se dirigeant vers leur sommet.

« Maintenant, ces bourgeons ou bulbilles naissent-ils dans le voisinage d'une nervure de ces écailles? C'est ce qu'on ne peut révoquer en doute, puisque dans celles-ci il y a un assez grand nombre de nervures. Mais ces nervures envoient-elles des ramifications vasculaires dans les bourgeons? Voilà la grande question, question qui a été résolue affirmativement par quelques savants anatomistes, mais négativement pour nous. Pour nous en effet, et c'est l'expérience qui nous l'a démontré, un bourgeon quelconque engendre tous ses tissus vasculaires et cellulaires, et ne peut se relier ou se greffer au corps vasculaire ou ligneux du sujet qui l'a produit que par les filets descendants de son système radiculaire. S'il en était autrement, il faudrait supposer que tandis que d'un côté le bourgeon reçoit les filets vasculaires ascendants de l'écaille mère, d'un autre côté il en émet de descendants qui marchent vers cette écaille, et en definitive vers les racines. Si pourtant les bourgeons se formaient au centre ou vers le sommet des écailles, on pourrait jusqu'à un certain point,

guidé par l'analogie des développements, les considérer comme de simples expansions ou ramifications parenchymateuses et vasculaires ascendantes de ces écailles. Mais comment admettre que des vaisseaux puissent descendre de l'intérieur des écailles pour monter ensuite dans les bourgeons qui sont situés à leur base extrême? Autant vaudrait, selon nous, supposer que tous ces filets ligneux qui apparaissent successivement dans les bourgeons, dans les bulbes entières, dans les feuilles, dans les tiges, dans les fleurs et dans les fruits, ont uniquement la même origine. Or, chacun sait maintenant que cela est tout à fait impossible, et que les vaisseaux ne montent pas plus dans ces jeunes bourgeons que les tissus cellulaires qui les composent, que la fécule qui les remplit.

« Redisons donc que, selon nous, tout se prédispose, se sécrète et s'organise dans les cellules et dans les bourgeons qu'elles engendrent: le système cellulaire d'abord, le système ascendant ensuite, et le système descendant après; systèmes que nous croyons avoir assez longuement, du moins nous le pensons, et assez complètement expliqués pour qu'il ne soit plus besoin d'y revenir.

« Ce qui nous reste à dire, c'est que tout le parenchyme des écailles du Lis est complètement rempli de fécule uniformément répartie, comme dans la pomme de terre, sur tous les points; que les très-jeunes bourgeons dans lesquels il n'existe pas encore de traces vasculaires sont également pleins de fécule; et que, pour peu qu'on soit observateur, la cellule qui engendre le bourgeon, très-facile à isoler, peut fort bien être étudiée dans les caïeux que nous avons eu l'honneur de mettre sous les yeux de l'Académie. »

En publiant cette note aujourd'hui, notre but principal est d'engager nos habiles horticulteurs, qui connaissent déjà très-bien le mode de multiplication des plantes dicotylédones par les feuilles, à rechercher avec nous quelles sont les conditions météoriques essentielles de chaleur, de lumière et d'humidité qui conviennent le plus au développement de ces sortes de bourgeons. Nous leur rappellerons donc que pour

multiplier ou pour conserver certaines plantes bulbeuses, rares ou précieuses, il n'est pas indispensable d'avoir des bulbes entiers, des caïeux ou des bulbilles axillaires, mais que dès qu'ils auront trouvé des procédés certains basés sur la physiologie et la météorologie, il leur suffira, ainsi que nous l'avons précédemment dit dans nos principes d'organogénie, d'une écaille ou du plus petit lambeau d'écaille encore vivant pour arriver à cette fin.

Vers l'année 1840, nous nous sommes occupé, avec l'honorable savant feu Biot, professeur et directeur alors au collége de France, d'une question qui nous paraissait avoir une certaine importance au point de vue de la physiologie végétale. En effet, il s'agissait de savoir si les organes de la fleur chez les plantes bulbeuses seraient assez dilatés pour permettre à une liqueur colorante quelconque d'arriver jusqu'à elle et de s'en imprégner. A cet effet, Biot avait disposé une série de carafes remplies chacune d'un liquide contenant une certaine dose graduée de matière tinctoriale de toute couleur assimilable ; des *Jacinthes,* des *Crocus,* des *Tulipes,* des *Narcisses,* etc., furent soumis à ces différentes expériences avec la plus grande attention de la part de ce savant éminemment distingué entre tous. A la floraison des plantes, Biot a remarqué qu'il n'y avait que la *Jacinthe Passe-Tout blanche,* qui avait absorbé une légère partie de teinture de *Phytolacca.* Nous ne savons si depuis Biot a répété ses expériences et s'il est parvenu à un succès plus complet; dans tous les cas, nous appelons l'attention de ses successeurs sur cette haute et importante question de la coloration artificielle des fleurs vivantes. Une grande partie de plantes bulbeuses possédant la faculté de végéter et de fleurir dans l'eau sans le secours de la terre, nous avions pensé qu'en mettant leurs racines tendres et spongieuses en contact direct avec un liquide étendu de substances colorantes, la teinture pourrait, au moyen de leur absorption, arriver jusqu'au sommet de la plante, c'est-à-dire jusqu'à la partie florale, comme cela a souvent lieu chez les Hortensias, et, dit-on aussi, dans la Boule-de-Neige, *Viburnum opulus sterilis,* selon que le sol

dans lequel on les cultive est plus ou moins saturé de certaines matières acides ou tinctoriales assez limpides pour pénétrer les fleurs d'un certain coloris, ou qui sont assez puissants pour faire changer en rose la couleur primitive. Ce phénomène, qui se présente aussi parfois dans quelques variétés de Cytise, pourra peut-être un jour être surpris par les observateurs qui nous succéderont, et auxquels nous livrons ces courtes réflexions.

Dans les pays où la civilisation européenne n'a pas encore pénétré, et où l'art culinaire est inconnu ou à peu près, beaucoup d'indigènes, selon le dire des voyageurs et des botanistes, se nourrissent encore de plantes bulbeuses : les uns mangent les tiges en guise d'asperges ; d'autres se servent des bulbes pour leur usage alimentaire. De ce nombre sont les *Erythronium*, les *Asphodelus*, le *Tulipa suaveolens*, le *Camassia esculenta* et autres, soit dans les steppes méridionales de la Russie, dans l'Amérique septentrionale, dans la Sibérie, soit ailleurs. Ayant en outre remarqué que pendant l'automne et l'hiver les mulots, les souris et les rats nous causaient de grands ravages dans les casiers d'oignons à fleurs, et qu'ils s'attaquaient surtout de préférence aux genres dont les bulbes sont solides, tels que *Crocus, Gladiolus communis, Tulipes*, etc., nous désirâmes savoir la quantité de fécule de farine ou de parties amylacées qui étaient contenue dans ces oignons. Nous nous adressâmes, il y a une trentaine d'années, à l'honorable M. A. Chevalier, l'éminent chimiste, qui voulut bien se livrer à des analyses consciencieuses, desquelles il obtint en peu de temps les résultats suivants : 30 grammes de bulbes du *Tulipa gesneriana* ont donné 6 grammes 60 centigrammes de fécule sèche, ou 21 pour 100 ; 60 grammes de bulbes de l'*Iris xiphioïdes*, ont produit 13 grammes 50 centigrammes de féeule sèche, ou 22,50 pour 100, etc. M. Chevalier en conclut que l'on peut obtenir de la fécule de la plupart des racines bulbeuses, et il ajoute que lorsque cette fécule est bien lavée, elle n'a pas de saveur désagréable. Effectivement nous avons dégusté une partie de ces fécules, et nous ne leur avons trouvé aucun mauvais

goût. Nous avons sous les yeux plusieurs flacons qui en sont remplis, provenant de nouvelles analyses faites par les soins de M. Chevalier, et provenant des bulbes d'*Arum maculatum*, de *Colchicum autumnale*, etc., puis enfin un excellent *amidon* extrait des oignons de *Crocus sativus*, cultivés en grand dans le Gâtinais, par M. Laboulaye, pharmacien à Orléans, qui a bien voulu se charger de ce travail. Le *Crocus sativus* produit aussi une certaine partie d'alcool de bonne qualité. Certains Asphodelus sont dans le même cas. L'extraction de la fécule d'*Arum maculatum* fut, sous le gouvernement de Juillet, l'objet exclusif d'un privilége du roi, ainsi que celle de la Bryone et du Colchique. Nous ne croyons pas nécessaire d'entrer ici dans les procédés chimiques employés par M. Chevalier, au moyen desquels il obtient facilement ces fécules.

Nous reproduisons ici une note de M. Pépin sur la culture en pleine terre de quelques oignons exotiques, qui nous semble offrir un certain intérêt pour les personnes qui s'occupent des plantes bulbeuses. Nous la donnons dans son entier:

« Ayant plusieurs fois remarqué dans les herborisations faites à la campagne que des plantes de la famille des Liliacées, telles que *Muscari, Hyacinthus, Scilla, Ornithogalum*, etc., enfoncées à une profondeur de 50 à 60 centimètres, développaient chaque année avec la plus grande vigueur une hampe de fleurs et de feuilles, je plantai quelques espèces d'oignons exotiques à une profondeur calculée, afin de les préserver de la gelée et pour reconnaître si le développement était de même au printemps, et s'ils ne seraient pas susceptibles de pourrir. Je réussis pour quelques espèces. Ceux dont la végétation a lieu en automne ou en hiver ne peuvent être acclimatés, parce que les gelées en attaquent les feuilles et que celles-ci, en se décomposant, communiquent la pourriture à l'oignon. Quelquefois, cependant, il n'en est pas atteint. Alors il repousse de nouvelles feuilles au printemps; mais ce retard l'empêche de fleurir, et conséquemment il est inutile de le cultiver ainsi. Parmi les espèces qui ne végètent qu'au printemps, plusieurs ont parfaitement réussi. Voici les

noms de quelques-unes que j'ai cultivées en pleine terre depuis quatorze ans, et que je ne couvre que de 12 à 15 centimètres de feuilles sèches pendant les grands froids. La plupart sont des plantes d'ornement. Nous les donnons par leur ordre de famille qu'elles occupaient anciennement :

Amaryllidées.

AMARYLLIS **atamasco**. Originaire de la Virginie.
— **candida**. Originaire du Pérou.
— **formosissima**. Originaire du Cap.
— **longifolia**. Originaire du Cap.
— **reginæ**. Originaire du Japon.
— **rosea**. Originaire du Pérou.
— **sarniense**. Originaire du Japon.
ALSTROEMEREA **acutifolia**. Originaire du Mexique.
— **pelegrina**. Originaire du Pérou.
— **psittacina**. Originaire du Mexique.
— **rosea**. Originaire du Chili.

Famille des Hémorodacées.

ANIGOSANTHOS **flavida**. Originaire de la Nouvelle-Zélande.

Famille des Iridées.

GLADIOLUS **cardinalis**. Originaire du Cap.
— **psittacinus**. Originaire du Cap.
IRIS **scorpioïdes**. Originaire d'Alger.
— **tuberosa**. Originaire d'Orient.

Famille des Liliacées.

AGAPANTHUS **umbellatus**. Originaire du Cap.
— **minor**. Originaire du Cap.
ARTHROPODIUM **cirrhatum**. Originaire de la Nouvelle-Zélande.

CYANELLA **capensis**. Originaire du Cap.
ECHEANDIA **terniflora**. Originaire de Cuba.
EUCOMIS **punctata**. Originaire du Cap.
— **regia**. Originaire du Cap.
— **undulata**. Originaire du Cap.
ORNITHOGALUM **gramineum**. Originaire du Chili.
SCILLA **peruviana**. Originaire de Barbarie.
— **undulata**. Originaire de Tunis.
TRITOMA **uvaria**. Originaire du Cap.
— **media**. Originaire du Cap.
VELTHEIMIA **glauca**. Originaire du Cap.

« Les oignons à fleurs, en général, poussent d'une assez grande profondeur. Parmi nos espèces indigènes, on peut citer les *Ornithogalum*, les *Muscari*, etc.; je peux citer aussi des espèces exotiques.

« Des bulbes de *Pancratium* et d'*Amaryllis belladona longifolia*, par exemple, plantés à plus de 60 centimètres de profondeur, donnent chaque année des hampes de fleurs magnifiques. Cette observation toutefois ne peut être générale, car pour plusieurs plantes de cette famille, il suffit de déposer les oignons sur la terre pour les voir végéter. Aussi, lorsqu'on plante à la profondeur de 25 centimètres, n'est-ce que pour les garantir du froid. On peut donc, pour beaucoup de plantes de ces familles, établir une plate-bande dans laquelle on plantera au printemps les beaux oignons que l'on pourrait relever à l'automne selon l'époque où ils entreront en végétation, à la profondeur convenable, depuis 18 centimètres jusqu'à 60. Cela dépend de la grosseur de l'oignon et de son développement; car il en est plusieurs qu'il ne faut enterrer que de 5 à 8 centimètres, bien qu'ils soient très-gros. Exemple : les *Hœmanthus* et les *Crinum*. La plate-bande consacrée à cet usage devra être placée à bonne exposition et à l'abri des vents du nord; elle aura de 1 mètre à 1 mètre 30 centimètres de largeur sur une longueur indéterminée, et une profondeur de terre meuble de 60 à 75 centimètres au plus, et de 1 mètre si le fond est argileux et humide. Le

fond de la plate-bande sera garni d'un lit de pierres siliceuses, ou plutôt calcaires, de 15 centimètres d'épaisseur, que l'on couvrira d'une couche de gazon bien consommée de 8 à 12 centimètres d'épaisseur; la terre qui remplira la plate-bande doit être plutôt sablonneuse que forte, afin qu'elle ne conserve pas trop d'humidité. Pendant les gelées, on la couvre de 12 à 15 centimètres de feuilles sèches. Par ce moyen, on peut cultiver beaucoup de plantes de la famille des *Liliacées*, des *Narcissées*, des *Iridées*, etc., et dont plusieurs seront soumises à une culture semblable à celle des *Tulipes*, des *Jacinthes* et autres. Les espèces qui ne végètent que pendant la belle saison peuvent être relevées à l'automne, et les oignons conservés sur des tablettes dans un endroit sec où la gelée ne pénètre pas. On les replante en mars ou en avril, après les avoir bien nettoyés. La plupart des oignons du cap de Bonne-Espérance, du Mexique et du Chili, tels que *Gladiolus, Ixia, Hypoxis, Ornithogalum, Albuca*, etc., et peut-être plusieurs *Amaryllis* de l'Amérique méridionale, pourraient passer l'hiver en pleine terre. C'est de cette manière que l'on a introduit dans les jardins le *Tigrida pavonia*, originaire du Mexique, que l'on cultive comme plante vivace, soit en bordures. soit en touffes ou en massifs, où il produit le plus magnifique effet pendant les mois d'août et de septembre. Il suffit de les couvrir pendant les grands froids de 7 à 8 centimètres de feuilles ou de paille, et de les replanter à neuf tous les deux ou trois ans, afin que la décomposition de quelques oignons qui se détruisent dans les touffes ne vienne pas nuire à la vitalité des autres.

« *Moisissure des oignons à fleurs.* —On nous donne pour certain que pour empêcher la moisissure des bulbes et des racines qui sont disposées à la contracter, on peut prévenir le développement du *Byssus* en répandant sur ces parties de la poudre de gingembre avant que le champignon ait atteint la forme cotonneuse et lorsque la moisissure n'a encore qu'une teinte bleuâtre; des Jacinthes, traitées par ce procédé, ont donné, dit-on, des fleurs magnifiques et sensiblement plus larges. M. Robinson aurait appliqué à l'horticulture en général

un fait déjà connu : c'est que les poudres aromatiques et les huiles essentielles préviennent la moisissure de l'encre et des substances animales pendant un certain temps. De la graine de navet moisie, par exemple, et qui avait germé dans cet état, fut arrosée avec de l'eau dans laquelle on avait ajouté de l'eau de menthe ; elle continua à bien végéter, et la moisissure disparut complètement. » Les amateurs de plantes bulbeuses pourront contrôler ces procédés, qui ne manquent pas d'avoir leur importance au point de vue de l'assainissement et de la conservation des oignons à fleurs.

DESCRIPTION ET CULTURE

DES LILIACÉES ET DES AMARYLLIDÉES

DISPOSÉES PAR LETTRE ALPHABÉTIQUE.

AGAPANTHUS **umbelliferus.** Agapanthe ombellifère ou à ombelles, *Tubéreuse bleue;* famille des Liliacées. C'est, dit-on, l'ancien *Crinum Africanum* de Linné. Originaire du cap de Bonne-Espérance selon lui, et de toute l'Afrique australe selon nos botanistes modernes. Feuilles longues de 50 à 60 centimètres, partant du collet, larges de 3 à 4; planes, lisses, vertes et luisantes, finissant en pointe; tiges de 40 à 50 centimètres de hauteur, terminée par une ombelle de jolies fleurs bleues, en nombre qui dépasse souvent soixante, réunies en un seul groupe. Il n'est pas rare d'obtenir sur un seul pied de trois à six hampes, toutes terminées par un bouquet tout fait, qui dure depuis la fin de juillet jusqu'aux premiers jours de septembre. Aux fleurs succèdent des capsules remplies de graines, qui peuvent servir à la reproduction de l'espèce; c'est par ce moyen que l'on a obtenu la variété à *fleurs blanches.* Nous en avons semé pendant plusieurs années sans le moindre succès. Nous multiplions donc ce beau genre, ainsi que le font nos confrères, par la séparation des jeunes pieds qui sortent de la vieille souche. La séparation des œilletons peut avoir lieu toute l'année sans le moindre inconvénient; cependant le printemps et l'automne sontpréférables. Les pieds, une fois détachés avec soin à l'aide d'un instrument très-tranchant pour ne pas fatiguer le pied mère, sont mis dans des pots de 10 à 15 centimètres de dia-

mètre, en bonne terre franche et légère ; l'année suivante, il n'est pas rare de voir ces jeunes plantes porter fleurs. En général, il faut peu de nourriture aux Agapanthes, et il est nécessaire de les arroser peu en hiver pendant leur séjour en orangerie ou en serre froide ; mais lorsque les hampes commencent à sortir du milieu des feuilles, il leur faut de copieux arrosements vers les quatre ou cinq heures de l'après-midi, ou dans la matinée. L'eau versée sur les feuilles pendant le grand soleil les fait changer de couleur : elles prennent une teinte de fer blanc, qui n'est pas agréable à l'œil. Nous avons fait cette expérience, et nous engageons les amateurs à ne pas la répéter, dans leur propre intérêt et dans celui de leurs plantes. Avant de sortir les Agapanthes de la serre, il est nécessaire de faire leur toilette en enlevant toutes les feuilles mortes et sèches. On ne devra les livrer à l'air libre, à bonne exposition, mais toujours en pots, que quand les gelées printanières ne seront plus à craindre. Les pieds qui nous donnent chaque année cinq ou six tiges sont dans des pots d'un diamètre de 25 à 30 centimètres. La mise en pleine terre de ces plantes ne nous a pas réussi jusqu'à présent : elles trouvent, à ce qu'il paraît, trop de nourriture dans le sol, et cela porte atteinte à la floraison, sans contredit de l'une des plus élégantes et des plus séduisantes. Nous engageons les amateurs à semer ce beau genre, dont on a obtenu deux autres variétés, l'une à fleurs rubanées de vert et de blanc, et l'autre à feuilles plus petites dans toutes les dimensions ; mais à nos yeux ce ne sont pas là de véritables conquêtes. Ainsi l'horticulture possède : 1° l'Agapanthe à ombelles à fleurs bleues ; 2° l'Agapanthe à ombelles à fleurs blanches ; 3° l'Agapanthe à ombelles à feuilles rayées, vert et blanc ; 4° l'Agapanthe à petites feuilles. M. Van Houtte mentionne en outre l'*A. umbellatus, flore bicolori,* et l'*A. umbellatus foliis aureo vittatis.*

C'est déjà un encouragement et un acheminement vers le but que nous nous proposons. En nous reportant à un demi-siècle en arrière, nous avons donc conquis cinq variétés nouvelles, qui elles-mêmes peuvent nous en fournir d'au-

tres au moyen de semis répétés sur tous les points de la France.

AGAPANTHUS **umbellatus minor** (?). Plante sur laquelle il nous est impossible de trouver aucun renseignement; cependant elle existe.

AGRAPHIS **patula,** *Hyacinthus patulus,* Agraphis étalé. Famille des Liliacées. Les feuilles sont longues et linéaires, un peu charnues et renversées, comme presque toutes celles des oignons à fleurs de pleine terre. En mars et avril, selon la température et le climat, il sort du milieu de l'oignon une ou plusieurs hampes de 20 à 25 centimètres de hauteur, garnies d'une vingtaine de petits grelots d'un beau bleu violacé, ayant bien la forme de ceux des Jacinthes. Ce genre est fort joli et d'une culture facile. Toutes les terres conviennent à peu près aux Agraphis; cependant ils préfèrent celles qui sont un peu fraîches et légères. Les botanistes ont créé ce genre il n'y a pas très-longtemps, en le distrayant des *Hyacinthus* et des *Scilla*. Parmi les espèces du genre qui nous paraissent mériter l'attention des amateurs, nous citerons: l'*Agraphis cernua,* l'*Agraphis pendula,* l'*Agraphis pendula albiflora,* l'*Agraphis campanulata,* l'*Agraphis nutans.* Ce dernier est le même que le *Scilla nutans* des botanistes modernes. On le trouve dans nos bois, où il est assez commun; il est remarquable par ses grappes unilatérales penchées au sommet; il est connu et désigné sous le nom vulgaire de *petite Jacinthe.* Nous le cultivons avec assez de succès, ainsi que les précédents, depuis plusieurs années. Nous en avons semé des graines, dont les oignons n'ont pas encore donné de fleurs. Obtiendrons-nous quelques variétés ? Nous l'espérons.

Agraphis cernua, Rich; *Hyacinthus cernuus,* Lin.; *Hyacinthus Belgicus,* Hort.; *Hyacinthus pratensis,* var. *cernuus,* Brot.; *Endymion cernuus,* Dumont; *Scilla cernua,* Hoffner; *Scilla nana scripta,* var. *Bot. Mag.*; *Scilla nutans,* var. Sm. Agraphis panaché. Hampe de 30 à 40 centimètres de hauteur, inclinée vers la sommité; fleurs très-odorantes, d'un bleu foncé, munies à la base du pédicelle de deux bractées

linéaires. Il fleurit dans la deuxième quinzaine d'avril et est originaire de l'Europe méridionale. Le port de la plante, la forme des grelots et leur bonne odeur rappellent dans tout leur ensemble un peu nos Jacinthes simples.

Agraphis cernua alba. Variété de la précédente. Ses fleurs sont blanches, extrêmement abondantes, un peu penchées, dans le genre de celles du Muguet.

Agraphis campanulata, Link.; *Scilla campanulata,* Ait.; *Scilla hispanica,* Mill.; *Scilla hyacinthoïdes,* Jacq.; *Scilla Jacquini,* Qml. Originaire d'Espagne et de Portugal. Sa floraison est un peu tardive, et elle n'a guère lieu que fin d'avril. Hampe grosse, droite et robuste, terminée par un gros épi; grelots plus forts dans toutes leurs dimensions que dans l'espèce précédente. Le coloris en est d'un lilas très-pale; l'odeur est agréable et légère.

Agraphis patula, Reich.; *Scilla patula,* Redouté; *Scilla campanulata minor,* Ker.; *Endymion patulus,* Dumont; *Hyacinthus amethystinus,* Lam.; *Hyacinthus cernuus,* Ait.; *Hyacinthus non scriptus,* Thuill.; *Hyacinthus patulus,* Desf.; *Hyacinthus spicatus,* Mœnch. Espèce très-voisine de la précédente; elle est de l'Europe méridionale.

Agraphis nutans, Reich.; *Scilla nutans,* Smith; *Scilla festalis,* Salisb.; *Scilla non scripta,* Linck; *Endymion nutans,* Dumont; *Hyacinthus cernuus,* Thuill.; *Hyacinthus non scriptus,* Linn. Cette plante est originaire de France; on la trouve très-communément dans la plupart des bois aux environs de Paris, où elle forme de jolis tapis de fleurs bleues dont l'odeur, des plus agréables, se fait sentir à une certaine distance.

ALBUCA **alba,** *Albuca blanc,* Linn. Originaire du cap de Bonne-Espérance. Famille des Liliacées. Fleurit en septembre et octobre. Tiges d'environ 1 mètre, donnant un long épi de fleurs d'un blanc verdâtre; les feuilles, radicales, sont longues et étroites.

ALBUCA **major,** *Albuca jaune,* du cap de Bonne-Espérance. Tiges de 40 à 50 centimètres; fleurit en épi dans le courant de mai. Les fleurs qui garnissent la moitié de la tige

sont jaunes, à intérieur verdâtre ; ses feuilles sont étroites et aplaties.

Albuca minor. Variété de la précédente, avec laquelle elle a beaucoup d'analogie, mais plus petite dans ses dimensions.

Albuca altissima, Albuca élevé, H. K. Feuilles subulées et roulées ; les feuilles, vertes et blanches, sont inclinées ; les tiges atteignent quelquefois la hauteur de 1 mètre. La floraison a lieu en avril et en mai.

Albuca viscosa, Albuca visqueux. Les feuilles sont hirsutées et glanduleuses : fleurs lavées ou rayées de blanc, de vert et de jaune.

Albuca cornuta, Albuca cornu, Redouté. Cette espèce a beaucoup d'analogie avec l'*Albuca major,* selon Redouté, et il est probable que c'est le même que l'*Albuca alba;* elle a aussi beaucoup de rapport avec l'*Albuca altissima;* cependant ses feuilles sont plus larges, sans être terminées en pointe. Les fleurs blanches sont lavées de vert.

Albuca Abyssinica, Albuca d'Abyssinie, Wild. Les feuilles sont linéaires, canaliculées et engaînantes ; la hampe est nue, lisse, verte, et de la hauteur de 1 mètre environ. Les fleurs sont sessiles et de couleur blanche et jaune.

Albuca fastigiata, à fleurs blanc jaunâtre. Voyez *Asphodelus.*

On cite encore les espèces suivantes :

Albuca aurea, à fleurs vertes rayées de jaune.
— *caudata,* à fleurs blanches et vertes.
— *coarctata,* à fleurs jaunes et vertes.
— *flaccida,* à fleurs jaunes et vertes.
— *nematodes,* à fleurs pourpres et blanches.
— *parviflora,* à fleurs vertes et jaunes.
— *setosa,* à fleurs vertes et jaunes.
— *spiralis,* à fleurs vertes, jaunes, marquées de pourpre brun.

Albuca viridiflora, à fleurs presque totalement vertes, maculées de jaune.

Albuca viscosa, à fleurs vertes, blanches et jaunes.

Albuca vittata, à fleurs jaunes striées de vert.

Albuca Gardeni, Albuca de Garden, Hooker. Originaire de

Port-Natal. Introduit en Angleterre en 1854 par le capitaine Garden, où il a fleuri en serre dans le courant du mois d'octobre de la même année. M. Hooker ne le place que provisoirement dans le genre *Albuca*. Son bulbe offre une singularité assez rare : c'est d'émettre des stolons et d'être recouvert d'écailles brunâtres. Feuilles longues de 20 à 25 centimètres, au nombre de 3 à 5, assez larges et rétrécies un peu au-dessus de la base; hampe rouge, plus courte, terminée par une petite grappe de fleurs blanches bien ouvertes, en étoile à six rayons.

Il faut aux Albuca une terre douce et franche, ou la terre de bruyère pure quand on en a sous la main. On les cultive en pots, et on leur fait passer l'hiver en orangerie. Ces plantes se multiplient de graines et par les caïeux, que l'on détache quand ils ont acquis une force suffisante. Les fleurs ressemblent beaucoup à celles des Ornithogales.

ALLIUM. Ce nombreux genre de Liliacées a des espèces potagères bien connues, telles que les *Allium porrum*, le Poireau; *Allium cepa*, l'Oignon, riche en variétés; *Allium schœnoprasum*, la Cive, Civette, Ciboulette; *Allium fissile*, la Ciboule; puis enfin les *Ails*, comme cela se disait autrefois, avant la publication du *Dictionnaire* de l'Académie, qui a accepté les *Aulx* pour le pluriel d'Ail, dont le potager ne possède que deux ou trois espèces; les autres appartiennent à la floriculture en grande partie. C'est donc de ceux-là que nous allons parler.

Allium moly, Ail moly ou doré. Il est indigène. Feuilles planes; tige nue et cylindrique, terminée par une ombelle de charmantes et nombreuses fleurs assez larges, d'un très-beau jaune. La plante forme de jolies touffes arrondies; sur le bord des massifs, elle est d'un très-bel effet dans le courant de juin. Nous pensons que toutes les terres lui conviennent. Par le semis, on en a obtenu une variété à fleurs blanches. Nous en avons depuis plus de quinze ans dans le même endroit, sans avoir relevé les oignons, et chaque année ces touffes nous donnent des fleurs en quantité considérable.

Allium liliiflorum, *A. neapolitanum*. Ail à fleurs de lis,

originaire d'Afrique, du midi de la France et d'Italie. C'est une variété de l'*Allium album*, que l'on préfère par l'ampleur de ses fleurs, formant une belle tête à la fin de l'hiver. Feuilles larges, planes et entières.

Allium acuminatum, Hooker. Originaire de la Californie et rapportée par M. Hartwey. Cette charmante plante est remarquable par la forme élégante et la délicatesse de ses fleurs, nombreuses, réunies en ombelles des plus gracieuses, dont les jolies corolles sont d'un rose vif. On la cultive en serre froide, mais il est probable que les oignons mis en pleine terre au printemps, comme plante d'ornement, réussiraient très-bien. A l'automne, il serait prudent d'en rentrer les bulbes. M. Lindley lui aurait donné le surnom de Roi du genre.

Allium cœureleum.

Allium caspium, Bieb.; *Amaryllis caspia,* Wild.; *Crinum caspium,* Pall. Oignon caspien. Originaire d'Astrakan et Tezzier, trouvée dans le Scinde par le docteur Stocks. Cet oignon ressemble si peu aux autres espèces du genre Ail, que Pallas en fit un *Crinum* et Willdenow une *Amaryllis*. Feuilles oblongues, linéaires et glauques; jolie ombelle multiflore lâche; pédicelles longues et raides; sépales oblongs et un peu obtus. M. Ch. Morren espère qu'on pourrait le cultiver en pleine terre; mais il conseille prudemment de lui faire passer l'hiver en orangerie, où il fleurit au commencement de l'eté. On le multiplie par caïeux.

Allium azureum, *A. cœrulescens, Ail azuré.* Hampe nue, donnant en mai-août des têtes de fleurs d'un bleu d'azur; feuilles radicales, qui disparaissent ordinairement au moment où la plante entre en fleurs. On en cultive encore quelques variétés comme plantes d'agrément; ce sont: 1º *Allium acuminatum;* 2º *Allium striatum.*

Allium fragrans, Ail odorant. Originaire d'Afrique. Ses feuilles sont radicales et linéaires; sa tige ferme et droite, violacée à la base. porte une ombelle de douze à quinze fleurs inclinées, rosées, passant ensuite au blanc, avec stries ou lignes purpurines et odorantes. Pendant longtemps cette espèce a été cultivée en pot et en orangerie; mais mainte-

nant elle passe l'hiver en pleine terre, moyennant une légère couverture. Les graines, qui arrivent à maturité sous notre climat, peuvent être semées avec succès.

Allium roseum, Ail rosé. Feuilles planes, striées, très-étroites; fleurs en ombelles, grandes, couleur de rose avec ligne pourpre. L'oignon en est petit, et la floraison a lieu en juin. Originaire de la France méridionale.

Allium lineare, Ail à feuilles linéaires. Feuilles étroites; fleurs en tête, purpurines.

Allium victorialis, Ail à feuilles de Plantain. Feuilles oblongues; fleurs blanc pâle.

Allium subhirsutum, Ail velu. Feuilles longues; fleurs blanches en ombelle large, très-jolies, pour bouquets.

Allium magicum, Ail magique. Feuilles larges; fleurs blanchâtres en ombelle.

Allium obliquum, Ail à feuilles obliques. Feuilles contournées; fleurs jaunes en ombelle.

Allium Tartaricum, Ail de Tartarie. Feuilles cylindriques; fleurs blanches rayées de violet.

Allium sativum, Ail cultivé. Des jardins potagers.

Allium scorodoprasum, Ail rocambole. Ayant beaucoup d'analogie avec le précédent.

Allium arenarium, Ail des sables. Feuilles longues; fleurs purpurines.

Allium carinatum, Ail à feuilles carénées. Feuilles en gouttière; fleurs purpurines en ombelle.

Allium sphœrocephalum, Ail à tête sphérique. Feuilles étroites; fleurs pourpre foncé, disposées en corymbes.

Allium parviflorum, Ail à petites fleurs. Feuilles étroites; fleurs petites et purpurines.

Allium descendens, Ail à tête pourpre. Fleurs moitié pourpres et moitié vertes, en grosse ombelle, de forme sphérique très-compacte.

Allium flavum, Ail jaune. Feuilles étroites; fleurs jaunes et inclinées fortement.

Allium pallens, Ail à fleurs pâles. Feuilles étroites et striées; fleurs pâles en ombelle.

Allium paniculatum, Ail paniculé. Feuilles étroites et linéaires; fleurs en ombelle et purpurines.

Allium vineale, Ail des vignes. Feuilles étroites et creuses; fleurs rougeâtres.

Allium oleraceum, Ail verdâtre. Feuilles étroites; fleurs presque vertes en bouquet.

Allium nutans, Ail penché. Feuilles contournées; fleurs purpurines.

Allium ascanolicum, Ail échalotte des jardins potagers.

Allium angulosum, Ail anguleux. Feuilles menues; fleurs rougeâtres.

Allium inodorum, Ail inodore. Feuilles longues; fleurs en ombelle et rougeâtres.

Allium nigrans, *Allium multibulbosum*, Ail à feuilles de Narcisse. Feuilles longues; fleurs blanches.

Allium ursinum, Ail pétiolé. A larges feuilles et à fleurs blanches en ombelle.

Allium triquetrum, Ail triangulaire. Feuilles en gouttières et à fleurs blanches.

Allium cepa, Ail oignon. Plusieurs variétés. Des jardins potagers.

Allium tricoccum, Ail à trois coques. Feuilles oblongues; fleurs en ombelle.

Allium fistulosum, Ail fistuleux. Feuilles fistuleuses; fleurs blanchâtres en ombelle.

Allium schœnoprasum, Ail civette. Feuilles fistuleuses, très-menues, des jardins potagers.

Allium Sibericum, Ail de Sibérie. Feuilles presque cylindriques; fleurs blanches.

Allium Lusitanicum, Ail de Portugal. Feuilles petites fleurs purpurines.

Allium gracile, *A. striatum,* Ail de la Jamaïque. Feuilles canaliculées; fleurs blanches.

Allium rotundum. Feuilles planes; fleurs en ombelle, vivace. De l'Europe australe.

Allium ramosum. Fleurs planes; feuilles en ombelle. Originaire de Sibérie.

Allium moschatum. Feuilles arrondies; fleurs fastigiées en ombelle. De la Provence.

Allium Pallasi. Feuilles arrondies, à fleurs rouge foncé.

Allium senescens. Feuilles linéaires. Originaire de la Sibérie.

Allium odorum. Feuilles linéaires; ombelle globuleuse. Originaire de la Sicile.

Allium canadense. Feuilles longues. Originaire du Canada.

Allium tenuissimum. Feuilles en alène. Originaire de la Sibérie.

Allium chamœmoly. Feuilles planes. Originaire d'Italie.

Allium controversum. Fleurs rougeâtres. Originaire de la France méridionale.

Allium ophioscordon. Fleurs purpurines. Originaire de l'Italie.

Allium monspessulanum. Fleurs rouges. Originaire du midi de la France.

Allium purshii. Fleurs rouge brique. Originaire du Canada.

Allium halleri. Rouge pâle. Se trouve en Suisse.

Allium rubicundum. Fleurs rouge foncé. Originaire du Cap.

Allium exsertum. Fleurs roses. Originaire de la Russie.

Il existe encore environ soixante autres espèces, que nous avons cru inutile de mentionner dans ce petit traité.

Généralement les Aulx sont de facile culture; tous les terrains leur conviennent à peu près; cependant ils préfèrent une terre sèche et sablonneuse. Les moyens de multiplication sont les graines et les caïeux, qui se détachent sans effort de l'oignon mère. Avec quelques soins et des couvertures pendant l'hiver, on peut presque tous les garantir du froid. Ces précautions ne sont utiles que pour les espèces provenant des pays méridionaux; pour les autres, elles seraient parfaitement superflues. Nos habiles jardiniers ne se sont pas assez occupés de ce genre, qui est susceptible de produire de nombreuses variétés par la voie des semis.

ALSTROEMERIA. Famille des Amaryllidées. Ce genre, trop peu connu encore, mériterait cependant d'être propagé et répandu. Le port est élégant, et les fleurs en sont charmantes; la culture n'en est pas difficile, et elle peut avoir lieu, sans trop de peine, sous presque toutes les latitudes de la France. Au moyen de semis répétés, on pourrait établir de nombreuses et belles collections qui se perpétueraient en éclatant les griffes, analogues à celles de nos Asperges, mais beaucoup moins longues.

Alstroemeria aurantiaca, de David Don. Belle plante vivace, du Chili, dont les tiges s'élèvent de 35 centimètres à 1 mètre, se terminant par une sorte d'ombelle de fleurs, divisée quelquefois en trois, quatre ou cinq parties, lesquelles se divisent encore par trois à la partie supérieure des petits rameaux, qui forment le prolongement des tiges. Les feuilles garnissent les tiges dans toute leur longueur; elles sont simples, alternes, sessiles, lancéolées, pointues, marquées dans leur longueur de six nervures longitudinales très-prononcées. Les racines sont fasciculées, longues de 8 à 12 centimètres, de la grosseur du petit doigt, blanches et charnues. Les fleurs, au périanthe pétaloïde, adhèrent à l'ovaire et sont d'un beau jaune orangé; elles commencent à s'ouvrir du 12 au 15 juin, et se succèdent jusqu'à la fin de juillet. Elles sont composées de six sépales, quatre unicolores recourbées et les deux supérieures dressées; ces derniers sont d'un jaune clair et ponctués de brun. Les étamines, au nombre de six, dont trois plus longues dépassant la fleur, sont terminées par des anthères brunes.

Cette espèce, dit M. Pépin, est une des plus rustiques du genre, et son coloris bien tranché en augmente encore le mérite. Elle a résisté aux hivers de 1854 et 1855, sans aucun abri, et elle croît avec vigueur dans une terre meuble de jardin, sans avoir besoin de terre de bruyère. Sa végétation est précoce; les tiges commencent à se développer dans les premiers jours d'avril, et les fleurs, très-nombreuses, ont au soleil un vif éclat.

Livrée entièrement à elle-même, en plate-bande ou en

massif, on peut laisser l'*Alstroemeria aurantiaca* pendant trois ou quatre ans en place, sans la relever. Lorsqu'on en plante les racines, il faut les recouvrir de 8 à 10 centimètres de terre. Dans cette condition, elle n'exige pendant l'été que peu ou pas d'arrosements. En pot, il faut l'arroser selon le besoin et avec ménagement. On la multiplie par graines semées en pots à l'automne, que l'on rentre en serre ou sous châssis ; et par éclat de racines en août et septembre, un peu après la floraison terminée.

Alstroemeria Ridelliana. Originaire du Brésil, et introduite en Europe par M. de Claussen vers 1840. Elle fut trouvée dans une grande forêt vierge. Tiges de 25 à 30 centimètres de hauteur, supportant huit à dix jolies fleurs, qui ressemblent quant à la forme un peu à l'*A. pelegrina;* elles sont de couleur rouge au fond, un peu relevé à la gorge ; les extrémités sont teintées de brun velouté. Elle a fleuri, croyons-nous, chez M. de Jonghe, à Bruxelles, dans l'une de ses serres tempérées. Cette belle espèce se plaît, à ce qu'il paraît, dans une terre forte, où ses bulbes doivent être plantés sans en souffrir à une profondeur de 25 à 30 centimètres.

Alstroemeria rubra. Reçu de Bahia par M. Morel, vers 1850, avec d'autres plantes remarquables. Après trois mois de repos complet que cette jolie plante exige à la suite de sa floraison, on la rempote, et on ne l'arrose que médiocrement jusqu'à l'ouverture de ses belles corolles odorantes. Ce repos détermine la chute des feuilles, et un peu plus tard il permet à la plante de donner de vigoureuses tiges chargées d'une floraison des plus amples. Cette espèce demande la serre chaude.

Alstroemeria odorata, var. *Violacea.* Originaire, comme la précédente, des environs de Bahia. Ces deux charmantes espèces répandent pendant leur floraison une odeur extrêmement agréable, qui rappelle celle de la Jacinthe et de la Violette. L'*A. odorata* est du plus joli rose violacé, terminant la tige par un groupe de plusieurs fleurs réunies à la base. Les divisions calicinales sont mouchetées de violet sur fond blanc ; leur extrémité et l'extérieur sont rose lavé de violet. Cette introduction est due à M. Morel.

Alstroemeria acutifolia. Originaire du Mexique.

Alstroemeria rosea. Originaire du Chili.

Alstroemeria Pelegrina, L., Alstroemère Pèlerine, Lis des Incas. Originaire du Pérou. Tiges de 30 à 40 centimètres, qu'il est nécessaire de soutenir avec des tuteurs; feuilles contournées, sessiles, lancéolées-aiguës. Chaque tige porte de trois à quatre fleurs blanches, rayées et lavées de rose foncé; l'intérieur est marqué à la base de chaque division d'une tache jaune, pointillée de pourpre. Il faut à cette espèce une terre légère et la culture en pot, avec peu d'arrosements. Elle se reproduit aisément de graines et par la séparation des racines, qu'il faut faire avec soin pour éviter des blessures, car elle est en outre très-susceptible de pourrir. On sème les graines au printemps ou à l'automne, et en pot, en terre légère et substantielle. Le jeune plant, soigné, piqué convenablement, fleurit souvent dès la seconde année. On conserve bien sous châssis les Alstroemères à l'abri de la gelée et de l'humidité; sous le climat de Paris, on peut même leur faire passer l'hiver en pleine terre au moyen d'une couverture de litière, de paille ou de feuilles. Dans le courant ou vers la fin de mai, on enlève la couverture, on expose les plantes à l'air et on les arrose. Pendant la floraison, qui a lieu en été, il est indispensable de les garantir de l'ardeur du soleil; les fleurs en sont très-tendres, et elles se flétrissent vite si l'on ne les abrite également contre les vents.

Alstroemeria odorata. Fleurs d'un violet vif à l'extérieur, et de couleur blanche et rose violacé à l'intérieur. Cette plante exhale une délicieuse odeur de Jacinthe.

Alstroemeria insignis. Originaire du Pérou. Fleurs à pétales liserés de blanc et tachetés de noir.

Alstroemeria ochagavii. Originaire du Chili. Fleurs très-ouvertes et arrondies, roses ou couleur de chair, mouchetées de brun.

Alstroemeria violacea. Nous manquons de renseignements sur cette espèce.

Alstroemeria Ligtu, A. à fleurs rayées. Originaire du Pérou; plus petite dans toutes ses proportions que la précé-

dente. Très-jolie. Tiges plus ou moins lavées de rouge; feuilles petites, étroites, appliquées, rassemblées en rosette au sommet. Elle donne en février et mars trois ou quatre fleurs en ombelle, à odeur suave, à trois divisions blanches et rouges; les trois autres toutes rouges. Même culture.

Alstroemeria Psittacina, A. Perroquet. Originaire du Mexique. Tiges très-florifères, de 50 à 70 centimètres de hauteur, parsemées de petites taches brunes; feuilles lancéolées, spatulées; fleurs disposées en ombelles au sommet des tiges et accompagnées de bractées; divisions dressées, à peu près égales, d'un beau pourpre violet dans les deux tiers inférieurs, vertes et tachées de violet noir dans la partie supérieure. Cette plante est la plus robuste de toutes, et souvent on lui fait passer l'hiver en pleine terre sous le climat de Paris; elle fleurit tout l'été et donne des graines qui mûrissent bien. Le semis fleurit dès la deuxième année.

Alstroemeria pallida, A. à fleurs pâles. Originaire de l'Amérique du Sud. Tige grêle; feuilles linéaires, denticulées; fleurs en ombelles, ayant de quatre à six divisions extérieures d'un rose pâle, et les deux intérieures jaune veiné de rouge. Châssis froid.

Alstroemeria versicolor, A. à feuilles changeantes, A. du Chili. Originaire du Chili. Tiges décombantes, cylindriques; feuilles linéaires, obtuses, contournées au-dessus de la base; fleurs en ombelles, pédicellées, à six divisions, dont quatre ovales, denticulées, munies de callosités au sommet, d'un rose pâle, et deux plus étroites, lancéolées et plus longues, jaune rayé de rose purpurin. Placée en plein air avec une couverture sèche pendant la mauvaise saison, elle résiste parfaitement à nos hivers. Cette espèce a donné depuis quelques années de nombreuses variétés à fleurs plus grandes que le type, du coloris le plus riche et le plus varié. Semer en mai et juin en terre de bruyère; repiquer en pépinière; mettre en place en septembre et octobre.

Les *Alstroemeria versicolor,* ou Alstroemères péruviennes, sont originaires du Pérou, d'où M. Aunée les a tirées directement il y a plusieurs années, et il les a cultivées avec le

plus grand succès à Passy-Paris. Cet amateur bien connu a obtenu par le croisement et par la fécondation artificielle des variétés à l'infini, plus jolies les unes que les autres. M. Van Houtte les cultive en pot, à l'air libre et au soleil. Les plantes dans ces conditions donnent des tiges de 60 à 70 centimètres environ, terminées par des fleurs qui se succèdent depuis le mois de juin jusqu'aux gelées. Si on les rentre dans l'orangerie avant qu'elles soient atteintes des premiers froids, elles fleurissent encore pendant une partie de l'hiver. On peut aussi en jouir dans les appartements pendant cette saison rigoureuse.

Alstroemeria aurantiaca, A. orangé. Originaire du Chili et vivace. Feuilles d'un vert luisant; en juillet-septembre. Fleurs longues de près de 5 centimètres, offrant sur les quatre divisions inférieures une belle couleur jaune orangé. Les deux divisions supérieures sont de même teinte, mais rayées ou striées de rouge. Même culture.

A propos des *Alstroemères,* nous croyons devoir emprunter la *Revue horticole* une note sur leur culture, qui y est insérée, et que nous reproduisons dans ce traité, bien convaincu qu'elle sera utile à plus d'un amateur de ce joli genre :

« La facilité avec laquelle les *Alstroemères du Chili* varient de nuances par le semis ne permet pas d'en établir la nomenclature. Les semis tentés jusqu'alors ont donné presque autant de nuances différentes qu'il y avait de pieds. Les différences très-prononcées dans quelques-unes sont quelquefois légères dans les autres, mais lorsqu'on les compare l'une contre l'autre, on trouve rarement deux individus dont les fleurs soient semblables, et toutes sont belles. Ces plantes, peu connues encore, sont appelées à jouer un grand rôle pour l'ornement, non seulement des jardins, mais aussi pour celui des salons. Les rameaux coupés continuent de fleurir dans l'eau, et les fleurs s'y maintiennent longtemps sans se flétrir.

« La culture en pot paraissait peu convenir aux *Alstroemères du Chili ;* quelques essais que l'on fit en pleine terre ne furent pas très-heureux, de sorte que ces magnifiques plantes

étaient restées négligées; aujourd'hui la culture en est devenue très-facile, et voici comment Jacques, ancien jardinier du roi Louis-Philippe au domaine de Neuilly, y est parvenu: il fit creuser une tranchée de la profondeur de 30 centimètres sur une largeur de 1m 50; il fit répandre au fond de la tranchée une épaisseur de 4 à 5 centimètres de sable de rivière pur; le reste de la tranchée fut rempli avec de la terre de bruyère bien mélangée d'un tiers de ce même sable de rivière. Il y fit placer les pieds à distance de 30 centimètres en tous sens. Cette plate-bande fut recouverte de châssis en hiver auxquels on laissa grand air tant qu'il ne gela pas. On couvrit les châssis de feuilles pendant les grands froids; la gelée y a plusieurs fois pénétré jusqu'à 4 degrés centigrades, sans que les plantes — dépourvues de tiges et de feuilles à cette époque — en eussent aucunement souffert. C'est ainsi que depuis quatre ans les Alstroemères ont fait chaque année en juin et juillet l'admiration des amateurs qui les ont visitées. Le mérite en a été aussi apprécié par la Société royale d'horticulture de Paris. Exposition au soleil, arrosement nul ou très-modéré, et seulement avant et pendant la floraison s'il y avait grande sécheresse. A défaut de sable de rivière, des graviers, des pierres meulières concassées rempliraient le même but.

« Une autre plate-bande fut l'année suivante couverte de feuilles seulement, sans châssis; elles ont très-bien résisté. Des essais commencés en terres sablonneuses, mêlées d'un tiers de gravier, semblent, selon le bon état des plantes, donner l'espoir que la terre de bruyère n'est pas non plus indispensable. Ces plantes donnent ordinairement quelques fleurs dès la deuxième année de semis. »

D'un autre côté, nous lisons dans la même publication :

« Pour encourager les amateurs à tenter en grand la culture des *Alstroemeria* en pleine terre à l'air libre, un horticulteur anglais annonce dans le *Gardener's Chronicle* qu'il a eu pendant les mois de juillet et d'août, en pleine fleur dans son jardin, une planche d'*Alstroemeria aurantiaca* de 15 mètres de long sur 75 centimètres de large; la hauteur des tiges va-

riait entre 60 centimètres et 1 mètre. Chaque tige portait de neuf à quinze fleurs : c'était littéralement une masse de fleurs. Nous ne craignons pas d'affirmer que pas une plante connue n'est capable de déployer à cette époque de l'année un tel luxe de floraison.

« Cette planche a été plantée en 1838 dans une terre franche ou peu graveleuse, sol naturel du jardin dont elle fait partie ; elle a fleuri tous les ans avec la même abondance, sans aucune protection contre le froid. La situation est plutôt humide que sèche ; la planche d'*Alstroemeria* se trouve à environ 1^m 60 au-dessous du niveau d'une pièce d'eau qui déborde quelques fois sur elle pendant l'hiver. »

M. Jacques avait obtenu de superbes variétés de cet élégant genre par le croisement de l'*Alstroemeria aurantiaca pulchella* et de plusieurs autres espèces de ce beau groupe. Il les cultivait en pleine terre meuble, chargée d'humus, et il leur faisait passer l'hiver en les couvrant de châssis ou seulement de planches. Pendant les grands froids, il ajoutait à cette couverture de la paille ou des feuilles. Pour la culture en pot, il faut donner aux *Alstroemères,* selon ce savant praticien, une terre douce, légère et très-substantielle. M. Rampon, dans le Tarn, obtient par des semis naturels, provenant des semences qui s'échappent des capsules et tombent à terre, sans leur donner aucuns soins, des variétés admirables, qui n'ont d'autre couverture pendant l'hiver que les feuilles d'arbres et de vignes qui se détachent à l'automne et qui les abritent des froids, mais pourvu que le terrain soit bien drainé. Les variétés d'*Alstroemères* qu'il obtient ainsi sont aussi riches en coloris que celles dont les soins ne leur font pas défaut ; les fleurs ont aussi la même ampleur, et la hauteur des tiges est exactement la même. Dans le nord et dans l'est de la France, réussirait-on cette culture ? Nous engageons donc les amateurs à expérimenter ce moyen facile.

A ces détails de culture, nous ajouterons quelques renseignements sur les semis d'*Alstroemères* du Chili, dont les graines nous furent directement envoyées de cette contrée lointaine, et que nous avons semées au printemps 1846 avec

tout le soin que méritait cette superbe introduction, qui, croyons-nous, est due à l'honorable feu M. Aunée, grand amateur d'horticulture, et auquel nous sommes redevables des plus belles espèces et variétés de *Balisiers*, qui font aujourd'hui l'ornement de nos jardins publics et de nos jardins particuliers. Ces graines, nous écrivait-il alors, avaient été récoltées sur les plus belles espèces *chiliennes*. Voici comment nous avons procédé à ce semis, qui nous a donné les résultats les plus satisfaisants :

Au mois de mai 1846, nous avons fait nos semis dans de grandes terrines remplies de terre ordinaire, mais bien ameublie ; nous avions recouvert les graines d'un centimètre environ de terre de bruyère passée au tamis, et presque tous les jours nous les arrosions à la seringue à pomme et à trous très-fins, de manière à ce que l'eau ne tombât pas avec violence et en trop grande abondance sur les graines, qui sans cette précaution auraient été mises à nues et en contact avec la lumière et le soleil. Les terrines furent d'abord placées sous châssis tiède et à mi-ombre, pour favoriser la germination, qui ne se fit pas longtemps attendre dans ces conditions. Lorsque toutes les graines furent levées, nous plaçâmes les terrines en plein soleil, afin de donner plus de force aux jeunes plantes, lesquelles sont restées à l'air libre pendant tout l'été. L'hiver suivant, nous avons placé nos terrines sur les tablettes d'une orangerie, à l'abri de toute humidité.

Au printemps suivant, 1847, nous avons repiqué séparément et avec soin les jeunes plants dans une plate-bande dont la terre avait été préparée à l'avance pour les recevoir, en les espaçant entre eux à une distance de 40 centimètres. A partir de ce moment, notre plantation ne reçut d'autres soins que des mouillures faites de temps à autre avec discernement, et vers la mi-juin nos *Alstroemères* commencèrent à fleurir.

Dans cette première floraison, nous remarquâmes les couleurs les plus vives, les plus fraîches et les plus variées, depuis le rouge vif jusqu'au rose le plus léger. D'autres nous donnaient en même temps des coloris rouge brique, lilas clair et foncé, des fleurs blanc pur et striées, des fleurs tache-

tées, bicolores, blanches à nervures roses et violettes rayées de blanc; des tricolores fond blanc lavé de rose et marqué de taches jaune orange, des rouges vifs lavés de violet et de jaune, etc.; enfin toutes ces variétés étaient remarquables par l'éclat et la finesse de leur beau coloris, et par le port élégant de la plante et des tiges florales qui les supportaient. Nous avons obtenu aussi dans ce semis quelques variétés naines dont la floraison eut lieu cependant en même temps que celles à tiges plus élevées.

L'*Alstroemère* se multiplie de deux manières différentes: la première par semence, comme nous venons de l'indiquer; la seconde au moyen de la séparation des griffes ou pattes, que l'on conserve comme les Renoncules et les Anémones, dans de la terre ou du sable sec, et à l'abri du froid et de l'humidité: dans la mousse sèche, elles se vident et se fanent; dans la mousse humide, elles moisissent et y pourrissent.

Si l'on parvenait à posséder des variétés d'*Alstroemères* à tiges naines en assez grande quantité, on pourrait lors de la plantation établir des gradins naturels en procédant par ordre de taille sur la plate-bande ou sur un massif, tel que cela a lieu pour les *Tulipes*, les *Dahlias*, etc.; ou en faire des bordures ou des lignes adventives, comme cela se pratique pour les *Reines-Marguerite* naines ou demi-naines. Si, en effet, cette méthode ou cette mode était adoptée, les jardins seraient ornés d'une jolie plante de bordure de plus. Plusieurs cultivateurs pensent qu'en somant les graines d'*Alstroemères* au mois de février, sous châssis chauds, on obtiendrait des fleurs dans le courant de septembre, et même en août de la même année, provenant de ces semis. Nous n'avons pas fait cet essai, et nous nous bornons à en signaler les avantages, si l'on parvenait à ce résultat. Il est probable que quelqu'un s'est livré à cette expérience des plus intéressantes, qui permettrait de considérer les *Alstroemères* comme plante annuelle à fleurs d'automne, si la réussite était complète.

Dans les parterres et les jardins d'agrément, les *Alstroemères* n'ont pas dit leur dernier mot, et elles pourraient y être cultivées en jouant un des plus grands rôles; la beauté

de leurs fleurs doit en effet les faire rechercher particulièrement des amateurs de Liliacées, quand ce ne serait que pour l'époque de leur floraison, qui vient succéder en pleine terre aux *Narcisses, Jacinthes, Tulipes,* et aux *Amaryllidées* à l'air libre, dont les *Alstroemères* rappellent le brillant coloris de toutes ces charmantes plantes.

AMARYLLIS. Grand et magnifique de genre, qui a constitué la famille des Amaryllidées, dont toutes les espèces appartiennent ou doivent appartenir à la culture d'agrément. L'ancien genre *Amaryllis* de Linné a été scindé par les botanistes modernes en un grand nombre de petits genres, dont nous accepterons la majeure partie. On les trouvera décrits chacun à leur lettre.

Amaryllis aulica. Oignon de la grosseur du poing. Feuilles persistantes; hampes ordinairement au nombre de deux chaque bulbe, et terminées par trois ou quatre grandes fleurs rouge de sang, striées de rouge plus foncé, produisant au soleil l'effet de paillettes dorées d'un très-joli effet. Il n'est pas rare de voir fleurir cette belle plante deux fois par an. On la reproduit par graines et par caïeux; on la cultive en massif et en pleine terre dans les environs de Cherbourg; et selon M. Ternisien, il est impossible que la plume rende l'effet prodigieux qu'un massif offre aux yeux des visiteurs. Il faut, pour bien réussir dans la culture, enlever la terre dans un coin de la serre froide à une profondeur de 30 centimètres environ, et remplir ce vide par de la terre de saule, mélangée de beaucoup de bois mort du même arbre. On plantera dans ce compost les oignons à 30 centimètres de distance en tous sens, jusqu'au collet de l'oignon, et on les arrosera de temps à autre. La floraison a ordinairement lieu pendant l'hiver. L'*A. aulica* passe bien l'hiver en pleine terre à Cherbourg; cependant pour jouir de la beauté de ses fleurs, il vaut mieux le cultiver en serre froide.

Amaryllis aulica, Ker. *Var. speciosa,* Regel. Amaryllis aulique. Var. Brillante; originaire du Brésil; ayant fleuri pour la première fois au mois de février 1856 au Jardin botanique de Saint-Pétersbourg. Deux hampes, hautes de 50 à

60 centimètres, sont simultanément sorties de l'oignon, l'une terminée par deux fleurs d'une largeur de 25 centimètres, d'un pourpre foncé passant au noir sur la ligne médiane; l'autre était surmontée de quatre fleurs de la même dimension et du même coloris. Selon M. Regel, il n'existe pas de plus bel *Amaryllis*.

Amaryllis belladona, *Coburgia belladona,* A. belladone, belladone d'automne. Originaire de l'Europe méridionale. Oignon très-gros, allongé; feuilles longues, canaliculées, très-glabres, plus courtes que la hampe, qui a de 50 à 70 centimètres de hauteur, terminée, d'août en octobre, par huit à douze grandes fleurs roses, penchées, campanulées, un peu odorantes. Les feuilles ne poussent que longtemps après les fleurs. Les oignons doivent être plantés à 20 ou 25 centimètres de profondeur, en bonne terre franche et légère, mêlée, si l'on veut, d'un peu de plâtre. Elle fleurit mieux en pleine terre qu'en pot, et on lui donnera de préférence une bonne exposition; cependant nous en avons cultivé en planches qui ont très-bien fleuri. Les terres crayeuses et calcaires lui sont on ne peut plus défavorables. Il est prudent de couvrir les oignons d'un châssis ou de litière pendant les grands froids, ainsi que pour les garantir de l'humidité, qui entraîne souvent la pourriture de l'oignon; il faut les relever tous les trois ou quatre ans, et leur donner une terre nouvelle. On les multiplie par la séparation des caïeux, et il faut replanter de suite pour ne pas en retarder la floraison.

On possède déjà plusieurs variétés de cette belle plante, à ce qu'il paraît, car M. Prudent-Thibaut, horticulteur à Paris, en aurait présenté un lot à l'Exposition universelle, dont le coloris était très-distinct sur chaque exemplaire. Nous ne savons si ces variétés d'*A. belladona* provenaient ou non des semis du présentateur.

De son côté M. Truffaut obtenait de semis, à Versailles, les trois variétés dont les noms suivent :

1° *Amaryllis belladona spectabilis bicolor;*

2° *Amaryllis belladona spectabilis rosea;*

3° *Amaryllis belladona spectabilis purpurea.*

Nous cultivons les *Amaryllis belladona* depuis très-longtemps en pleine terre, et jamais nous n'avons été assez heureux pour en obtenir des semences parfaites.

A. unique. Variété superbe, obtenue de semis par M. B. S. Williams, qui la présenta à la Société d'horticulture de Londres le 19 mars 1862. Elle valut au présentateur un certificat de première classe. La fleur est d'un beau rouge écarlate foncé; le centre est ombré de noir, avec teinte blanche à la gorge; la fleur en est régulière et bien faite, supportée par une hampe droite, forte et ferme.

Amaryllis mertogonoïdes. Hampe nue et sans feuilles, haute de 10 à 15 centimètres, terminée par une fleur, rarement deux, de couleur rose pourpre.

Amaryllis moreilliana (?).

Amaryllis Banksiana, Lindl. Fleurs d'un beau rose vif, dont les trois lacinies externes portent au dos une bande verdâtre qui devient verte au sommet. Cette belle plante donne de nombreuses fleurs. Elle est, dit-on, très-voisine de l'*Amaryllis grandiflora;* mais, d'après Lindley, elle aurait ses pédoncules plus courts, et sa couleur serait aussi différente. Elle est originaire du Cap, d'où elle a été rapportée par M. Slater, et introduite par lui en Angleterre.

Amaryllis speciosa, Lher.; *Amaryllis purpurea,* Ait.; *Crinum speciosum,* Lin.; *Vallota purpurea,* Herb. Originaire du Cap. Bulbe ovoïde, brunâtre; feuilles linéaires, lancéolées, légèrement rougeâtres à la base, ainsi que la hampe, qui est droite et rigide, et terminée par une ombelle de fleurs rouge vif, à larges pétales. Le docteur Andry fait le plus grand cas de cette belle plante, que l'on peut cultiver en serre tempérée. Elle demande une terre composée de moitié terreau de feuilles et de moitié terre franche, et un peu d'humidité. On la multiplie de caïeux, qu'elle donne assez largement.

Amaryllis fulgida flore pleno, désignée quelquefois sous le nom d'*Amaryllis equestris flore pleno;* elle est encore assez nouvelle et assez rare en horticulture. Oignon un peu al-

longé; feuilles radicales, longues de 30 à 40 centimètres, ayant une largeur de 3 et 4, d'un vert foncé, avec marbrures longitudinales de place en place, et un peu brunes. Hampe haute de 40 à 50 centimètres, glabre, portant au sommet plusieurs fleurs semi-doubles bien ouvertes et régulières; pétales légèrement contournés et chiffonnés, d'un beau rouge, les uns portant au milieu une strie blanche; le centre est un peu verdâtre.

Cette belle plante est cultivée en pot, que l'on rentre en serre froide pendant l'hiver. Le bulbe réussit parfaitement bien dans une terre franche, mélangée de terreau et de terre de bruyère. On la multiplie par caïeux, que l'on sépare de l'oignon mère lors de l'arrachage et du rempotage, un peu après la floraison. M. Houllet, directeur des grandes serres au Muséum, qui en a donné la gravure et la description dans la *Revue horticole*, la cultive et la multiplie par les moyens que nous venons d'indiquer.

Amaryllis belladona mutabilis, A. à fleurs changeantes. Fleurs plus grandes que dans celles de l'*A. Belladona*, à tube blanc et d'un rose carmin, passant à l'amaranthe au sommet des divisions florales. Même culture.

Amaryllis belladona rubra, à couleurs vives.

Amaryllis blanda, A. agréable. Originaire du Cap. Feuilles oblongues, linéaires, obtuses, dressées, les inférieures plus longues; pédoncule robuste; fleurs à pédicelles divariqués; spathe bivalve; fleurs blanches passant au rose en se flétrissant; oignon moyennement gros. Même culture. On annonce les *A. graveana, A. hydrida dell' Etna.* Nous ne savons à quel genre elles se rapportent.

Amaryllis bifolia, Amaryllis à deux feuilles, Lam. Originaire de l'Amérique méridionale. En avril, fleurs purpurines, sortant d'un spathe diphylle; hampe de 30 à 35 centimètres de hauteur; feuilles radicales, longues et terminées en pointe.

Amaryllis pumilio, Amaryllis naine. H. K. Originaire du Cap. Fleurs en novembre, solitaires, de couleur blanche et rayées de rouge.

Amaryllis atamasco, Amaryllis de Virginie. Originaire de la Caroline et de la Virginie. Fleurs en mai, au nombre de quatre à six, de couleur blanche, et droites, supportées par une hampe de 15 à 18 centimètres. Voyez *Zephiranthes atamarco.*

Amaryllis brasiliensis. Andrews. Var. de l'*Amaryllis Reginæ*. Voir *Hippiastrum Reginæ*.

Amaryllis punicea, Amaryllis écarlate, Lamarck; *A. Equestris,* H. K.; *A. Dubia,* Lin. N'est autre que l'*Amaryllis belladona* de Miller. Originaire des Antilles et de l'Amérique méridionale. Hampe de 35 à 40 centimètres, terminée par trois à cinq fleurs d'un rouge écarlate, lavée de jaune; feuilles longues et larges.

Amaryllis lineata, Amaryllis rayée, Lamarck; *Crinum zeilanicum,* L.; *Crinum latifolium,* Miller; *Amaryllis zeilanicum,* L'Héritier. Tiges de 60 à 80 centimètres de hauteur, très-fermes et très-droites, quelquefois au nombre de deux sur le même oignon; portant une ombelle de fleurs blanches rayées de rouge brillant. Originaire des Indes orientales.

Amaryllis ornata, Amaryllis de Guinée, Lin. fils, H. K. Les fleurs, presque sessiles, sont tubulées à la base; feuilles longues et étroites, peu nombreuses et en gouttières

Amaryllis longifolia, Amaryllis à longues feuilles, Jacq.; *A. vivipara,* Lam.; *Crinum asiaticum,* Miller. Oignon très-allongé; feuilles très-longues et molles, assez larges à leur base; hampe de 30 à 40 centimètres, au nombre de deux assez souvent, terminée par cinq à six fleurs très-jolies, grandes et régulières de forme, blanc carné lavé de pourpre. Elle fleurit à l'arrière-saison, et elle supporte assez bien la pleine terre sous le climat de Paris, avec couverture l'hiver. Originaire du Malabar.

Amaryllis longifolia blanda, ou *A. Meldense,* Amaryllis à longues feuilles. Variété de la précédente, obtenue de semis par M. Quettier, horticulteur à Meaux, il y a une vingtaine d'années, c'est-à-dire vers 1848. Culture en tous points de la précédente.

Amaryllis revoluta, Amaryllis à fleurs roulées, H. K.

Feuilles étroites, longues et canaliculées; tiges de 30 à 35 centimètres de hauteur, supportant une ombelle de fleurs blanches odorantes, rouges extérieurement vers le milieu et roulées en dehors. La floraison a lieu en septembre, et la plante est originaire du cap de Bonne-Espérance.

Amaryllis guttata, Amaryllis tachée, Lin.; *Hæmathus ciliaris,* L. H. K. Feuilles larges, planes, longues et maculées; fleurs rouges en ombelle. Originaire du Cap.

Amaryllis radiata, Amaryllis radiée, Lin. fils; H. K. A fleurs rouges dans le courant de juin.

Amaryllis Africana, Amaryllis d'Afrique, Lam. Originaire de l'Afrique. Feuilles longues et étroites; hampe de 10 à 15 centimètres de hauteur, terminée par un bouquet de cinq à six fleurs jaunes.

Amaryllis Fothergilii, Amaryllis de Fothergil, Andr. Feuilles en éventail, étroites et de couleur glauque. Originaire du Japon.

Amaryllis falcata. Voyez *Ammocharis.*

Amaryllis purpurea. Voyez *Ammocharis.*

Amaryllis capensis. Voyez *Ammocharis.*

Amaryllis flexuosa, Amaryllis flexueuse, Jacq. Willd. Feuilles étroites, longues et ponctuées; fleurs en ombelle, au nombre de six à dix, blanches ou lavées de rose, de moyenne dimension.

Amaryllis radula, Jacq. Willd. Deux feuilles seulement opposées: dix fleurs couleur de chair, séparées souvent en deux groupes par moitié.

Amaryllis striata, Amaryllis striée, Jacq. Willd. Feuilles radicales au nombre de trois, avec stries longitudinales; dix fleurs blanches en ombelle, lavées de rose extérieurement, et dont les divisions sont recourbées.

Amaryllis stellaris, Amaryllis en étoile, Jacq. Willd. Feuilles longues et droites, à fleurs très-larges.

Amaryllis striatifolia. Fleurs rouges et blanches. Originaire du Brésil.

Amaryllis ambigua, Amaryllis à longue hampe; *Amaryllis longiscarpa.* Fleurs rouge ponceau, longues de 15 à

18 centimètres, supportées par une hampe haute de 1 mètre à 1m 20.

Amaryllis obscura, Amaryllis obscure. Fleurs rouge obscur; hampe de 8 à 10 centimètres.

Amaryllis miniata. Fleurs rouge ponceau.

Amaryllis moluccana, Amaryllis des Moluques. Dix à douze fleurs pourpres sont supportées par une hampe de 18 à 20 centimètres de hauteur.

Amaryllis speciosa, Amaryllis apparente. Grandes fleurs magnifiques, d'un rouge éclatant.

Amaryllis solandriflora. Fleurs jaunes. Originaire de l'Amérique méridionale.

Amaryllis nana, Amaryllis naine. Remarquable par sa beauté.

Amaryllis marginata, Amaryllis bordée. Feuilles en éventail, à bords rouges; fleurs rouges, en ombelle, au nombre de huit à douze.

Amaryllis spectabilis, Amaryllis remarquable. Espèce ayant beaucoup d'analogie avec l'*Amaryllis ornata.* Grandes fleurs blanches rayées de rouge carminé. Originaire du Cap.

On a parlé aussi des *Amaryllis aloides* et *bivaginata;* originaires, la première des côtes de Guinée, et la seconde du cap de Bonne-Espérance, auxquelles nous ajouterons les *A. coranica; A. corusca; A. Hendersoni; A. multiflora minor,* à fleurs roses; *A. pratensis; A. Ackermani; A. Ackermani pulcherrima; A. Albertii flore pleno; A. aulica; A. aulica platypetala; A. Bugnoldi; A. Calyptrata,* à fleurs entièrement vertes; *A. cybister; A. coranica; A. corusca; A. delicata; A. formosa; A. fulgida flore pleno,* à coloris orangé; *A. Holfordii; A. Johnsonia; A. Johnsonia psittacina; A. majestica; A. marginata conspicua; A. procera,* impératrice du Brésil; *A. purpurea (valotta); A. reticulata; A. reticulata,* à feuilles panachées; *A. robusta; A. speciosa (vallota purpurea); A. unguiculata,* à fleurs toutes vertes; *A. grandiflora rubra; A. graveana; A. hybrida rosea.*

Amaryllis (hippeastrum) Alberti, Hort. Laurent; *flore pleno.* Originaire de Cuba. Envoyée de cette île par

M. Albert Wagner, de Leipzig, à son père, qui ne tarda pas à la céder à M. Laurentius. Oignon assez gros ; hampe de 30 à 35 centimètres de hauteur, surmontée de deux magnifiques fleurs d'un rouge orange vif jaspé de carmin et de jaune pâle à leur base; elles sont doubles, très-pleines même, car elles forment un gros faisceau, composé de 30 à 40 folioles larges de 15 à 16 centimètres de diamètre; elles paraissent dans les mois de février et de mars.

Amaryllis pulverulenta nova. A été obtenue par M. Aimé Turlure. Elle provient du croisement fait avec intelligence entre l'*Amaryllis tricolor* et l'*Hippeastrum viridiflorum*. Fleurs rouge carmin.

Amaryllis coccinea patula, du même horticulteur. Hampe de 40 à 50 centimètres, portant quatre longues fleurs très-belles, du plus beau vermillon, avec stries de rouge plus vif.

Amaryllis fulgida superba. A belles fleurs pourpres et à odeur.

Amaryllis Zoé. Plante des plus brillantes. *Hippeastrum formosissimum,* Herbert. Lindl. Très-jolie Amaryllidée, trouvée dans l'ancienne collection de feu le Révérend Herbert. Les fleurs sont assez semblables à celles du Lis Saint-Jacques, *sprekelia formosissima;* mais pour la forme et la largeur, elles rappellent celles de l'*Hippeastrum vittata* ou de la variété *Johnsonii*. Elle est de serre chaude, fleurit assez rarement et donne peu de caïeux.

Amaryllis fulgida. Voyez *Hippeastrum fulgidum*.

Amaryllis Psittacina. Voyez *Hippeastrum psittacinum*.

Amaryllis reginæ. Voyez *Hippeastrum reginæ*.

Amaryllis reticulata. Voyez *Hippeastrum reticulatum*.

Amaryllis vittata. Voyez *Hippeastrum vittatum*.

Amaryllis aurea. Voyez *Lycoris aurea*.

Amaryllis Broussonetii. Voyez *Crinum Broussonetii*.

Amaryllis latifolia. Voyez *Crinum latifolium*.

Amaryllis candelabre ou *girandole,* ou *Josephinæ,* ou de *Josephine,* ou *Orientalis*. Voyez *Coburgia multiflora*.

Amaryllis carnea. Voyez *Zephyranthes rosea*.

Amaryllis nivea. Voyez *Zephyranthes candida*.

Amaryllis de Virginie. Voyez *Zephyranthes Atamasco*.

Amaryllis ciliaris. Voyez *Buphone ciliaris*.

Amaryllis disticha ou *A. vénéneuse*. Voyez *Buphone toxicaria*.

Amaryllis crispa. Voyez *Strumaria crispa*.

Amaryllis curvifolia ou *Fothergilla*. Voyez *Nerine curvifolia*.

Amaryllis sarniensis. Voyez *Nerine sarniensis*.

Amaryllis undulata. Voyez *Nerine undulata*.

Amaryllis cybister ou *saltimbanque*. Voyez *Sprekelia cybister*,

Amaryllis formosissima ou *à fleurs en croix*. Voyez *Sprekelia formosissima*.

Amaryllis hyacinthina. Voyez *Griffinia*.

Amaryllis intermedia. Voyez *Habranthus*.

Amaryllis jaune. Voyez *Sternbergia*.

Amaryllis speciosa. Voyez *Vallota*.

Amaryllis pardina, Amaryllis mouchetée, D. Hook. (*Hippeastrum*). Originaire du Pérou, où elle a été découverte par M. Pearce. Elle a fleuri pour la première fois chez MM. Veitch en 1867. On la cultive facilement en serre tempérée. L'oignon est de couleur brunâtre; les feuilles sont distiques et de la longueur de 20 à 30 centimètres, recourbées à leur extrémité, larges de 3 à 4 centimètres, et d'un vert pâle; elles se développent en même temps que les fleurs. Hampe droite, vert glauque, mouchetée de brun à la base, portant deux fleurs ayant un diamètre de 12 à 20 centimètres environ, intérieur jaune citron clair, tacheté d'un nombre considérable de points vermillon. Cette espèce est une des plus jolies et des plus élégantes que l'on ait introduites dans ces derniers temps. Suivant M. Naudin, cette plante, pourrait bien être la reine des *Amaryllis* par la beauté et la largeur de ses fleurs à peine tubuleuses, et qui ont beaucoup de rapport avec celles du Lis lancéolé; elles sont de couleur fond jaune clair et tigrées de carmin; à l'intérieur, les taches pourpre brun passent presque au noir. Jusqu'à présent elle est cultivée en serre tempérée; mais on espère qu'elle réussirait très-bien sous châssis à froid. On

pense aussi que dans quelques parties de la France on pourrait la cultiver en pleine terre. Le bulbe est arrondi et de moyenne grosseur; les feuilles sont radicales et de la longueur de 30 centimètres environ.

Amaryllis reticulata. Var. *Striatifolia.*

Amaryllis vittata. Oignon pyriforme, de moyenne grosseur et de couleur brune. Feuilles longues, jaune verdâtre et assez étroites; tige florale haute de 40 à 50 centimètres, terminée par quatre ou cinq fleurs horizontales de couleur rouge carmin foncé. Au milieu de chaque pétale, une bande blanche vient rompre cette harmonie, en donnant à la plante un aspect des plus attrayants et des plus gracieux. Un long tube verdâtre vient encore enrichir ce superbe coloris.

Amaryllis vittata. Var. *Rubra.* Feuilles très-longues, assez larges, d'un vert noir en dessus et vert clair en dessous; tige florale haute de 40 à 50 centimètres, portant des fleurs très-ouvertes du plus beau rouge cramoisi velouté, striées de blanc à l'intérieur. Ces deux plantes sont assez rustiques, dit-on, pour les cultiver en pleine terre, comme l'*A. belladona,* dans un mélange composé d'un tiers de terre de bruyère, d'un tiers de sable et d'un tiers de terrreau de feuilles. Les oignons seront alors placés à une bonne exposition chaude, dans les mois d'avril et courant de mai. Il est prudent de couvrir les bulbes à l'automne pour les garantir des froids pendant l'hiver. L'*Amaryllis vittata rubra* a été obtenue de semis par M. Souchet, cultivateur et amateur de Liliacées à Fontainebleau.

Le *Gardener's Chronicle* a publié une note qui ne manque pas d'importance sur la culture en pot, et pour y faire fleurir l'*Amaryllis belladona :*

« La plante devra être constamment tenue dans une serre froide près du jour; on placera sous le pot une terrine remplie de sable mouillé qu'on ne laissera jamais devenir sec, même en été, où la plante est à l'état de repos. En traitant ainsi quelques bulbes de cette plante reçue du Cap il y a quelques années, on a obtenu en Angleterre une floraison abondante, chaque automne, de pieds qui pendant quinze an-

nées n'avaient pas donné de fleurs. Les *Brunsvigia Josephinæ, multiflora,* sont traitées de même et réussissent également bien. Ces plantes ne peuvent être soumises à ce mode de culture et de traitement que lorsque les bulbes ont pris racines. A ce propos nous dirons que ce qui arrête souvent les progrès de la *Brunsvigia Josephinæ,* c'est qu'on lui donne trop de chaleur en hiver et pas assez d'arrosements en été. »

AMMOCHARIS **coranica** (*Amaryllis*). Gros bulbe. Hampe de 25 centimètres de hauteur, dit M. Van Houtte, surmontée d'une vingtaine de grandes fleurs rose tendre formant exactement un demi-globe. Elles répandent une odeur de fleur d'oranger des plus pénétrantes. Leurs étamines saillantes, disposées de la manière de celles des *Hymenocallis,* apportent à cet ensemble leur somme d'ornementation.

Ammocharis falcata. M. Ch. Lemaire dit que pour bien réussir il faut pendant le repos de cette plante, c'est-à-dire durant l'hiver, placer l'oignon sur une tablette de la serre tempérée, de manière à ce que le vase qui la contient soit plongé à peu près à moitié dans un sable sec et exposé à un air courant. Lorsqu'elle commence à pousser, la planter en terre mélangée de trois parties égales de bonne terre franche, de terreau de feuilles et de sable sec, en plaçant ensuite le pot près des verres, exposé à la chaleur et à la clarté. Aussitôt que les feuilles auront atteint une longueur de 25 à 30 centimètres, on placera le vase sur couche bien chaude, et on l'y laissera jusqu'à ce que la hampe florale sorte du centre des feuilles; après quoi on la placera en serre tempérée. Il n'est pas rare de compter sur chaque tige de 20 à 30 fleurs, en adoptant cette culture.

ARTHROPODIUM **cirrhatum.** Originaire de la Nouvelle-Hollande. De la famille des Liliacées.

ASPHODELUS **luteus,** Asphodèle jaune, verge de Jacob, bâton de Jacob. Famille des Liliacées. Originaire du midi de la France. Racines fibreuses; tiges de 1 mètre garnies de petites feuilles subulées, triangulaires, glauques, disposées en spirale, et terminées de mai en juillet par un long épi de fleurs

assez grandes, nombreuses, d'un beau jaune. Bonne terre ordinaire, sans engrais, exposition du midi; multiplication par graines que l'on sème au printemps en pleine terre et au midi, ou en pot. La propagation se fait encore mieux par drageons, en séparant les racines qui se détachent d'elles-mêmes. Il existe une variété à fleurs doubles.

Asphodelus ramosus, Asphodèle rameux, bâton royal. Originaire de la France méridionale. Ses racines se composent de fuseaux charnus, qu'on dit être bons à manger. Les feuilles sont radicales, ensiformes, longues de 60 centimètres à 1 mètre; elles sont vertes, rameuses. En mai plusieurs épis de fleurs nombreuses, blanches, ouvertes en étoiles, dont les divisions sont marquées de stries rougeâtres. Lui donner une bonne terre, de l'espace et une bonne exposition. Cette espèce se multiplie également par le semis et par la séparation des racines, ou des œilletons qui ne fleurissent souvent qu'à la troisième année. La racine de cette plante rustique et vivace est une réunion de petits bulbes allongés, desquels on peut, à ce qu'il paraît, tirer une pulpe préparée qui, associée à la farine de froment ou d'orge, avec un peu de sel marin, sert à faire du pain pendant les disettes. Ses feuilles se flétrissent et disparaissent à l'automne; les tiges florales ont de 75 centimètres à 1 mètre de hauteur.

Asphodelus Africanus, Asphodèle d'Afrique, Lamarck. *Albuca fastigiata*, H. K. Tige de 1 mètre à 1m 20 de hauteur; feuilles longues et lisses; fleurs jaune pâle, en épi terminal. Originaire d'Afrique.

Asphodelus fistulosus, Asphodèle fistuleux. Tige de 50 à 60 centimètres de hauteur; feuilles étroites, légèrement fistuleuses; fleurs blanches striées de noir.

Asphodelus spicatus, Asphodèle à grappes, Desfontaines. Feuilles très-allongées, vert foncé. Originaire de la France méridionale.

Asphodelus Altaïcus, Asphodèle de Sibérie. Pallas, Willd. Tige nue; feuilles longues et canaliculées; fleurs en mai et juin. Originaire de la Sibérie.

Asphodelus albus, Wildenow. Variété de *l'Asphodelus ramosus,* qui en diffère cependant par une tige un peu moins ramifiée et des fleurs plus petites.

Asphodelus tuberosus (?)

Les Alsphodèles jouissaient d'une grande réputation dans l'antiquité. Les anciens les plantaient autour des tombeaux de leurs parents pour les alimenter pendant le sommeil de l'éternité. Cette plante à racines tuberculeuses est considérée comme édule, et la matière amilacée contenue dans les racines est quelquefois entrée, dans les moments de disette, dans la fabrication du pain, associée qu'elle était à la farine des céréales. On employait aussi les Asphodèles dans la médecine des temps passés. Son usage paraît aujourd'hui presque abandonné en pharmacie. Il y a peu de temps on avait présenté leurs racines comme possédant de grandes propriétés alcooliques, et dont les résidus après la fabrication pouvaient servir à fabriquer du papier et du carton. L'Asphodèle rameux se rencontre dans le midi de l'Europe, en France, en Espagne et en Afrique. Toutes les espèces de ce genre sont de facile culture.

Asphodelus altaicus (?). Voyez *Eremurus spectabilis.*

Asphodelus sibiricus (?). Voyez *Eremurus spectabilis.*

BALBINE *aloïdes.* Famille des Liliacées?

Bellevalia comosa. Voyez *Muscari.*

Bellevalia comosa atrocœrulea.

Bellevalia comosa monstrosa.

Bellevalia comosa monstrosa plumosa.

Bellevalia Romana. Voyez Jacinthe romaine.

BESCHONERIA **tubiflora,** Kunth. Cette jolie plante appartient plutôt aux *Agaves* qu'aux plantes bulbeuses proprement dites; mais comme elle appartient à la belle famille des Amaryllidées, nous croyons devoir la mentionner dans ce traité.

Le *Beschoneria tubiflora* est originaire du Mexique, et il a fleuri pour la première fois en 1852 dans une serre froide du jardin de Kew. Ses feuilles sont linéaires, comme celles des Amaryllidées, dont la longueur est d'environ 50 centimètres.

Hampe de 1m 50 de hauteur, garnie de nombreuses fleurs purpurées, de la forme de celle de l'Agave.

Bessera miniata, Ch. Lemaire. Bessère à fleurs vermillon, de la famille des Liliacées. Originaire du Mexique. Plante bulbeuse, petite, à feuilles longues, linéaires et canaliculées; hampe nue terminée par une ombelle de fleurs pendantes, d'un beau rouge minium en dehors, plus pâle en dedans. Terre légère ou de bruyère, culture des Ixias. Ce genre fut fondé en 1829, par Lindley. Il existe encore le *Bessera elegans* et le *Bessera fistulosa;* d'après M. Ch. Lemaire, le *B. elegans* est une charmante plante qui demande la culture des Amaryllis.

Blandfordia Cunninghami, Lindl. De la famille des Liliacées. Originaire de la Nouvelle-Hollande. Cette espèce fut découverte par Allan Cunningham, et cultivée par MM. Henderson et fils. Elle a fleuri en avril 1868. Racines fibreuses et tuberculeuses; feuilles radicales, étroites, longues de 30 à 50 centimètres; hampe quelquefois d'un mètre d'élévation, supportant une ombelle de fleurs penchées au nombre de quinze à vingt, d'un coloris rouge orangé du plus bel effet. Ce joli genre comprend quatre ou cinq espèces remarquables.

Blandfordia flammea, Hook. *Tittoma flammea,* Lindl. Originaire de la Nouvelle-Hollande, près Sidney. Feuilles longues et minces, d'un vert glauque; fleurs presque campanulées, inclinées gracieusement, nombreuses, de couleur rouge foncé. Le tube du péryanthe est vermillon vif; le limbe en est jaune. Tous, ou presque tous les *Blandfordia* sont de serre froide, aimant l'air et la lumière. Arrosements modérés en hiver et plus copieux au printemps, mais avec sagacité. Ces plantes demandent une terre de bruyère fibreuse, mélangée de sable et drainée.

Il existe en horticulture le *Blandfordia grandiflora,* qui ne serait que le *B. nobilis,* selon Hooker, à pédoncules moins développés.

Blandfordia grandiflora. Le vrai, décrit par M. Robert Brown, a de longs pédoncules et de minces bractées mem-

braneuses. Cette espèce aurait pour synonyme l'*Aletris punicea* de Labillardière et le *Blandfordia marginata* d'Herbert.

Blandfordia intermedia, Herbert. Introduite de la Nouvelle-Hollande sous le nom de *B. grandiflora*.

Blandfordia Buckhousii, dont les fleurs ressemblent au *B. marginata*.

Blandfordia Cunninghami. Espèce probablement distincte et fort belle, dans le genre du *B. nobilis*. Ces deux dernières espèces sont décrites par M. Lindley.

Blasea elegans. Famille des Amaryllidées (?).

Bloomeria aurea. Famille des Liliacées (?).

Bomarea edulis, Mirbel, famille des Amaryllidées. Originaire de la Nouvelle-Grenade, cette plante est très-voisine des Alstroemères. Ses fleurs sont réunies en gros capitules, rouge foncé en dehors, jaune pointillé de rouge en dedans. Cette belle espèce peut être livrée à la pleine terre pendant l'été, où sa floraison se continue plusieurs mois de suite; elle demande la culture des Alstroemères. Il en existe encore une autre :

Bomarea Caldasi, Kth. in H. B. *Alstroemeria caldasi*. Alstroemères de Caldas. Flore des serres. Originaire de l'Amérique du Sud, à tiges volubiles, formant, à ce qu'il paraît, le genre *Bomarea*. Ces plantes, d'après M. Van Houtte, demandent peu de soins dans les jardins où elles fleurissent très-facilement, longtemps et abondamment. On peut, selon le même auteur, les planter dans des caisses profondes remplies aux deux tiers de terreau, auquel on ajoute une très-forte partie de gravats et de décombres. Le fond doit en être percé pour faciliter l'écoulement des eaux. On les rentre ensuite dans l'orangerie, à l'automne, où elles passent l'hiver. Au printemps suivant, vers le milieu de mai, on les expose de nouveau à l'air libre. On croit que si on les plantait profondément en terre, elles supporteraient les grands froids.

Bomarea multiflora. Tiges grimpantes; feuilles lancéolées. Originaire de l'Amérique méridionale.

Bomarea salsilla, à feuilles lancéolées et pubescentes en dessous. Elle a ses fleurs en ombelles-pédicellées, rouges à

la base, de couleur verte et mouchetées au sommet. Ces deux plantes sont grimpantes. Même culture.

Botryanthus commutatus. Famille des Liliacées.

Botryanthus neglectus.

Botryanthus vulgaris.

Botryanthus vulgaris, flore albo.

Botryanthus vulgaris, flore albo pallido.

Brodicæa grandiflora. Famille des Liliacées.

BRUNSVIGIA **grandiflora**, à fleurs roses très-larges. Originaire du Cap.

Brunsvigia laticoma, à fleurs rouge pâle. Originaire du Cap.

Brunsvigia multiflora, à fleurs rouge ponceau. Originaire du Cap.

Brunsvigia minor, à fleurs rouge vif. Originaire du Cap.

Brunsvigia radula, à fleurs rouge foncé. Originaire du Cap.

Brunsvigia striata, à fleurs rouge foncé. Originaire du Cap.

Brunsvigia ciliaris. Voyez *Buphone ciliaris*.

Brunsvigia toxicaria. Voyez *Buphone toxicaria*.

Brunsvigia Josephinæ. Voyez *Coburgia multiflora*.

Brunsvigia multiflora. Voyez *Coburgia multiflora*.

BUPHONE **ciliaris**, Herb.; *Amaryllis ciliaris*, L.; *Brunsvigia ciliaris*, Ker.; *Amaryllis ciliée; Buphone* ou *Bouphone*. Famille des Amaryllidées. Originaire du cap de Bonne-Espérance. Oignon petit et ovale-oblong; feuilles planes, bordées de cils très-épais, d'un brun noirâtre; hampe partant du centre, couronnée par un groupe de quinze à vingt fleurs formant ombelle. Le tube de chaque fleur est long, blanc et verdâtre, divisé en cinq lanières réfléchies d'un violet très-foncé, bordé de blanc. On peut cultiver cette espèce en terre de bruyère, dans la serre froide.

Buphone toxicaria, Herb.; *Amaryllis disticha*, L.: *Brunsvigia toxicaria*, Kl., Amaryllis vénéneuse. On la trouve dans les sables arides du cap de Bonne-Espérance. Ses oignons, sans végétation pendant les sécheresses, entrent en végéta-

tion aussitot que les pluies arrivent. C'est d'abord la hampe qui paraît; elle est terminée par un très-grand nombre de petites fleurs, d'un rose tendre et frais; à divisions linéaires, réfléchies et disposées en une forte ombelle d'une très-grande élégance; les feuilles poussent ensuite. Même culture.

Calliprosa lutea (*flava*). De la famille des Liliacées.

Calochortus splendens (*venustus*). De la famille des Liliacées.

Calostemma purpureum. De la famille des Amaryllidées.

CAMASSIA **esculenta.** Ce genre de Liliacées fut formé, d'après M. Ch. Lemaire, par Rafinesque, et adopté par Lindley en 1837, qui en altéra l'orthographe, et qui était primitivement, dit-on, *Quamashia.* Le type en paraît être le *Phalangium quamash* de Pursh. Les Indiens de l'Amérique du nord en mangent les bulbes, qu'ils désignent sous le nom de *Quamash*. C'est aussi le *Scilla esculenta* de Gawl. Cette petite plante à feuilles radicales, canaliculées, a ses fleurs bleues en épis, assez grandes et d'un bel effet. Le commerce depuis une vingtaine d'années s'en est emparé, et elle figure maintenant sur les catalogues des bonnes maisons. Nous avons commencé à cultiver en France le *Camassia esculenta* en 1839; c'était alors une très-grande nouveauté. Nous le croyons voisin des *Allium,* des *Urginea,* etc. Nous n'en connaissons qu'une espèce jusqu'à présent, et qui n'a pas donné de variétés.

Le *Camassia esculenta* de Lindley a la hampe dressée, portant un assez grand nombre de fleurs; les anthères jaunes vif produisent un joli effet au milieu de la corolle. Nous le considérons comme une fort bonne acquisition pour la floriculture. Bien qu'elle soit désignée comme pouvant servir à l'alimentation, nous ne savons si elle serait une bonne conquête pour nos jardins potagers, où elle n'est pas encore cultivée sous ce rapport. Elle croît naturellement dans une grande partie de l'Amérique septentrionale, où ses bulbes atteignent de 10 à 20 centimètres de largeur. Il paraît que les habitants en mangent les bulbes. Le *Camassia esculenta* fut rangé dans les genres *Scilla, Anthericum* et *Phalangium* par

quelques botanistes; mais Lindley a cru devoir en faire un genre à part.

Camassia atrocœrulea. Cette plante est possédée par MM. Boelens, mais nous n'avons sur elle aucun renseignement, de sorte que nous ne savons si c'est une espèce ou une variété de la précédente, ou enfin si c'est la même.

CHLIDANTHUS **fragrans,** Lindl., Chlidanthe odorant. Famille des Amaryllidées. Originaire du Pérou. Jolie plante bulbeuse à feuilles longues, étroites et linéaires; hampe de 30 à 35 centimètres de hauteur, portant deux ou trois fleurs d'un jaune jonquille, à tube long de 8 à 10 centimètres, à divisions ouvertes, lancéolées et dégageant une odeur légère d'encens. La multiplication se fait par la séparation des bulbes. On peut lui donner la pleine terre, en la convrant pendant l'hiver avec des feuilles ou de la paille. Un terrain léger convient mieux à cette plante, dont la culture, suivant M. Byres, est aussi facile que celle des Narcisses. Ses fleurs, à odeur suave et des plus élégantes, en font une de nos belles plantes d'ornement. Les bulbes, enfoncées en terre à 16 centimètres de profondeur dans une plate-bande exposée au pied d'un mur au midi, et dont le sol est composé de terre franche mêlée de sable et de détritus végétaux, furent protégées pendant l'hiver par une épaisse litière. La première floraison n'eut lieu qu'en serre tempérée, dans laquelle il avait placé ses bulbes après les avoir retirées de la plate-bande où il les avait plantées. Les oignons sont à peu près de la forme du *Sprekilea formosissima.*

CHRYSOBACTRON **Hookeri,** Colenso. Famille des Liliacées. Originaire des endroits humides de la Nouvelle-Zélande, et envoyée par M. Bidwill. Cette jolie plante ressemble assez à notre *Asphodèle jaune.* Fleurs jaune d'or, épis d'un très-bel effet. Ce genre est très-voisin de celui des *Anthericum;* il a été établi par le docteur Dalton Hooker.

Chrysobactron Rossii, trouvée par Hooker dans les îles de lord Auckland. Cette plante, surnommée *Baguette d'or,* est plus belle encore que l'espèce précédente.

Ce genre fut établi par le docteur Datton Hooker, et il se

place naturellement à côté des *Anthericum* en sa qualité de membre de la tribu des *Anthéricées*. Les *Chrysobactron* ne datent que de 1848. En Europe, on en reçut des racines vivantes. On les fit pousser, dit M. Morren, et elles fleurirent en 1851. Ces plantes passent l'hiver dans une serre froide, et peut-être pourra-t-on les risquer à la pleine terre dans quelques parties de la France.

CLIVIA **nobilis**, Lindl., Clivie noble, *Imantophyllum Aitoni*, Hook. Famille des Amaryllidées. Originaire du cap de Bonne-Espérance. Plante bulbeuse; à feuilles distiques en lanières, longues de plus de 40 centimetres; hampe aussi longue que les feuilles, terminée par une tête de fleurs inclinées, de couleur ponceau, tubuleuses et fort élégantes; fruits ronds, charnus et rouges. Semer de suite en pot. Il lui faut la serre tempérée et une terre meuble riche en humus, avec de fréquents arrosements.

COBURGIA **multiflora**, Herb.; *Amaryllis Josephinæ*, Red.; *Amaryllis orientalis*, L.; *Brunsvigia Josephinæ*, Ker.; *Brunsvigia multiflora*, Hort.; Amaryllis candélabre; Amaryllis Joséphine; Amaryllis orientale; Amaryllis girandole. Famille des Amaryllidées. Originaire des Indes et du cap de Bonne-Espérance (?). Gros et énorme oignon qui atteint des dimensions extraordinaires; nous en avons mesuré quelques-uns qui avaient de 30 à 35 centimètres de hauteur et de 40 à 45 centimètres de circonférence. Il y a une cinquantaine d'années, le prix variait entre 80 et 100 fr. pièce; aujourd'hui on peut se procurer les plus volumineux pour la somme de 20 à 30 fr. Le célèbre peintre Redouté dédia cette espèce à l'impératrice Joséphine, son auguste élève. Malgré sa provenance d'origine, nous avons reçu en 1839, pendant l'hiver, une caisse qui nous était envoyée de la Hollande par 12 ou 15 degrés de gelée. Nous nous empressâmes d'ouvrir la caisse; nous en retirâmes les oignons; nous enlevâmes les premières tuniques pénétrées toutes par la glace; celles de l'intérieur n'étant pas atteintes, nous les plantâmes dans de grands pots de 25 à 30 centimètres de diamètre, et quelques années après nous obtînmes des fleurs sur la plupart de ces

plantes, qui toutes étaient de force à fleurir; si nous n'avions pas enlevé les tuniques et les glaçons, la pourriture les aurait fait périr. Nous entrons dans ces détails, un peu en dehors de la culture, il est vrai; mais ce fait nous a paru et nous paraît encore tellement extraordinaire, que nous profitons de l'occasion qui se présente pour consigner dans ce traité toutes nos observations pratiques, persuadé que nous sommes qu'elles pourront offrir quelque intérêt à la science et au commerce. Ce sont les Hollandais qui ont conservé, même de nos jours, le monopole du commerce des *Coburgia multiflora,* en leur conservant le nom d'*Amaryllis Josephinæ* sur leurs catalogues. Le commerce a reçu quelquefois et nous-même de gros oignons presque ronds, sous le nom d'*Amaryllis orientalis,* dont nous n'avons jamais vu les fleurs, ni même pu découvrir le véritable nom.

Coburgia trichroma, Coburgie tricolore, Herb. Originaire du Pérou. Cette plante fut apportée des Andes par J. Maclean vers 1838. Hampe droite, terminée par quatre ou six fleurs longues de 10 à 15 centimètres, rayées de carmin sur chaque lobe, avec macule verte. Les bords sont légèrement rosés.

Il faut aux *Coburgia multiflora* de larges pots très-profonds, pour que leurs longues et fortes racines puissent se développer à l'aise. La terre qui leur convient doit être légère et substantielle; un mélange de terre de bruyère et de terreau est ordinairement ce qu'il leur faut; une bonne terre à Oranger et à Géranium pourrait également convenir à cette espèce vraiment gigantesque. Nous ne leur avons jamais donné que l'orangerie et en pots; mais quelques amateurs préfèrent les cultiver en serre tempérée ou sous châssis en pleine terre. Nous croyons ce dernier moyen plus long pour en obtenir la floraison, qui a lieu avant la sortie des feuilles, du milieu desquelles sort une hampe rougeâtre haute de 50 à 75 centimètres, portant au sommet de quarante à soixante fleurs rouge brique, rayées rose, longues de 40 à 50 centimètres, y compris le pédicelle, ce qui peut offrir 1 mètre de diamètre dans son ensemble. Les feuilles, larges, d'un vert pâle, si elles ne périssaient pas, pourraient

faire classer le Coburgia parmi les plantes à feuillage ornemental. On le multiplie de caïeux, ainsi que de graines, qui sont charnues et de la grosseur du doigt; nous en avons semé qui ont très-bien levé en pot, sous châssis, mais des circonstances imprévues nous ont empêché de les mener à bien. Nous engageons les chercheurs à semer ce superbe genre, qui peut et doit donner avec le temps des variétés de la plus grande beauté, supérieures encore au type. En France on ne sème pas assez les plantes bulbeuses, et nous le déplorons amèrement. On ne devra changer la terre des Coburgias que tous les trois ou quatre ans; on s'abstiendra de les arroser quand ils ne seront pas en végétation, et c'est pendant cette période qu'il faudra les rempoter dans des pots plus grands.

Colanica urceolata. Voyez *Urceolina.*

COOPERIA **pedunculata**. Famille des Amaryllidées. Originaire du Texas. On le rencontre dans les plaines du Missouri, où il fleurit vers la fin du mois de juillet. Son oignon ressemble à ceux des Narcisses, d'où il sort quatre ou cinq feuilles linéaires, inclinées fortement aux extrémités, et une hampe fistuleuse et cylindrique, se terminant par une très-gracieuse fleur fond rose, striée et lavée de blanc, qui se colore en rose extérieurement lorsqu'elle est épanouie. Le *Cooperia pedunculata* est le *Zephyranthus Drummondi* du Don, et le *Sceptranthus Drummondi* de Grah. On peut le cultiver concurremment en pleine terre avec les *Colchiques* et les *Sternbergia,* pour en former des massifs ou des bordures.

CRINUM. Qui de nous ne s'est arrêté, dans une serre, devant ces superbes plantes, sans éprouver une vive et indescriptible émotion? Bien des amateurs, à la vue de cette magnifique végétation et de ces belles et longues fleurs, aux couleurs pures et toujours fraîches, odorantes dans quelques espèces, ont dû tressaillir d'étonnement et d'admiration. On en connaît environ cinquante, mais nous nous bornons à donner la description et la culture des suivantes. Les *Crinum* étant en grande partie originaires de l'Asie tropicale, demandent de la chaleur et de l'humidité; on en trouve en

Amérique, au cap de Bonne-Espérance et dans la Nouvelle-Hollande, dans les bois épais et au bord des rivières; c'est là que nos explorateurs les ont trouvés. Quelques-uns conservent leurs feuilles pendant deux ans; d'autres au contraire les perdent. A partir de ce moment, on les placera sur les gradins de la serre chaude; on ne les rempotera qu'au moment où la végétation sera sur le point de se produire; on leur donnera de très-grands pots et surtout très-profonds, afin que leurs racines puissent se développer à l'aise; il leur faut une grande chaleur et beaucoup de lumière; ils demandent en outre une bonne terre riche en humus. Une fois rempotés, on peut placer les grands vases dans un sol factice composé de sable étendu sur un plancher sous lequel passent des tuyaux de chaleur.

Crinum americanum, L., Crinole d'Amérique. Famille des Amaryllidées, comme tous les *Crinum*. Feuilles en faisceaux de 60 à 65 centimètres de longueur; tige de 50 à 60 centimètres de hauteur. En juillet et août, fleurs blanches en ombelles, à tube sillonné et de la longueur du limbe, étamines inclinés. Terre franche et substantielle, serre chaude et tannée. On multiplie la plante par caïeux.

Crinum Broussonnetii, Herb.; *Amaryllis Broussonnetii*, Red.; *Amaryllis spectabilis*, And.; Amaryllis de Broussonnet; de l'Afrique occidentale. Feuilles allongées, très-étroites, un peu ondulées. En juin, une à quatre fleurs blanc de lait, marquées au centre de chaque lobe d'une large bande carminée. Serre chaude, terre légère. Multiplication par caïeux.

Crinum erubescens, Ait., Crinole rougeâtre. Originaire de l'Amérique australe. Oignon très-gros; feuilles en faisceaux, longues, planes, épaisses et vert foncé; celles de l'extérieur teintées fortement de pourpre obscur en dessous; hampe assez grosse, purpurine; en juin et juillet, spathe renfermant de sept à huit fleurs très-longues, blanches et lavées de pourpre léger, à odeur agréable, à tube pourpre plus long que le limbe; style plus long que les étamines. Même culture.

Crinum amabile, Don., Crinole aimable. Originaire de

Sumatra. Bulbe charnu, haut de 30 à 40 centimètres et de 15 de diamètre environ, recouvert d'écailles en très-grand nombre; feuilles de la longueur d'un mètre, lancéolées et larges de 10 centimètres, droites, légèrement glauques, persistantes et épaisses, un peu réfléchies à la sommité; tige florale, pas très-haute, terminée par une ombelle de belles fleurs rouges, à pétales recourbés extérieurement; tube rouge et très-long.

On cultive cette plante dans une terre riche en humus, composée de terre de bruyère et de terreau de feuilles, que l'on devra renouveler tous les ans. Les vases devront être plus profonds que larges. Pour faciliter le parcours des racines, on peut les rempoter tous les deux ou trois ans, et faire disparaître la vieille terre. On devra lui donner de copieux arrosements, surtout pendant sa végétation. Elle demande une forte chaleur, et il est nécessaire de lui donner la serre chaude, dont elle fait un des plus beaux ornements.

Crinum erubescens.

Crinum carryanum.

Crinum virgineum, à grandes fleurs blanches.

Crinum ceruleum.

Crinum latifolium.

Crinum giganteum. And.; Crinole gigantesque. Cette plante, cultivée depuis longtemps dans les serres, est remarquable par la hauteur de ses hampes et par ses ombelles, formées de cinq à quinze très-grandes fleurs blanches, tachetées de jaune verdâtre extérieurement, et larges d'environ 25 centimètres, odorantes et paraissant en juillet. Cette superbe plante peut être cultivée en serre et en appartement; elle est originaire de Sierra-Leone.

Crinum Taïtense (?).

Crinum giganteum (?), Andrews. Du cap de Bonne-Espérance.

Crinum virgineum, Martius; Crinole virginale. Originaire du Brésil. Cette belle et majestueuse plante n'est pas considérée comme une nouvelle espèce par M. Richard. Ce savant professeur de botanique lui attribue un certain rapport

avec le *Crinum giganteum*, qui est originaire du Cap de Bonne-Espérance. Le bulbe est globuleux, d'un diamètre de 15 centimètres environ, recouvert d'écailles d'un brun clair. Les feuilles poussent en même temps, c'est-à-dire au moment où les fleurs vont s'ouvrir; elles sont lancéolées, elliptiques et très-aiguës, d'un vert clair, et à nervure saillante et apparente; leur longueur est de 30 à 40 centimètres à peu près. A côté du groupe des feuilles sort du bulbe une hampe haute de 30 à 35 centimètres, portant une magnifique ombelle de huit à dix fleurs assez larges, d'un blanc pur; les trois divisions supérieures sont rayées au milieu d'une petite bande verdâtre d'un assez joli effet. Cette belle espèce se trouve dans les environs de Rio-Janeiro, dans les lieux secs, où elle croît naturellement. C'est à Ramer et Schultes que l'on est redevable des premiers renseignements sur le *Crinum virgineum*.

Crinum Knyffii, Crinum de Knyff.; Morr. Bulbe allongé, rougeâtre et conique, dépassant le sol du pot de 30 à 40 centimètres et assez fort; feuilles du centre dressées, et celles de la circonférence un peu tombantes, en décrivant un cercle des plus gracieux, d'une longueur d'environ 60 centimètres, assez larges à la base, canaliculées et longuement rétrécies au bout; hampe sortant latéralement, haute de 60 à 70 centimètres, et comprimée, donnant de quatre à six fleurs sessiles de 20 à 25 centimètres de longueur, d'un beau fond blanc, avec large bande carmin rose au milieu de chaque pétale; style rouge vif supportant des anthères d'un jaune citron foncé; tube très-long, de couleur vert pâle.

Cette belle et précieuse plante de serre chaude, très-voisine du *Crinum amœnum*, fut introduite en Belgique vers 1840 par M. le chevalier John de Knyff, amateur passionné des fleurs de serre et de pleine terre. Elle fleurit en juin, et répand une odeur délicieuse et tellement pénétrante qu'elle embaume tout une serre ou tout un appartement. Sa culture, dit M. Ch. Morren, qui en a donné la gravure dans la *Belgique horticole*, n'est pas plus difficile que celle des *Crinum* ordinaires de serre chaude.

Crinum latifolium, L.; *Amaryllis latifolia*, Lam., Crinole à larges feuilles. Originaire du Bengale. Feuilles lancéolées, de 40 centimètres de longueur; hampe de 25 à 30 centimètres de hauteur, terminée par une ombelle sessile de fleurs blanches et grandes, à étamines et style pourpre, à odeur de la plus grande suavité. Même culture.

Crinum asiaticum.

Crinum Broussonetianum.

Crinum cubense; Amaryllis longiflora.

Crinum giganteum.

Crinum hybridum Tordaræ.

Crinum ornatum insigne.

Crinum Africanum. Voyez *Agapanthus umbelliferus*.

Crinum obliquum. Voyez *Cyrtanthus obliquus*.

Crinum speciosum. Voyez *Vallota purpurea*.

CUMINGIA **trimaculata**. Liliacées. Fleurs en forme de clochettes, d'un joli bleu, ponctuées de noir.

CYANELLA **capensis**. Famille des Liliacées et originaire du Cap, comme son nom l'indique.

Cyanella lutea. MM. Boëlens et fils.

CYRTANTHUS **angustifolius**, H. K., Cyrtanthe à feuilles étroites. Amaryllidées. Originaire du Cap. Feuilles linéaires, canaliculées; en mai ou en septembre, fleurs tubuleuses courbes et inclinées, d'un rouge éclatant, disposées en ombelles terminales. Se cultive comme le suivant.

Cyrtanthus obliquus, Ait.; *Crinum obliquum*, L., Crinole à feuilles obliques. Très-fort oignon; originaire du Cap. Feuilles lancéolées, planes, obliques et coriaces; tiges de 40 à 50 centimètres de haut. En juillet dix à douze fleurs d'un rouge éclatant et d'un riche effet, pendantes et en ombelles, distillant une eau douce en assez grande abondance. Multiplication par caïeux assez rares et lents à pousser; culture en pot; terre à oranger ancienne, mêlée d'un tiers de terre de bruyère; serre chaude.

Cyrtanthus candidus; C. lutescens, à fleurs blanches.

Cyrtanthus natalensis; C. de Port-Natal.

Cyrtanthus coccineus.

Cyrtanthus vittatus, Desf., Cyrtanthe rayé. Originaire du Cap. Élégant, à feuilles linéaires et canaliculées; ombelle de fleurs blanches à lobes marqués d'une bande rouge. Même culture. M. Lemaire mentionne encore les suivants :

Cyrtanthus (gastronema) sanguineus, Hook. Cyrtanthe à fleurs rouge orangé. Originaire de l'Afrique australe. Introduite par MM. Bachouse, d'York, et décrite par M. Lindley sous la dénomination de *Gastronema sanguineum.* Elle fut présentée par les introducteurs à la Société royale d'horticulture de Londres en 1846. Hampe terminée par une seule fleur, presque droite, à tube vert, s'élargissant en entonnoir à la gorge; limbe couleur d'un beau rouge orangé intérieurement et jaune pâle à l'extérieur, ayant six lobes oblongs roulés en dehors. Cette belle plante est d'orangerie.

Cyrtanthus striatus, B. M.; jaune ou écarlate. Du Cap.

Cyrtanthus spiralis, B. R.; écarlate. Du Cap.

Cyrtanthus collinus, B. R.; écarlate. Du Cap.

Cyrtanthus pallidus, B. M.; carné. Du Cap.

Cyrtanthus ventricosus, W.; écarlate. Du Cap.

Cyrtanthus carneus, B. R.; carné. Du Cap.

Cyrtanthus odorus, B. R.; écarlate. Du Cap.

Cyrtanthus uniflorus, B. R.; rouge ou blanc. Du Cap.

CZACKIA **liliastrum.** Famille des Liliacées. Fleurs petites et ressemblant à celles du Lis blanc.

Dent de chien. Voyez *Erythronium dens canis.*

DORYANTHES **excelsa.** Amaryllidées. Très-grande plante de serre tempérée, ressemblant à une Agave. Hampe de 3 à 4 mètres, portant de très-grandes fleurs rouges. Plante superbe.

Drimia lanceæfolia. Liliacées.

Echeardia tenuiflora. De la famille des Liliacées et originaire de Cuba.

EREMURUS **spectabilis,** Rieberst. Originaire de la Sibérie. De la famille des Liliacées. Cette plante est très-voisine des Asphodèles par le port, qui en est cependant plus élégant. Elle sera, croit-on, rustique dans toute l'Europe centrale, et elle conviendra à l'embellissement des jardins par la beauté

de ses longues panicules de fleurs d'un beau jaune, qui la feront distinguer à une assez grande distance.

On dit qu'elle se trouve aussi dans le Caucase, en Crimée et dans le Kourdistan, et même dans le Scinde. Les Turcs en feraient sécher les racines, lesquelles, réduites en poudre et préparées à l'avance, donneraient une colle très-adhésive, dont il se fait un commerce très-important par l'usage économique auquel elle est employée. Les indigènes du pays en récoltent les jeunes tiges et les mangent comme ici les asperges.

Le botaniste Steven avait formé, dit-on, trois espèces de la même plante, dont la forme et le coloris des fleurs changent suivant le lieu et l'altitude où on la trouve à l'état sauvage, soit dans la Tauride, soit au Caucase, soit enfin dans la Sibérie altaïque et dans le Scinde. M. Galeotti mentionne ces trois synonymes, qui sont :

1o *Eremurus altaicus.*

2o *Eremurus Caucasius.*

3o *Eremurus Taucicus.*

M. Boissier, selon le même auteur, aurait trouvé une autre espèce ou une variété, à laquelle il aurait donné le nom de *Eremurus Aucheriana.* Ces détails, en apparence peu importants, sont cependant de nature à éclairer les amateurs et à les empêcher d'acheter une plante sous des noms différents.

L'*Eremurus spectabilis* est à racines vivaces, fasciculées, fibreuses, charnues et perpendiculaires; feuilles radicales, de 20 à 30 centimètres de longueur et de 2 à 5 de largeur, linéaires et réfléchies à la partie supérieure, engaînantes à la base ; scapes formant un magnifique épi de 50 à 60 centimètres de hauteur, y compris la racine ; fleurs très-nombreuses et aussi serrées, sur l'axe, que celles du *Scilla peruviana,* d'un coloris jaune soufre, légèrement teinté d'orange ; anthères rouge tendre. La floraison a lieu en juin. Cette plante, élégante et gracieuse, fut introduite vers l'année 1800 dans les jardins anglais, où jusqu'à ces derniers temps elle

avait été oubliée ou perdue. Sa récente apparition sera saluée avec plaisir par les amateurs de jolies plantes. Elle est robuste.

Eriospermum latifolium. Voyez *Ornithogalum capense.*

EUCHARIS **candida,** Planch. Famille des Amaryllidées. Originaire de la Nouvelle-Grenade. Introduite en Belgique chez M. Linden par M. Schlim. Hampe haute de 5 à 8 centimètres, porte une ombelle composée de dix à douze fleurs blanches, inclinées dans le genre de celles des Lis, mais beaucoup plus petites et plus mignonnes. On la cultive en pots et en serre chaude.

ERYTHRONIUM **dens canis,** L.; *Erythronium maculatum,* Lam., Érythrone dent de chien. Famille des Liliacées. Originaire des Alpes. Jolie petite plante printanière des plus gracieuses; feuilles radicales, ovales-lancéolées, maculées de vert et de brun rougeâtre; hampe uniflore de 15 centimètres environ de haut; fleur penchée, à divisions redressées, comme dans les Cyclamens, blanche en dedans, pourpre en dehors ou lavée de rose, suivant la variété. Relever la plante tous les deux ou trois ans. Vient bien en terre légère.

Ce genre, créé par Linné, forme un groupe de plantes toutes fort jolies. On peut les cultiver en pleine terre de bruyère.

L'*Erythronium dens canis* est recherché par les habitants du midi de la Sibérie occidentale, comme étant une excellente nourriture. Cette bulbe était considérée autrefois comme tellement délicate, qu'on en envoyait une certaine quantité tous les ans à la cour de Saint-Pétersbourg. On la connaît dans le pays sous le nom de *Kandyk.*

Erythronium japonicum. Feuilles ovales, maculées de brun; hampe un peu courbée, portant des fleurs de couleur liliacée, marquées de blanc, avec cercle violet à la gorge.

Erythronium aureum, Hort. Angl. Dent de chien dorée. Originaire de l'Amérique septentrionale. Cette plante, qui est tout à fait de pleine terre, montre ses fleurs en avril. En général, la floraison de ce genre annonce l'heureux retour du

printemps. Toutes ces plantes aiment les terres fraîches et sablonneuses, et un abri autant que possible.

On cultive encore les *Erythronium americanum, E. albidum, E. giganteum, E. grandiflorum, E. longifolium.*

Eucharis amazonica. Amaryllidées.

EUCOMIS **punctata,** l'Herb.; Eucomis ponctué. Famille des Liliacées. Originaire du Cap. Feuilles oblongues-lancéolées et canaliculées; hampe marquée de taches brunes; fleurs verdâtres en épis très-longs.

Eucomis regia, Ait.; *Basilea coronata,* Juss.; *Fritillaria regia,* L., Eucomis couronné. Feuilles radicales, planes, lisses, un peu ondulées, tachetées de points noirs; hampe de 20 à 30 centimètres de hauteur, garnie en automne de petites fleurs verdâtres, réfléchies, formant épi, couronnée par un bouquet de feuilles. Ces deux espèces, originaires du Cap, se multiplient de semences ou de caïeux, que l'on détache de l'oignon mère avec un instrument tranchant. Toutes les terres leur conviennent à peu près; cependant nous leur donnons celles dont nous nous servons pour les Orangers et pour les Géraniums. Rentrées en orangerie à l'automne, elles ne tardent pas à perdre leurs feuilles; au printemps, il en pousse de nouvelles. Nous en avons semé des graines sans succès; elles ont bien levé, mais aucune variété ne s'est produite.

Eucomis undulata. Originaire du Cap. Nous n'avons pu trouver aucun détail sur cette espèce, indiquée cependant par certains auteurs.

Eurycles Cunninghami. Amaryllidées. De la Nouvelle-Orléans, Van Houtte.

Fourcroya interrupta. Amaryllidées.

Fourcroya tuberosa.

FRITILLARIA **imperialis,** Couronne impériale, Impériale. Famille des Liliacées. Originaire de Turquie ou de Perse, d'où elle fut rapportée en 1570. Oignon gros, presque rond et charnu, avec un assez large vide au milieu, d'où sortent les tiges au premier printemps. Ces tiges ont de 75 centimètres à 1 mètre de hauteur, et sont terminées par un bouquet de

feuilles au-dessous desquelles les fleurs, au nombre de quatre à six, sont rangées symétriquement en couronne; elles sont d'un rouge safrané, et font un peu l'effet dans leur ensemble d'une Tulipe renversée. Cette plante, dont l'odeur n'est pas agréable, produit un très-bel effet sur les plates-bandes et les massifs. Il lui faut une bonne terre, pas nouvellement fumée et assez légère pour éviter l'humidité, qui finit par faire pourrir les oignons. La floraison a lieu en mars; elle dure de quinze jours à trois semaines, et au mois de juin la plante a fini de végéter. Les tiges et les feuilles jaunissent et se flétrissent, indiquant qu'il est temps d'arracher les oignons, ce qui a lieu en juillet; alors on les nettoie et on les conserve dans un endroit frais sans être humide, et l'on procède à la plantation pendant les mois d'août, de septembre, d'octobre et de novembre; passé cette époque, on s'expose à ne pas voir fleurir les Couronnes impériales. Les tiges, alors, se développent parfaitement bien, mais elles ne donnent souvent pas de fleurs; c'est donc du temps et des soins perdus. On ne relèvera les oignons que tous les trois ou quatre ans à l'époque indiquée; on en détachera les petits caïeux, qui sont assez nombreux et que l'on plantera séparément en planches dans le courant de septembre, pour éviter la dessiccation. On tracera des rayons profonds de 10 à 12 centimètres, au fond desquels on placera les caïeux à la distance de 10 à 15 centimètres; on les laissera grossir, et quand ils auront donné leur deuxième ou troisième pousse, on les relèvera et on les plantera à la place qui leur est destinée, à la profondeur de 15 à 20 centimètres, et à une distance qui ne peut être moindre de 40. Les Hollandais ont l'habitude d'en border leurs planches de Jacinthes, ce qui est d'un bel effet.

Le savant Wepfer prétend que les racines de la Couronne impériale sont vénéneuses, et que l'on ne saurait en conseiller l'usage. Nous sommes loin de partager cet avis, car nous pouvons affirmer que les mulots, les vers blancs et autres rongeurs font une guerre acharnée aux jeunes semis que nous faisons en pleine terre et en rayons profonds de 4 à 6 centimètres, dans les mois d'octobre et de novembre, au printemps, en février

et premiers jours de mars, et ils n'en meurent pas. Depuis 1852, nous semons tous les ans plusieurs milliers de graines, et quand nos petits semis d'un an ou de deux ans veulent pousser, au printemps, nous les voyons jaunir et disparaître presque au fur et à mesure que les jeunes feuilles sortent de terre. Si donc les racines étaient vénéneuses, comme semble l'affirmer Wepfer, ce serait un moyen sûr de me débarrasser des vers blancs et des mulots. Gélibert dit que la racine desséchée peut être prise à quelques *grains* impunément, et que lui-même en a absorbé jusqu'à un *scrupule* noyé dans de la gomme adragante, sans avoir éprouvé aucun effet funeste. Je ne sais si ces expérimentateurs entendent par racines le bulbe charnu ou les racines proprement dites qui sortent de toutes parts, soit à l'extérieur, soit à l'intérieur de l'oignon.

Mon intention n'est pas de décourager les semeurs, bien au contraire; mais je dois leur dire que mes semis de Couronnes impériales de 1852 ne m'ont pas encore tous montré leurs fleurs. Les premières n'ont commencé à fleurir qu'en 1865, c'est-à-dire treize ans après le semis, sans donner la moindre variété. J'ai beaucoup de patience, de courage et autant d'espoir; donc je sème chaque année sans me décourager de cet insuccès.

Le P. Souciet, jésuite, prétend, dans une dissertation sur un revers de médaille d'Hérode, que le Lis dont il est parlé dans l'Écriture sous le nom de *Bousan* est la Couronne impériale, c'est-à-dire cette plante dont les fleurs sont disposées comme en couronne, surmontées d'un bouquet de feuilles. Nous aurons occasion de revenir sur cette question à l'article *Lilium*. On la nommait autrefois *Corona imperialis*. C'est une jolie plante de parterre, robuste, à fleurs printanières et dont je ne saurais trop encourager et conseiller la culture dans les jardins, où elle vient presque sans soins. Sa taille svelte et élégante, son beau feuillage et ses gracieuses fleurs rouges, à étamines longues et blanches dépassant les bords de la corolle, font de cette Liliacée une des plus belles plantes d'ornement. Lors de son introduction dans les jardins d'Europe, il y a trois siècles, elle fut accueillie avec

transport par tous les amateurs, que l'on nommait alors des *curieux*. Malgré les semis qui ont dû être répétés sur tous les points du continent, notamment en Hollande, où cette plante bulbeuse est l'objet d'un commerce annuel considérable, elle n'a produit que les quelques variétés qui suivent :

Fritillaire rouge double.

Fritillaire à grosses fleurs ou à grosses cloches (*maxima* rouge).

Fritillaire à doubles couronnes.

Fritillaire aurora.

Fritillaire à tiges plates.

Fritillaire à feuilles panachées de jaune.

Fritillaire à feuilles panachées de blanc.

Fritillaire à fleurs orangées.

Fritillaire à fleurs couleur de soufre.

Fritillaire à très-grandes fleurs.

Fritillaire à fleurs simples, jaunes (*maxima* jaune).

Fritillaire à fleurs doubles, jaunes.

Fritillaria imperialis, varietas lutea, Fritillaire à fleurs jaunes. Cette belle variété, à fleurs beaucoup plus grandes que celles de l'ancienne Couronne impériale à fleurs jaunes, a été obtenue de semis il y a plusieurs années par M. Delorme, jardinier à Verrières. Son coloris est d'un beau jaune clair, et on la dit très-rustique.

Fritillaria latifolia, Wild. Fritillaire à larges feuilles, qu'il ne faut pas confondre avec la variété dont Redouté a fait une espèce. Elle est originaire de l'Europe méridionale. Sa tige est uniflore ; ses feuilles sont alternes et lancéolées, vertes et oblongues ; ses fleurs paraissent dans le courant d'avril. Le genre *Fritillaria imperialis,* Linn., est devenu le type toujours unique du genre *Petilium imperiale.*

Fritillaria nana. Grappe chevelue ; feuilles amplexicaules, lancéolées, sur deux rangs ; tige pas très-élevée. Originaire de la Perse.

Cette nomenclature restreinte prouve que cette espèce est assez rebelle, et qu'elle tient à ne pas trop sortir ni s'éloigner de son type.

La Couronne impériale à fleurs doubles existait autrefois, selon Liger; et à cet égard, en parlant de cette belle variété, il dit que c'était celle qu'on cultivait et que l'on considérait le plus. La Couronne impériale était anciennement connue sous le nom de *Archithirsum*, tiré du grec, qui veut dire un thyrse dont on se servait dans les fêtes en l'honneur de Bacchus. Les oignons servaient aussi à présager le temps lorsqu'ils étaient arrachés et placés dans un lieu sec. Quand ils poussaient leurs racines avec plus ou moins de force, c'était un signe de temps froid et mauvais; lorsque le bulbe donnait sa tige et qu'elle commençait à sortir de terre, cela annonçait à tout le monde que l'hiver était fini, que les froids n'étaient plus à craindre, et que nous entrions dans le printemps, surtout lors de la floraison.

Fritillaria meleagris, L.; Fritillaire damier, F. méléagre, Œuf de Vanneau. Indigène. On l'indique comme devant se trouver dans les prés des environs d'Abbeville. Cette plante doit son nom à la disposition du coloris de ses fleurs, au nombre de une à six, qui figurent des carreaux rouges ou pourpres, blancs, jaunes ou violets, selon la variété, et qui représentent un damier ou le plumage de la pintade. Par les semis, elle a produit beaucoup de variétés très-belles, que l'on pourrait facilement collectionner. L'oignon est comprimé, assez petit; la tige droite, grêle, de 20 à 30 centimètres de hauteur ; les feuilles alternes, linéaires et pointues. En mars et avril elle donne des fleurs un peu ovoïdes, ayant à peu près la forme d'une Tulipe renversée, mais moins fortes. Il lui faut une bonne terre substantielle, légère, fraîche sans être humide; mieux en terre de bruyère et à l'ombre. Il est souvent nécessaire de la garantir des froids, et elle pourrit facilement si l'on n'y prend garde. On la multiplie par caïeux, que l'on sépare tous les trois ou quatre ans, et qu'il ne faut pas laisser trop longtemps sur les tablettes. Au bout d'un mois, souvent la pourriture s'empare de l'intérieur de l'oignon, quoiqu'il paraisse sain extérieurement, et alors il est perdu sans ressources; il vaut mieux, quand on peut, le planter aussitôt qu'il est arraché. On sème

les graines en septembre ou en octobre, en pot, et on leur fait passer l'hiver en orangerie ou en serre tempérée. Les oignons provenant de ces semis peuvent fleurir en partie dès la troisième année. Ils se prêtent facilement à la culture forcée.

Kunth, dans sa monographie des *Fritillaria meleagris*, désigne encore les espèces suivantes :

Fritillaria alba, Nutt. Du fort Mandare.

Fritillaria cirrhosa, Don. Du Népaul.

Fritillaria biflora, Lindley. De la Californie.

Fritillaria camtschatensis, Gawl. De l'Amérique du Nord.

Fritillaria italica, à fleurs jaunes.

Fritillaria lanceolata, Parsch. Du Missouri et de la Colombie.

Fritillaria liliacea, Lindley. De la Californie.

Fritillaria lusitanica, Wilkster. Du Portugal.

Fritillaria fleischeiri, Stend et Hochst. De Smyrne et du Mont-Parnasse.

Fritillaria glaucescens, Wild. Fille des jardins (?).

Fritillaria montana, Hoppe. Du mont Spaccato, près de Trieste.

Fritillaria macrophilla, Don. Du Népaul.

Fritillaria mutica, Lindley. De la Caroline.

Fritillaria involucrata, All. Alpes du Piémont.

Fritillaria pudica, Spreng Du Missouri et de la Colombie.

Fritillaria pontica, Wahlemb. De la Thrace.

Fritillaria plantaginifolia, Lam. D'Orient.

Fritillaria perotina, à fleurs pourpres.

On cite, mais comme douteuses, les :

Fritillaria cantoniensis, Lour. De la Chine.

Fritillaria gardeneriana, Wall.

Fritillaria umbellata, Mill.

Fritillaria latifolia, Redouté. Cette plante a beaucoup d'analogie avec le *Fritillaria meleagris*, et quelques amateurs ne le considèrent que comme une variété.

Fritillaria kamtschatcensis, Gawl. Fritillaire du Kamtschatka, surnommé le Lis noir. Originaire du Kamtschatka et de l'Amérique du nord-ouest. Les fleurs en sont petites et d'un brun violacé.

Fritillaire en français, *Fritillaria* en latin, vient de *Fritillus*, qui signifie un damier, à cause d'une certaine ressemblance qui existe entre les fleurs de cette gracieuse plante et la marqueterie d'un damier. En voici l'histoire.

Fritillaire était un bon et très-pauvre jeune homme, en butte continuelle à des mauvais traitements que lui faisait subir sa belle-mère. Il était simple d'esprit et incapable d'entreprendre quoi que ce soit. Tout son talent consistait à fabriquer de petites corbeilles de jonc dont le peuple se servait pour y mettre des couronnes, qu'il avait l'habitude d'offrir aux dieux certains jours de fête; mais ce travail était insuffisant pour le faire vivre.

Méléagre, frappé de sa bonté et de sa fidélité, lui demanda un jour s'il voulait entrer à son service. Fritillaire tressaillit de joie à cette heureuse proposition, et accepta l'offre qui lui était faite. Il suivit Méléagre, qui le prit en affection, et qui lui confia la garde de ses poules, qu'il avait fait venir d'Afrique, et qui toutes étaient de la plus grande beauté. Fritillaire remerciait le ciel et était satisfait de son sort; Méléagre, de son côté, était aussi content de son nouveau serviteur. Le tout allait donc pour le mieux. Mais un jour il survint une tempête si violente, que toutes les poules confiées à la garde de Fritillaire se dispersèrent sans qu'il pût les réunir et les faire rentrer au logis. Enfin, les poules étant égarées, il en devint tellement malade qu'il en mourut de chagrin quelque temps après. Les dieux, ayant eu pitié du sort de cet infortuné jeune homme, le changèrent en la fleur qui porte aujourd'hui son nom.

Les poules d'Afrique confiées aux soins de Fritillaire étaient sans doute nos *pintades;* car La Quintynie désigne les Fritillaires sous le nom de *Poule d'Afrique;* il les nomme encore *Narcisse chaperonné, Lys marbré* et *Méléagride,* qui, dit-il, veut dire *Poule d'Afrique,* parce que cette plante est tachée comme le plumage de ce joli volatile.

Le genre *Fritillaria meleagris* fut établi par Dodëns, célèbre botaniste belge, dans le XIVe siècle. En Hollande, on nomme les Fritillaires méléagres Œufs de vanneaux, par la ressem-

blance qu'elles ont avec les coquilles de ces œufs à l'extérieur. Nous ne comprenons pas que cette plante charmante, de culture si facile, d'un aspect si agréable par ses nombreux coloris, ne soit pas l'objet d'une attention toute spéciale de la part des jardiniers et des nombreux amateurs.

Fritillaria græca, Fritillaire grecque, Boiss. et Spruner. Cette jolie petite espèce, qui croît naturellement sur le mont Hymète, est disposée à passer l'hiver dans nos jardins. Tige peu élevée, terminée presque toujours par une seule fleur de couleur brune rayée de vert, et moins volumineuse que celle du *Fritillaria meleagris,* et aussi moins ouverte.

Fritillaria pallidiflora, Fritillaire à fleurs pâles, Schrenk. Originaire de la Songarie. Tige haute de 30 à 40 centimètres; feuilles lancéolées-aiguës; fleurs grandes, en forme de cloches, pendantes, au nombre de trois ou quatre, de couleur jaune, marquées de taches rouges à l'intérieur et jaspées de vert à l'extérieur. Cette plante supporte bien la pleine terre à Saint-Pétersbourg au jardin botanique, où elle fut introduite tout d'abord. La floraison a lieu en mai, et elle réussit bien dans du terreau de feuilles ameubli.

Fritillaria oxypitala, Royle. Originaire de l'Asie, à 12,500 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer, et découverte par MM. Strachey et Winterbottom, dans certaines localités près de Pindari (Kumaou, en Asie). Oignon oblong, garni de nombreuses écailles, grandes, droites et verdâtres; feuilles caulinaires, linéaires et recourbées; fleur solitaire, grande, terminale et légèrement inclinée; les sépales, d'un rouge violacé, présentent une carène verte sur le dos; la partie inférieure est agréablement marquée de points rouges et violet foncé.

Fritillaria Persica, Fritillaire de Perse. Gros oignon oblong, un peu verdâtre; tige haute de 75 centimètres à 1 mètre, garnie de feuilles nombreuses, sessiles, entières et oblongues, un peu contournées et glauques, terminée en avril par un bouquet de fleurs inclinées, de moyenne grosseur, au nombre d'une vingtaine environ, campanulées, d'un violet terne et bleuâtre, disposées en grappe assez élégante.

Bonne terre franche et légère; elle craint un peu les froids rigoureux; il lui faut donner une couverture pendant l'hiver, ou mettre les oignons en pot et en serre, que l'on ne livrera à la pleine terre que dans le courant de février. Elle fleurit en mars et avril, après la Couronne impériale, à laquelle elle ressemble peu ou pas du tout; elle n'exhale pas non plus une odeur aussi forte et aussi désagréable que cette dernière. Voici les espèces de *Fritillaria* connues :

Fritillaria precox, blanc. Europe.
Fritillaria minor, violet foncé. Sibérie.
Fritillaria tenella, brun pourpre. Caucase.
Fritillaria nervosa, pourpre foncé. Caucase.
Fritillaria cuprea, jaune. Mexico.
Fritillaria latifolia, brun pourpre. Caucase.
Fritillaria leucantha, jaune pâle. Sibérie.
Fritillaria Lusitanica, violet foncé. Portugal.
Fritillaria lutea, jaune pourpre. Caucase.
Fritillaria Messanensis, pourpre jaune. Italie.
Fritillaria nigra, pourpre foncé jaune. Pyrénées.
Fritillaria obliqua, pourpre. Caucase.
Fritillaria Pyrenaica, Lin pourpre. Originaire de l'Europe méridionale, donnant en mai de nombreuses fleurs accompagnées de feuilles.
Fritillaria racemosa, brun pourpre. Russie.
Fritillaria Ruthenica, pourpre. Caucase.
Fritillaria scandens, pourpre. Sibérie.
Fritillaria tristis.
Fritillaria tulipifolia, pourpre violet. Caucase.
Fritillaria verticillata, pourpre. Sibérie.

On remarquera que dans cette liste deux espèces sont à tiges grimpantes. Toutes peuvent être livrées à la pleine terre en leur donnant une couverture pendant l'hiver; toutes sont des plantes charmantes et bonnes à cultiver, mais peut-être très-difficiles à se procurer. Nous signalons leur existence et leur classement aux personnes qui voudraient se livrer à cette intéressante culture.

Fritillaria regia. Voyez *Eucomis regia.*

FUNKIA *disticha*. Famille des Liliacées, et les suivants.
Funkia fulva.
Funkia fulva, à feuilles rayées de blanc.

Funkia disticha flore pleno, Hémérocalle distique. Var. *Flore pleno*. Belle plante, présentée en mai 1860 pour la première fois à la Société royale d'horticulture de Londres. Le port et le feuillage sont identiques à l'espèce. Les fleurs représentent de grandes et belles rosettes se succédant pendant assez longtemps et en assez grand nombre ; elles sont d'un coloris orangé, maculé d'un bel orangé foncé, à divisions recourbées en dehors.

Funkia fulva, var. *Kwanso*. Cette plante, qui se trouve déjà dans les jardins sous le nom de *Hemerocallis kwanso flore pleno*, fut introduite en Europe par Siébold. M. Regel ne la considère que comme une variété de l'Hémérocalle fauve. Elle est à fleurs doubles et cultivée par les Japonais. Sa floraison a lieu en juillet, et cette variété est très-rustique ; elle vient dans toutes les terres, et on la multiplie en divisant ses racines.

Funkia picta. Plante résultant de la fécondation artificielle entre les *Funkia undulata* et le *Funkia cucullata*. La feuille de cette jolie variété est tricolore et des plus élégantes ; le milieu est jaune clair, et les bords sont marginés de vert foncé et de vert pâle. Elle est due aux soins assidus de M. Radrigas. On peut la cultiver en pleine terre, sans la moindre couverture pendant l'hiver. La culture en est des plus faciles.

Funkia grandiflora, Siebold. Tige droite ; feuilles ovales ; fleurs blanches, très-larges et à très-bonne odeur douce et agréable, formant une grappe assez longue terminant la tige. M. Van Houtte pense que cette remarquable espèce est aussi rustique que ses congénères ; mais il engage à la préserver des grands froids et de l'humidité. Il est donc nécessaire de lui donner l'orangerie l'hiver, en drainant les pots.

Funkia à feuilles panachées.

Funkia subcordata, Spr. ; *Hemerocallis Japonica*, Thunb. ; Hémérocalle du Japon, H. à feuilles en cœur. Famille des

Liliacées. Feuilles radicales, en cœur, un peu allongées, gaufrées ou plissées dans leur longueur, d'un vert lisse luisant et très-gai. Tige de 25 à 30 centimètres de haut, terminée en été par un bouquet de fleurs au nombre de quatre à six; elles sont d'un blanc de lait, et assez semblables à celles des Lis; elles répandent même à une certaine distance une odeur douce des plus agréables. La floraison en est longue et successive lorsque ces plantes sont bien soignées. Elles demandent une bonne terre franche, un peu légère; dans celles qui seraient trop fortes, on pourrait les modifier soit avec du sable, soit avec de la terre de bruyère, qui est rarement nuisible aux plantes bulbeuses. Toutes les expositions lui conviennent, et il est essentiel de les surveiller, afin de les préserver des limaces et des colimaçons, qui en sont très-friands, et qui font souvent de grands ravages sur les feuilles et sur les fleurs. Souvent elles les réduisent à l'état de dentelle, en ne laissant que les côtes et la hampe. On ne multiplie les *Funkia* que par racines; jamais je n'en ai récolté de semences.

Funkia ovata, Spr.; *Hemerocallis cœrulea,* And.; Hémérocalle bleue. Originaire de la Chine. Feuilles ovales en cœur, moins grandes que celles de la précédente, à nervures plus prononcées et d'un vert plus sombre; hampe de 40 centimètres environ de hauteur, grêle et glabre; fleurs disposées en grappes, se montrant un peu plus tôt; elles sont plus petites et d'un bleu violâtre un peu terne. On la cultive comme la précédente, en pleine terre; mais il est prudent de les couvrir l'hiver.

Funkia Sieboldiana, à fleurs bleuâtres et à feuilles larges et plissées, très-élégantes. Les *Funkia,* ainsi que beaucoup de plantes bulbeuses, finissent par fondre et disparaître entièrement dans des terrains crayeux ou calcaires. Il convient donc, dans ce cas seulement, de rapporter des terres ou de faire des composts si l'on veut les cultiver avec succès. L'épaisseur de cette couche nouvelle devra être au moins de 25 à 30 centimètres.

On connaît encore les *Funkia lancifolia,* Thunb.

Funkia lancifolia fol. variegatis.

GALANTHUS **nivalis**, L.; Galanthine d'hiver; Perce-Neige. Famille des Amaryllidées. Indigène. C'est une des premières fleurs du printemps. Jolie petite plante fraîche et élégante, qui commence à fleurir dès la fin de janvier sous le climat de Paris. Le genre fut établi en 1737 par Linné. On la dit originaire des montagnes d'Auvergne et de la Suisse. Les oignons sont petits, un peu blanchâtres. Vers la fin de décembre, deux feuilles étroites, planes, faibles et d'un vert glauque, commencent à sortir du sol; bientôt après, une tige mince sort du milieu de ces deux feuilles; elle est haute de 15 à 20 centimètres, portant de une à deux fleurs blanches, marquées ou striées de vert à l'intérieur et pouvant durer environ trois semaines. Cette plante est de pleine terre et résiste à nos hivers les plus rigoureux. On peut la laisser en place pendant dix à quinze ans; alors elle forme des touffes arrondies, couronnées par des quantités considérables de fleurs. Toutes les terres à peu près lui sont bonnes; cependant celles qui sont un peu fraîches et ombragées paraissent mieux lui convenir.

Galanthus nivalis flore pleno. Variété obtenue de semis il y a longtemps, et qui ne diffère de la précédente que par la grosseur plus forte de ses fleurs; elle demande les mêmes soins et la même terre. Nous les cultivons ordinairement en bordure l'une et l'autre.

Galanthus latifolius, Perce-Neige à larges feuilles. Rupr. Originaire du Caucase. Cette jolie plante porte des caractères, selon M. Ruprecht, qui la distinguent des *G. nivalis* et *plicatus*. Comme le *nivalis*, elle forme de fortes touffes. Feuilles larges de 2 à 3 centimètres, et longues de 25 à 30, d'un vert gai. Elle a parfaitement supporté le climat de Saint-Pétersbourg.

Galanthus plicatus. Originaire du Caucase. Sa fleur est blanche, agréablement marquée de vert à l'intérieur, et elle est beaucoup plus large que celle du *Galanthus nivalis*. Comme cette dernière espèce, elle fleurit de très-bonne heure au printemps et en pleine terre.

Les *Galanthus* se multiplient par caïeux et par semence. Nous avons fait des semis très-nombreux en pots, en plein air et en septembre; les graines ont parfaitement levé, mais jusqu'à présent aucune variété ne s'est produite. La floraison des *Galanthus* annonce le printemps des botanistes.

Galanthus plicatus, L., à fleurs blanches. Originaire de l'Europe méridionale.

GASTRONEMA *sanguineum*. Amaryllidées.

GETHYLLIS *ciliaris*. Amaryllidées.

Gethyllis plicata.

Gethyllis spiralis.

GRIFFINIA **hyacinthina,** R. Br.; *Amaryllis hyacinthiana,* Ker., Griffine bleue. Famille des Amaryllidées. Originaire du Brésil. Feuilles cordiformes, réticulées. En novembre, hampe de 30 centimètres environ, terminée par une douzaine de fleurs d'un beau bleu. Il lui faut la serre chaude et de la terre de bruyère; au moyen de la fécondation artificielle, on en obtient des graines qu'il faut semer de suite en pot.

Griffinia Blumenavia, Griffinie de Blumeau, Koch et Bouché. Ce genre fut créé par Ker. Il est de la famille des Amaryllidées. Originaire du Brésil et découverte dans l'île de Sainte-Catherine par le docteur Blumeau. Son oignon est de la grosseur de celui d'une Jacinthe sauvage et de couleur brune; feuilles longues de 10 à 15 centimètres, rétrécies et assez grêles; hampe droite, terminée par une ombelle de six à huit fleurs larges de 7 à 8 centimètres, blanches veinées de lilas.

Griffinia Hyacinthina, Griffinie Hyacinthe, Ker., Herb.; *Griffinia maxima,* Flore des serres. Originaire du Brésil. Charmante plante de serre chaude envoyée de Rio-Janeiro à M. Van Houtte. Oignon fort allongé à sa partie supérieure; fleurs bleu ciel intense sur fond blanc pur. Est-ce une espèce ou une variété nouvelle? Messieurs les botanistes apprécieront. M. Van Houtte la considère comme une variété de *Griffinia Hyacinthina;* cependant il est porté à croire que c'est une espèce. Ses feuilles, longues, sont peu nombreuses. Le botaniste Reg mentionne de son côté un *Griffinia Hyacin-*

thina dont les fleurs sont d'un violet lilas sombre vers le sommet, et les pétales étroits d'un blanc légèrement liliacé. Est-ce le même?

Griffinia parviflora, Ker. Feuilles peu nombreuses, à nervures et reticulées; fleurs ayant à peu près la même couleur que celles du *Griffinia Hyacinthiflora,* dont on croit qu'elle n'est qu'une variété.

Griffinia intermedia, Lindl. Feuilles larges et ovales, à nervures et réticulées; fleurs ayant un long tube dont les divisions sont presque conjointes, de couleur lilas tendre dans toutes leurs parties.

Griffinia Libomana, Hort. Figurée par M. Ch. Lemaire dans le *Jardinier fleuriste.* Feuilles sinueuses, sessiles, ayant à leur base des taches blanches. Les fleurs ont beaucoup de ressemblance avec celles du *Griffinia Hyacinthiflora.*

Griffinia maxima, MM. Boelens et fils.

HABRANTHUS **intermedius,** Herb.; *Amaryllis intermedia,* Bot. Mag. Habranthe intermédiaire. Famille des Amaryllidées. Originaire du Cap. Oignon pyriforme de grosseur moyenne et brun; il donne de quatre à cinq feuilles linéaires et cylindriques de 8 à 10 centimètres de longueur; dans les mois de janvier et de février, il produit une hampe haute de 10 à 18 centimètres, terminée par trois à quatre belles fleurs à trois divisions, d'un beau carmin vif, et les trois autres d'un carmin plus clair et un peu blanchâtre sur les bords. Il faut cultiver cette plante en serre chaude et en bonne terre.

On trouve encore les espèces suivantes, décrites par les botanistes modernes :

Habranthus Andersoni, à fleurs jaunes. Originaire de l'Amérique du Sud.

Habranthus Augustus, à fleurs rouges. De l'Amérique du Sud.

Habranthus Bagnoldianus, à fleurs jaunes. Originaire du Chili.

Habranthus bifidus, à fleurs rouges. Originaire de Buenos-Ayres.

Habranthus gracilifolius, à fleurs rouges. Originaire de l'Amérique du Sud.

Habranthus Hesperius, à fleurs panachées. Originaire de l'Amérique du Sud.

Habranthus intermedius, à fleurs rouges. Originaire du Brésil.

Habranthus kermesinus, à fleurs cramoisies. Originaire du Brésil.

Habranthus lorifolius, à fleurs rouges. Originaire de l'Amérique du Sud.

Habranthus pumilus, à fleurs rouges. Originaire du Chili.

Habranthus phycelloides, à fleurs écarlates et jaunes. Originaire du Chili.

Habranthus pratensis.

Habranthus robustus, à fleurs lilas. Originaire de Buenos-Ayres.

Habranthus roseus, à fleurs roses. Originaire du Chili.

Habranthus spataceus, à fleurs pourpres. Originaire de Buenos-Ayres.

Habranthus versicolor, à fleurs rouges. Originaire de l'Amérique du Sud.

HÆMANTHUS **coccineus,** L., Hémanthe écarlate, Tulipe du Cap. Famille des Amaryllidées. Plante de serre, très-élégante; oignon assez gros et un peu arrondi; feuilles larges, planes, vert glauque, charnues, étalées et paraissant après la floraison; hampe charnue, haute de 15 à 20 centimètres et tachée de macules rougeâtres, terminée en août par une ombelle de fleurs rouge done cocciné, au nombre de vingt à trente, contenues dans un involucre d'un rouge vif. Il faut à cet oignon une terre légère et la culture en pot; on le multiplie de caïeux et par les graines qui ont produit une *variété* à feuilles plus longues et plus étroites. La terre des pots devra être renouvelée au moins tous les deux ans, et avant que la végétation ne commence.

Hæmanthus cinnabarinus, Hémanthe cinabre, Don. Originaire du Gabon. Cette plante, envoyée du Gabon au

Jardin-des-Plantes de Paris en 1855, est de serre chaude. Hampe épaisse, cylindrique, portant une jolie ombelle de fleurs d'un rouge carmin cinabré; feuilles au nombre généralement de quatre, dont les deux premières sont peu développées; les deux autres, au contraire, atteignent la longueur de 20 centimètres; elles sont oblongues et rayées de nervures dans toute leur longueur.

Hæmanthus Natalensis, Hémanthe de Natal, Pape. Originaire de Port-Natal. Belle et nouvelle plante, découverte par le docteur Pape il y a quelques années, qui en envoya les oignons au jardin de Kew en 1862, dont la floraison eut lieu en février 1863. Feuilles grandes, oblongues, aiguës, engaînantes à leur partie inférieure; hampe longue et épaisse, supportant un capitule de fleurs vertes, dont les étamines et le style sont d'un beau jaune orangé; les six bractées, qui sont grandes, sont d'un joli pourpre, un peu ferrugineux. L'*Hæmanthus Natalensis* s'accommode très-bien de l'orangerie.

Hæmanthus insignis, Hooker. Originaire de l'Amérique méridionale. Cette remarquable plante ressemble beaucoup à l'*Hæmanthus puniceus* et à l'*Hæmanthus magnificus;* mais, dit le savant botaniste anglais, elle en diffère par des caractères botaniques et par sa haute stature. Bulbe très-gros; tige verte, cylindrique, maculée de brun pourpré, terminée par une ombelle de fleurs d'un brillant rouge orangé. C'est, dit-on, le plus bel *Hæmanthus* connu en Europe. C'est en bâche froide qu'il a fleuri au jardin de Kew.

Hæmanthus toxicarius, Thunb.; *Brunswigia toxicaria; Buphone toxicaria;* Hémanthe vénéneux. Originaire du cap de Bonne-Espérance, et introduite en Europe vers 1774. Oignon très-fort, ovale et muni de tuniques membraneuses; feuilles nombreuses, larges, longues, vert glauque, et acuminées; hampe légèrement comprimée et robuste, supportant une ombelle sphérique de fleurs en très-grand nombre, longuement tubulées; chacune d'elles est longue de 3 à 4 centimètres, d'un coloris rose tendre et d'une odeur des plus agréables.

Cette plante est cultivée en serre tempérée ou en pleine terre sous châssis à froid. Les arrosements doivent être fréquents et abondants pendant l'hiver; pendant l'été, on doit les suspendre d'une manière absolue, afin d'obtenir une belle floraison. Il lui faut une terre de bruyère mélangée de terreau de fumier, et on la multiplie par graines et par caïeux. On dit que les Cafres et les Hottentots empoisonnent leurs flèches avec le suc intense et toxique de l'*H. toxicarius*, dont ils se servent dans les combats. On la connaît aussi sous le nom d'*Amaryllis disticha*.

Hœmanthus virens albiflos (pubescens).

Hæmanthus puniceus, L., Hémanthe pourpre. Originaire du Cap. Les feuilles de cette espèce sont oblongues, ondulées et obtuses; la hampe est flagellée de pourpre; elle est haute de 12 à 15 centimètres, terminée par un bouquet de fortes fleurs rouges; l'involucre est plus petit que dans la précédente et peu coloré.

Hæmanthus pubescens, L., Hémanthe pubescent. Originaire du cap de Bonne-Espérance. Il a deux feuilles étalées, pubescentes, oblongues ou ovales. En automne, il sort de l'oignon une hampe pubescente haute de 15 centimètres environ, couronnée par une ombelle de fleurs blanches dont les étamines sont safranées Cette plante aime l'ombre.

Quoique ces trois espèces puissent être cultivées toutes dans une même serre et qu'on puisse leur faire passer l'hiver sous un châssis froid, abritées de la gelée et de l'humidité, elles fleurissent cependant mieux en serre chaude, si on les y met à l'approche de la floraison.

Hæmanthus multiflorus, Martyn., Hémanthe multiflore. Originaire de Sierra-Léone. Les feuilles sont ovales-lancéolées, acuminées, ondulées et droites; la hampe, haute de 35 à 40 centimètres et maculée de brun, porte dans le courant de juillet et d'août une magnifique ombelle de quarante à cinquante fleurs rouges cocciné, enveloppée d'une spathe à peu près de même couleur. Il faut à cette plante quatre mois de repos absolu après avoir donné ses fleurs; elle

demande une terre légère et la serre chaude, et peu d'arrosement jusqu'au moment de la floraison.

Le genre *Hæmanthus*, indiqué par Hermann en 1687, fut adopté successivement depuis par Tournefort et Linné, ainsi que par nos botanistes contemporains. Toutes ces plantes, originaires du Cap, donnent de fort jolies fleurs à ombelles très-serrées; elles demandent une grande lumière et une chaleur plutôt sèche qu'humide; il leur faut peu d'arrosement pendant leur végétation et pas du tout pendant leur repos. A l'exception de l'*H. multiflorus*, on peut leur faire passer l'hiver sous châssis en les préservant des froids et de l'humidité. Nous mentionnerons encore les espèces suivantes:

Hæmanthus albiflorus, à fleurs blanches. Originaire du Cap.

Hæmanthus amarylloides, à fleurs rouges. Originaire du Cap.

Hæmanthus carinatus, à fleurs rouges. Originaire du Cap.

Hæmanthus carneus, à fleurs carnées. Originaire du Cap.

Hæmanthus crassipes, à fleurs écarlates. Originaire du Cap.

Hæmanthus humilis, à fleurs rouges. Originaire du Cap.

Hæmanthus hyalocarpus, à fleurs rouges. Originaire du Cap.

Hæmanthus intermedius.

Hæmanthus lancæfolius, à fleurs rouges. Originaire du Cap.

Hæmanthus maculatus, à fleurs écarlates. Originaire du Cap.

Hæmanthus moschatus, à fleurs rouges. Originaire du Cap.

Hæmanthus pumilio, à fleurs rouges. Originaire du Cap.

Hæmanthus quadrivalvis, à fleurs rouges. Originaire du Cap.

Hæmanthus rotundifolius, à fleurs écarlates. Originaire du Cap.

Hæmanthus sanguineus, à fleurs écarlates. Originaire du Cap.

Hæmanthus tigrinus, à fleurs écarlates. Originaire du Cap.

Hæmanthus zebrinus.

Hémanthe. Voyez *Hœmanthus.*

HEMEROCALLIS **flava,** Hémerocalle jaune, Lis asphodèle, Lis jaune. Famille des Liliacées. Originaire du Piémont. Plante à racines fibreuses et tubéreuses, rustiques et vivaces, formant de fortes touffes qu'il faut diviser tous les trois ou quatre ans. En mars, de nombreuses feuilles se développent; elles sont très-longues, étroites et aiguës; du milieu des feuilles sortent plusieurs tiges de 60 centimètres environ de hauteur, portant au sommet plusieurs fleurs de la forme de celles du Lis blanc, d'un beau jaune jonquille. Toutes les terres et les expositions à peu près lui conviennent; c'est une plante robuste qui supporte bien nos hivers, et qui se multiplie avec autant de facilité que d'abondance après la disparition des feuilles. Il existe une variété à feuilles panachées.

Hemerocallis fulva, L., Hémérocalle fauve. Indigène. Feuilles plus longues que celles de la précédente, d'un vert plus sombre et aussi nombreuses sur la touffe; les tiges, également plus élevées, sont terminées par des fleurs de même forme et de couleur brique. La floraison a lieu en juillet.

Hemerocallis graminea, Bot. Mag. Hémérocalle graminée. Originaire de Sibérie. Les feuilles sont longues et étroites; fleurs d'un jaune clair et à odeur légère. Même culture.

Hemerocallis disticha, Don., Hémérocalle distique. Originaire du Japon. Feuilles distiques, longues et étroites, de 60 à 70 centimètres de hauteur, rameuses dans le haut et terminées par des fleurs d'un jaune pâle en dehors et rougeâtre en dedans. Même culture.

Hemerocallis Japonica. Voyez *Funkia*.
Hemerocallis cœrulea. Voyez *Funkia*.
Hemerocallis lancifolia. Voyez *Funkia*.
Hemerocallis Sieboldiana. Voyez *Funkia*.
Hesperoscordum maritimum, de la famille des Liliacées.

HIMANTOPHYLLUM **miniatum**, Hook.; *Clivia miniata*, Hort.; *Vallota miniata*, Lindl. Désigné par quelques-uns sous la dénomination de *Imatophyllum*. Originaire de l'Afrique australe, d'où il a été importé par M. Barkhouse en Angleterre. Plante superbe et acaule, sans bulbe et à racines charnues. Feuilles radicales et linéaires, formant un beau distique, au milieu duquel sort une hampe haute de 30 centimètres environ, terminée par un bouquet de charmantes fleurs, nombreuses, larges, et de couleur rouge minium, lavées de blanc jaunâtre, durant plus de huit jours chacune après leur ouverture, qui se succède souvent pendant plus d'un mois. On la reproduit de graines et par la séparation des pieds. Cette espèce demande la serre chaude ou la serre tempérée. On la cultive dans une terre composée de terreau, de terre franche et de terre de bruyère par parties égales. Elle demande un peu d'humidité et des vases un peu larges et profonds.

MM. Boëlens et fils parlent sur leur catalogue des :
Himanthophyllum nobilis.
Himanthophyllum nobilis superba.
Himanthophyllum cyrtanthiflorum.
Himanthophyllum gardenerianum.
Hymenocallis adnata. De la famille des Amaryllidées.
Hymenocallis amœna.
Hymenocallis expansa.
Hymenocallis princeps.
Hymenocallis speciosa.

HIPPEASTRUM **vittatum**, Herb.; *Amaryllis vittata*, L'Her., Hippéastre à rubans; Belladone d'été ou de Rouen. Famille des Amaryllidées. Originaire de l'Amérique méridionale. Les feuilles sont vertes, étroites, longues et marquées de teintes rougeâtres; la hampe, haute de 50 à 60 centimètres, est terminée en juin et juillet par quatre ou cinq

belles fleurs horizontales, à odeur de cassis; le tube est long, verdâtre et teinté de rouge; les divisions sont crénelées, blanches et marquées à l'intérieur de trois lignes carmin foncé. Cette plante peut être cultivée en pleine terre, au pied d'un mur, au midi, avec couverture l'hiver ou sous châssis; le plus souvent on la met en pot dans de la terre légère, et on lui donne l'orangerie. On la multiplie par la graine et les caïeux. Cette espèce a donné naissance à un très-grand nombre de variétés d'une beauté remarquable.

Hippeastrum vittatum flore rubro. Magnifique variété à fleurs d'un rose foncé.

L'*Hippeastrum vittatum*, si généreux à la fleur, aux couleurs vives et variées, était connu jusqu'à ces derniers temps sous la dénomination d'*Amaryllis vittata*. Cette espèce et les nombreuses variétés qu'elle a produites par suite des semis multipliés qui se font sur le continent européen sont l'objet d'un commerce considérable en horticulture depuis plusieurs années déjà, et si les amateurs de plantes bulbeuses sont rares en France, hâtons-nous de dire qu'il n'en est pas de même en Hollande et en Angleterre. Pourquoi cela? Nous ne nous chargeons pas de l'expliquer; nous nous bornons à constater le fait. En effet, existe-t-il dans notre pays un collectionneur de *Lys* comparable à M. le sénateur belge Cannart-d'Hamale, qui en possède dans ses cultures soixante-huit espèces ou variétés distinctes? Nous ne le pensons pas. M. Van Houtte en cultive et en décrit soixante. Y a-t-il en France un horticulteur qui sème les *Amaryllis* avec autant de persévérance que de succès, et sur une aussi grande échelle que MM. Boëlens et fils et Van Houtte, de Gand? On peut sans crainte répondre négativement. Toutefois, nous croyons de notre devoir de revendiquer la priorité, ne fût-ce que pour l'honneur national, et de dire que ce sont les horticulteurs français qui ont commencé à semer les *Amaryllis*. Si par acquit patriotique nous commettons une erreur, nous sommes tout prêt à la réparer.

En effet, il y a de cela environ quarante ans, un horticulteur aussi instruit que modeste, *Aimé Turlure*, jardinier en

chef de l'École normale de Versailles, sous les ordres de Philippar, a commencé les semis des *Amaryllis vittata* et autres. Nous nous rappelons que très-souvent il en ornait de variétés nouvelles le bureau de la Société royale d'horticulture de Paris à presque toutes les séances; et si nous ne nous trompons pas, c'est à lui, *Aimé Turlure*, que sont dus les premiers semis d'*Amaryllis* sur le continent français. Plus tard, l'un de nos zélés confrères, M. Quétier, horticulteur à Meaux, nous a doté du superbe *Crinum meldense, Amaryllis meldense*, Hort.

Nous ne savons si les *Amaryllis* étaient cultivées au XVIe siècle. Malgré toutes les recherches que nous avons pu faire, nous n'en avons trouvé aucune mention, sous ce nom du moins, dans les auteurs de cette époque que nous avons consultés. Ni La Quintynie dans son *Traité des jardins*, ni l'historiographe Liger dans son *Jardinier fleuriste*, ne parlent des *Amaryllis*, qui pourtant devaient exister déjà dans les jardins ou dans les serres, puisque c'est à Tournefort que l'on attribue la création de ce charmant genre, un des plus élégants du règne végétal. L'*Amaryllis* était donc connu quelque part, car c'est sans doute pour rappeler le charme et la beauté d'*Amaryllis*, dont parle Virgile dans ses Églogues, que Tournefort en a fait la dédicace en souvenir de cette belle et gracieuse bergère, chantée par le plus aimable et le plus remarquable des poètes latins.

C'est vers le milieu du XVIIIe siècle, paraîtrait-il, que l'on aurait commencé à cultiver les *Amaryllis*. A la fin du siècle dernier et au début de celui-ci, on en comptait déjà un certain nombre. Mordant de Launay en décrit quatorze espèces dans son *Bon Jardinier*, édition de 1809, dédiée à l'impératrice Joséphine. Deux ans plus tard, Dumont de Courcet, en 1811, dans le *Botaniste cultivateur*, porte le nombre des *Amaryllis* à trente-trois. Depuis cette époque, la liste s'en est considérablement accrue. Il est vrai de dire que messieurs les botanistes, dans ces derniers temps, en ont distrait tant qu'ils ont pu pour former des genres nouveaux sous les dénominations de *Belladona*, de *Buphone*, d'*Habranthus*, de *Brunswigia*,

de *Vallota*, etc., au nombre de douze ou de quatorze genres environ. Ont-ils eu raison? Pour certains genres, c'est possible. Pour le plus grand nombre, nous n'hésitons pas à répondre non. Nous connaissons beaucoup de gens qui sont de notre avis.

L'*Amaryllis vittata* fait partie du genre *Hippeastrum*. Pourquoi ce changement subit? Cette espèce est une des plus jolies et des plus riches de ce genre; elle se prête aussi parfaitement à la reproduction par le semis, et c'est elle qui jusqu'à présent a fourni le plus grand nombre de variétés que l'on collectionne avec noms presque à l'égal des Glaïeuls; et si nous ne craignions pas la critique, nous dirions qu'on pourrait les compter par centaines tant en Angleterre qu'en Belgique. Et les personnes qui en douteraient n'ont certainement pas visité les expositions florales, notamment celles du Champ-de-Mars en 1867, et plus récemment, en avril 1868, la grande exposition internationale d'horticulture de Gand (Belgique).

Originaire de l'Amérique méridionale, l'*Her. Hippeastrum vittatum*, Herb., s'est parfaitement trouvée de notre climat, où il convient de la cultiver dans de grands pots, en orangerie ou sous des châssis en pleine terre. Elle demande une terre légère et perméable. A l'aide de quelques soins que nous allons indiquer, on peut en avoir en fleurs toute l'année; et pour que ce que nous avançons ne soit susceptible d'aucun doute, nous allons faire connaître la culture mise en usage par MM. Boëlens et fils, horticulteurs à Gand, qui se livrent avec le plus grand succès à la propagation de l'*Amaryllis vittata* et autres espèces et variétés non moins jolies. Voici leur manière de procéder et leur méthode culturale exposées avec la plus grande netteté dans une lettre qu'ils ont bien voulu nous adresser de Ledeberg-lès-Gand (Belgique), à la date du 4 mars 1869. Nous leur donnons la parole, qui est celle de maîtres très-compétents en cette matière :

« Toutes les variétés d'*Amaryllis* que nous avons exposées à Paris et ailleurs sont le résultat d'*hybridations* opérées entre les espèces *aulica*, *vittata*, *pulverulenta*, *calyptrata* et autres.

Ces graines semées et les semis qui en provenaient ont encore une fois été croisés entre eux, et ainsi de suite, jusqu'à ce point qu'aujourd'hui on est parvenu à obtenir presque tous les coloris et une forme de fleur parfaite. C'est ainsi que nous sommes heureux de compter toutes ces belles variétés d'*Amaryllis* qui maintenant existent par centaines et qui, pour la plupart, ont été gagnées en fécondant les formes les plus parfaites avec d'autres formes qui ne laissaient rien à désirer, en choisissant les coloris les plus brillants pour les féconder avec des coloris non moins brillants. C'est en procedant ainsi que nous avons pu réunir une collection de trente variétés choisies à notre exposition internationale de Gand l'année dernière ; elle était une fois plus riche, nous dirons même dix fois supérieure à celle que nous avons exposée à Paris. Nous étions quatre concurrents dans le même concours, et nous avons eu à lutter contre les plus forts de ce genre en Europe, et cependant nous avons remporté le deuxième prix.

« Maintenant, disons un mot de la culture de ces plantes. Nous plaçons nos *Amaryllis*, pour passer l'hiver, sur une tablette élevée dans une serre tempérée et sèche, sans les arroser du tout ; nous les dépotons tous les deux ans en février, et les rempotons dans une terre nouvelle, composée de bon terreau provenant de feuilles mortes de chêne, de hêtre, etc., auquel nous mêlons un peu de sable blanc. Nous secouons toute la vieille terre ; nous supprimons toutes les racines mortes en faisant attention de ne point casser les vivantes ; nous nettoyons aussi le dessous des oignons ; nous prenons des pots un peu plus grands pour y mettre ceux qui ont beaucoup de racines ; pour les oignons qui en ont moins, on se sert des mêmes vases ou de neufs d'une égale grandeur, ce qui vaut encore mieux, et alors pour d'autres, même des plus petits, toujours selon la quantité de racines vivantes et la force de la bulbe. On draine les vases au moyen d'une couche de tessons de poteries, que l'on place au fond des pots. Ceci est indispensable. Le rempotage terminé, on placera les *Amaryllis* près des jours dans une serre chaude ou

tempérée, suivant l'époque où l'on voudra les faire fleurir, plus ou moins tôt en saison. On aura soin de ne leur donner aucune goutte d'eau, et on ne commencera à les arroser un peu que quand les oignons entreront en végétation ; mais lorsqu'ils seront en pleine vigueur, on les arrosera abondamment toutes les fois que la terre semblera devenir sèche. Après la floraison, dans le courant de mai, nous enterrons nos *Amaryllis* jusqu'à 20 centimètres au-dessus du pot dans une vieille tannée. Nous choisissons pour cela un endroit du jardin exposé au sud et adossé à un mur au nord. On continue les arrosements aussi longtemps que la végétation est forte, puis on cesse tout à coup, de manière que les plantes ne reçoivent d'autre eau que celle provenant des pluies.

« En plaçant ainsi les *Amaryllis* dans la tannée, le dessous du pot peut toucher le sol ou en être bien près. Il est de toute nécessité de faire un trou dans la terre au moyen d'un gros bâton pointu et rond, immédiatement au-dessous et vis-à-vis de l'orifice inférieur du vase, qui sert à l'écoulement de l'eau. Ce trou en terre a pour but d'empêcher les lombrics ou vers de s'introduire dans le pot, d'en infester la terre et de fatiguer les racines.

« Nous rentrons nos *Amaryllis* dès que l'atmosphère se refroidit, aussitôt que les pluies cessent d'être chaudes, c'est-à-dire vers le commencement de septembre. Alors nous les plaçons dans leur habitation d'hiver, et nous cessons complètement les arrosements. Les oignons se sèchent ; les feuilles se fanent, et la plante se prépare au repos qui lui est nécessaire. Disons maintenant quelques mots du mérite de cette belle plante.

« Les *Amaryllis* étant cultivées dans les conditions qui vous sont connues à présent et qui sont assez faciles, sont des plantes les plus belles et les plus méritantes. D'abord elles étalent à la fois leur superbe feuillage et leurs belles et grandes fleurs de toutes couleurs ; ensuite on peut en jouir pendant toute l'année, c'est-à-dire que quand on a un certain nombre de ces plantes, on peut en avoir toujours en fleurs. Nous supposons pour cela qu'on en aura une centaine de

variétés; mais plus on en possèdera, plus ce sera facile à obtenir. On les divisera en quatre parties : vingt-cinq pour chaque trimestre de l'année. Pour les trois premiers trimestres, c'est assez facile ; mais il n'en est pas de même du quatrième, qui offre un peu de difficulté, cependant très-aisée à vaincre. Or, voici comment on doit procéder pour réussir : pour les deux premières parties, on pratique la culture ordinaire, c'est-à-dire telle que nous l'avons expliquée ; seulement, pour le premier trimestre, on aura soin de prendre toutes les variétés les plus hâtives à la floraison, et on les forcera en les mettant en serre chaude vers le 1er décembre, et l'on commencera les arrosements dès que l'oignon se mettra en végétation. Pour le second trimestre, on prendra encore les moins tardives, que l'on placera en serre tempérée vers la mi-mars, et on ne les arrosera qu'un peu en même temps. Pour le troisième trimestre, on fera tout ce que l'on pourra pour les retarder autant que possible, en les plaçant dans un endroit très-froid et très-sec, et en les privant surtout de lumière. On commencera les arrosements vers la fin de juillet. Maintenant, pour le quatrième trimestre, on aura eu le soin de rentrer les oignons en serre tempérée dans le courant de septembre de l'année précédente, puis plus tard en serre chaude, en les maintenant toujours et autant que possible en pleine végétation jusqu'au commencement d'avril de l'année suivante. On pourra réunir les oignons des deux premiers trimestres qui n'ont pas voulu fleurir ; on les arrachera des pots vers le 1er août, en secouant toute la terre des racines ; on les mettra ensuite dans un lieu sec et exposé au soleil pendant deux mois. Ces oignons ayant beaucoup souffert et perdu toutes leurs feuilles, on les rempotera, et l'on plongera ensuite les pots dans une couche de tannée et en serre chaude. On les ombrera aussitôt que les bulbes entreront en végétation et en mouvement. »

Voici quelques-unes des plus remarquables variétés d'*Hippeastrum* hybridés et obtenus de semis par la fécondation artificielle, auxquels nous conservons le nom primitif :

Amaryllis acuminata.

6.

Amaryllis acuminata rubra.
Amaryllis Boelensii.
Amaryllis Cleopatra.
Amaryllis Liliput.
Amaryllis Napoléon III.
Amaryllis Léopold II.
Amaryllis Prince Impérial.
Amaryllis Sidonie.
Amaryllis striped queen.
Amaryllis Triomphe de Gand.

Hippeastrum longiflorum, Bot. Mag. *Amaryllis ambigua,* Sweet., Hippeastrum à longues fleurs. Originaire du Pérou. L'oignon, très-allongé, donne des feuilles larges et creusées en gouttière à bords divergents; elles sont arquées et mesurent souvent au-delà de 70 centimètres de longueur; hampe comprimée d'environ 60 centimètres de hauteur, portant en juin et juillet un nombré assez considérable de fleurs, réunies en ombelles aussi larges que celles de l'Amaryllis belladone, de couleur blanche, avec une bande carminée sur le centre des pétales. En plantant l'oignon en pleine terre légère, à une assez grande profondeur, et en le couvrant suffisamment de terre, on peut lui faire passer nos hivers sans grand risque de geler; mais le plus sûr pour en obtenir des fleurs est de le mettre dans des grands pots, et de placer ces vases sur les tablettes d'une serre tempérée.

Hippeastrum reginæ, L.; *Amaryllis reginæ.,* Hippeastrum de la reine. Du Mexique. Oignon un peu verdâtre; feuilles lancéolées et carénées; tige de 50 à 55 centimètres de hauteur, terminée en hiver ou au commencement du printemps par un bouquet de trois ou quatre fleurs, larges, divergentes et campanulées, ayant le tube court, la gorge velue et frangée, à divisions un peu ondulées, d'un rouge ponceau vif, à base verdâtre. Il lui faut une terre franche, avec addition de terre de bruyère. On le cultive en pot et en serre chaude, et on le multiplie par ses caïeux, qui sont assez rares.

Hippeastrum Brasiliense, d'Andrews. Paraît être une variété de la précédente.

Hippeastrum rutilum Johnsoni. Est une miniature probable de l'*H. reginæ*. Même culture.

Hippeastrum equestre, Red., Hippeastrum équestre ou écarlate. Originaire de l'Amérique du Sud. Oignon arrondi et de couleur rouge; hampe de 40 centimètres à peu près de hauteur, striée et vert glauque; la spathe s'ouvre en deux parties, qui restent droites et qui produisent un peu l'effet d'oreilles de cheval. Cette espèce fleurit souvent deux fois pendant le cours de l'année; mais c'est ordinairement dans le courant de juillet qu'elle montre ses deux fleurs penchées, très-grandes, à tube pâle en dehors, à divisions striées, d'un beau rouge brique éclatant et jaunâtre à la base; ses belles feuilles vertes sont rangées sur deux rangs avec assez de coquetterie. On la cultive comme l'*H. reginæ* ou comme les *Ixias*.

Hippeastrum equestre, flore pleno, Cette variété est à fleurs doubles et exige la même culture et les mêmes soins.

Hippeastrum psittacinum, Hort; *Amaryllis psittacina*, Ker., Hippeastrum perroquet. Originaire du Brésil. Les feuilles ont une longueur de 40 à 50 centimètres; elles sont glauques et lancéolées. Dans le mois de juillet et d'août, la spathe rosée laisse voir les deux belles fleurs qu'elle renferme, de l'ampleur de celles du Lis blanc, vertes à l'onglet et rayées de pourpre, à limbe blanc dans sa partie supérieure et rayé rouge carmin vif Il lui faut la serre chaude.

Hippeastrum reticulatum, Endl.; *Amaryllis reticulata,* Ait. Hippeastrum à réseau. Originaire du Brésil. Les feuilles en sont oblongues et rétrécies à la base, avec nervure blanche au milieu; hampe comprimée, portant une ombelle de deux fleurs d'un rose violacé, avec lignes plus foncées disposées en réseau. On multiplie cette espèce par caïeux, et on la cultive en pots dans la serre chaude et en terre franche, avec addition de terre de bruyère.

Hippeastrum fulgidum, Herb.; *Amaryllis fulgida,* Ker.,

Hippeastrum éclatant. Originaire du Brésil. Gros oignon arrondi, de 8 à 10 centimètres de diamètre, ne développant que deux feuilles accolées à leur base par leur face antérieure, linguiformes et longues de 30 à 40 centimètres; une hampe plus grosse que le pouce sort à côté des feuilles, haute de 60 à 70 centimètres, et se termine par une spathe diphylle, de laquelle sortent quatre belles fleurs longues et larges de 14 centimètres environ, d'un rouge vermillon; le tube de la fleur, vert en dehors, est d'un blanc un peu jaunâtre à l'intérieur; les filets des étamines et le style, d'un jaune safrané, sont une fois plus courts que le périanthe; les trois branches du stigmate sont longues et roulées en dessous. On cultive cette espèce en serre chaude.

Hippeastrum procerum, Dctre., Amaryllis élevée, Amaryllis impératrice du Brésil. Introduite en France par M. Binot, et présentée en fleurs pour la première fois à la Société impériale d'horticulture, dans la séance du 12 février, par M. Rivière, jardinier en chef du jardin du Luxembourg. Oignon très-gros; feuilles nombreuses et distiques, très-longues; hampe droite, plus courte que les feuilles, à deux angles aigus, supportant de quatre à douze fleurs en ombelle, grandes et belles, en entonnoir, plus ou moins ouvertes, en cloche et déclinées, d'un beau coloris lilas. Cette belle plante avait été cultivée en serre.

Amaryllis reginæ spectabilis, Amaryllis reine à belle fleur. Var. Selon M. Henderson, cette belle plante serait le résultat d'un croisement entre l'*Amaryllis regina*, l'*Amaryllis spectabilis* et l'*Amaryllis psittacina*. C'est une des belles conquêtes. Sa fleur mesure environ 18 centimètres de largeur; elle est d'un beau coloris rouge ponceau, striée de rouge sombre; chaque division est veinée largement de blanc.

Hippeastrum decoratum, Ch. Lemaire. Originaire du Brésil, et introduite par M. de Jonghe, de Bruxelles. Elle a beaucoup d'analogie avec l'*Amaryllis psittacina;* mais il serait facile de l'en distinguer par ses feuilles fortement canaliculées. Cette belle plante porte ordinairement deux scapes, terminées par deux fleurs très-grandes, d'un vert pâle, striées

de pourpre cocciné; l'extrémité des divisions calicinales est d'un beau pourpre.

Amaryllis kermesina. Introduite en Europe par M. Claussen vers l'année 1837.

Hippeastrum stenopetalum, Hippeastre à pétales étroites, Alb. Dietrich. Originaire du Pérou septentrional. Cette espèce fut envoyée en Allemagne par M. de Warszewez à M. Nauen. Oignon petit, ovoïde et de couleur brune; feuilles longues de 30 centimètres, se montrant avant la hampe, qui atteint une hauteur de 40 à 50 centimètres, portant deux ou quatre fleurs longues de 10 à 12 centimètres, d'un rouge ponceau vif, et dont le coloris va en s'assombrissant vers le tube, long de 3 à 4 centimètres. La floraison a lieu dans les mois de mars et d'avril.

Hippeastrum Warscewiczianum, Hippeastre de Warscewicz, Dietrich. Originaire de la Bolivie, sur les bords du fleuve Medeira. Importée en Allemagne en 1852 par M. Warscewicz, où elle a fleuri pour la première fois en 1854 dans le courant de décembre. Oignon vert clair et de moyenne grosseur; feuilles persistantes, radicales, et longues d'environ 1m 20 et larges de 4 centimètres, vert foncé en dessus et plus pâle en dessous; hampe haute de 1 mètre, droite et forte, terminée par une ombelle de fleurs ayant 8 à 10 centimètres d'ouverture, formant une belle cloche renversée, de couleur rouge sombre aux extrémités et vert blanchâtre à la base. Il faut à cette plante la serre chaude, une température élevée, de l'bumidité et une terre substantielle.

Hippeastrum fulgidum flore pleno, Hippeastre éclatant, à fleurs pleines. Originaire de Cuba. Cette plante a été figurée dans la *Flore des serres et des jardins.* M. Van Houtte croit qu'elle a déjà été publiée sous le nom de *H. Laportée,* ou *Delaportée.* On la cultive comme les autres *Amaryllis.*

Hippeastrum pyrrochrum, Ch. Lemaire, Hippeastre à fleurs couleur feu. Originaire du Brésil. M. Baraquin trouva cette belle plante dans le Para, et l'envoya à M. Verschaffelt. Elle est, dit-on, très-voisine de l'*Hippeastrum miniatum.* Hampe haute d'environ 30 centimètres, supportant quatre

grandes fleurs, de couleur rouge feu. Elle est de serre tempérée.

Hippeastrum aulicum, Ker. Fleurs écarlates et vertes. Originaire du Brésil.

Hippeastrum breviflorum, Herb. A fleurs blanches et rouges. Originaire de Buenos-Ayres.

Hippeastrum calyptratum, Ker. A fleurs vertes. Originaire du Brésil.

Hippeastrum morelianum, Lem. Originaire du Brésil.

Hippeastrum stylosum. A fleurs rouge cuivré. Brésil (?).

Un mode de culture indiqué et adopté par M. Clevelands, dans le *The fleurist*, et reproduit dans le *Journal de la Société impériale d'horticulture*, nous a semblé avoir quelque intérêt pour les amateurs de ces superbes plantes. Le voici :

L'auteur exprime ses regrets de ce que ce beau genre de la famille des Amaryllidées n'occupe pas le rang qu'il mérite dans les collections des amateurs, dans lesquelles des plantes beaucoup moins brillantes sont cultivées communément. Il ajoute qu'il y a même peu d'horticulteurs qui croient devoir lui donner place dans leurs cultures. Cependant, dit-il, ces Amaryllidées, lorsqu'elles sont en fleurs, conviennent admirablement pour orner les serres, les salons, en un mot tous les lieux dans lesquels on peut maintenir une température d'au moins 10 degrés centigrades. Là elles restent fleuries pendant longtemps, et si on les entremêle à des fougères ou à d'autres plantes remarquables par la beauté de leur feuillage, l'effet qu'elles produisent devient encore plus beau. Puis il ajoute : « Toutes les espèces de ce genre sont bulbeuses ; leurs feuilles sont généralement ensiformes, tantôt coloriées en joli vert, tantôt plus ou moins teintées de brun ou de couleur d'ambre. On les multiplie au moyen de caïeux, que quelques-unes produisent en abondance autour du bulbe principal, tandis que d'autres se prêtent moins à ce mode de multiplication. Ces caïeux doivent être détachés avant que l'oignon se mette en végétation. On les plante dans des pots moyens, remplis de mélange à parties égales de terre franche

sableuse et de terreau de feuilles. Une bâche, dans laquelle on puisse obtenir une bonne chaleur de fond et une température proportionnée dans l'air, convient parfaitement pour leur culture. Il faut les tenir à sec jusqu'à ce qu'on remarque des indices de végétation; alors on peut donner un peu d'eau avec quelques seringages de temps en temps. Au bout de cinq à six semaines, ils auront bien poussé, et il faudra leur donner des pots bien plus grands, bien drainés, avec un compost formé de deux tiers de terre franche sableuse pour un tiers de terreau de feuilles, et arroser peu jusqu'à ce qu'il commence à se produire de nouvelles racines. La température de la bâche doit être de 12 à 15 degrés centigrades. Pendant la nuit, on donne beaucoup d'air; on tient les plantes aussi près des verres que possible. Enfin, lorsque la saison du repos arrive, ce qui est indiqué par le changement graduel de couleur des feuilles, on cesse peu à peu les arrosements et les seringages. Lorsque les bulbes sont tout à fait au repos, on les transporte dans un endroit où l'atmosphère soit comparativement sèche et chaude, un lieu trop froid et humide étant toujours nuisible.

« Pour la seconde année, la manière de traiter ces plantes ressemble sous plusieurs rapports à ce qu'il a fallu faire la première année. Vers la fin de janvier ou le commencement de février, on change la couche superficielle de la terre des pots, qu'on transporte ensuite dans la bâche ou la serre destinée à les recevoir. On donne beaucoup d'air et peu d'eau; on tient la température à 10 degrès centigrades au maximum pendant la première quinzaine, après quoi on peut l'élever jusqu'à 13 et 15 degrés centigrades. Lorsque les feuilles sont assez bien développées, on peut rempoter dans des pots un peu plus grands et dans de bonne terre franche gazonnée, à laquelle on peut mêler du sable si elle est trop forte. Après ce rempotage, on tient modérément fermé, et de temps en temps on seringue ou bassine, donnant ainsi l'humidité nécessaire pour empêcher les plantes de se faner. Il faut arroser fort peu ou même pas du tout, jusqu'à ce que les racines aient bien pris possession de la terre, après quoi il faut le faire

abondamment. A partir de ce moment, un engrais liquide favorise beaucoup le développement du feuillage, ce qui contribue au grossissement de la bulbe. Il faut tenir les plantes en végétation pendant toute la saison. Lorsque les feuilles paraissent avoir presque cessé de remplir les fonctions qui leur sont dévolues, on met les plantes au pied d'un mur exposé au midi, sur une couche de cendres ou de toute autre matière qui empêche l'arrivée des vers; là les bulbes achèvent de se former ou de mûrir. Lorsqu'elles en sont arrivées là, il ne faut plus tarder à mettre les plantes dans le lieu qui leur est destiné pour l'hiver. L'année suivante, plusieurs des plus gros oignons devront fleurir; et en les chauffant les uns après les autres, on pourra se procurer une succession de fleurs pendant longtemps. Après la floraison, on leur donne les soins nécessaires pour qu'ils prennent de la force, et il ne reste plus ensuite qu'à les faire mûrir.

« M. Clevelands cite comme étant les plus beaux parmi les *Hippeastrum* :

« *Hippeastrum Achermannii.*
« *Hippeastrum pulcherrimum.*
« *Hippeastrum aulicum platypetalum.*
« *Hippeastrum atna.*
« *Hippeastrum delicatum.*
« *Hippeastrum elegans.*
« *Hippeastrum intermixtum platypetalum.*
« *Hippeastrum lineatum.*
« *Hippeastrum magnificum perfectum.*
« *Hippeastrum marginatum conspicuum.*
« *Hippeastrum marginatum venustum.*
« *Hippeastrum psittacinum vittatum.* »

Cette culture en pot peut être suivie par les horticulteurs et par les amateurs qui voudraient cultiver ce beau genre dans les appartements, sur les terrasses, etc.

Le savant botaniste et l'excellent praticien Jacques rend compte dans la *Revue horticole* d'une visite faite par lui à l'établissement horticole de feu Aimé Turlure, à Versailles, le 22 mars 1846.

« Le but principal de cette visite était surtout de voir sa culture des Amaryllidées. Malgré le grand nombre qu'il en possède, il n'y en avait que bien peu en fleurs à cette époque de l'année ; et ce ne sera guère que dans les premiers jours d'avril que ces plantes pourront se trouver en belle floraison, car dans ce moment plusieurs centaines marquent fleurs. Elles sont cultivées dans deux serres plutôt tempérées que chaudes; mais ce qui m'a particulièrement frappé, c'est la rusticité de quelques espèces, telles que celles qu'il nomme *tricolores,* ainsi que ses hybrides avec l'espèce à fleurs vertes (*viridiflora*), et de celle-ci avec la tricolore, ainsi que quelques autres dont les noms m'ont échappé.

« M. Turlure cultive ses *Amaryllis* de la manière suivante : A l'automne, dans une des serres froides, il fait une petite couche de feuilles qui a environ 8 décimètres de large sur 3 d'épaisseur; il la recouvre d'environ 1 décimètre de sable gris. Sur cette couche, qui n'a donné aucune chaleur, il place plusieurs centaines d'oignons d'*Amaryllis* de plusieurs variétés, mais de celles qu'on cultive habituellement en serre chaude. Ces oignons, obtenus de semis de deux ou trois ans, ont à peu près la grosseur d'une noix et s'enterrent dans le sable par-dessus le collet.

« Une autre expérience plus concluante encore, relativement à la rusticité de ces plantes, a été faite à la même époque. Un bout de planche du jardin a été creusé d'à peu près 15 à 16 centimètres, et ensuite rempli du même sable gris que celui mis sur la couche de la serre ; des oignons du même âge et des mêmes variétés y furent plantés comme les premiers, à la distance en tous sens de 6 à 9 centimètres, et toujours recouverts par-dessus le collet. A l'approche des premières gelées, la planche fut couverte d'une couche de feuilles, avec l'intention de l'augmenter graduellement, suivant l'intensité du froid, ce qui pourtant n'a pas été nécessaire cette année à cause de la douceur si remarquable de l'hiver. C'est donc avec grande satisfaction que j'ai vu, après avoir visité beaucoup de ces oignons, qu'ils étaient aussi

sains que ceux de la serre froide, et que pas un n'avait une seule tache de pourriture.

« Ces deux expériences me paraissent parfaitement concluantes. Ainsi, grâce aux soins et à la persévérance de M. Aimé Turlure, plusieurs espèces et variétés de ces belles plantes pourraient être élevées en plein air, comme l'*Amaryllis belladona*, jusqu'à l'époque où les oignons auront acquis assez de force pour fleurir et pourront être cultivés et placés dans les serres, dont elles feront un des plus beaux ornements. »

Voici maintenant la culture des *Amaryllis* adoptée et suivie par notre bien regretté confrère Aimé Turlure, dont Jacques vient de parler dans la note précédente. Nous espérons que les lecteurs nous sauront gré de la faire passer sous leurs yeux, persuadé que nous sommes qu'ils y trouveront plusieurs renseignements utiles. Elle est de cet amateur lui-même et intitulée : *Culture des Amaryllis*. Il la publia en 1846.

« Depuis dix ans que je cultive presque exclusivement les *Amaryllis*, j'ai entrepris cette culture sans guide, et ce n'est qu'à force d'essais et de tâtonnements que j'ai obtenu quelques succès. Éclairé par l'expérience, j'ai cru devoir consigner ici le résultat de mes observations et dire la réussite ou le non succès des diverses épreuves que j'ai tentées. Je n'ai pas la prétention de poser des principes absolus ni de dire qu'il faut faire comme moi, j'ai pensé seulement qu'il était bon, et dans l'intérêt des amateurs de la culture des *Amaryllis*, d'exposer ce que j'ai fait, et de donner connaissance du résultat de mes expériences.

CHAPITRE Ier. — *Soins à donner aux Amaryllis sous le rapport de la température.* — « On croit généralement que les *Amaryllis* doivent être cultivés en serre chaude ; l'expérience m'a démontré qu'on les cultive avec avantage en serre tempérée, et que ces plantes sont bien moins sensibles au froid qu'on ne le pense.

« Quelques espèces sont plus délicates que d'autres (*equestris, Broussonetii, reticulata, reginæ*, etc.) ; mais en prenant le soin de les placer dans la partie la plus chaude de la serre

tempérée, elles auront une température suffisante et prospèreront comme les autres.

« Je trouve plusieurs avantages à cultiver les *Amaryllis* en serre tempérée ; d'abord la dépense du combustible est bien moins grande, et ensuite les plantes n'y sont point rongées par les insectes comme elles le seraient en serre chaude.

« Elles entreront un peu plus tard sans doute en végétation, et la floraison n'est pas aussi hâtive, mais ce léger inconvénient est amplement compensé par la beauté et la vigueur de la végétation.

« J'ai de plus le grand avantage de pouvoir sortir les *Amaryllis* en même temps que les autres plantes d'orangerie, et de les laisser dehors jusqu'à la fin d'octobre.

« Une épreuve que j'ai faite bien involontairement m'a confirmé dans la pensée que les *Amaryllis* sont bien moins sensibles au froid qu'on ne le croit. A l'automne 1844, l'administration de la liste civile ne nous avait concédé que fort tard la faculté de ramasser dans les bois les feuilles que nous employons à Versailles pour couvrir nos châssis. Une gelée de 10 degrés Réaumur survint tout d'un coup, et mes châssis n'étaient garantis que par quelques mauvais paillassons. Pour surcroît de malheur, mon appareil de chauffage était dérangé et fonctionnait mal ; de sorte que j'ai trouvé le matin 5 degrés Réaumur au-dessous de zéro dans une serre où étaient placés un grand nombre d'*Amaryllis* en pot sur les tablettes, avec quelques autres plantes, comme *Gardenias*, *Heliotropes*, *Crassulas* et *Camellias*. Les *Gardenias* et *Camellias* ont beaucoup souffert ; les autres plantes ont péri. Quant aux *Amaryllis*, celles qui avaient leurs feuilles les ont perdues ; mais je ne me suis pas aperçu qu'un seul oignon ait souffert ; ceux qui avaient perdu leurs feuilles ont fleuri comme à l'ordinaire, mais sans feuilles ; et ceux qui n'avaient pas de feuilles encore en ont poussé en même temps que la hampe florale.

« Voyant que les *Amaryllis* avaient pu supporter presque sans inconvénient une température aussi basse, j'ai voulu essayer si elles pouvaient passer l'hiver en pleine terre avec

une couverture de feuilles, comme on le fait pour les *Amaryllis belladona.*

« J'ai fait une tranchée de 25 centimètres de profondeur, dans laquelle j'ai mis une couche de 10 centimètres de feuilles par dessus, un tiers de terre du sol, un tiers de sable gris et un tiers de terreau de feuilles bien mélangées.

« J'ai planté dans ce mélange cent vingt-cinq oignons en cinq espèces, provenant de mes semis au printemps 1845. Quoique l'été 1845 ait été froid et pluvieux, toutes ces plantes ont fort bien fait. A l'automne, je leur ai donné une couverture de feuilles, et voici le résultat :

« A la fin de février 1846, en présence de M. Jacques, jardinier du roi à Neuilly, j'ai découvert une partie de mes *Amaryllis* qui avaient ainsi passé l'hiver en pleine terre, et nous avons trouvé les oignons dans un parfait état de conservation.

« On me dira que cette épreuve n'est pas concluante, parce que pendant l'hiver 1845-46 le froid n'est descendu qu'à 6 degrés Réaumur, et pendant quelques jours seulement ; mais par contre, l'hiver a été fort humide, et je redoutais bien plus pour les oignons l'humidité que le froid. On peut, au moyen d'une couverture plus ou moins épaisse, préserver les plantes de la gelée ; mais cette couverture ne peut les garantir de l'humidité, et je craignais surtout la pourriture des oignons ; mais comme je l'ai dit, ils n'en ont pas souffert, et les cent vingt-cinq oignons sont aujourd'hui en parfait état et offrent une végétation plus vigoureuse que ceux du même âge et des mêmes espèces qui ont passé l'hiver sous châssis ou en pot dans la serre froide ou tempérée. Ils fleurissent un peu plus tard sans doute, mais ceci importe peu, et je crois même qu'il est plus avantageux qu'ils fleurissent fin d'avril que fin de mars.

« Je dois ajouter que quand les *Amaryllis* s'apprêtent à fleurir, il faut leur épargner autant que possible les grandes variations de température, et surtout ne pas les passer d'une serre dans une autre à température plus basse. J'ai été conduit à faire cette observation parce que je voulais retarder un

certain nombre d'*Amaryllis*, que je me proposais, en 1843 et 1845, de présenter à l'exposition de la Société royale d'horticulture. Je passai donc les *Amaryllis* d'une serre tempérée dans une serre froide, et voici ce qui en est résulté : beaucoup de hampes florales se sont arrêtées dans leur développement ; quelques-unes ont mal fleuri, et d'autres ont même pourri sans fleurir.

« On peut au contraire, sans inconvénient, passer l'*Amaryllis* d'une serre dans une autre plus chaude ; la fleur se développe plus promptement ; mais le mieux, c'est de ne pas les changer de place, même dans la serre, c'est-à-dire de ne pas les mettre sur des rayons plus bas que ceux sur lesquels elles ont montré leur disposition à fleurir. »

Une méthode employée au Muséum viendrait appuyer ce que dit Aimé Turlure. Ainsi on ferait passer l'hiver à ces mêmes espèces dans un des tambours des serres, sur un gradin, sans leur donner une goutte d'eau. En février et mars, on les rentre dans la serre chaude, où elles fleurissent à merveille ; on ne les retire de terre que pour les rempoter en décembre. Malgré l'absence complète d'arrosements, ces plantes fleurissent quelquefois en janvier et février ; après la floraison, on les met dehors à mi-ombre jusqu'à la fin de septembre ; souvent on couche les pots afin de garantir les oignons d'un excès d'humidité. Turlure continue :

Chapitre II. — *Soins à donner aux Amaryllis sous le rapport de la terre et du rempotage*. — « *De la terre.* J'ai fait de nombreux essais pour trouver la terre la plus convenable à la culture des *Amaryllis*. En voici le résultat :

« *Premier essai.* Un tiers de terre franche, un tiers de sable gris, un tiers de terre à oranger, plus une légère portion de sel marin. Mauvais résultat.

« *Deuxième essai.* Un tiers de terre de bruyère, un tiers de terre franche, un sixième de poudrette et un sixième de terre à oranger. Mauvais résultat.

« *Troisième essai.* Moitié de terre à oranger, moitié de sable gris, avec un peu de sel. Mauvais résultat.

« *Quatrième essai.* Terre de bruyère pure. Bon résultat.

« *Cinquième essai.* Terre de bruyère avec addition d'un peu de sel. Trois oignons sur quatre ont bien réussi ; le quatrième a fondu.

« *Sixième essai.* Terre franche pure. Mauvais résultat.

« *Septième essai.* Terre franche avec un peu de sel. Mauvais résultat.

« *Huitième essai.* Sable gris pur. Résultat satisfaisant.

« *Neuvième essai.* Sable gris pur, avec addition d'un peu de sel. Mauvais résultat.

« *Dixième essai.* Moitié terreau de feuilles, moitié terre franche. Résultat médiocre.

« *Onzième essai.* Moitié terre de bruyère, moitié terre franche. Mauvais résultat.

« *Douzième essai.* Un tiers de terre de bruyère, un tiers de terreau de feuilles, un tiers de sable gris. Très-bon résultat.

« Je me suis donc arrêté à cette dernière composition de terre, que j'emploie pour la culture de tous mes oignons en pots, et j'ai lieu de me féliciter journellement du résultat que j'en obtiens.

« Les éléments de ce mélange sont à la portée de tous les horticulteurs, et je dois conclure de mes diverses épreuves que c'est celui qui offre le plus de chances de succès et le plus d'économie. Pour les oignons plantés en terre, j'ai reconnu que moitié de terreau de feuilles et moitié de sable gris est le mélange le plus convenable.

« On pourrait sans doute multiplier les épreuves et les pousser plus loin, mais outre que le résultat est toujours long à attendre, il faut pour se livrer à ces expériences avoir un grand nombre d'oignons disponibles, et ne pas craindre d'en sacrifier, comme je l'ai fait, une grande quantité, même pour faire des observations dont on n'espère pas un bon résultat.

« Comme on ne se procure pas facilement de la terre de bruyère dans certains pays, je dois encore prévenir les amateurs que je me suis servi de sable pur (huitième essai) pour empoter cent oignons ; je les ai placés : un tiers sous châssis,

un tiers dans la serre tempérée, et un tiers à l'air libre pendant la belle saison et dans diverses parties du jardin.

« Ceux placés sous châssis ont bien fait: la végétation en était belle; la mousse, qui s'est bientôt développée sur le sable, contribuait à le tenir frais, et les pots n'exigeaient pas de fréquents arrosements.

« Ceux placés dans la serre ont presque aussi bien fait.

« Ceux placés à l'air libre ont moins bien réussi; l'air et le soleil desséchaient la bulbe rapidement, ce qui nécessitait de fréquents arrosements qui, quoique faits avec précaution, dégradaient l'oignon et mettaient les racines à nu. D'où je conclus qu'à défaut de terre de bruyère et de terreau de feuilles on peut cultiver les *Amaryllis* en sable pur, prenant le soin de mettre sur le sable un lit de mousse, ou laisser venir la mousse naturellement. J'en ai eu un assez bon nombre qui a fleuri ainsi.

« *Du rempotage*. Les *Amaryllis* ont deux sèves lorsqu'elles sont cultivées en serre tempérée : la première sève se fait de janvier à mai, la deuxième d'août en octobre et quelquefois même un peu plus tard. Pendant le repos, elles perdent quelques-unes des feuilles des sèves précédentes, et c'est le moment que je choisis pour les rempoter. Si la motte est petite et qu'on n'ait qu'à la placer dans un pot plus grand, l'opération est facile, et je ne m'y arrêterai pas; si au contraire, après plusieurs rempotages, l'oignon se trouve avoir une motte assez forte, et que je ne veuille pas lui donner un pot plus grand, voici comment j'opère :

« Après la floraison et dans le courant de juin, je démotte entièrement les oignons, je coupe toutes leurs racines à la longueur de 7 à 8 centimètres, et je rempote sans autre soin et sans autre précaution. J'ai remarqué, en examinant les racines quelque temps après le rempotage, que celles qui avaient été ainsi coupées s'étaient ramifiées à l'infini. L'oignon perd quelques-unes de ses feuilles; mais il ne tarde pas à en pousser d'autres. J'avais essayé d'abord de conserver les racines dans toute leur longueur; mais cela ne m'a donné que de mauvais résultats. En effet, les racines se

ramassent en paquets; beaucoup d'entre elles pourrissent et font pourrir les autres; l'oignon en souffre beaucoup et a de la peine à se remettre, de sorte que l'année suivante il fleurit tard et mal. J'ai laissé quelques oignons mères pendant deux ans sans rempotage; mais leur végétation était moins belle que celle des oignons qui avaient été rempotés.

« Quant aux jeunes oignons qui n'ont pas encore fleuri, je les rempote à la fin de septembre, prenant la précaution de ne pas les arroser après le rempotage; je ne les arrose que lorsqu'ils commencent à pousser, et avec ménagement. Les pots que j'emploie pour les plus forts oignons sont de 20 centimètres; mais j'ai des oignons qui sont dans des pots beaucoup plus petits, et qui me donnent deux hampes portant quatre fleurs chacune.

« Si on pouvait mettre l'oignon en pleine terre dans une serre tempérée ou sous châssis, et l'y laisser, cela vaudrait mieux que le meilleur rempotage, il est aisé de le comprendre. Néanmoins j'ai remarqué que les oignons cultivés en pots étaient plus précoces.

« J'ai remarqué qu'il est avantageux de placer l'oignon sur la terre du pot sans l'enterrer aucunement; par ce moyen, il est moins exposé à la pourriture. L'espace entier qu'offre la cavité du pot reste libre pour les racines; si l'on veut placer un tuteur, on peut le faire sans blesser l'oignon, qui profite d'ailleurs directement de la chaleur ambiante. Un soin que je regarde comme fort important, c'est de laisser autour de l'oignon les squames desséchées, qui le garantissent des coups de soleil et des influences extérieures quelconques.

« Il faut observer soigneusement de ne donner aux oignons cultivés en pots que la quantité d'eau qui leur est nécessaire, c'est-à-dire qu'on doit les arroser convenablement quand ils sont en sève et qu'ils s'apprêtent à fleurir, en ayant toujours soin de remarquer si la terre s'égoutte bien; mais quand au contraire les oignons sont en repos, il ne faut leur donner que très-peu d'eau, juste ce qu'il leur en faut pour empêcher que les racines ne se dessèchent pas, ce qui retarderait l'oignon d'une sève et peut-être d'une floraison.

« Après avoir pris tous ces soins, si on voit un oignon ne pas pousser comme les autres, il ne faut pas hésiter à le dépoter ; s'il arrive que ses racines ne soient pas bien portantes et qu'il ait quelques parties menacées de pourriture, on le nettoie bien, on le met sur la terre et on le laisse sécher ; et lorsqu'on voit que de nouveaux mamelons de racines se développent, on le redresse, on le place sur la terre dans un petit pot, ayant soin de ne pas l'enterrer ; on lui donne de temps en temps un léger bassinage ; bientôt ses racines auront garni le pot, et l'oignon sera sauvé. Si pourtant le cœur était pourri, le mal serait sans remède ; mais les parties saines de l'oignon pourraient encore développer des caïeux. J'en ai fait l'épreuve sur des oignons venant de l'Amérique, qui se sont ainsi régénérés, quoiqu'ils eussent beaucoup souffert.

« Quant aux soins généraux à donner aux *Amaryllis* en pots, ils ne diffèrent pas de ceux à donner à toutes les autres plantes ; mais on doit, je le répète, veiller assidûment à ce que l'eau des arrosements et de la pluie s'égoutte bien ; c'est là le soin principal et auquel on doit s'attacher avec le plus d'attention. »

CHAPITRE III. — *De la Multiplication.* — « L'*Amaryllis* donne peu de caïeux ; j'ai des oignons depuis dix ans qui ne m'en ont pas produit un seul. Il faut donc avoir recours aux semis pour les multiplier. L'*Amaryllis* livrée à elle-même donne rarement de la graine, et il devient nécessaire d'aider à sa fécondation naturelle, ou même d'avoir recours à une fécondation artificielle, de laquelle on puisse attendre les hybrides ou des variétés. Je n'entrerai pas dans le détail de cette opération, fort simple dans l'un et l'autre cas, et que l'on pratique sur l'*Amaryllis* comme sur les autres plantes. Quand les graines sont mûres, la capsule qui les contient s'entr'ouvre ; on doit alors les laisser pendant quelques jours exposées à l'air pour les sécher un peu, et les semer aussitôt après. Or voici comment, après plusieurs essais, j'ai reconnu qu'il convient d'opérer :

« Dès que la graine bien mûre est suffisamment sèche, je la place sur la terre de bruyère, dans une terrine ou un pot

bien évasé; je la couvre d'un demi-centimètre de même terre, et je donne un bon bassinage avec la pomme d'un arrosoir bien fin; je place ensuite les terrines sous un châssis; je répète le bassinage chaque jour plus ou moins abondamment, suivant le besoin, afin d'entretenir la terre humide et d'empêcher la superficie de s'encroûter. On s'aperçoit que les graines germent lorsque l'on voit la superficie de la terre se bomber. Il est alors nécessaire de venir au secours des jeunes embryons, surtout si les arrosements ont formé une croûte sur la surface de la terre, ce qui arrive fréquemment. A cet effet, on doit briser la croûte qui se trouve soulevée tout autour de chaque graine avec un morceau de bois un peu aiguisé, mais pas trop pointu. Cependant, afin d'éviter de blesser les jeunes plantes, et quand la terre ainsi brisée est retombée sur les semences, on donne une mouillure pour la fixer. Je recommande ces soins comme indispensables pour arriver à un bon résultat.

« Quand le semis est sorti de terre, je le place sous châssis le plus près possible du verre, je donne de l'air et j'ombre chaque jour. A l'automne, je place les terrines dans l'endroit le plus froid d'une serre froide, afin d'arrêter la végétation, et je n'arrose que fort peu, et seulement afin que les feuilles des jeunes plantes ne se dessèchent pas toutes. Ces précautions sont nécessaires, car sans cela les jeunes plantes fondraient en grande partie à force de pousser. Au printemps suivant, c'est-à-dire vers la fin de mars, je mets les jeunes oignons en pleine terre, sans supprimer aucune racine, dans un mélange de moitié terreau de feuilles et moitié de sable gris; je les espace à 4 centimètres et par lignes, et je remets le châssis dessus, jusqu'à ce que les gelées ne soient plus à craindre. Les oignons passent ainsi l'été et l'hiver suivant, et enfin au printemps de leur troisième année je les mets en pots ou en pleine terre, mais sur des lignes plus espacées, suivant leur force; dès lors je les traite comme des plantes faites, et je remarque que moyennement ils fleurissent dans leur quatrième année.

« On a extrait du genre *Amaryllis* le genre *Hippeastrum*.

Je ne m'arrêterai pas à donner les différences qui existent entre ces deux genres et qui les ont fait séparer; mais voici quelques observations que j'ai faites sur leur manière respective de végéter.

« Les racines des *Hippeastrum* rampent toujours à la superficie de la terre du pot où ils sont cultivés, et elles tendent même à en sortir; les oignons, encore plus que ceux des *Amaryllis*, demandent absolument à ne pas être enterrés; on doit seulement poser leur couronne sur la terre. J'ai fait plusieurs essais à cet égard, et les oignons que j'avais enterrés complètement, après avoir langui pendant quelque temps, ont fini par pourrir.

« L'*Hippeastrum* est bien plus précoce que l'*Amaryllis*, et dès le mois de novembre la première sève est en activité. Il n'est pas rare de le voir fleurir en décembre, et ordinairement il fleurit en janvier. A part ces légères différences, je traite l'*Hippeastrum* comme l'*Amaryllis* pour ce qui regarde les soins de toute sorte. »

On le voit, pour multiplier les *Amaryllis* et pour obtenir de nouvelles et nombreuses variétés, notre regretté confrère Aimé Turlure avait recours aux semis. C'est par ces moyens qu'il est parvenu à réunir des centaines de plantes dans ce beau genre, si différentes par leur forme, par la couleur des fleurs et par leur taille plus ou moins élevée, ainsi que par l'époque plus ou moins avancée ou retardée de leur floraison. Ce grand amateur d'Amaryllidées ne vivait que pour ces plantes, qu'il regardait à juste titre comme les premières des jardins, des serres froides et tempérées. C'est aussi par des procédés analogues aux siens et semblables à ceux indiqués, suivis et pratiqués avec autant de succès, de zèle et d'intelligence par MM. Boëlens et fils, que M. de Belleyme, amateur à Paris, était parvenu à réunir déjà en 1856 environ cent cinquante variétés d'*Amaryllis* et d'*Hippeastrum* de toute provenance, parmi lesquels nous citerons particulièrement les espèces et variétés suivantes :

1° Dans la série des fonds blancs provenant de l'*Amaryllis vittata* :

Held Van Niewport, fond blanc strié et jaspé de pourpre.

Madame de Belleyme.

Madame Lemichez.

Belle d'Épernay.

Alma.

2° Dans la série provenant de l'*Amaryllis Brasiliensis* :

Gloria rubrorum, magnifique variété rouge foncé.

Raphael, beau rouge rayé de blanc.

Morinda, rouge clair.

Gloria rubrum.

Amélie, couleur vermillon.

Darksiana elegans, fond rouge rayé blanc.

3° Dans la série provenant de l'*Amaryllis equestris* :

Roi des Belges, fond vermillon.

4° Dans la série provenant de l'*Amaryllis sprekelia formosissima* :

Les nos 132 et 241, fond rouge carmin foncé, à bandes noires au milieu des pétales.

Ce qui est de bon augure pour nous, et qui doit l'être encore plus pour les amateurs d'Amaryllidées, c'est l'annonce depuis quelque temps, sur certains catalogues marchands, de la mise en vente des graines d'*Amaryllis* et d'*Hippeastrum*. C'est là un progrès que nous nous plaisons à constater, qui favorisera singulièrement les tentatives de semis dans toutes les parties de l'Europe, là surtout où la fructification de ces belles plantes est assez difficile à se faire.

HYACINTHUS **Orientalis,** L., Jacinthe d'Orient. Le nom de *Jacinthe* n'est guère usité qu'en France, car en Hollande, en Belgique et ailleurs, on lui a conservé le nom de *Hyacinthe,* tel que les mythologues, les historiens et les poètes de tous les temps l'ont écrit. Ce genre, l'un des plus beaux et des plus séduisants de la famille des Liliacées, serait originaire d'Orient, selon les uns, et selon les autres de la Perse, de l'Asie-Mineure et de la Grèce. Ainsi sa véritable patrie, sa couleur primitive et la date de son importation en Europe, si tant est qu'elle soit d'origine orientale, sont en tous points contestables; aucun linguiste ne l'affirme, et les

nombreux traducteurs possédant à fond les langues grecque et latine n'ont rien trouvé dans les anciens auteurs qui puisse nous fixer d'une manière sûre et certaine sur ces trois intéressantes questions. Nous qui souvent ne pensons pas comme tout le monde, nous la croyons d'origine italienne, et nous pensons que sa première couleur était blanche. Nous ne garantissons pas cette opinion, qui n'est en rapport avec celle d'aucun des auteurs qui ont écrit sur la Jacinthe; mais d'une part nous pourrions fonder notre hypothèse sur ce qu'en dit Virgile dans plusieurs de ses *Églogues*, et sur le coup de palet lancé par Apollon qui vint frapper la tête du jeune *Hyacinthus*, auquel ce coup n'était pas destiné, et qui fut mortellement blessé. C'est donc à Zéphyre, qui détourna le palet, qu'il faut attribuer la mort d'Hyacinthe, lequel fut changé par Apollon en une fleur ayant la forme *de celle du Lis*, et qui, de blanche qu'elle était primitivement, devint immédiatement rouge, après avoir été teintée du sang d'Hyacinthe. Nous n'affirmons rien; nous nous bornons à émettre une opinion qui pourra être modifiée selon les diverses circonstances et les observations qui ne manqueront pas de nous être faites par les amateurs qui voudront bien se donner la peine de lire ce petit travail. Rappelons cependant que, suivant certains auteurs, la couleur primitive de la Jacinthe était rouge, et suivant d'autres qu'elle était bleue.

Quant à l'introduction de la Jacinthe en Hollande, elle ne remonte pas au-delà du XVIe siècle. Quelqu'un nous a affirmé que cette culture datait de l'époque où un navire génois était venu s'échouer sur les côtes néerlandaises, chargé d'une cargaison d'oignons et de produits d'Italie de tous les genres. Les caisses contenant les oignons furent à la fin ouvertes par les lames de la mer; les bulbes, jetées par les vagues sur le rivage, s'y implantèrent et y végétèrent spontanément. Les Hollandais, en bons observateurs et très-amateurs de plantes, remarquant la beauté de leurs fleurs et l'odeur suave qui s'en exhalait, ne tardèrent pas à les cultiver, et peu à peu ils en firent l'objet d'un commerce considérable.

D'un autre côté, Loudon dit que c'est en allant faire le commerce sur les côtes orientales de la Méditerranée et dans l'Archipel qu'ils en rapportèrent les oignons de Jacinthes. Tout cela est possible; c'est au lecteur à apprécier les deux versions et à choisir entre elles. Nous n'appuierons ni l'une, ni l'autre. Quoi qu'il en soit, les habitants de Harlem et des environs de cette ville ont su tirer depuis longtemps un parti considérable des oignons de Jacinthes, et il faut convenir qu'aucun peuple d'Europe ne les a égalés dans cette culture, qui est à peu près oubliée en France. Cependant plus d'un horticulteur a trouvé dans cette seule spécialité le moyen d'amasser une fortune considérable.

Afin d'éclairer les amateurs de jolies plantes printanières, et la Jacinthe doit être au premier rang, nous allons entrer dans quelques détails sur la culture de la Jacinthe et sur les moyens faciles de reproduction, par la voie des semis et par la séparation de ses caïeux. On verra par ce qui va suivre que ces oignons peuvent être cultivés en France avec autant de succès qu'en Hollande, que l'on dit à tort être leur patrie. Depuis plus de cinquante ans, nous nous en occupons avec une persévérance rare, et nous pouvons affirmer aujourd'hui qu'avec des soins, des composts au besoin, et sous un climat favorable à leur végétation et à leur floraison, on obtiendra d'aussi beaux résultats qu'en Hollande. Pour nous, cela ne fait aucun doute, car comment pourrait-il en être autrement dans un pays aussi riche que le nôtre en climats variés, en altitudes, comme par la diversité des sols et des expositions, entre lesquels on n'a que l'embarras du choix ?

Culture de la Jacinthe.

Préparation du sol. Notre terrain d'Hanneucourt n'étant pas cependant des plus propices pour y cultiver les Jacinthes, nous avons recours annuellement à un compost que nous préparons ainsi quelque temps à l'avance :

Un tiers de terre du sol;

Un tiers de terre de bruyère ou de sable gris ou noir;

Un tiers de fumier de vache bien consommé.

A Paris, en 1838 et les années suivantes, nous faisions un mélange qui différait un peu de celui d'Hanneucourt, parce que la terre du jardin convenait, même seule, à la culture de la Jacinthe. Voici néanmoins de quoi se composait ce mélange, fait six mois ou un an à l'avance :

Un cinquième de terre de bruyère ;

Un cinquième de terreau consommé de fumier de vache ;

Trois cinquièmes de terre prise à la superficie du sol.

Ce mélange, remué à la pelle et passé à la claie, comme cela est indispensable, était laissé en tas jusqu'au moment de s'en servir. Il nous servait aussi pour la culture en pot.

Et quand on peut faire ce compost un an ou deux, et même trois ans à l'avance, il n'en est que meilleur, non seulement pour la végétation et la floraison des Jacinthes, mais encore pour la beauté et la conservation des oignons, ce qui est le point capital et souvent l'échec des amateurs.

Le sol de notre jardin d'Hanneucourt convient donc assez néanmoins à la culture de la Jacinthe ; la graine tombant des capsules y lève et y croît naturellement, sans aucuns soins de notre part. Sous des massifs d'arbres, nous en avons plusieurs provenant de semis naturels datant de plus de quinze ans, et qui nous donnent tous les printemps de très-jolies fleurs. Si donc notre couche végétale était composée de sable pur, nous pourrions aisément nous dispenser des composts auxquels nous sommes souvent forcé d'avoir recours.

Nous plantons de deux manières : la première consiste à ouvrir des rayons à la pioche, larges de 10 à 12 centimètres et profonds de 16 à 20. Nous répandons au fond de ces rayons environ 6 centimètres de notre mélange de terre, sur lequel nous plaçons les oignons à la main, en les pressant un peu pour bien les assujettir et pour les maintenir dans une direction verticale, ou pour les incliner légèrement, de manière que la partie supérieure regarde le soleil levant. Cette inclinaison de la plante a pour but de la préserver de l'humidité, qui fait quelquefois pourrir les oignons en terre, en s'entroduisant entre les tuniques. Une fois les oignons bien

fixés, on répand dessus une nouvelle couche de la même terre composée jusqu'au niveau du sol, puis ensuite on procède à l'ouverture du rayon suivant. Dans une planche de 1m 30 de large, nous ouvrons cinq ou six petites tranchées; le plus souvent le nombre est de cinq; les oignons, dans le rang, sont séparés de 25 centimètres environ. La planche terminée, nous donnons un coup de râteau pour égaliser le sol; on passe également le râteau entre chaque planche pour marquer les sentiers, puis nous attendons la floraison.

Lorsque nous sommes abondamment pourvu de terre mélangée, notre deuxième méthode de plantation est plus radicale que la première. Nous traçons nos planches, qui ont toujours 1m 30 de largeur; nous enlevons totalement le dessus du sol, jusqu'à la profondeur de 25 à 30 centimètres; nous établissons alors une couche qui n'a pas moins de 10 centimètres d'épaisseur, toujours de notre compost; nous traçons cinq lignes à la surface après qu'elle a été nivelée, et nous plaçons nos oignons sur la ligne avec les mêmes précautions; nous les couvrons ensuite de 15 à 20 centimètres de terre semblable, puis nous égalisons le terrain comme dans la plantation en rayons. Avec cette épaisseur de terre sur les bulbes, nous sommes dispensé de toute espèce de couverture pendant l'hiver. Nous nous en trouvons bien, car dans certaines années, avec un paillis, il nous est arrivé de perdre notre floraison. Cette protection, lorsqu'on la supprime, et qu'il survient des gelées inattendues, a pour grave inconvénient d'attendrir les feuilles et les fleurs, de les rendre frileuses, et d'occasionner leur perte aux premiers froids qui succèdent à l'enlèvement de la couverture. Nous préférons ne leur donner aucun abri pendant l'hiver, et avoir des plantes vigoureuses non susceptibles d'être atteintes par les gelées printanières. Par cette culture, nous pouvons affirmer avoir eu des floraisons aussi belles, aussi variées qu'on les obtient en Hollande. Il est juste d'ajouter que notre sol est naturellement sain et chaud, et que dans ces conditions nous ne craignons pas la pourriture; nous aurions plutôt à

nous défendre contre la carie sèche. Nous plantons toujours depuis le 1er novembre jusqu'au 15 décembre, pour deux raisons : la première, c'est qu'à cette époque il est plus facile de reconnaître les oignons sains, et qu'ensuite la végétation se trouvant un peu retardée est moins exposée aux fortes gelées de l'hiver, et même à celles du mois de février. La floraison a lieu tous les ans chez nous dans la deuxième quinzaine de mars, et elle se prolonge souvent jusqu'à la mi-avril; les plus hâtives commencent à montrer leurs fleurs à partir du 20 février, et les variétés tardives, qui sont ordinairement à fleurs doubles, terminent la floraison dans les derniers jours d'avril et le commencement de mai. On le voit, ce genre est si varié, qu'il peut offrir pendant environ trois mois, à l'air libre, les premières jouissances du printemps.

Afin d'obtenir à peu de frais et chez soi une nombreuse et riche collection de Jacinthes, on devra, pendant la floraison, marquer chacune des plus belles variétés dans toutes les couleurs. Aussitôt que les capsules commencent à jaunir, nous coupons les hampes, et nous les faisons sécher à l'ombre. Nous faisons la récolte, selon les années et les variétés plus ou moins hâtives, depuis la fin de mai jusqu'à la fin de juin. Si on ne surveille pas la cueillette, les capsules s'ouvrent; les graines qui s'en détachent facilement tombent à terre, où il devient difficile de les saisir. Il est vrai qu'elles germent sur le sol, et qu'on peut les y laisser croître à leur aise pour ne les relever que deux ou trois mois après; mais ce moyen ne peut satisfaire qu'imparfaitement celui qui veut établir des semis par ordre de couleur, ce que nous ne manquons jamais de faire. Cependant nos plus forts semis se font en mélange de toutes couleurs réunies. Aussitôt la défloraison, il faudra supprimer les hampes dont on ne voudra pas récolter les graines, afin d'éviter que les oignons s'épuisent inutilement.

Nous semons à deux époques de l'année : en octobre, novembre et décembre, et dans les mois de février et de mars, jamais plus tard. Nous ouvrons à la binette, dans des planches

de 1m 30 de largeur, cinq petits rayons profonds de 2 à 3 centimètres dans le sol bien préparé à l'avance, mais qui n'a pas reçu de fumier l'année du semis; nous répandons au fond de chaque rayon une légère couche de terre de bruyère, épaisse d'environ 1 centimètre; nous semons nos graines sur ce nouveau sol, et nous les tassons fortement avec le dos de la binette, qui est de la largeur du rayon. Cela terminé, nous recouvrons les semences de 2 ou 3 centimètres de la même terre, puis nous arrosons fortement, soit à l'automne, soit au printemps. On devra surveiller avec assez de soin les jeunes semis dès la fin de janvier, car il arrive très-souvent que les gelées les déchaussent, et alors il devient urgent de répandre légèrement avec la main un peu de terre de bruyère ou de terre composée, pour éviter les coups de soleil, qui feraient un tort considérable aux jeunes embryons. On arrose copieusement ensuite et toutes les fois que la surface du terrain se dessèche, et on continue ainsi jusque dans la dernière quinzaine de mai, époque à laquelle la végétation cesse. La feuille unique, qui alors jaunit et se flétrit, annonce qu'il est nécessaire de laisser ces jeunes semis au repos. Ce que nous indiquons ici pour les soins à donner aux semis de Jacinthes peut s'appliquer à ceux des Couronnes impériales, des Crocus, des Tulipes, des Perce-Neige, etc., voire même aux Lis, car nous avons semé de la même manière des graines de Lis Martagon de Pomponne, qui ont parfaitement levé.

Pendant que nos petits oignons de Jacinthes se reposent, nous leur donnons quelques légers binages durant l'été, et vers le mois de septembre ou d'octobre nous couvrons le sol dans lequel ils sont semés d'une couche de sable noir ou gris, de 3 ou quatre centimètres environ. Cette précaution a pour but de rechausser les jeunes oignons que les vers ou lombrics auraient pu attirer à la surface, et d'empêcher les mauvaises herbes de croître sur les planches. Cela doit avoir lieu tous les ans, jusqu'à ce qu'on les enlève de terre pour les planter dans d'autres planches, où on doit les voir fleurir et les collectionner ensuite, s'il y a lieu. Nous ne relevons nos

jeunes oignons de semis qu'au bout de la quatrième et cinquième année; nous avons remarqué que si on les arrache chaque été, la petitesse des oignons en fait perdre une grande partie qui reste dans le sol, et que malgré les soins les plus minutieux, l'œil le plus exercé ne peut les apercevoir tous. Les graines de Jacinthes conservent leur faculté germinative pendant deux ans; celles qui prennent leur troisième année ne lèvent que dans une proportion relativement minime; dans les rayons, la plus grande partie lève l'année même, mais il en sort encore la seconde et la troisième. Sous ce rapport, il est donc nécessaire de ne pas arracher les jeunes oignons de semis dès la première année. Les personnes qui donnent ce conseil n'ont évidemment jamais semé de Jacinthes, ou elles n'ont pas observé ni suivi de près leurs expériences.

Il est impossible d'établir de différence sensible entre les couleurs si diverses par l'examen de la semence; elles se ressemblent toutes en *couleur*, en *grosseur* et en *forme*, à quelques exceptions près, néanmoins, en ce qui touche la densité. Voici le résultat obtenu en 1860 sur des plantes provenant de nos semis en 1853 et 1854 : le mélange des graines récoltées sur des Jacinthes à fleurs jaunes a donné en poids 58 graines au gramme; les bleues également en mélange en ont donné 55; les roses et rouges 50; les graines de Jacinthes simples, dites *Passe-Tout blanc*, ont donné 48 graines au gramme, tandis qu'un lot de semences que nous avions fait venir de la Hollande en a offert 61. A quoi cela tient-il? Nous n'avons jamais pu nous expliquer ces différences.

En général, une couleur ne se reproduit pas toujours exactement par le semis; c'est à peine si elle reparaît dans la proportion de 50 pour 100; les jaunes se régénèrent dans une plus grande proportion; les plus variables sont les blanches. Et malgré cette observation, nous devons signaler ici un semis de Jacinthe *Passe-Tout blanc*, dont toutes les plantes ont eu les fleurs blanches, et parmi lesquelles il s'en est trouvé une à cœur rosé. Les Jacinthes à fleurs doubles et pleines ne

donnent pas de graines. Malgré cette règle, nous en avons recueilli plusieurs fois sur celle dite le *Bouquet tendre*, l'une des plus belles et des plus précieuses ; nous avons semé ces graines séparément, et à la floraison elles ne nous donnèrent que des Jacinthes à fleurs simples, mais belles et de diverses couleurs. Il n'existe non plus aucune différence apparente à l'œil entre les graines de Jacinthes simples et celles des doubles.

Les Jacinthes de semis ne commencent à fleurir qu'à la troisième feuille, dans la proportion de 1 pour 100, plutôt moins que plus ; la hampe est grêle, et porte à la partie supérieure un ou deux petits grelots informes et incolores ; à la quatrième année, elles en donnent environ 20 pour 100 ; à la cinquième, on peut les évaluer de 50 à 60 pour 100. Ce n'est qu'à la sixième et septième feuille, ou année, que la floraison est pour ainsi dire complète ; plusieurs de nos semis ne fleurissent qu'à la huitième année ; les nuances et tous leurs détails, qui sont à l'infini, ne se fixent définitivement qu'à la sixième et septième feuille ; alors on peut les cataloguer et les cultiver en collections, après avoir pu juger de leur coloris, de leur forme et de l'ampleur de leurs fleurons.

Il faut donc que le semeur soit doué d'une grande patience et d'une persévérance à toute épreuve. Nous qui avons semé tous les genres de plantes bulbeuses et tous les arbres fruitiers, nous savons plus que beaucoup d'autres tous les ennuis que l'on éprouve ; mais aussi nous connaissons toutes les sensations agréables que l'on ressent à l'aspect d'une fleur nouvelle ou d'un fruit nouveau que personne ne possède : on l'aime comme son enfant, et quand parfois — cela se voit trop fréquemment — un accident imprévu lui arrive et le fait disparaître de votre culture ou de vos collections, ce sont de véritables angoisses que rien ne saurait peindre ni décrire. Il faut être semeur pour le comprendre et le bien sentir ; mais heureusement un autre survient : on le trouve plus beau, et il vous fait oublier celui que l'on a perdu. Il en est ainsi de la vie : la mort est dans la nature, et il faut s'y résigner en attendant que votre tour arrive. Le métier de

semeur demande donc une très-grande dose de philosophie de la part de ceux qui se livrent à cet agréable délassement. Parmi les *Jacinthes hâtives* qui montrent en pleine terre leurs fleurs à la fin de février, nous avons toujours remarqué les *bleu clair* et les blanches; les rouges et les bleu foncé ne viennent qu'après; les jaunes sont les plus tardives; nous avons des bleu clair qui fleurissent avant la *Jacinthe romaine* (*Hyacinthus romanus*), à laquelle nos botanistes viennent de donner le nom scientifique de *Bellevalia romana*.

Nous engageons les amateurs du magnifique genre Jacinthe à semer tous les ans, car il est à notre connaissance que toutes les années ne sont pas favorables pour l'obtention de gains remarquables; quoique semées dans le même sol, sous le même climat, aux mêmes époques et ayant reçu les mêmes soins, les graines ne donnent pas toujours le même résultat. Ainsi nous avons constaté que les semis faits en 1852 et 1855 ne nous donnèrent pas une plante remarquable, tandis que ceux de 1853 et 1854 nous permirent d'en cataloguer près de 550, qui pouvaient rivaliser en coloris et en force avec celles venues annuellement de la Hollande. Ce succès était d'autant plus inespéré, que nous ne comptions guère que 2,500 oignons en tout. Amour paternel à part, nous croyons être en droit de dire et d'affirmer que nos floraisons ont chaque printemps quelque mérite, et sans vanité, nous en appelons à la connaissance spéciale de MM. Rouillard, Ryfkogel et Jacquin aîné, commissaires nommés par la Société impériale d'horticulture pour venir les visiter. La commission ainsi composée, on en remarqua 53 comme plantes d'élite. Si nous comparons ces belles Jacinthes avec celles que nous avons souvent admirées à l'Exposition universelle de 1867, envoyées par les Hollandais, nous avons la prétention de croire que les 53 qui ont fixé l'attention des commissaires venus chez nous étaient en somme aussi belles et peut-être plus belles que celles qui figuraient au Champ-de-Mars. Plusieurs personnes qui ont vu nos Jacinthes et celles de l'Exposition universelle partageaient cet avis, et ce n'était pas par pure cour-

toisie, nous en sommes convaincu. Jamais nous n'en avons reçu directement de la Hollande qui nous aient donné d'aussi belles et d'aussi fortes pyramides. C'est donc un nouvel encouragement pour les semeurs présents et futurs. Une de nos plus belles conquêtes était *Madame Bossin*, d'un superbe bleu violet, simple, qui ne portait pas moins de 200 fleurons bien faits sur sa hampe. C'était une plante remarquablement jolie; malheureusement elle a péri, dévorée par les vers blancs.

Nous arrachons nos oignons de Jacinthes dans le courant de juillet, un peu plus tôt, un peu plus tard, selon que l'année a été plus ou moins précoce. Aussitôt que les feuilles jaunissent et s'étalent sur le sol, nous procédons avec soin à ce travail, et nous n'attendons pas que les fanes soient entièrement sèches pour le faire, ce qui est toujours, selon nous, un très-grand inconvénient, surtout s'il survient des pluies ou du vent. Dans ce cas, on ne trouve plus aucune trace de la plante, et alors on s'expose à endommager l'oignon avec la houlette ou la bêche. On sait que les plaies faites aux bulbes sont dangereuses pour leur bonne conservation. Nous choisissons un beau temps de préférence, pour que la terre se détache bien de l'oignon, que l'on place à l'ombre aussitôt qu'on l'a extrait du sol; s'il s'agit d'une collection, on le met dans une boîte ou casier, et dans le compartiment qui doit toujours porter son numéro. Lorsque la boîte est remplie, on la porte au grenier, et on la place au nord autant que possible; là on laisse sécher, nous dirons *à froid*, les oignons, et on les nettoie huit ou dix jours après; on enlève alors les vieilles tuniques et toutes les parcelles de terre qui peuvent être restées sur la bulbe; on visite l'œil ou couronne, et quand le tout a paru sain, on le replace dans sa petite case. On en détache aussi tous les caïeux, qui se séparent facilement, et on laisse encore pendant une douzaine ou une quinzaine de jours ceux qui auraient montré plus d'adhérence. Au bout de ce laps de temps, on repasse en revue les oignons, et c'est alors que l'on supprime tous les caïeux qui se trouvent réunis autour de la couronne, et

que l'on coupe avec un greffoir, ou toute autre lame tranchante, la partie supérieure de l'oignon mère, afin de voir s'il est bien rempli au centre ; si l'on n'aperçoit pas de vide, qu'il soit lourd à la main et dur à la pression, il sera bon pour la plantation suivante. Si la chaleur était trop forte dans le grenier, on descendrait les boîtes dans un endroit sain et frais, car la trop grande chaleur et le soleil sont funestes à la conservation des Jacinthes. Celles qui seraient en mélange, on les mettra doucement dans des paniers pour ne pas les meurtrir, et on les montera également au grenier; on les étendra sur des planches ou dans de grandes boîtes non divisées, et on les soignera de la même manière que ceux de la collection. Quant aux caïeux, on les triera par grosseur, on en fera des lots, que l'on plantera ensemble dans des rayons évidemment moins profonds que ceux ouverts pour les gros oignons; si on les couvrait de 20 à 25 centimètres, il est certain que l'on en verrait très-peu sortir au printemps suivant. Nous en avons fait l'expérience plus d'une fois, et jamais elle ne nous a réussi. Chacun sera libre de la contrôler pour sa propre satisfaction, et pour nous, à tort ou à raison, nous engageons même les amateurs à la répéter, dans l'intérêt de la science et de la pratique.

Au moment de planter, si l'on s'aperçoit qu'un oignon cède trop facilement sous la pression des doigts, c'est une preuve qu'il est atteint de maladie; il ne faut pas le mettre en terre dans la planche de ceux qui se portent bien, car, chose incroyable, pendant l'hiver il pourrait, à 20 ou 25 centimètres de distance des autres, communiquer sa maladie, qui est ordinairement la carie sèche ou la carie humide. Dans ce cas, les oignons disparaissent immédiatement après avoir poussé des feuilles jaunâtres et une hampe molle qui ne tarde pas à s'incliner, puis tombe et se détache sans ouvrir ses corolles. Quand on s'en aperçoit à temps, il faut enlever de l'oignon toutes les tuniques, qui, de blanches qu'elles doivent être, sont devenues brunes ou noires, et ne s'arrêter qu'à celles qui sont en bon état. Cet oignon suspect devra être toujours planté séparément et éloigné des autres

à une assez grande distance. Nous nommons cet endroit l'infirmerie. Par ce moyen, il nous est arrivé fréquemment de les sauver tous.

Le plus grand ennemi des Jacinthes est le ver blanc. Nous ne savons comment il peut s'introduire dans les planches dont le sol a été enlevé et remplacé par un compost. Il faut qu'il ait de bien grands moyens de locomotion, et qu'il ait un flair tout particulier pour découvrir les plantes; car, malgré toutes nos précautions, en 1864, il nous a dévoré entièrement notre belle et riche collection, que nous croyions avoir mis à l'abri de ses dents meurtrières. A l'arrachage, nous trouvions régulièrement de un à cinq de ces vilains et maudits rongeurs autour de chaque oignon et sous la couronne. Pas un oignon n'y a échappé. Et il nous a fallu recommencer notre œuvre, que nous pourrions appeler nationale, puisque le but en est de prouver que l'on peut en France cultiver la Jacinthe d'Orient avec autant de succès qu'en Hollande. Nos expériences réitérées et nos beaux résultats sont là pour en témoigner.

Les terres calcaires ou crayeuses, les sables gras, jaunes et blancs, etc., ne conviennent pas à la culture de la Jacinthe; il faut à cette plante une terre friable, assez profonde, un sable gris ou noir; une bonne terre à chanvre, par exemple, lui est nécessaire pour se bien développer. Dans ces conditions de culture et avec quelques soins, elle donne de beaux oignons bien faits, bien arrondis, bien durs et bien lourds. Elle produit de fortes hampes garnies de gros et nombreux fleurons, aux couleurs les plus vives, les plus élégantes et les plus variées. Le fumier de cheval lui est contraire quand il est employé sortant de l'écurie ou de la cour; celui de vache est préférable, surtout quand il est consommé et réduit en terreau. C'est à cet état que nous nous en servons pour établir nos composts.

Il y a plus d'un demi-siècle que nous nous occupons de la culture de la Jacinthe. Nos premiers essais ont été faits à Denonville (Eure-et-Loir), sous la direction de notre père et avec l'aide de feu l'abbé Aurent, digne curé de cette pa-

roisse, grand amateur de fleurs, comme le sont beaucoup d'ecclésiastiques. Nous étions bien jeune alors, et nous nous rappelons qu'à cette date, 1812-1813, dont nous nous souvenons avec plaisir, nous couvrions avec beaucoup de peine, ce bon abbé, mon père et moi, un large fleuron de Jacinthe avec un écu de 6 francs. Depuis cette époque, nous avons constamment aimé et cultivé la Jacinthe; elle fut et elle est encore aujourd'hui notre plante favorite, et digne en tous points de notre prédilection. Nous l'avons cultivée et multipliée avec le plus grand succès, en 1838 et les années suivantes, dans notre jardin, situé boulevard de l'Hôpital; dans notre jardin d'expériences agricoles et horticoles de Limours (Seine-et-Oise), jusqu'en 1849; puis à Hanneucourt, depuis 1850 jusqu'à présent. Nous en avons à plusieurs reprises constaté les bons résultats dans les *Annales* de la Société royale d'horticulture de Paris, et ailleurs encore. Nos communications avaient pour but d'encourager la culture de cette charmante plante dans notre beau pays de France, et souvent nous étions appuyé des observations judicieuses des docteurs Loiseleur-Delonchamps et Mérat, vice-présidents de la Société, qui maintenaient que l'on pouvait cultiver la Jacinthe avec succès sous le climat de Paris. En cela ils partageaient, ainsi que moi, l'opinion des auteurs qui nous ont précédé.

En effet, on lit dans le *Dictionnaire* du célèbre jardinier Philippe Miller, à l'article *Hyacinthe,* que des oignons de Jacinthes, envoyés de Hollande à Londres en 1730, ont très-bien réussi dans son jardin, et même qu'il les a multipliés et qu'il en a obtenu des fleurs plus belles qu'elles n'auraient pu l'être en Hollande. Il cite un de ses amis qui a joui du même avantage à Édimbourg, et qui a obtenu d'aussi belles conquêtes qu'en Hollande; entre autres une Jacinthe double nommée l'*Étoile royale de la Grande-Bretagne,* qui avait *20 pouces* anglais de hauteur, et qui portait vingt-trois fleurons formant une belle pyramide, qu'il mettait au-dessus de toutes les Jacinthes de Hollande. Si Miller réussissait en Angleterre et son ami en Écosse, pourquoi, en France, les

amateurs échoueraient-ils dans leurs tentatives? La réponse à faire n'est pas douteuse pour nous; elle serait des plus affirmatives et des plus encourageantes si nous nous en rapportons à nos essais multipliés tant à Paris que sur différents points des environs de la capitale.

Tous les auteurs français anciens et modernes qui ont écrit sur la Jacinthe d'Orient, si j'en excepte Poiteau, qui en a donné un excellent article dans le *Bon Jardinier*, ont plutôt détourné les amateurs qu'ils ne les ont encouragés à semer et à cultiver cette gracieuse Liliacée. C'est sans doute à cette seule circonstance que l'on doit l'oubli dans lequel ce genre est resté, pendant que tous les autres ont progressé dans notre pays; cependant ce n'est pas faute de conseils, car un auteur et un praticien en grande réputation dans le siècle dernier, un Hollandais, Georges Woorhelm, connu aussi sous le nom de Van Zompel, écrivait en 1752 dans la préface de son *Traité sur la Jacinthe* :

« Toute l'Europe peut jouir de la Jacinthe, quoique son pays favori soit celui des Provinces-Unies. Je sais que bien des curieux en France se plaignent et disent que la culture de la Jacinthe est impraticable dans certains endroits de leur pays; qu'elle y meurt, ou que du moins elle y dégénère en force, en couleur et en beauté; mais selon moi c'est sans fondement, puisque la France fournit toutes sortes de terres. Il y a à Rome des curieux de toutes sortes de fleurs, et de la Jacinthe surtout, parvenus en cet art au point de ne pas céder le pas aux plus habiles Hollandais.

« Il me semble entendre dire à mes compatriotes que la Hollande est le seul pays où l'on puisse réussir dans la culture de la Jacinthe; mais ce n'est que pure jalousie : ils croient et savent tous que si l'on ne réussit pas ailleurs, c'est faute de s'y bien prendre. »

Puis il termine sa préface en disant :

« Il ne me reste à présent qu'à encourager les étrangers, et je les prie de cultiver la Jacinthe. S'ils veulent être aussi patients que les Hollandais, qu'ils prennent la voie de la semence : au bout de quelques années, ils iront de pair avec

eux; et quelque difficile que paraisse la réussite, on verra bientôt toutes les nations en état de se fournir réciproquement de belles fleurs. Je ne crains pas de le dire, il est honteux pour les Européens de ne point seconder les Hollandais dans un travail tel que celui de connaître tous les mystères de la nature par rapport à la Jacinthe. Je finis en souhaitant qu'il se trouve encore quelques amateurs dont les connaissances soient plus grandes que les miennes; et s'il en est un, je le prie, pour les vrais curieux et pour moi, de mettre la main à la plume. »

Nous ne saurions penser que le *curieux* désiré par Georges Voorhelm se révèle en nous; mais ce que nous pouvons affirmer à la face de la France horticole, c'est que nous sommes le seul amateur de Jacinthes qui les ayons cultivées sur une très-vaste échelle pendant plus de quarante ans, et que nous soyons aussi le seul dans notre pays, depuis que la Jacinthe y est connue, qui en ayons semé les graines par *centaines de mille,* et cela depuis plus de vingt ans sans interruption. C'est à nos successeurs à terminer la tâche que nous avons entreprise; nous avons ouvert la voie, et il leur sera facile de la suivre en s'inspirant de nos expériences et de nos conseils.

Un contrôle sévère a déjà eu lieu sous les auspices de la Société royale d'horticulture. En effet, on se rappelle qu'à la suite d'une communication qui fut faite par nous à ce corps savant, à la date du 2 août 1840, sur la possibilité de cultiver et multiplier la Jacinthe de Hollande en France, l'un de nos confrères, qui n'y croyait pas, proposa à la Société d'établir chez lui une plantation dans le but de nous combattre; il demanda la nomination d'une commission pour suivre la plantation, la floraison et l'arrachage des Jacinthes pendant cinq ans. Cette commission était composée de MM. Héricart de Thury, président, du docteur Mérat, de l'abbé Berlèze, de Loiseleur-Deslonchamps, Boussière, Poiteau et Jacquin aîné. Elle suivit minutieusement et assidûment ces expériences, et pendant cinq ans elle s'acquitta avec zèle de sa mission; elle fonctionna avec désintéressement et avec la plus grande

impartialité. Deux des commissaires, MM. Loiseleur-Deslonchamps et Mérat, appuyaient nos vues. Nous ne connaissions pas l'opinion des autres; mais à la cinquième floraison tout le monde était convaincu, et le dernier compte-rendu que l'on va lire est complètement en notre faveur, bien que nous n'y soyons pas personnellement et suffisamment désigné. L'expérience commença à l'automne 1840.

Le compost dans lequel furent plantées les Jacinthes soumises à l'expérimentation des membres de la Société royale d'horticulture était formé de :

Deux sixièmes de terre excellente, dans laquelle avaient été cultivées des Renoncules en 1839;

Deux sixièmes de terre de bruyère;

Un sixième de sable de carrière, étalé depuis le mois d'avril dans les allées du jardin;

Un sixième de terreau de fumier de vache, consommé pendant trois ans sous un lit de terre épais de 50 centimètres, et n'ayant jamais servi à aucune culture.

Le tout a été passé à la claie. On a formé ensuite un parc de 13m 30 de longueur sur 1m 25 de largeur; la couche végétale avait de 45 à 50 centimètres d'épaisseur, dans laquelle 400 oignons de Jacinthes en 100 variétés furent plantés sous les yeux des commissaires à la distance requise, et recouverts de 11 centimètres de terre seulement. Tous les ans, la commission publiait un ou deux rapports dans les *Annales* pour tenir les membres au courant de cette intéressante entreprise, et on attendait avec impatience les conclusions du rapport de la cinquième année, que je crois devoir reproduire ici textuellement, sans y rien retrancher. Il est signé de mon bon ami feu Poiteau, savant praticien et botaniste distingué, qui se trouvait être tout d'abord justement mon antagoniste dans cette question. Les preuves l'ayant fait changer d'opinion, il rédigea ce rapport en homme loyal et honorable qui ne se souvient plus de l'opposition qu'il a faite, et il prouva surtout que son *opposition n'était pas systématique*. Le dernier rapport de la commission fut déposé à la Société dans le courant de l'été 1845, et il concluait ainsi :

« Messieurs, le 13 avril dernier votre commission s'est rendue au jardin pour examiner la floraison d'une collection de Jacinthes de Hollande, cultivée depuis 1840, dans le but de savoir par expérience si les Jacinthes dégénèrent à Paris, comme quelques-uns le croient, ou si elles conservent leur beauté, comme *quelques autres le soutiennent.* » Ces quelques autres, c'était nous-même personnellement.

« Oui, la cinquième floraison était aussi belle que la première, et il n'y a pas de raison pour que les suivantes ne continuent pas de se montrer toujours belles, si on persiste à les cultiver dans une terre convenable à leur nature.

« Nous venons de dire, d'assurer que les Jacinthes de Hollande ne dégénèrent pas étant cultivées à Paris en terre convenable.

« Cinq années d'expériences nous permettent d'assurer que les oignons de Jacinthes orientales que les Hollandais nous envoient chaque année ont trois, quatre et cinq ans d'existence ; qu'un oignon de Jacinthe orientale provenant de caïeux peut donner de très-belles fleurs dans sa troisième année d'existence ; que quand un oignon provenant de caïeux donne des fleurs avant sa troisième année, ses fleurs prématurées n'ont jamais ni le volume, ni la beauté de celles qu'il produira les quatrième, cinquième et sixième années ; que l'expérience faite sous les yeux d'une commission nommée par la Société royale d'horticulture est terminée, et que la commission a constaté qu'elle avait parfaitement réussi, c'est-à-dire qu'il est prouvé maintenant que la Jacinthe orientale dite de Hollande, cultivée convenablement à Paris, s'y reproduit et s'y multiplie semblable à elle-même par caïeux. »

Le marquis Maximilien-Henri de Saint-Simon, né en 1730, qui possédait une riche collection de ces plantes, dont le nombre était évalué à plus de 2,000 variétés, était passionné pour les fleurs, et particulièrement pour les Jacinthes. Il avait quitté la France, sa patrie, après l'avoir servie avec distinction, pour se livrer entièrement et exclusivement à la culture et à l'étude de sa plante favorite. Il était seigneur

d'Ameliswed, près Utrecht. Quoiqu'il fût possesseur d'une fort jolie maison de campagne, qu'il habitait depuis 1758, il avait un jardin à Harlem même, où il réunissait tout ce qui se produisait de beau et de nouveau à cette époque. C'est de Harlem qu'il publia son magnifique *Traité sur les Jacinthes*, en 1768, où il est dit, page 6 de ce bel ouvrage :

« L'ordre des cultivateurs subalternes établis dans le même lieu, animés du même esprit, occupés du même désir, jouissant du même sol et du même climat, est cependant distingué par des nuances très-sensibles de ces premiers fleuristes, dont l'étude et l'expérience ont fait des hommes supérieurs en ce genre. Cette comparaison m'a convaincu que les fleurs sont ce qu'on les fait, et que la nature ne leur a donné que leurs moindres agréments. Ce n'est que par la culture que la Jacinthe acquiert et conserve sa disposition, sa taille, son éclat et ses couleurs. Les amateurs de divers pays, suivant leurs talents, pourront être entre eux dans la relation où sont entre eux les différents cultivateurs de Harlem ; ils ne doivent point désespérer de conserver leurs oignons, de remédier aux accidents qui les font périr, et de les renouveler avec autant de profit que les fleuristes dont je parle. »

On trouve encore, page 132 du même traité :

« En général, toute Jacinthe demandant une terre légère, facile à se laisser pénétrer par l'eau, doit perdre en peu de temps ses qualités ; c'est ce qui détermine les vrais fleuristes et les amateurs à changer leurs oignons tous les ans de place. L'humidité est la plus mortelle ennemie des oignons ; c'est ce qui fait qu'au jardin des plantes d'Amsterdam, où l'on voit un des plus rares assemblages de toutes espèces de plantes et de tous pays, qui sont tenues avec le plus grand soin et dans le meilleur ordre, quelque attention qu'on donne à la culture de la Jacinthe, l'humidité du terrain en détruit tout l'effet, et on ne peut y conserver aucun oignon quelque temps de suite. Ces deux règles générales, de choisir la terre légère et d'éviter l'humidité, doivent faire la base de leur culture. »

Dans les conditions de culture indiquées si nettement dans cette note de Saint-Simon, et dans une terre semblable à celle dont nous avons donné la composition, on peut planter les Jacinthes et les y cultiver avec le plus grand succès. Nous avons souvent remarqué que les sables siliceux et les terrains contenant de menus graviers pouvaient convenir à la culture de cette plante, sans aucune addition de terre composée. Nous en avons vu également bien réussir et prospérer dans quelques terrains légèrement argileux ; mais nous ne pourrions conseiller la culture des Jacinthes dans un sol qui ne serait composé que d'argile. Avant de se livrer en grand à la culture de la Jacinthe, il sera nécessaire de bien étudier la nature du terrain dans lequel on voudra planter, et de le bien connaître. On devra essayer d'abord sur une petite étendue, et si le sol ne répondait pas la première et la deuxième année, c'est alors qu'il faudrait recourir au mélange de terre dont nous avons donné la composition. Si le sous-sol était imperméable, comme cela a lieu souvent, la couche de terre artificielle destinée à recevoir les oignons devrait avoir de 40 à 50 centimètres d'épaisseur, et même plus encore, si on le pouvait. Les racines étant très-longues et droites, sans être ramifiées, auraient plus de profondeur à parcourir ; elles absorberaient donc une plus grande quantité de nourriture, à l'avantage des oignons, des hampes et des fleurons. Bien que dans le rapport de la commission déléguée par la Société royale d'horticulture on constate que les oignons étaient plantés à une profondeur de 11 centimètres, il résulte de nos observations toutes personnelles que les Jacinthes prospèrent mieux, que les oignons sont mieux faits, que les tiges sont plus garnies et les fleurs plus belles quand ils sont recouverts de 15 à 20 centimètres de terre. Selon cette méthode, ils se trouvent naturellement protégés contre les gelées, et nous n'avons pas besoin de les couvrir d'une couche de litière. En outre de ces avantages, nos Jacinthes ne sont jamais déchaussées ni soulevées pendant l'hiver par le gel et le dégel, dans la terre légère qui leur convient essentiellement, ainsi que cela

arrive fréquemment lorsqu'elles ne sont pas à cette profondeur.

Nous avons déjà dit que la couleur primitive de la Jacinthe devait être blanche selon la fable, et nous allons prouver, d'après nos expériences et nos nombreuses observations faites sur place, que, selon nous aussi, elle était de cette couleur, et que le blanc serait la base de toutes nos belles nuances de Jacinthes. En effet, en prenant le blanc pour type de la couleur, nous comptons plus de 400 variétés pour arriver au rouge le plus foncé ; en partant encore du blanc, nous trouvons le même nombre de nuances bien distinctes pour atteindre au violet foncé et à la Jacinthe dite *la Noire;* et nous appuyant toujours sur le blanc comme type pour avoir un coloris qui me paraît remonter à un siècle, le *jaune vif,* le nombre des couleurs est de plus de deux cents. Dans le nombre de toutes ces nuances et dans toutes les variétés, nous ne comprenons pas celles trop peu sensibles pour un collectionneur ; si nous voulions en constater le nombre, il faudrait les compter par milliers, qu'il serait impossible de décrire et de cataloguer, tant il y aurait d'analogie entre elles.

Nous revenons encore sur l'origine de la *Jacinthe d'Orient,* qui pour nous et pour beaucoup d'autres amateurs est assez douteuse, car s'il est bien établi que le *Hyacinthus romanus* s'est trouvé et se trouve encore dans les environs de Rome à l'état sauvage, ainsi qu'on semble l'affirmer encore de nos jours, nous demandons pourquoi l'on n'aurait pas rencontré dans le pays de Gênes, ou dans d'autres provinces italiennes, le *Hyacinthus orientalis.* Ce sont des questions que nous livrons à l'étude et à la recherche des historiographes modernes et des érudits. Notre but unique étant de prouver que sa culture et sa reproduction peuvent être faites avec profit en France, nous bornons donc là nos observations sur son origine, qui du reste importe peu à la culture, nous proposant d'en parler plus longuement dans un *Traité spécial sur la Jacinthe.*

Notre qualité de juré à l'Exposition universelle du Champ-

de-Mars, en 1867, nous a permis de contempler souvent et à notre aise les riches collections de Jacinthes d'élite que les cultivateurs hollandais y avaient envoyées. Ces collections furent remarquées et appréciées de tous les amateurs; elles ont été primées, et c'était à la fois justice et preuve de bon goût chez les membres composant le jury. Nous en avons pris les noms, et nous les donnons par couleurs, tels que les étiquettes les portaient. Si quelques erreurs ont pu se glisser dans la nomenclature, ce n'est pas notre faute; on devra les attribuer au moment de presse qui ne permet pas toujours de placer les noms d'une manière convenable sur les plantes exposées. Souvent cette confusion est regrettable; mais les organisateurs n'y peuvent rien. A part donc quelques omissions ou changements dans le classement des couleurs, en voici la liste exacte :

Jacinthes à fleurs simples, rouge foncé, roses et couleur de chair.

Agnès.
Alida-Louise.
Amphion.
Anna-Maria.
* Aurora.
* Baron Beecher Stowe.
Baron Thuyl.
Berlinger.
Cavaignac.
Cléomène, lilas centre blanc.
* Chamisso.
* De Candolle.
Eldorado,
Florence Nightingale.
* Graaf Van Nesselrode.
* Grand Lilas.
Grandeur.
Gigantea.
Grandeur à merveilles.
Howart.
Joséphine.
* Ko-i-noor.
* La Dame du Lac.
* La Cochenille.
Le Prophète.
* L'Unique.
Lord Wellington.
Madame Hodson.
Mademoiselle Rachel.
Maria Berthon.
Marie Caraches.
* Miss Aikin.
M. Macauley.
M. de Faesch.
* Prince d'Orange.
* Princesse Clotilde.
Princesse Anne.
Ponceau à cœur blanc.
Queen Victoria Alexandrina.
Rose Blandina.

Rouge cardinal.
Rouge sans pareil.
Sans-Souci.
Sir Litton Bulwer.
Sutella.
Xénophon.

Jacinthes à fleurs doubles, rouges, roses et de couleur de chair.

Anna Paulowna.
A la mode.
Bouquet royal.
* Bouquet tendre.
Gœthe.
Grand conquérant.
* Henri IV.
Joséphine.
La Virginité.
Lord Anson.
L'Éclipse.
* Marquise de la Coste.
Milton.
M. Sterperkock.
Prince de Waterloo.
Princesse royale.
* Regina Victoria.
Rex rubrorum.
Suzanne-Marie.
Sir Walter-Scott.
Triomphe Blandina.

Jacinthes à fleurs simples, bleues, violettes et faïencées.

* Argus.
Baron Von Humboldt.
* Bleu aimable.
* Charles Dickens.
Czar Peter.
Darwin.
* Duke of Devonshire.
Ferdinandus.
Ferruck-Khan.
Follens.
* Franklin.
* Général Havelock.
* Général Pélissier.
* Haydn.
* Hertzog Van Wellington.
Honneur d'Amsterdam.
Honneur d'Overveen.
* Kaiser Ferdinand.
Lamartine.
La Nuit.
* La Surpassante.
La Précieuse.
Léonidas.
Leviathan.
Lord Palmerston.
* Madame Ristori.
Nemrod.
Oncle Tom.
Othello.
Paganini.
Prince Albert.
* Prince Alexandre.
* Regulus.
Roi de Siam.

Roi Oscar.
' Voltaire, bleu violacé, centre blanc.
Zuny.
William.

Jacinthes à fleurs doubles, bleues, noirâtres et faïencées.

* Albion.
* Bloksberg.
Carl, prince héréditaire de Suède.
L'Enfant de France.
* Laurent Koster.
* Lord Raglan.
* Kaizer Alexandre.
Neker.
* Othello.
* Prince Frédéric.
Sir John Franklin.
* Van Speyk.

Jacinthes blanches à fleurs simples.

Alba superbissima.
* Baronne Van der Duire.
* Grand Alexandre.
Grand-Vainqueur.
Isabelle II.
* Jenny Lind.
La Pureté.
La Vestale.
Madame de Staël.
* Madame Van der Hoop.
* Mamouth, blanc rosé.
* Mirandolina.
Montblanc.
* Paganini.
Paix d'Europe.
* Pucelle d'Orléans.
Rubens.
Ténériffe.

Jacinthes à fleurs doubles, blanches.

Blanchard, à cœur ouvert.
Sultan Achmet.

Jacinthes à fleurs jaunes, simples.

Anne-Caroline.
* Aurora.
* Chateaubriand.
* Fleur d'or.
Duc de Malakoff.
Grand jaune.
Ida.
Liberia.
Mademoiselle Rachel.
Pure d'or.
* Victor Hugo.

Les plantes dont le nom est précédé d'un astérisque sont celles qui nous ont paru les plus méritantes parmi les belles Jacinthes exposées par les cultivateurs hollandais. Les simples pourront servir de porte-graines, et nous restons persuadé qu'elles produiront des variétés remarquables dans les semis que l'on voudra, que l'on pourra et que l'on devra faire pour former ou enrichir sa collection.

Les Jacinthes à fleurs doubles ont joui pendant longtemps du privilége exclusif de la culture et de l'attention des amateurs; mais depuis un demi-siècle environ, on donne avec quelque raison la priorité à celles à fleurs simples. En effet, quand les doubles donnent de quinze à vingt-cinq fleurons lourds, faisant pencher les hampes, les Jacinthes simples fournissent jusqu'à cent fleurons; souvent ce chiffre est dépassé. Le coloris de ces derniers en est plus vif et plus tranché.

Peu de plantes autres que les Jacinthes se prêtent aussi facilement qu'elles à des cultures aussi diverses et aussi variées. En effet, on les cultive non seulement à la pleine terre, mais encore dans les appartements, où elles trônent en véritables déesses de l'empire de Flore, par leurs gracieuses formes, par la vivacité et la variété infinie des coloris, et enfin par cette odeur suave et agréable qui parfume les boudoirs et les salons de nos plus jolies dames, et la chambrette de la modeste et honnête ouvrière. Dans les appartements, elles commencent à y entrer dès le mois de septembre : c'est la *Jacinthe romaine*, où cette dernière et coquette plante est remplacée par les *Jacinthes d'Orient*, qui a le privilége de montrer successivement ses élégantes corolles jusque dans le courant d'avril; des jardinières et des vases, les plus élégants et les plus ornementés, sont construits et destinés à les recevoir. A côté, sur les consoles et les cheminées, de petites potiches, de riches carafes remplies d'eau, supportent les oignons qui donnent leurs fleurs dans le courant de l'hiver. A partir de la fin de décembre, d'autres vases enfin garnis de mousse humide contiennent également des Jacinthes, dont la floraison assurée vient aussi animer la vie en prenant part aux bals, aux soirées

et aux fêtes qui se donnent dans les grandes villes pendant la mauvaise saison et les rigoureux froids de l'hiver.

La Jacinthe se prête merveilleusement aussi à la culture forcée. On met à l'automne les oignons dans des pots, que l'on enfonce assez profondément en terre au pied d'un mur, au midi, ou dans des planches à l'air libre ; toutes les semaines ou tous les quinze jours, on enlève une quantité voulue de pots de Jacinthes, et successivement et selon le besoin que l'on en a ; on les place sous châssis et sur couche chaude jusqu'au moment où les premiers fleurons qui garnissent la hampe commencent à s'ouvrir. C'est M. Rytkogel, horticulteur hollandais, qui est le principal promoteur de la culture forcée des Jacinthes destinées à alimenter les marchés de Paris. C'est dans son vaste établissement, créé en 1837 sur le boulevard Montparnasse, qu'il a commencé cette brillante culture de Jacinthes de choix, à l'étonnement et à la satisfaction de toutes nos gracieuses dames. Le nombre des variétés était alors très-restreint ; aujourd'hui nous voyons avec plaisir qu'il est beaucoup plus considérable. Nous sommes heureux d'ajouter que M. Rytkogel nous a puissamment secondé dans notre œuvre sur la possibilité de cultiver et de multiplier les Jacinthes de Hollande en France, et fort souvent nous avons profité de ses bons conseils dans notre gigantesque entreprise, dont le but était de détruire les anciens préjugés qui existaient dans l'esprit de nos compatriotes, préjugés qui ne sont pas effacés entièrement encore.

Avant nos communications diverses à la Société royale d'horticulture et avant la création de notre école de Jacinthes, peu ou pas d'amateurs connaissaient bien ces charmantes plantes ; et pour les faire apprecier à leur juste valeur, il nous a fallu vaincre un grand nombre d'obstacles qui se représentaient à chaque instant. Maintenant il n'en est plus ainsi, grace à notre infatigable persévérance, — sans vanité aucune, — et ce n'est pas sans éprouver une vive satisfaction que nous avons vu remplacer nos Jacinthes communes sur les marches, dans les jardins et dans les appartements,

par ces belles Jacinthes de Hollande que tout le monde admire tant. Ce premier succès obtenu, nous espérons finir par convaincre les amateurs, et par leur faire créer ou former des collections nombreuses de cette Liliacée, l'une des plus séduisantes de la nombreuse et riche famille qui nous occupe en ce moment. Notre tâche n'est donc pas encore achevée, et nous ne la considérerons comme terminée que du jour où nous verrons se produire des amateurs et des collectionneurs de Jacinthes. Jusqu'à présent, la Jacinthe n'est que dans le commerce d'horticulture, où elle donne des profits assez considérables; on se borne à l'acheter, à la faire venir de la Hollande; les marchands de graines en vendent les oignons au repos, et les horticulteurs proprement dits ne la livrent que quand elle est ornée de sa plus belle parure. Cela ne suffit pas, et nous ne cesserons d'écrire en faveur de la Jacinthe que du jour où elle sera cultivée en France en suffisante quantité pour subvenir aux besoins de la consommation, et pour être en mesure de faire des échanges avec les cultivateurs hollandais, qui ont seuls jusqu'à présent le monopole de ce commerce dans tous les pays du monde. Nous ne poursuivons pas cet idéal, nous ne demandons pas l'impossible; d'après les pages qui précèdent et qu'on a pu lire, nous désirons qu'il en soit des Jacinthes comme des *Glaïeuls*, des *Dahlias*, des *Géraniums*, etc., et nous ne désespérons pas de voir qu'un jour plus ou moins prochain, il en sera de même pour nos chères plantes, à l'étude desquelles nous avons voué la plus grande partie de nos soins et de notre temps.

Le prix des oignons de Jacinthes s'est beaucoup modifié depuis une trentaine d'années. Malgré cette importante baisse, nous sommes encore tributaires annuellement de la Hollande pour de très-fortes sommes. Il y a à Paris des spécialistes qui chauffent des quantités considérables de Jacinthes, et qui les apportent successivement par voitures entières sur les marchés de la capitale, où elles disparaissent presque aussitôt qu'elles y sont exposées. C'est de bon augure pour l'avenir, et cette tendance nous fait désirer,

autant qu'espérer, la création d'un ou plusieurs établissements dans lesquels on se livrera spécialement et exclusivement à la culture des Jacinthes. Celui ou ceux qui prendraient cette heureuse initiative en retireraient d'immenses bénéfices; nous en avons la ferme assurance et la conviction intime. Dans ce cas, il faudrait les semer et les cultiver par centaines de milliers d'oignons, tel que cela se pratique aux environs de Harlem, et tel que nous l'avons fait.

D'après les tableaux de douanes qui suivent, on verra quel est l'accroissement annuel des importations d'oignons à fleurs en France. Nous allons donner deux périodes : la première a déjà été publiée par nous, à propos d'un article sur les Jacinthes, il y a environ vingt-huit ans ; la seconde, qui n'est pas sans importance, mérite d'être méditée par ceux qui voudraient se livrer à la culture spéciale des bulbes. Le prix des douanes est loin d'être exact, et à notre avis il ne représente pas celui de la valeur réelle des oignons introduits en France, de toute provenance. En effet, le prix fixé par la douane française est de 80 cent. le kilog.; or, on sait, par exemple, qu'un kilogramme de Jacinthes venant de Hollande est d'un chiffre plus élevé, comme valeur intrinsèque. Mais prenons pour base les 80 cent. estimés par le gouvernement et par kilog. Sans autre réflexion, nous trouvons pour la période décennale de 1827 à 1836 une augmentation sensible d'année en année. Ainsi la France fut tributaire pour l'étranger :

Années.	Valeur.	Poids des oignons à fleurs.
1827	91,955 fr.	131,364 kil.
1828	80,061 fr.	114,288 kil.
1829	71,001 fr.	101,430 kil.
1830	187,701 fr.	268,144 kil.
1831	175,512 fr.	250,733 kil.
1832	177,519 fr.	258,598 kil.
1833	169,941 fr.	242,773 kil.
1834	224,708 fr.	321,011 kil.
1835	248,201 fr.	354,673 kil.
1836	152,181 fr.	217,401 kil.

Voici le chiffre, considérablement accru, des importations en France de l'année 1862 à l'année 1868, pour une période de sept ans, dont six ressortent :

En 1862,	pour une valeur de	552,833 fr.
En 1863,	—	279,757 fr.
En 1864,	—	315,422 fr.
En 1866,	—	444,671 fr.
En 1867,	—	344,258 fr.
En 1868,	—	346,593 fr.

Ces chiffres sont de la plus grande éloquence ; ils prouvent combien il serait nécessaire d'établir dans notre pays des cultures spéciales d'oignons à fleurs, dont le produit alimenterait honorablement un très-grand nombre de familles. Ces établissements répandraient en outre dans notre population, riche et pauvre, le goût des plantes bulbeuses ; ils feraient en même temps disparaître la crainte que nos amateurs éprouvent lorsqu'il s'agit de la culture de ces ravissantes et élégantes plantes.

Il existe peu de plantes qui procurent à leurs auteurs d'aussi longues jouissances que les Jacinthes. En effet, les premières et les hâtives montrent leurs fleurs dès le mois de septembre, et les plus tardives ne les perdent que vers la fin d'avril. C'est donc un nouveau plaisir de tous les instants qui dure environ huit mois tous les ans, et cela pendant les plus mauvais temps, sans trop de soins ni trop de dépenses ; aussi il nous est difficile de comprendre comment la plupart des amateurs qui possèdent, soit à la campagne, soit à la ville, un parterre de quelques mètres seulement, se privent de l'une des plus ravissantes plantes, et qui procure avec tant de générosité les premières jouissances printanières. Lors de l'Exposition universelle au Champ-de-Mars, combien d'amateurs, de cultivateurs, de propriétaires et de visiteurs n'ont-ils pas eu à regretter, à ce moment où les fleurs de la pleine terre sont fort rares, l'absence des Jacinthes de leurs serres, de leurs jardins et de leurs parterres, que cette plante aurait embellis sans interruption par sa pré-

sence dans ces lieux depuis l'automne jusqu'au printemps suivant! On nous objectera sans doute que les fleurs de Jacinthes sont passées quand on quitte la ville; mais pour ceux qui ne la quittent pas, et qui ont des jardins et des serres dans leurs *villas*, ainsi que pour les propriétaires qui habitent continuellement la campagne ou la province, l'objection devient nulle ou à peu près. Il faut chercher ailleurs la raison ou le prétexte de cet oubli, et c'est dans la mode, cette belle capricieuse qui règne en souveraine même sur les plus forts de notre époque, qu'il faut découvrir les causes de cet abandon, inexplicable autrement. Il n'est pas autre part; et quand le tour de la Jacinthe viendra, et ce ne sera peut-être pas long à attendre, elle triomphera de toutes ses rivales, sans même s'en apercevoir, tant elle est simple, modeste et sans prétentions aucunes. Elle est belle, elle est coquette, elle est sympathique, et elle ne s'en doute même pas. Tout le monde la recherche, tout le monde l'admire, et elle semble très-surprise des qualités qu'elle possède et qui lui font accorder la préférence sur ses innombrables compagnes.

Malgré le démembrement opéré par nos botanistes, nous allons donner la liste des espèces décrites par Linné, et avec lesquelles on a formé de nouveaux genres. Ce sont :

Hyacinthus amethystinus, L.; *Hyacinthus patulus*, Desf.; *Scilla patula*, Redouté, Jacinthe améthyste. Originaire d'Europe. Tiges hautes de 20 à 25 centimètres, droites, garnies de fleurs d'un bleu violacé. Pleine terre. Voyez *Agraphis patula*.

Hyacinthus Botrioïdes, Jacinthe Botrioïde. Originaire de la France méridionale. Les feuilles sont étroites, canaliculées, presque droites; fleurs nombreuses en épis, de couleur violet foncé et de forme globuleuse, sans odeur.

Hyacinthus campanulatus. Voyez *Scilla campanulata; Agraphis campanulata*.

Hyacinthus cernuus, *H. Hispanicus*, Clus. Originaire d'Espagne. Considérée par les botanistes comme étant une variété du *H. non scriptus*, Jacinthe penchée. Hampe de 15 à 20 centimètres de hauteur; les fleurs sont en grappes penchées, d'un rose purpurin ou carné et odorantes.

Hyacinthus convallarioïdes, Jacq. Willd., Jacinthe muguet. Originaire du Cap. Feuilles en alènes; hampe menue, filiforme, garnie de fleurs jaunes et pendantes.

Hyacinthus comosus, L. Originaire d'Europe, la France. Voyez *Muscari comosum.*

Hyacinthus corymbosus, L. Originaire d'Asie.

Hyacinthus elatus, *Drimia elata* Originaire du Cap.

Hyacinthus lanatus, L. Originaire d'Europe. A tige rameuse et à fleurs laineuses.

Hyacinthus muscari, L.; *Hyacinthus suaveolens,* H. P.; *Muscari Ambrosiacum,* Redouté. Voyez *Muscari Præscha.*

Hyacinthus monstruosus, paniculatus, L. Originaire de France. Voyez *Muscari monstruosum.*

Hyacinthus non scriptus, L.; *H. pratensis, Scilla non scripta,* Redouté; *Scilla nutans,* Smith. Originaire d'Europe. Feuilles étroites et un peu couchées: fleurs bleues et peu nombreuses.

Hyacinthus racemosus, *H. juncifolius,* Lam.; *Muscari racemosum,* Redouté. Originaire de France. Feuilles assez longues, cylindriques, étroites; épi court et ovale, portant en avril des fleurs petites et nombreuses, de couleur bleu foncé, et odorantes.

Hyacinthus revolutus, L.; *Drimia undulata,* Willd.

Hyacinthus Romanus. Voyez *Bellevalia Romana.*

Hyacinthus serotinus, L.; *Lachenalia serotina,* Willd.

Hyacinthus viridis, L.; *Lachenalia viridis,* H. K. Willd.

Hyacinthus stellaris. Voyez *Scilla amœna.*

Hyacinthus Peruvianus. Voyez *Scilla Peruviana.*

Lachenalia **aurea,** Lachénalie dorée, Lindl. Famille des Liliacées. Originaire du Cap de Bonne-Espérance. Nous partageons l'opinion de M. Lindley, quand il dit que les *Lachenalia* ne sont pas assez cultivés, malgré leur facile culture en orangerie. L'espèce dont il est question ici est la plus belle du genre; elle a fleuri pour la première fois au printemps 1856, à Chiswick. L'oignon est de moyenne grosseur; ses feuilles sont nombreuses, molles et longues, d'un vert tacheté de brun; hampes robustes, marquées de pourpre,

s'élevant quelquefois jusqu'à 60 centimètres de hauteur, portant de longues grappes de fleurs du plus beau jaune d'or, quatre fois plus grandes dans toutes leurs dimensions que celles du *L. tricolor*. La plante reste en fleurs très-longtemps.

Lachenalia luteola, Jacq., Lachénale à fleurs jaunes. De la famille des Liliacées. Originaire du Cap. Les fleurs pendantes sont assez grandes; les divisions extérieures sont jaunes et bordées de vert, et elles sont d'un tiers plus courtes que celles de l'intérieur, qui sont verdâtres et jaunes seulement sur le bord. Il y en a deux variétés : dans l'une les feuilles sont maculées de pourpre brun; dans l'autre elles sont uniformément vertes. Orangerie ou serre tempérée, sur les tablettes, près des vitres.

Lachenalia pallida, Plus élevée encore que la précédente. On y distingue aussi deux variétés : l'une à fleurs bleu pâle, qui passent au pourpre clair en vieillissant; l'autre plus forte, à fleurs bleuâtres, qui tournent légèrement au violet.

Lachenalia pendula, Ait., Lachénale à fleurs pendantes. Originaire du Cap. Oignon petit et blanc; feuilles oblongues et lancéolées; hampe ferme, droite, pointillée de rouge et pourprée à la sommité. Cette plante fleurit en décembre et en janvier; ses fleurs sont tubulées; les divisions extérieures sont d'un beau rouge, un peu plus courtes que les intérieures, qui sont crénelées, avec taches vertes et violettes à leur sommet. Elle est peu délicate, et elle donne beaucoup de caïeux.

Lachenalia sanguinea. Elle est aussi forte que la précédente. Ses feuilles et ses hampes florales sont également mouchetées de pourpre brun; les fleurs tubuleuses, campanulées et pendantes, sont mi-partie de blanc et de vert, et elles tournent au pourpre clair en vieillissant.

Lachenalia tricolor, Jacq., Lachénale tricolore. Originaire du Cap. Oignon de moyenne grosseur et blanchâtre; il donne deux feuilles engaînantes presque semblables à celles des Jacinthes, et ponctuées de pourpre à leur extrémité; hampe charnue, haute de 30 à 35 centimètres, tachetée de

rouge. Dans le courant d'avril, on voit de 12 à 20 fleurs tubulées fort jolies, pendantes, réellement tricolores, en grappes très-longues. Divisions extérieures jaune citron, bordées de vert foncé, de moitié plus courtes que les intérieures, qui sont verdâtres et bordées de pourpre. Il en existe deux variétés : l'une à feuilles larges, l'autre à feuilles étroites. Cette dernière est souvent désignée sous le nom de quadricolore.

On cultive les Lachénalies en pots moyens et en terre de bruyère. On plante les oignons vers le mois d'octobre ; ils s'accommodent très-bien de la serre froide ; mais si on veut obtenir des fleurs plus tôt, on les place en serre tempérée. Au mois de juillet, on les dépote et on procède à la séparation des caïeux. Ce genre fut dédié au botaniste allemand Lachénal par Jacquin, son contemporain. Ce genre, assez nombreux, contient les espèces suivantes :

Lachenalia anguinea, à fleurs blanches et vertes. Originaire du Cap.

Lachenalia angustifolia, à fleurs blanches. Originaire du Cap.

Lachenalia bifolia, à fleurs roses et blanches. Originaire du Cap.

Lachenalia contaminata, à fleurs blanches et rouges. Originaire du Cap.

Lachenalia fragrans, à fleurs blanches. Originaire du Cap.

Lachenalia glaucina, à fleurs blanches et bleues. Originaire du Cap.

Lachenalia hirta, à fleurs blanches et bleues. Originaire du Cap.

Lachenalia hyacinthoïdes. à fleurs blanches. Originaire du Cap.

Lachenalia isopetala, à fleurs bleu clair. Originaire du Cap.

Lachenalia liliiflora, à fleurs blanches. Originaire du Cap.

Lachenalia lucida, à fleurs blanches et brunes. Originaire du Cap.

Lachenalia mediana, à fleurs jaunes et vertes. Originaire du Cap.

Lachenalia mutabilis, à fleurs jaune changeant. Originaire du Cap.

Lachenalia nervosa, à fleurs rouge pourpre. Originaire du Cap.

Lachenalia orchioïdes, à fleurs jaunes. Originaire du Cap.

Lachenalia orthopetala, à fleurs blanches et vertes. Originaire du Cap.

Lachenalia patula, à fleurs blanches et roses. Originaire du Cap.

Lachenalia punctata, à fleurs blanches et rouges. Originaire du Cap.

Lachenalia purpurea, à fleurs pourpres et blanches. Originaire du Cap.

Lachanalia purpurea cerulea, à fleurs bleues. Originaire du Cap.

Lachenalia pustulata, à fleurs jaune pâle. Originaire du Cap.

Lachenalia pusilla, à fleurs blanches. Originaire du Cap.

Lachenalia racemosa, à fleurs blanches. Originaire du Cap.

Lachenalia reflexa, à fleurs jaunes. Originaire du Cap.

Lachenalia rosea, à fleurs roses. Originaire du Cap.

Lachenalia rubida, à fleurs blanches et rouges. Originaire du Cap.

Lachenalia sessiliflora, à fleurs rouges. Originaire du Cap.

Lachenalia unicolor, à fleurs lilas. Originaire du Cap.

Lachenalia unifolia, à fleurs bleues et rouges. Originaire du Cap.

Lachenalia violacea, à fleurs vertes et violacées. Originaire du Cap.

M. Naudin, membre de l'Institut, et dont le nom fait autorité en horticulture, a publié dans la *Revue horticole* un ar-

ticle des plus remarquables sur la culture et sur les moyens de multiplier les *Lachenalia.* Nous le reproduisons intégralement, avec la certitude que les amateurs de ce beau et élégant genre nous sauront gré d'en porter le contenu à leur connaissance; voici comment s'exprime le savant académicien :

« S'il est vrai, comme l'a dit il y a près de trois mille ans le sage roi Salomon, qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, il faut reconnaître qu'en horticulture aussi il n'y a rien de tel que le vieux et le très-vieux pour faire du neuf. Au besoin, nous en trouverions la preuve dans les *Lachenalia,* et dans beaucoup d'autres Liliacées jadis en grand honneur et aujourd'hui presque totalement oubliées.

« Mais pourquoi ces charmantes plantes, qui ont fait les délices de nos arrière-grands-pères, ont-elles vu leur gloire s'éclipser? Faut-il en accuser la décadence du goût, la versatilité de la mode, ou des difficultés de culture telles qu'elles ont découragé les amateurs? Rien de tout cela. Les Liliacées, et toutes les plantes tombées comme elles en défaveur, ont tout simplement subi l'effet de la loi commune, qui veut que les choses se succèdent et se remplacent mutuellement, qu'elles s'élèvent et déclinent chacune à leur tour; mais rien ne périt dans l'univers, et si l'on voit renaître sous des noms nouveaux des institutions anciennes qui avaient, disait-on, fait leur temps, on voit aussi reparaître dans les jardins, avec tout l'attrait de la nouveauté, des plantes qu'on en pouvait croire disparues à tout jamais. Le tour de roue qui les a précipitées dans les limbes de l'oubli est suivi d'un autre qui les ramène à une nouvelle apogée. Ainsi vont les choses: la décadence, la mort elle-même ne sont que des moyens de rajeunissement.

« Arrêtons-nous sur cette pensée consolante, et rappelons aux amateurs qui la goûteraient que les *Lachénalies* sont des Liliacées bulbeuses de l'Afrique australe, où elles semblent faire le pendant des Jacinthes de notre hémisphère. Elles en ont la taille et le port; car comme ces dernières, elles poussent du milieu de leurs feuilles une hampe couronnée de

fleurs ordinairement pendantes, construites sur le même plan que celles des Jacinthes, mais plus tubuleuses et autrement coloriées. Comme les Jacinthes aussi, elles peuvent se cultiver en massifs, dans les parterres; mais elles conviennent surtout pour la culture en pots, et par là sont très-propres à décorer les étagères et les fenêtres. Ajoutons que leurs fleurs, un peu charnues, sont de longue durée quand on sait les préserver des ardeurs desséchantes du soleil.

« La plupart des *Lachénalies* ont les fleurs multicolores, les feuilles maculées de pourpre brun, des hampes florales hautes de 15 à 30 centimètres, pareillement marbrées ou ponctuées de brun, et portant de douze à dix-huit fleurs, dont les couleurs très-vives se modifient graduellement à mesure que les fleurs vieillissent. Quelques espèces ont les fleurs unicolores, et alors elles sont orangées, jaunes, rouges, bleu pâle ou toutes blanches. Dans ce dernier cas, il n'est pas rare de voir le blanc passer petit à petit à la teinte rose ou au lilas. En somme, on trouve réunies dans la série de ces jolies plantes des nuances de coloris si variées et si vives, si bien agencées les unes avec les autres, qu'il serait difficile d'en donner une idée par la description; le pinceau d'un artiste habile pourrait seul y parvenir.

« Nous avons dit tout à l'heure que les *Lachénalies* peuvent se cultiver en pleine terre. Sous ce rapport, elles suivent les règles adoptées pour la culture des Jacinthes. Dans le midi de la France, elles passent très-bien l'hiver en pleine terre, pourvu que l'endroit soit à l'abri de la grande humidité qui pourrait résulter de la fonte des neiges, ce dont il est d'ailleurs facile de les défendre en couvrant le sol de paille ou de toute autre matière propre à servir d'abri. Dans le nord, il leur faudrait une planche située devant un mur et orientée au midi, qu'on couvrirait de châssis vitrés du commencement d'octobre à la fin de mars de l'année suivante. Il serait cependant encore plus simple de retirer les bulbes de terre quelque temps après la floraison, lorsque les feuilles desséchées annonceraient leur maturité, et de les remiser dans un local sec pour les replanter aux premiers jours du

printemps. Au surplus, toute cette pratique se modifie suivant les lieux et les climats, et il n'est pas de jardinier un peu entendu à la culture des bulbes qui ne puisse aisément reconnaître la meilleure méthode pour la localité qu'il habite.

« La méthode à préférer cependant est la culture en pots. Voici comment on y procède : en octobre, on se procure des pots de 18 à 20 centimètres d'ouverture, dont on draine soigneusement le fond avec des tessons sur 2 à 3 centimètres d'épaisseur. Sur ce drainage on étend un lit de mousse, qui aura pour effet d'empêcher la terre de pénétrer entre les tessons et d'obstruer les vides, ce qui rendrait le drainage inutile. Les pots sont ensuite remplis d'un compost formé de deux parties de terre franche neuve, d'une partie de terreau végétal bien consommé et d'une partie de sable siliceux, le tout convenablement mélangé ; après quoi on plante de quatre à six bulbes par pot, suivant la grandeur de ce dernier. Les pots sont dès lors placés sous des châssis, où ils passent l'hiver, et qu'on recouvre momentanément de paillassons au moment des plus fortes gelées. On donne un léger arrosage au moment de la plantation, afin de tasser la terre sur les bulbes ; mais on n'arrose plus du tout l'hiver, à moins que la terre ne devienne tout à fait sèche, auquel cas il conviendrait de l'humecter très-légèrement. Ce qui importe ici, c'est d'empêcher les bulbes de pourrir, ce qui arriverait infailliblement pour peu que l'humidité de la terre dépassât la limite convenable.

« Il n'en est plus de même lorsque au printemps les plantes ont commencé à pousser; on arrose alors légèrement d'abord, puis plus copieusement, à mesure que la végétation progresse. Lorsque la végétation est achevée, on diminue graduellement les arrosages, pour les suspendre tout à fait dès que les feuilles commencent à jaunir; car il faut à tout prix laisser mûrir les bulbes qui sont l'espoir de la floraison suivante. Plus les pots seront alors exposés à l'ardeur du soleil, mieux les bulbes mûriront. Ces dernières sont rempotées en octobre dans de la terre neuve, ainsi que nous l'avons dit tout à l'heure.

« Rien n'empêche de forcer un peu les *Lachénalies* pour en avancer la floraison. Il suffit de mettre en serre chaude ou en serre tempérée, en décembre, janvier ou février, les pots qui contiennent les bulbes plantées comme nous venons de le dire. On peut aussi retarder cette floraison en plaçant les pots à la fin de l'hiver dans un endroit frais et abrité contre les rayons du soleil, ou encore en différant la plantation des bulbes jusqu'au milieu du printemps. Par ces divers moyens et tels autres que les circonstances pourront suggérer, on réussira à obtenir des floraisons successives pendant plusieurs mois.

« Les *Lachénalies* se multiplient naturellement par les nouvelles bulbes ou caïeux qui se forment autour des anciens, et qu'on en détache au moment de la replantation. On peut aussi les multiplier de graines lorsqu'il s'en produit. Ces graines se sèment en automne ou au printemps, en terrines remplies de terre de bruyère additionnée de terreau de feuilles, et qu'on tient sous châssis fermés. Les plantes ainsi obtenues fleurissent quelquefois dès la troisième année, mais plus ordinairement à la quatrième. Sa reproduction par caïeux est plus prompte, mais elle n'a pas la chance de donner, comme le semis, des variétés nouvelles.

« Un fait assez curieux qui a été plusieurs fois observé sur les *Lachénalies*, c'est que leurs feuilles et même leurs hampes florales, dans certaines circonstances, produisent quantité de bulbilles qui peuvent servir à leur propagation. On a vu des *Lachénalies* mises en herbier, et soumises aux procédés ordinaires de dessiccation, se couvrir de ces bulbilles. Un fait semblable avait déjà été observé par le botaniste français Turpin sur l'*Ornithogalum thirsoides* de notre pays. Il est probable qu'un horticulteur habile saurait tirer un heureux parti de cette disposition pour multiplier régulièrement et rapidement les *Lachénalies*, et même bien d'autres plantes bulbeuses à feuilles succulentes. »

Par la remarque qui précède, on peut voir que les *Lachénalies* deviendraient très-facilement des plantes de collection. Il suffirait pour cela de les croiser les unes avec les autres et

d'en semer les graines ; mais ce soin regarderait principalement les horticulteurs méridionaux.

LEPERIZA **latifolia**, Herbert ; *Pancratium latifolium*, Ruis et Pavon. Originaire des Andes du Pérou. Cette plante fut envoyée de Lima par M. Mac Lean au jardin de Kew, où elle a fleuri en septembre 1856 pour la première fois. Ce genre fut formé par Herbert ; il est très-voisin du genre *Pancratium* et du genre *Chrysiphiala*. L'oignon, assez gros, est bien strié et tuniqué ; il donne naissance à deux ou quatre feuilles pétiolées, larges et en gouttière ; scape de la hauteur de 30 centimètres, à sommet dilaté, portant une jolie ombelle de huit à dix fleurs inclinées, longues d'environ 7 centimètres, de couleur jaune lavé d'orange terne. Au premier coup d'œil, on pourrait prendre le *Leperiza latifolia* pour un *Phædranassa*. Cette espèce demande jusqu'à présent la serre froide et une terre légère, composée de terre franche et de terreau de couche ou de gazon pourri, mélangé de sable blanc.

LEUCOIUM **vernum,** *L. nivaria verna,* Moench ; Nivéole du printemps, Perce-Neige. Famille des Amaryllidées. Plante indigène, à feuilles linéaires. Hampe haute de 15 à 20 centimètres, donnant dans les premiers jours de mars une seule fleur blanche, inclinée, très-peu ouverte ; l'extrémité de chaque division calycinale est terminée par une pointe verte. On la cultive en pleine terre et sans abri. Presque tous les sols lui conviennent.

Leucoium vernum, Var., *Flore pleno*. C'est une variété à fleurs doubles de la précédente. Mêmes soins et même culture. Les fleurs sont également blanches, et teintées de vert aux extrémités.

Leucoium æstivum, *L. nivaria æstivalis,* Moench ; Nivéole d'été ou à bouquet. Plante aussi robuste que les précédentes. Hampe haute de 40 à 50 centimètres, portant une ombelle de 5 à 6 fleurs d'un blanc de neige, avec une tache verte également aux extrémités des divisions intérieures. Cette plante, qui n'est pas difficile sur le choix du terrain, préfère cependant une terre franche et légère et une expo-

sition ombragée. Les oignons de tous les *Leucoium* peuvent rester en terre pendant trois et quatre ans. Dans le mois de juillet, on les multiplie par les caïeux, et on les plante en octobre et en novembre. La culture des espèces suivantes diffère peu de celles qui précèdent et qui sont originaires d'Europe.

Leucoium autumnale, à fleurs rouges. Originaire du Portugal.

Leucoium carpathicum, à fleurs blanches. Originaire des monts Karpathes.

Leucoium grandiflorum, à fleurs rouges. Originaire de l'Europe du Sud.

Leucoium pulchellum, à fleurs blanches. Originaire d'Europe.

Leucoium roseum, à fleurs roses. Originaire d'Europe.

Leucoium trichophyllum, à fleurs blanches. Originaire de la Barbarie.

M. Ch. Lemaire nous apprend que les *L. roseum, grandiflorum, autumnale* et *trichophyllum* ont formé le genre *Acis* de Sweet.

LES

PLANTES BULBEUSES

ORLÉANS, IMP. DE G. JACOB, CLOITRE SAINT-ÉTIENNE, 4.

LES

PLANTES BULBEUSES

ESPÈCES, RACES ET VARIÉTÉS

CULTIVÉES DANS LES JARDINS DE L'EUROPE

AVEC L'INDICATION DES PROCÉDÉS DE CULTURE

Par M. BOSSIN

TOME II

PARIS

LIBRAIRIE AGRICOLE DE LA MAISON RUSTIQUE

26, RUE JACOB, 26

1872

LES

PLANTES BULBEUSES

LILIUM; Lis. Cette plante majestueuse par son port, par sa beauté et l'élégance de ses fleurs, est anciennement connue, et il est à regretter que nous ne retrouvions plus aujourd'hui ces belles espèces et variétés dues aux soins et à la culture de nos ancêtres, et dont nous retrouvons les *portraits* dans leurs précieux ouvrages. C'est ainsi, d'après M. Cannart d'Hamale, dans son *Histoire littéraire des Lis,* qu'on ne retrouve plus les fameux *Sultan Zambach; Lilium peregrinum,* figuré dans le *Florilegum renovatum de Matheus Merianus;* le *Lilium liliorum sive 122 lilia ex eodem bulbo enato;* le *Lilium Chalcedonicum flore pleno*, connu autrefois sous le nom d'*Hemerocallis Chalcedonica flore pleno;* le *Lilium cruentum flore pleno;* et un Lis monstrueux, figuré par le même Marianus, sous le nom de Martagon, etc.

Il y a une vingtaine d'années, M. Cannart d'Hamale, l'un des plus grands amateurs de Lis de notre époque, et qui possède la collection la plus nombreuse, s'est livré à de minu-

ticuses recherches ayant pour but d'établir d'une manière exacte et positive la nomenclature de ce superbe genre. Nous ne savons s'il y est parvenu; mais confiant dans son zèle et dans sa persévérance, nous sommes convaincu qu'il arrivera prochainement à un résultat utile pour la classification des Lis.

D'après les recherches de ce savant sénateur belge, c'est principalement du *Lilium candidum* dont il était question le plus souvent dans les anciens ouvrages. Il est vrai, dit ce grand amateur, que le Lis blanc est éminemment poétique; c'est à lui que la poésie doit le sujet d'une foule d'apologues. Riche de majesté, de grâce, de coloris et de fraîcheur, c'est dans la blancheur de sa corolle que les poètes ont trouvé l'emblême de l'innocence, de la candeur, de la pureté virginale, et dans l'élégance de son port celui de la grandeur et de la majesté.

M. Cannart d'Hamale nous apprend encore que, suivant les anciens iconologistes, la pudeur est représentée par une vierge vêtue en blanc, la tête voilée et tenant un Lis blanc dans la main droite; le Lis est l'emblême de l'espérance. Cette divinité, très-révérée des anciens Romains, se voit tantôt dans une vierge vêtue en vert et couronnée de *Lis;* tantôt sous la forme d'une jeune fille debout, relevant d'une main sa robe et de l'autre tenant une branche de *Lis*.

D'après le même narrateur, le Lis est encore le symbole d'une âme pure et candide; le christianisme a adopté ce même Lis blanc comme image symbolique, et les artistes le placent comme sceptre, dans les mains du Roi des Rois, quand ils le représentent enfant sur le sein de sa divine mère; ils le mettent encore entre les mains de la vierge Marie, comme emblême de l'Immaculée-Conception, et dans celles de saint Joseph, comme celui de la chasteté. Les Vierges martyres réclament encore pour elles cette belle fleur, dont les couronnes, choses singulières, couvraient le front des satyres dans le paganisme. Le Lis blanc est la fleur de la Bible; c'est à ce Lis qu'elle fait si souvent allusion pour désigner tout ce qu'il y a de plus beau, de plus parfait, de plus pur et de plus vertueux.

L'art héraldique fit autrefois du Lis blanc l'emblême de la maison de France, et ce fut Louis VII, dit le jeune, l'époux malheureux d'Éléonore de Guyenne, qui plaça le premier cette fleur sur les étendards de ses armes. C'est à cette époque que remonte l'origine des armoiries; c'est sous le règne de ce prince, époque de la seconde croisade, que le besoin s'en fit le plus vivement sentir; quelques historiens prétendent que le roi Charles VII autorisa Jeanne d'Arc, cette héroïne célèbre, à prendre le nom de Jeanne du Lis. La ville de Suze, en Perse, d'où le Lis blanc paraît être originaire, en mit les fleurs dans ses armoiries comme symbole de la beauté. Enfin, M. Cannart d'Hamale termine ce récit en indiquant que saint Louis avait pris pour devise une *Marguerite* et des Lis, par allusion au nom de la reine son épouse et aux armes de France.

Du temps de Charles-Quint, on ne connaissait que deux espèces de Lis, le *Lilium candidum* et le *L. croceum*. Ce n'est guère que sous le règne de Philippe II et sous celui d'Albert et d'Isabelle que les Lis Martagon, de Chalcédoine, de Pompone, des Pyrénées, le Lis bulbifère et le fameux Sultan Zambach, *L. peregrinum*, se joignirent à leurs frères. C'est M. Cannart d'Hamale qui le constate dans son intéressante histoire du Lis, auquel nous envoyons le lecteur. Elle est publiée *in extenso* dans la *Belgique horticole*, dirigée par le savant Ch. Morren, en l'année 1851.

En 1706, Louis Liger n'en mentionne que quatre espèces très-discutables, dans son *Jardinier fleuriste*. Laquintinie, dans son ouvrage monumental, en 1697, ne parle que de sept espèces, sur l'identité desquelles nous avons aussi quelques doutes. Dumont de Courcet signale dix-huit espèces et variétés, dans son *Botaniste cultivateur*, imprimé en 1811. Ce genre, ainsi qu'on va le voir, grâce à l'intrépidité infatigable des voyageurs et des botanistes, s'est considérablement accru depuis le commencement du XIXe siècle, non seulement en espèces importées de la Chine, du Japon et d'autres contrées plus ou moins lointaines, mais encore par de nombreuses variétés de différentes espèces, dues aux habiles se-

meurs français et étrangers. En réunissant les espèces et les variétés, on pourrait, ce nous semble, former une collection d'environ cent plantes, faciles à distinguer par la fleur, par le feuillage et par le port, et en outre par la floraison successive, qui permet à un amateur d'avoir des Lis en fleur presque toute l'année, tant en pleine terre que dans la serre froide ou tempérée.

En attendant la classification exacte, que veut bien nous promettre M. Cannart d'Hamale, qu'il nous soit permis d'offrir nos félicitations bien sincères à ce noble sénateur belge, sur un travail dont l'utilité se fait généralement sentir en horticulture.

Lilium Leichtlinii, Lis de Leichtlin, de Hook. Originaire du Japon. Dédié à M. Max Leichtlin, botaniste, par M. Hooker. Cette gracieuse espèce, reçue du Japon par MM. Veitch, se rapproche du *Lilium tigrinum* par la forme de sa fleur et son moucheté. Tige d'un mètre, svelte et glabre; feuilles alternes, sessiles et lancéolées; fleur d'un joli jaune citron, avec nombreuses macules; elle est solitaire, penchée, et mesure 8 à 10 centimètres de largeur.

Lilium Thunbergianum, Lis de Thunberg; var. à fleurs dorées tachetées de noir; Roem. et Schult. *L. aureum nigro maculatum, Flore des serres.* Cette plante magnifique est tout à fait rustique. Sa hampe n'atteint pas plus de 35 centimètres de hauteur, terminée par quatre ou cinq grandes fleurs de couleur nankin moucheté de noir. Elle est de pleine terre, et il convient de la planter en automne; les oignons ne se relèvent que tous les deux ou trois ans; on en détache les caïeux, et on les remet en terre imédiatement.

MM. Boëlens et fils nous signalent les variétés ou espèces suivantes :

Lilium Thunbergianum aureum.

Lilium Thunbergianum grandiflorum.

Lilium hæmatochrum, Lis à fleur rouge sang, Ch. Lem. Originaire du Japon. Il a été envoyé du Japon à M. Verschaffelt. Tige droite de 40 à 50 centimètres de hauteur; feuilles nombreuses, petites, lancéolées, terminées en

pointe; fleur verticale, souvent solitaire, large de 15 à 18 centimètres; elle est surtout remarquable par son ampleur et par le coloris foncé de ses pétales, d'un rouge sang noirâtre. Si on pouvait le cultiver en pleine terre, comme on l'espère, ce serait une des plus belles conquêtes de notre époque pour nos jardins.

Lilium Maximowiezii, Lis de Maximowiez, Regel. Originaire du Japon, où cette espèce est cultivée dans les jardins; nous devons son introduction au zèle de M. Maximowiez. On considère cette plante comme étant très-voisine du *L. tenuifolium*. Tige droite et flexible, haute de 70 centimètres à 1 mètre, surmontée d'une ou de plusieurs fleurs, d'un joli rouge orangé, tachetées de points noirâtres; feuilles nombreuses et alternes, linéaires et aiguës. Ce lis supporte la culture en plein air à Saint-Pétersbourg, où on lui donne la culture et les soins qu'exigent les *L. Szovitzianum* et *tenuifolium*.

Lilium speciosum, var. *Kœmpferi*, Lis élégant, var. de Kœmpfer. Originaire du Japon. Cette variété, considérée comme une des plus élégantes de l'espèce, *L. speciosum*, était sans doute cultivée dans les jardins du Japon avant son introduction. On la distingue des autres variétés par ses feuilles plus étroites et par le coloris de ses pétales, d'un beau rose rouge dans toutes les parties, avec de nombreuses taches de pourpre noir.

Lilium giganteum, Lis gigantesque. La connaissance de cette espèce, d'une hauteur vraiment phénoménale, est due au docteur Wallich, qui l'a trouvé et qui l'a décrit le premier, dit-on, dans son *Tentamen floræ nepalensis illustre*, imprimé à Calcutta en 1824; mais nous sommes redevables de son introduction en Europe au colonel Madden, qui en fit parvenir les premières semences vers l'année 1846. Un des oignons provenant de ces semis porta des fleurs en 1856, dans le jardin de M. Townskend-Boscarvan, à Lamorran, duché de Cornouailles; ce fut une admiration qui devint générale. La hauteur des tiges fut une surprise des plus agréables, et on a prétendu, à tort ou à raison, qu'elle dépassait celle

qu'elle atteignait ordinairement dans son lieu d'origine. Bientôt il se fit beaucoup de bruit autour de cette plante majestueuse, et elle se répandit rapidement dans tous les jardins d'Europe. Le premier pied qui a fleuri sur le continent, dès l'année 1852, se trouvait dans l'établissement de MM. Cunningham, d'Édimbourg. On s'empressa d'en donner la figure en juillet de la même année, qui fut exactement reproduite par le *Botanical Magazine ;* on a souvent parlé des prix élevés des Jacinthes en Hollande et des prix exorbitants payés par les amateurs des temps passés; mais de nos jours cela ne se voit plus guère pour les oignons à fleurs. Cependant, on nous affirme que les bulbes du Lis gigantesque pouvant fleurir se sont vendus en Angleterre et ailleurs de 300 à 500 francs pièce. Suivant le colonel Madden, cette espèce magnifique se trouvait communément dans les forêts épaisses et humides de l'Himalaya, dans les provinces de Kumaon, Gurwahl et de Bushur. Le sol où elle croît naturellement est une sorte de terreau noir, dans lequel l'oignon se plaît et se développe presque à la surface, à la hauteur de 2,287m.50 à 2,745m, et où la neige couvre la terre depuis novembre jusqu'en avril. Les tiges fistuleuses sont converties en instrument de musique par les indigènes.

La plante est tellement rustique, que l'oignon qui a fleuri à Lamorran, en 1856, provenait d'un pied qui avait porté fleur en 1854. Il est resté sans protection pendant le fort hiver de 1854 à 1855. Il a très-bien supporté aussi les printemps très-froids de 1855 et 1856. Ainsi, il n'y a rien à craindre, on le voit, pour la conservation et pour la culture à l'air libre, dans nos jardins, de ce beau et majestueux Lis, dont les fleurs sont larges et blanches, carminées à l'intérieur.

Wallich indique que la hauteur des tiges de ce Lis, dont il donne la description, était de 3m05. Celui qui a fleuri chez M. Cunningham avait la même taille; la sommité portait douze fleurs. L'exemplaire qui fleurit à Lamorran donna des tiges encore plus hautes; elles mesuraient 3m660, et elles étaient terminées par une grappe de dix-huit fleurs blanches,

très-larges et penchées, ressemblant assez à celles du *Lis candide;* avec cependant, en plus, une teinte rouge foncé sur les bords intérieurs de chaque pétale. Lors de leur épanouissement, elles offraient un diamètre de 14 centimètres; du milieu des fleurs sortait une odeur des plus douces et des plus agréables. Aujourd'hui, le *Lilium giganteum* se trouve dans presque tous les jardins d'amateurs, et d'ici à quelques années, on le rencontrera plus fréquemment encore; la magnificence de ce beau végétal et sa culture facile lui permettront d'entrer dans tous les jardins; ce sont là nos désirs et notre conviction intime. La modicité du prix actuel des oignons, et leur aptitude à croître et à se développer en pleine terre, ainsi que l'extrême avantage qu'ils possèdent de pouvoir supporter nos hivers les plus rigoureux, les rendront accessibles à toutes les fortunes. On sait qu'il a supporté sans abri, à Lamorran, les froids assez intenses qui ont fait descendre, dans cette contrée de l'Angleterre, le thermomètre à 23 degrés centigrades au-dessous de zéro, sans que sa végétation en soit altérée. La floraison, comme on l'a vu plus haut, fut magnifique et sa tige très-élevée. On le multiplie par semence et par caïeux.

Lilium tenuifolium, Lis à petites feuilles, Fischer. Originaire de la Daourie. Tige de 40 à 50 centimètres de hauteur, portant de trois à huit fleurs, petites relativement, d'un très-beau rouge légèrement orangé et fortement odorantes. Oignon petit, ovoïde et un peu trigone. Cette espèce réussit parfaitement à l'air libre, en terre légère, sablonneuse, fraîche et drainée; par mesure de précaution, mieux vaut lui donner pendant l'hiver une légère couverture. On la multiplie de graines et par caïeux.

Lilium sinicum, Lis de Chine, Lind. Originaire de la Chine. Ce Lis fut introduit en Angleterre en 1824 pour la première fois. On le perdit, et il fut rapporté de nouveau par M. Fortune. Tige de 30 centimètres environ de hauteur; feuilles presque glabres, alternes, aiguës; fleurs assez nombreuses, de moyenne grandeur, de couleur beau rouge carmin.

Lilium auratum, Lind.; Lis à bandes dorées. Originaire du Japon. Plante l'une des plus brillantes du genre, reçue en 1862 par MM. Veitch; elle fut rapportée du Japon par M. John Gould Veitch, directement de son pays natal; les tiges atteignent une hauteur de 1 mètre à 1m30 centimètres, portant de trois à cinq fleurs d'une largeur étonnante et d'une couleur tout à fait particulière; le fond en est blanc. mais au milieu de chaque folicle du périanthe, il existe une très-large raie d'un beau jaune d'or; l'intérieur de la fleur est en outre parsemé régulièrement de larges macules rouge pourpre. Au Japon, sur les hauteurs de l'intérieur, cette belle plante fleurit dans le courant de juillet; mais en Angleterre, elle a montré ses larges et splendides corolles de juillet à septembre. Les fleurs de ce charmant Lis répandent une odeur délicieuse, rappelant un peu celle de l'Oranger, et leur forme générale est en cloche et régulièrement recourbée en dehors; leur largeur est d'environ 20 centimètres; les feuilles sont lancéolées, aiguës et assez rapprochées dans toute la longueur des tiges. Le *Lilium auratum* est une plante d'avenir et que l'on doit tôt ou tard introduire dans tous les jardins.

Lilium auratum robustum, var. Cette belle plante, qui a fleuri chez le révérend Horatio N. Goldney, fin de juin et commencement de juillet 1867, a donné deux tiges sur la même bulbe, d'une hauteur de 1m90 à 2 mètres, terminées dans leur ensemble par vingt-deux fleurs, d'un diamètre d'une largeur remarquable. Elle était cultivée dans des pots de 50 à 60 centimètres d'ouverture, dont le fond fut drainé; la terre était composée d'un quart de terre de bruyère tourbeuse; d'un quart de terreau de feuilles; d'un quart de plaques de gazon pourri et d'un quart de sable blanc siliceux; le vase fut maintenu en serre froide pendant l'hiver, et c'est dans cette température qu'il a porté fleur. On espère que cette belle espèce sera assez robuste sous notre climat pour supporter les hivers en pleine terre; les fleurs qu'elle donne en abondance étant très-odorantes, d'un beau coloris et de 20 à 30 centimètres de largeur, la

feront rechercher pour en faire des massifs dans les jardins d'agrément.

Lilium auratum rubrum, var. Cette riche variété, dont le coloris se rapproche un peu de celui du *Lilium speciosum*, Thumb.; *Lilium lancifolium*, Hort., en diffère par la dimension de ses larges fleurs, ornées d'une bande médiane de couleur marron rosé, qui s'atténue pour se fondre de chaque côté avec le reste des divisions pétaloïdes; le bord de chaque pétale est très-largement bordé de blanc mat, et le fond est garni de macules brunes dans toutes ses parties; les feuilles sont linéaires, finissant en pointe. M. Carrière, qui en a donné la description et la figure en 1867, dans la *Revue horticole*, a vu cette plante en pleine fleur chez MM. Vilmorin et Cie, qui en ont reçu directement les bulbes du Japon. On croit que le *Lilium auratum* enrichira l'horticulture de nombreuses variétés nouvelles, qu'il sera facile d'obtenir au moyen des semis.

Lilium auratum immaculatum. Cette variété est dépourvue de macules; sa fleur est uniforme et d'un blanc jaunâtre; les feuilles sont très-étroites et assez longues. Elle a fleuri en 1866 chez MM. Thibaut et Keteleer, à Paris.

Lilium spectabile, Lindl.; Lis élégant. Originaire de la Sibérie. Cette espèce non seulement est belle, mais elle est rustique; on la rencontre spontanément dans toutes les parties de la Sibérie méridionale, où la tige n'est ordinairement surmontée que d'une seule fleur; dans nos jardins, au contraire, le nombre est souvent au dessus de quatre; elle résiste à la pleine terre en hiver, dans les jardins de Saint-Pétersbourg. Tige haute de 60 à 75 centimètres, anguleuse, presque ailée, avec feuilles éparses dans sa longueur; les fleurs, en forme de cloches très-ouvertes, sont d'un coloris rouge orangé, ayant à la gorge une infinité de points noirs. Ce beau Lis demande une terre meuble, et on le multiplie de graines et par caïeux.

Lilium testaceum, Lind.; var. *Isabellum*. Lis Isabelle. On croit que ce Lis est un hybride du *Lilium testaceum* du Japon et du *Lilium candidum*. Sa tige est plus faible et ses

jolies fleurs sont de couleur isabelle; on croit qu'il supportera parfaitement la pleine terre, même dans les régions septentrionales de l'Europe; il sera prudent néanmoins de lui donner une couverture l'hiver, pour le préserver des grands froids; il réussit bien en terre pas trop légère, reposant sur un sous-sol de nature sèche.

Lilium Neilgericum, Hort.; Lis des monts Neilgerries. Originaire des Indes orientales. Cette belle plante fut introduite en Europe par M. Th. Lobb, qui l'envoya à MM. Veitch. Elle a beaucoup d'analogie avec le *Lilium longiflorum*, Thumb., quant au port et à la forme de sa fleur; mais il est facile de l'en distinguer par plusieurs caractères. Feuilles lancéolées ou oblongues linéaires, un peu recourbées dans leur partie supérieure; hampe ne dépassant guère 35 centimètres, légèrement flexueuse et brunâtre, portant une seule fleur terminale d'un jaune citron, et ayant une odeur très-agréable; sa largeur est d'environ 13 centimètres. Ce beau Lis se trouve très-bien de la serre tempérée pour l'hiver, et au besoin on peut lui donner un abri sous un coffre à froid.

Lilium nova species. Lis nouvelle espèce. Cette belle plante serait à fleur double d'après la figure qu'en a donnée le *Floral Magazine*, en 1863. La couleur de cette fleur étrange est d'un rouge bronzé intense, passant à l'orangé sur les bords; elle est tachetée de nombreux points noirs; les tiges atteignent de 30 à 50 centimètres de hauteur; feuilles nombreuses et lancéolées. On pense qu'elle pourra supporter la pleine terre dans quelques contrées de l'Europe, et qu'elle serait d'un bel effet en bordures.

Lilium pumilum, Redouté; Lis mignon. Originaire de la Daourie. Ce joli petit Lis est voisin du *Lilium tenuifolium*, Fisch., mais on l'en distingue par ses feuilles plus larges et plus raides. Ses fleurs sont aussi plus petites. Cette charmante espèce passe l'hiver sans abri en pleine terre.

Lilium fulgens, Ch. Morr., var. *staminosum;* Lis brillant à fleurs doubles. Originaire du Japon, et introduit par M. Jacob Makoy, de Liége. Cette belle et curieuse plante est remarquable par ce fait, que les fleurs sont devenues doubles,

par suite de la transformation des étamines en une lance à onglet long et étroit.

Lilium formosum (???); Lis élégant. Originaire du Japon. Le nom de ce Lis est provisoire, et M. Verschaffelt, qui le reçut du Japon il y a quelques années, ne le considérait que comme une variété du *Lilium Thunbergianum*. M. Ch. Lemaire pense le contraire, et croit qu'elle en diffère essentiellement. La tige de cette plante est haute d'environ 25 centimètres; feuilles nombreuses, oblongues lancéolées; les fleurs sont d'un beau rouge orangé, rayées au milieu de jaune pâle.

Lilium Nepalense, D. Don et Wallich. Tige de 75 à 80 centimètres de hauteur; fleur jaune terne, selon les uns, tandis que le pied qui a fleuri à Londres en 1855 était verdâtre, tacheté intérieurement de pourpre. M. Lindley, qui l'a mentionnée dans le *Gardener's Chronicle*, pense que cette jolie plante sera rustique.

Lilium Canadense, Red.; Lis du Canada. Tige de 1m à 1m30; feuilles verticillées, lancéolées, nervées, les supérieures plus larges; vers la fin de juillet, une ou plusieurs fleurs jaune orangé, réfléchies, à divisions renversées et ponctuées de pourpre à la base. Les petits oignons ne donnent qu'une seule fleur, tandis que les gros en produisent de huit à dix; dans ce dernier cas, les pédicelles divergeant du même point de départ, présentent une sorte de couronne de fleurs pendantes, dont les petales jaunes et ponctuées de noir en dedans ne se roulent jamais. Cette belle espèce demande la culture des Lis Martagon.

Lilium Canadense, var.; Lis du Canada, variété occidentale, Lindl. et Paxt. Découvert en Californie il y a plusieurs années. C'est dans les jardins de la Société d'horticulture de Londres qu'il aurait fleuri pour la première fois. Les feuilles, qui sont longues, étroites et au nombre de dix, forment plusieurs verticilles, tandis que dans le *Canadense*, le verticille n'est que de cinq feuilles; les fleurs sont aussi plus grandes que dans l'espèce; leur couleur orange foncé, à taches rouges et à nombreuses macules de brun rougeâtre,

lui donnent beaucoup de ressemblance avec les *Lis Martagon*. C'est une jolie variété des plus remarquables et d'un très-bel effet; elle est décrite avec soin dans le *Journal d'horticulture pratique* de la Belgique, en 1853.

Lilium roseum, Wallich; *Lilium Thomsonianum,* Lindl.; *Fritillaria Thomsoniana,* Royle et Kunth. Originaire de l'Himalaya. Cette gracieuse plante, après avoir été figurée dans le *Botanical Magazine,* fut reproduite en août 1853, dans le *Journal d'horticulture pratique* de la Belgique. Elle provient des Grandes Indes, où on la trouve dans des lieux assez élevés au-dessus du niveau de la mer. Les exemplaires dont on a admiré la floraison provenaient de graines récoltées par MM. Thomson et Strachey, à Almara, à une altitude de 8,000 pieds anglais. Le professeur Kenth et le docteur Royle avaient rangé ce Lis parmi les *Fritillaria,* mais on ne saurait l'admettre. M. le docteur Wallich a eu la pensée d'en faire le genre *Notholirion.* La bulbe de cette espèce est d'une longueur de 3 à 4 centimètres; il est oblong; les écailles sont oblongues lancéolées, luisantes; celles de l'extérieur sont couleur marron brun; tige haute de 40 à 60 centimètres, droite, lisse et glabre; les feuilles, rassemblées en grand nombre à la base de la tige, sont linéaires sessiles acuminées; fleurs en grappe terminale, composée de huit à dix grandes et belles fleurs inclinées, d'un lilas rosé; sépales spatulées et à bouts réfléchis. Cette plante, fort belle dans toutes ses parties, a fleuri parfaitement dans une bâche froide au jardin de Kew.

Lilium Brownii, Hort.; *L Brownii,* Van Houtte; Lis de Brown. Originaire du Japon. Hampe de la hauteur de 50 centimètres, terminée par une belle fleur blanche un peu inclinée et à divisions lavées de pourpre violacé en dehors; anthères jaunes, oblongues; style verdâtre dépassant les étamines. Selon M. Van Houtte, les tiges de ce beau Lis atteignent quelquefois la hauteur de 1m30 centimètres, et l'oignon est tout à fait rustique. Il réussit très-bien en pleine terre franche, où il passe parfaitement l'hiver sans couverture.

Lilium Szowitzianum, Fisch. Originaire du Caucase. Ce beau Lis fut, à ce qu'il paraît, confondu avec le *L. Colchicum,* le *L. Loddigesianum* et le *L. monadelphum.* Il a été introduit vers l'année 1840, et cultivé dans le jardin botanique de Saint-Pétersbourg. Ses tiges, de la hauteur de 1m à 1m 50, supportent de grandes et belles fleurs inclinées et disposées en grappes dans le genre de celles du *Lilium candidum.* Leur coloris est d'un jaune citron vif, marqué de taches et parsemé de points noirs.

Lilium Walichianum, Schultzes. Décrit dans le *Botanical Magazine* en 1851, dont il fut extrait par M. Naudin, qui le publia dans la *Revue horticole.* Il est originaire du nord de l'Inde, où il a été découvert par le docteur Wallich, et un peu plus tard par M. Robert Blinkwarth. Son introduction en Angleterre date de 1850, où pour la première fois il a fleuri dans le jardin botanique de Belfort. Il fut apporté par le major Madden. Ce superbe Lis a le port des *Lilium longiflorum* et *L. speciosum.* Il en diffère cependant par ses fleurs blanches, d'une dimension rare, puisque, selon l'auteur de l'article anglais, elles n'auraient pas moins de deux décimètres de longueur sur une largeur à peu près égale. Les feuilles sont linéaires, lancéolées ; tige uniflore, haute de 50 à 60 centimètres environ. Cette espèce passe l'hiver en orangerie, et on la soigne comme le *Lilium speciosum* du Japon. On fait bien de conserver les bulbes l'hiver à l'abri de la gelée ; mais au premier printemps il faut les planter dans un mélange d'argile, de terreau de feuilles, de terre de bruyère et de sable siliceux blanc. On draine les pots, et on les place dans une bâche. Lorsque les fleurs se montrent, on les rentre en orangerie.

Lilium odorum, Plan. Cette jolie plante, retrouvée par hasard il y a quelques années par M. Van Houtte, dans les jardins du grand-duc d'Oldenbourg, atteint la hauteur du *L. longiflorum;* mais elle en diffère par la largeur de ses fleurs, teintées lie de vin intérieurement. L'odeur se rapproche de celle du cassis. M. Van Houtte la cultive dans un coffre à froid, recouvert d'un châssis l'hiver, et en terre argileuse

mélangée de terreau de feuilles. En plantant les oignons, il les entoure de sable mêlé d'un peu de suie. Ce traitement a pour résultat une floraison luxueuse.

Lilium colchicum. Tige de 60 centimètres environ de hauteur, garnie de feuilles lancéolées, petites et éparses. Les fleurs, un peu penchées, sont de moyenne largeur et solitaires; leur couleur est d'un jaune citronné; les pétales supérieures sont pointillées de violet foncé, et les divisions calycinales sont roulées extérieurement. Cette très-belle espèce répand en outre une odeur très-prononcée et des plus agréables.

Lilium candidum, Lin.; Lis blanc commun; Lis candide. Originaire du Levant selon quelques auteurs, et de la Suisse selon d'autres. Tiges de 1m à 1m 30, garnies de feuilles petites et lancéolées; fleurs en girandoles, de trois à sept, quelquefois en plus grand nombre, bien faites et légèrement inclinées, d'un beau blanc mat, répandant aux environs une délicieuse odeur. Les feuilles sont radicales, linéaires et tombantes; l'oignon est composé de tuniques écailleuses, qui se détachent facilement de la couronne. Cette plante, peu délicate sur le choix du terrain, préfère cependant un sol perméable et de nature consistante. Une bonne terre franche, silicieuse, est ce qui lui convient le mieux. Cette superbe espèce a donné les variétés suivantes :

Lilium candidum flore pleno, Lis blanc à fleurs doubles, ou monstrueux.

Lilium candidum variegatum, Lis blanc à feuilles panachées.

Lilium candidum marginatum, Lis blanc à feuilles bordées.

Lilium candidum purpureo maculatum, Lis blanc à fleurs ensanglantées. Les pétales sont jaspés de rouge violacé, qui se produit également sur les écailles de l'oignon et sur les feuilles.

Lis à fleurs en épis. Cette variété, peu commune, se distingue de l'espèce par la disposition sur la tige, vers la sommité, de pétales blancs, inodores et imbriqués, qui lui

donnent la forme d'un épi. Ces variétés demandent les mêmes soins, la même terre et la même culture que ceux donnés au *Lilium candidum*.

Lilium longiflorum, Thumb.; Lis à longues fleurs. Tige haute de 40 à 50 centimètres ou plus; fleurs d'un blanc pur, plus longues et ayant la même forme que celles du *L. candidum*.

Lilium longiflorum Liu-Kiu. Originaire du Japon. Importé par M. Von Siebold vers 1842. Fort jolie plante à fleurs blanches, d'une odeur délicieuse et d'une largeur de 18 à 20 centimètres.

Lilium eximium, Hort. Cette espèce, qui ne paraît être qu'une variété du *L. longiflorum*, s'en distingue cependant par ses feuilles plus étroites. Les fleurs sont horizontales, longues de 10 à 18 centimètres, à divisions moins coriacées et à étamines inégales. Enfin, M. Duchartre pense que cette espèce est bien caractérisée.

Lilium Takesima (Jama-Juri). Cette gracieuse plante ne serait, selon quelques auteurs, qu'une variété du *L. longiflorum*. En effet, elle en a tout le port et l'aspect. M. Andry en a présenté un lot en fleurs à la Société impériale d'horticulture, dont les pétales étaient visiblement teintés de violet brunâtre à l'extérieur, bien que pendant les premières années les fleurs étaient entièrement blanches. Les feuilles du *L. Takesima* sont notablement plus longues, plus étroites que celles du *L. longiflorum;* et en outre elles sont constamment trinervées.

Lilium Catesbœi, Walt.; Lis de Catesby. Cette belle plante, cultivée au Muséum de Paris, fut envoyée de Pensylvanie à cet établissement par M. de Lantillac, en 1866. Elle croît dans les terres basses et humides des contrées chaudes de l'Amérique septentrionale, surtout en Pensylvanie, en Géorgie et dans la Caroline. Elle fut, selon notre collègue M. Verlot, introduite déjà en France et en Angleterre vers la fin du siècle dernier; mais jusqu'ici elle n'a pu prendre encore le droit de cité dans nos jardins.

Le Lis de Catesby est une fort belle plante à bulbes assez

petites, à écailles étroites et blanchâtres. Tiges cylindriques, hautes de 40 à 50 centimètres, un peu rougeâtres, terminées par deux ou trois fleurs, quelquefois par quatre, assez grandes, droites, évasées au sommet, campanulées et d'un coloris rouge orangé foncé, diminuant d'intensité vers la base; l'intérieur est ponctué de brun. Cette espèce fleurit en juin et juillet, et elle est cultivée en pots de petite dimension. On lui fait passer l'hiver sous châssis à froid, en terre de bruyère, en motte placée sur un drainage assez épais. On maintient les bulbes dans une humidité constante. On la multiplie au moyen de bulbilles qui se développent à l'aisselle des tuniques, et par semis.

Lilium croceum, L.; Lis orangé. Originaire d'Autriche. Tige élevée; feuilles éparses, étroites et sillonnées. Dans le courant de juin, fleurs en ombelles, au nombre de quatre à six, dressées, de couleur rouge safrané, parsemées de petites taches noires, plus nombreuses que dans le *Lilium bulbiferum*. Cette plante n'est pas délicate sur le choix des terrains. Dans tous les jardins elle forme, avec le temps, d'aussi fortes touffes que le *Lilium candidum*. Cette belle espèce paraît avoir donné les variétés suivantes:

Lilium umbellatum.

Lilium umbellatum fulgidum.

Lilium umbellatum punctatum.

Lilium umbellatum atrosanguineum, connu aussi sous le nom de *L. fulgens atrosanguineum.*

Lilium umbellatum bicolor.

Lilium umbellatum citrinum.

Ces variétés demandent les mêmes soins et la même culture que le *Lilium croceum.*

MM. Boëlens fils, horticulteurs à Gand, ont l'obligeance de nous indiquer les variétés ci-après du *Lilium croceum :*

Lilium croceum aurantiacum major.

Lilium croceum aurantiacum minor.

Lilium croceum precox.

Lilium croceum sibiricum.

Lilium superbum, Lam., Lis superbe. Originaire de

l'Amérique boréale. Tige de 1m à 2m 50 de hauteur, dressée, violâtre ; feuilles inférieures lancéolées, verticillées; les supérieures éparses et plus larges. Belles fleurs terminant la tige, au nombre souvent de plus de quarante, pendantes, de grosseur moyenne, à divisions arquées en dehors, de couleur beau rouge orangé et ponctué de pourpre brun. Cette superbe plante demande la terre de bruyère : c'est la seule dans laquelle elle se convient et dans laquelle elle prospère. Elle passe l'hiver en pleine terre ; mais quoique étant d'un climat plus froid que le nôtre, il est prudent et utile de la protéger contre les gelées, et aussi un peu contre la trop grande humidité. On les laisse en place pendant trois ou quatre ans, sans les relever ; on sépare alors les caïeux, qu'il faut replanter de suite, ainsi que l'oignon mère, et à mi-ombre. Dans les endroits humides et froids, les bulbes sont sujettes à fondre, et elles ne peuvent se conserver longtemps arrachées sans être mises en terre. Il nous est arrivé très-souvent d'en perdre en moins de quelques semaines, placées sur des tablettes de bois, dans un endroit sain. On multiplie cette espèce comme le Lis blanc, par les écailles de ses oignons.

Lilium superbum pyramidale. M. Van Houtte donne les détails suivants sur cette belle plante : Tige de 1m 60 à 2m 30 de hauteur. On peut la placer très-avantageusement dans les massifs de *Rhododendrum*, que dépasseront ses fleurs terminales très-nombreuses, longuement pédicellées, à divisions roulées en dehors, orangées, maculées de brun à sommets rouges.

Lilium pulchellum, Fisch.; Lis élégant. Originaire de la Daourie. Bulbe ovale, allongée, de la grosseur d'une petite noix ; tige glabre, cylindrique ; feuilles linéaires et lancéolées, un peu enroulées au bord. En mai et juin, fleurs dressées, à divisions obtuses, légèrement recourbées au sommet, d'un coloris rouge orange très-vif, striées à la base de pourpre noir. Cette espèce est rustique, et on la multiplie par semences et par caïeux.

Lilium Martagon, Lin ; Lis Martagon. Originaire des montagnes de l'Europe centrale. Tige luisante, ponctuée de

noir ; feuilles verticillées, ovales-lancéolées. En juillet et août, fleurs en grappes, réfléchies, à divisions renversées, ponctuées à la base, comme celles du *L. Pomponium*, mais plus ou moins pourpré rouge, avec des points noirs. Odeur peu agréable. Culture des précédents. Cette espèce a produit plusieurs variétés très-belles, parmi lesquelles on remarque le :

Lilium Martagon blanc, qui est probablement le *Lilium glabrum* de Spr.

Lilium Martagon, piqueté de pourpre et à fleurs doubles.

Lilium Pomponium, L.; Lis de Pomponne ; Lis Turban. Originaire des Pyrénées et de la Sibérie. Tige garnie de feuilles verticillées à la base, et bordées de poils blanchâtres, terminée en juillet par cinq ou six fleurs pendantes, d'un superbe rouge ponceau, à divisions externes enroulées de manière à former un turban. Cette charmante espèce a donné la variété suivante :

Lilium Martagon, à fleurs jaunes, très-joli de fleurs et très-élégant de port. Ces deux plantes demandent une terre légère un peu fraîche et peu de soleil. On les multiplie par caïeux.

Lilium Pyrenaicum, Gou.; Lis des Pyrénées. Espèce plus élevée que la précédente. Fleurs jaune citron, ponctuées de rouge brun en dedans ; anthères écarlates. Même culture.

Lilium bulbiferum, Lin.; Lis bulbifère. Originaire des Alpes. Tige de 75 centimètres à 1m de hauteur ; feuilles brunes, éparses, lancéolées, munies de bulbilles dans leurs aisselles. A la fin de mai, fleurs peu nombreuses, dépassant rarement le nombre cinq, dressées, à lobes rétrécis, rouge orangé, marquées d'une large tache plus pâle, et pointillées de brun Il en existe trois variétés :

Lilium bulbiferum. Plante plus petite dans toutes ses dimensions.

Lilium bulbiferum, à fleurs doubles.

Lilium bulbiferum, à feuilles panachées.

Il faut à l'espèce et à ses trois variétés un bon terrain.

Toutes les expositions leur conviennent. Les bulbilles, qui concourent avec les caïeux à leur reproduction, ne fleurissent qu'à la troisième année; les plus grosses cependant commencent à donner fleur chez nous à la seconde, mais une seule corolle.

Lilium Kamtschatcense, L.; Lis du Kamtschatka. Tige de 75 centimètres à 1m 50 de hauteur, droite, pubescente; feuilles oblongues, un peu velues. En juillet, ombelles de fleurs renversées, d'un beau jaune doré, parsemées de petits points pourpres à l'intérieur, ayant une odeur de jonquille assez prononcée. Culture et soins des Martagon.

Lilium tigrinum, Ker.; Lis tigré. Originaire de la Chine, où les indigènes en mangent les bulbes. Tige violette, laineuse, bulbifère, haute de 1m à 1m 75, selon la nature du sol et l'exposition où cette belle plante est placée. Feuilles éparses, lancéolées, marquées de lignes longitudinales. En juillet, de douze à quarante fleurs en forme de thyrse la terminant; elles sont très-grandes, d'un beau rouge orangé, piquetées de pourpre noir, à divisions roulées en dehors. Cette espèce, très-abondante à la fleur, demande la culture également des Martagon.

On mentionne deux variétés de cette espèce:

Lilium tigrinum splendens.

Lilium tigrinum fortunei.

Lilium pseudo tigrinum. Envoyé de la Chine au Jardin des Plantes de Paris, où il a fleuri ces dernières années. M. Carrière l'a fait peindre et en a donné la description suivante dans la *Revue horticole* en 1867. En même temps il faisait paraître la figure coloriée.

« Plante pouvant atteindre 1 mètre de haut environ. Tige cylindrique, couverte de poils blancs dans sa jeunesse; feuilles éparses, très-rapprochées, longuement linéaires, de 10 à 12 centimètres; fleurs d'abord penchées, puis horizontales, distantes, éparses, solitaires à l'extrémité d'un pédoncule long de 6 à 10 centimètres; péryanthe à six divisions étalées, puis révolutées, d'un rouge mat, maculées ou pointillées de brun foncé; oignon petit et écailleux. Cette belle plante est

très-rustique, et elle est voisine par son port et son aspect en général du *Lilium tigrinum,* dont elle est néanmoins très-distincte. »

Notre honorable collègue M. Carrière est persuadé que c'est une espèce parfaitement caractérisée.

Lilium monadelphum, M. B.; Lis monadelphe. Originaire du Caucase. Tige droite; feuilles nombreuses, lancéolées, velues, presque verticillées. En juin, fleurs jaune citron, piquetées de rouge, à divisions réfléchies; étamines réunies au tiers de leur longueur. Même culture.

Lilium fulgens, Morr.; Lis écarlate. Originaire du Japon Vivace. Tige de 60 centimètres de hauteur, brunâtre à la base; feuilles lancéolées. En mai, de cinq à six fleurs en fausse ombelle, d'un rouge vif. Cette plante, selon les auteurs, aurait donné naissance aux variétés ci-après:

Lilium fulgens maculatum.

Lilium fulgens atrosanguineum.

Lilium fulgens atrosanguineum maculatum.

Lilium fulgens Titan.

On indique encore comme étant sorti du *Lilium fulgens* de Morren, les:

Lilium Thumbergianum, var. *atrosanguineum.*

Lilium fulgens, var. Rubens. Tige de 40 à 50 centimètres de hauteur; fleurs brillantes, d'un beau rouge foncé, tachetées de points brunâtres.

Lilium fulgens, var. Titan. Fleurs rouge acajou, assez vif, sans être pointillées.

Lilium fulgens, var. Vulcain. Belle fleur rouge clair et vif, pointillée de noir, en très-grand nombre. Ces trois dernières variétés furent obtenues, nous assure-t-on, par les semeurs français et anglais. On les croit aussi plus riches en coloris que l'espèce et la variété *L. fulgens maculatum.* Ces beaux Lis veulent être cultivés en terre sablonneuse ordinaire; un peu d'humidité ne leur nuit pas. On les multiplie par la division des caïeux et des oignons. C'est à Von Siebold que l'on est redevable de l'introduction en Europe de l'espèce superbe qui a donné tant de jolies variétés.

MM. Boëlens mentionnent encore les :

Lilium fulgens sanguinolentum.

Lilium fulgens umbellatum erectum.

Lilium venustum, Hort. Berol.; Lis brillant. Tige velue supérieurement, surmontée de une à dix fleurs en grappe pyramidale, d'un beau jaune orangé. Cette plante demande une terre sablonneuse un peu fraîche.

Lilium lancifolium, Hort.; *Lilium speciosum*, Thumberg. Lis à feuilles lancéolées, Musche. Originaire du Japon. Introduit en Europe par Von Siébold, en 1830. Tige de 1 mètre de hauteur; feuilles éparses, ovales-lancéolées, longues de 15 à 18 centimètres; fleurs larges de 8 à 12 centimètres, blanches, odorantes, à divisions enroulées extérieurement, comme celles du *Lilium Martagon*, munies de papilles glanduleuses sur le milieu. On en distingue plusieurs variétés dont :

Lilium lancifolium Schramakersii. Tige de 1 mètre, portant de huit à douze fleurs, d'un rose pourpre, à papilles plus foncées.

Lilium lancifolium album. Fleurs d'un blanc pur, lavées de violet en dessous.

Lilium lancifolium corymbiflorum album, roseum et **rubrum.** Fleurs blanc pur ou lavées et ponctuées de rose ou de carmin, selon la sous-variété.

Lilium lancifolium fasciculatum corymbosum (?). Collection de M. Van Houtte.

Lilium lancifolium grandiflorum rubrum. Fleurs gigantesques, de 15 centimètres de largeur, à très-larges divisions, fortement lavées et ponctuées de pourpre.

Lilium monstruosum rubrum. A très-grandes fleurs blanches, lavées de carmin et tachetées de carmin plus foncé.

Lilium lancifolium punctatum. Fleur d'un blanc carné, papilles et macules rose tendre.

Lilium lancifolium rubrum. Fleurs grandes, d'un rose tendre, lavées de carmin, à papilles purpurines.

Lilium lancifolium rubrum extra. Catalogue de M. Van Houtte.

On avait aussi obtenu de semis quelques variétés qui ont, à ce qu'il paraît, disparu des collections pour y être remplacées probablement par d'autres plus jolies. Parmi elles, nous citerons les :

Lilium speciosum roseum marmaratum.

Lilium speciosum rubrum marmaratum.

Lilium speciosum album bruneo maculatum.

Les deux premières variétés furent gagnées par M. Van Houtte, de Gand, et la troisième par M. Delache, horticulteur à Saint-Omer. Puis enfin le :

Lilium speciosum var. grandiflorum. Provenant d'un semis fait par M. Truffaut fils, de Versailles, qui cultive et collectionne les *Liliacées* et les *Amaryllidées* avec le plus grand succès. Ce beau Lis est à tige robuste, haute de 50 centimètres environ, et à feuilles larges et ovales; ses fleurs ont une largeur exceptionnelle de 15 à 18 centimètres de diamètre; elles sont lavées et ponctuées de rouge, et moins roulées que celles du type. Le peu de hauteur des tiges de cette belle et élégante plante permettra de la cultiver facilement en pot et dans les appartements. Nous ne savons si cette variété est la même que celle décrite dans le *Bon Jardinier*, sous la dénomination de *Lilium lancifolium grandiflorum rubrum*, et si elle a quelque rapport avec le *Lilium lancifolium rubrum extra* mentionné dans le catalogue de M. Van Houtte.

Lilium speciosum roseum foliis aureo marginatum. Lis élégant, rose, à feuilles bordées jaune d'or. Variété extrêmement remarquable par la bordure large, d'un jaune pur, qui entoure ses feuilles.

Lorsque cette magnifique espèce et ses superbes variétés furent introduites, elles firent généralement l'admiration de tous les amateurs de belles plantes. Tout le monde en désirait, mais la multiplication ne répondait pas aux nombreuses demandes adressées aux horticulteurs. Le prix en fut longtemps élevé par ce seul motif. Aujourd'hui, le possède qui veut; et malgré la difficulté, chez plusieurs, d'en conserver les bulbes, on le trouve dans presque tous les jardins et les

serres. Il ne s'agit pas en effet, pour un amateur, d'avoir une plante nouvelle et de la cultiver ; il veut encore la reproduire et la conserver. Pour venir en aide à nos confrères en horticulture et aux nouveaux amateurs qui perdent souvent les oignons de *Lilium lancifolium*, nous allons reproduire une note sur cet intéressant sujet, que nous empruntons au *Journal d'horticulture pratique* de la Belgique, sur laquelle nous appelons l'attention des amateurs de date récente, intitulée : *Culture des Lis lancifoliés*, sans nom d'auteur.

« Lorsque cette belle série de Liliacées fit son apparition dans le monde horticole, il y a déjà nombre d'années, on faisait de sa culture une sorte de mystère; ceux qui n'en avaient pas le secret, ne pouvant y réussir, s'en dégoûtaient promptement, ou bien séduits par la beauté réellement admirable du *Lis lancifolié*, ils achetaient chaque année de nouvelles plantes qui mouraient après avoir fleuri, ce qui maintenait les *Lis lancifoliés* à un prix assez élevé; aussi ne les rencontrait-on que dans un petit nombre de collections, sous la direction des plus habiles horticulteurs.

« Aujourd'hui son prix a baissé; les moyens de le multiplier et les procédés de sa culture se sont vulgarisés ; le *Lis lancifolié* se rencontre partout. L'amateur dépourvu d'un jardin peut même l'obtenir aisément avec toutes les qualités de sa riche floraison, sur l'appui d'une fenêtre, à l'exposition du midi. Voici à ce sujet quelques conseils qu'on peut suivre avec la certitude du succès.

« Quand on a le choix, il faut accorder la préférence aux bulbes de *Lis lancifoliés*, qui portent deux yeux à leur sommet et doivent par conséquent donner deux tiges florales. Si les bulbes n'ont qu'un œil, on en plante quatre ou cinq dans un pot; si ces bulbes ont deux yeux, on en met deux ou trois, de manière à avoir une belle touffe de fleurs dans la saison. Les pots doivent avoir 35 à 40 centimètres de diamètre et 45 à 50 centimètres de hauteur. L'époque à laquelle on plante dans ces pots les bulbes de *Lis lancifoliés* ne peut être déterminée ; quand on ne dispose pas d'une serre, il faut attendre que les derniers froids du printemps soient entière-

ment passés. La terre qui convient à cette plante est composée de deux parties de terre de bruyère et d'une partie de bon terreau de gazons décomposés. Il ne faut pas arroser les bulbes avant qu'elles ne commencent à entrer d'elles-mêmes en végétation. On leur donne alors des arrosages d'autant plus abondants qu'elles poussent avec plus de vigueur, tantôt avec de l'eau dégourdie au soleil, tantôt avec une quantité modérée d'engrais liquide. Dès que la floraison est passée, on cesse d'arroser jusqu'à ce que la terre des pots soit parfaitement sèche. On place alors les pots sur le flanc, sous un hangar, à l'abri de l'humidité. Aux approches de l'hiver, on les rentre, soit dans une cave saine, soit dans un appartement où la gelée ne puisse pénétrer. Une circonstance qui contribue beaucoup à la belle floraison et à la bonne végétation des *Lis lancifoliés*, c'est d'avoir l'attention de recouvrir de terre, à mesure qu'elles se montrent, les racines fibreuses, qui naissent souvent en grand nombre à la partie inférieure des tiges florales.

« On traite différemment après la floraison les *Lis lancifoliés* qu'on se propose de faire servir à la multiplication. Dans ce cas, aussitôt après la floraison, on place le pot contenant les plantes qui viennent de fleurir, et qui ne sont encore ni flétries, ni desséchées, au fond d'un autre pot cylindrique, long et étroit, de 1 mètre de profondeur. On répand peu à peu de la bonne terre à moitié sèche dans ce second pot, jusqu'à ce qu'il en soit entièrement rempli, de sorte que le premier pot et la plante qu'il contient s'y trouvent enterrés. On donne de temps en temps à cette terre une petite dose d'humidité pour empêcher son dessèchement complet. Cela suffit pour faire naître dans les aisselles des feuilles de la tige enterrée des bulbilles qui, recueillies au printemps suivant et cultivées chacune dans un pot séparé pendant un an, fleuriront l'année suivante.

« On voit que l'exécution de tous ces procédés n'a rien de difficile ni d'embarrassant, et que la culture du *Lis lancifolié* peut prendre place parmi celle des plantes d'ornement à la portée de tout le monde sans exception. »

La *Revue horticole* a reproduit un article excellent et remarquable de M. Scheidweller sur la culture du *Lilium lancifolium*, dont voici la teneur :

« Notice sur la culture du *Lilium lancifolium*, Hort. Bel.; *Lilium speciosum*, Thunberg ; *Lilium lancifolium roseum*, Sieb.; *Lilium Broussartii*, Morren.

« Les premiers échantillons de ce superbe Lis qu'on ait reçus en Belgique avaient été cultivés dans la terre de bruyère, précaution toujours indispensable lorsqu'il s'agit d'une plante inconnue, nouvelle ou rare, dont on ignore la culture ; mais comme ce Lis, pas plus qu'aucune autre espèce de ce genre, ne croît naturellement dans les bruyères, et comme d'ailleurs aujourd'hui il est suffisamment multiplié dans nos jardins, il est temps d'indiquer une autre culture de cette plante à ceux qui ne sont pas à même de se procurer de la terre de bruyère.

« Tous les Lis sans exception aiment une terre meuble, fraîche, douce, substantielle, et une bonne exposition. Tous redoutent le fumier non décomposé et l'humidité stagnante. La terre de bruyère offre trop peu de nourriture à ces plantes, et celles que l'on y cultive se développent lentement et fleurissent tard.

« Le *Lilium lancifolium* doit être rempoté à l'automne. Quelques-uns recommandent de le faire au printemps ; mais il se pourrait qu'à cette époque la bulbe eût déjà poussé de nouvelles racines, et alors le rempotage en dérangerait la végétation. La grandeur du pot doit être proportionnée à la grosseur de la bulbe. La terre qui convient le mieux pour ce Lis se compose de gazon, de fumier de vache et de sable, qu'on a laissé pourrir ensemble et qu'on passe ensuite au tamis. On la tient sèche pendant l'hiver. Vers le printemps, quand la bulbe commence à pousser, on donne de l'eau, mais d'abord peu ; puis quand les feuilles se développent, on arrose copieusement. On multiplie ce Lis par caïeux, par le semis et par le moyen des écailles. Quant au dernier mode de multiplication, il demande quelques précautions. Après avoir séparé soigneusement les écailles de la vieille bulbe, on les

plante dans un pot rempli d'un mélange de sable et de terre de bruyère; on place ensuite le pot sur une couche chaude. Au bout de quelques mois, il se forme à la base des écailles de petites bulbes que l'on traite comme les vieilles. Elles fleurissent après la troisième année.

« La multiplication par le semis est plus intéressante pour l'horticulteur, car il obtiendra parfois des variétés ou des *hybrides*, lorsqu'il aura eu recours à la fécondation artificielle avec le pollen d'autres espèces.

« Les graines restent longtemps en terre avant de lever; cela arrive surtout lorsqu'on ne les sème pas tout de suite après la récolte, et tient peut-être à la structure de la graine, qui contient un perisperme corné qui doit d'abord se dissoudre avant que l'embryon puisse se développer. J'ai réussi à les faire lever en deux mois d'après la manière suivante :

« On prépare une dissolution de 8 grammes de sulfate d'ammoniaque et d'autant d'hydrochlorate d'ammoniaque dans une tasse d'eau tiède. C'est dans cette dissolution qu'on fait macérer les graines de Lis pendant quatre à cinq jours, après quoi on les sème dans une terre composée comme nous venons de le dire ci-dessus. On les couvre de un ou de deux millimètres de terre seulement, puis on couvre la surface de la terre avec un chiffon de laine épais, et on place le pot dans un endroit chaud. On tient la terre constamment humide en arrosant avec de l'eau tiède ou chauffée à 22 degrès Réaumur. J'ai en ce moment dans ma chambre un pot contenant des graines de *Lilium speciosum* (*Lilium lancifolium*), qui lèvent après avoir été semées il y a environ deux mois. »

Lors de la floraison des *Lilium lancifolium*, toutes les personnes qui les cultivent ont dû être frappées de l'odeur de vanille qui se répand assez au loin et qui, sortant de ces jolies fleurs, embaume tout une serre, toute vaste qu'elle soit; et à ce sujet nous ajouterons les réflexions de Ch. Morren sur les avantages que l'on peut retirer des pétales lorsqu'ils sont desséchés et conservés dans un vase hermétiquement fermé.

Si l'on se borne à conserver les pétales du *Lilium speciosum* dans un vase de cristal, dit Ch. Morren, et qu'il soit bien fermé, on ne tarde pas à remarquer que pendant des années ces organes répandent un délicieux arôme de vanille, et que même plus ils sèchent dans un vase clos, plus le parfum se développe, et un peu d'ammoniaque rehausse encore cette odeur. Si ces pétales séchés sont mis en infusion dans la crême ou tout autre liquide destiné à se prendre en glace ou en sorbet, on se convaincra, après un séjour aussi long que celui de la vanille que l'on fait passer dans ces mêmes substances, que ces liquides ou la crême ont contracté un goût et un arôme très-délicats d'une vanille pure et non acidifiée ; on mangera alors des glaces et des crêmes au *Lilium speciosum*.

Le *Lilium speciosum* fut introduit sur le continent européen en 1830 par Von Siebold, botaniste des plus distingués et médecin célèbre, attaché alors à l'ambassade de Hollande. Ce Lis fleurit pour la première fois dans le Jardin botanique de Gand en 1832, dont M. Musche était le jardinier en chef.

Nous remarquons dans le catalogue de M. Van Houtte, pour l'année 1870, les espèces et les variétés suivantes, avec les désignations qui les accompagnent :

Lilium umbellatum atrosanguineum. Extra-beau. Larges bouquets de grandes fleurs rouge sang très-foncé, tout pointillé de noir ; de grand effet.

Lilium umbellatum bicolor. Très-jolie variété à grandes fleurs moitié jaunes, moitié rouges.

Lilium umbellatum citrinum. Extra. Larges ombelles de fleurs grandes, jaune citron pur.

Lilium Thunbergianum cruentum. Fleurs beau rouge sang maculé d'orange et de noir.

Lilium Thunbergianum formosum. Fleurs feu clair nuancé de jaune.

Lilium Thunbergianum macranthum fulgens. Très-grandes fleurs ; pétales très-larges, rouge laque tigré noir.

Lilium umbellatum punctatissimum, à grandes fleurs rouge vif entièrement tigré de noir.

Lilium Thunbergianum vitellinum maculatum. Fleurs très-ouvertes, jaune d'œuf orangé vif tacheté de noir.

Lilium Thunbergianum aurantiacum.

Lilium Thunbergianum multiflorum.

Lilium Thunbergianum marmoratum.

Ces belles variétés, à larges ombelles de très-grandes fleurs d'un coloris rouge et orange très-brillant, s'élèvent à la hauteur de 75 centimètres à 1 mètre. Plantées en massifs dans les grands jardins, elles y produisent un magnifique effet. Elles sont des plus rustiques. Le même auteur décrit encore les :

Lilium Thunbergianum aureum.

Lilium Thunbergianum nigro maculatum. D'un coloris tout neuf. Charmant Lis de stature naine, n'atteignant tout au plus que 16 centimètres de hauteur, et se couvrant de grandes fleurs jaune clair (vrai) finement ponctuées de noir.

Lilium Thunbergianum grandiflorum. Grandes et magnifiques fleurs rouge sang très-foncé.

Lilium Thunbergianum venustum. Fleurs jaune pur, très-grandes, disposées en ombelles.

Lilium Dahuricum. Fleurs d'un rouge foncé, passant au jaune vers la base, tout pointillé de noir.

Lilium Buschianum. Charmante petite miniature à nombreuses fleurs vermillon.

Lilium cordifolium (non *giganteum*). Feuillage dans le genre de celui du *L. giganteum.* Fleurs en tube, blanches à l'intérieur, striées de violet à l'extérieur.

Lilium Philadelphicum (?).

Lilium pinifolium (?).

Lilium puniceum (?).

M. Cannart d'Hamale a publié en 1851, dans la *Belgique horticole,* un article des plus remarquables sur l'histoire et la culture des Lis. Il en a énuméré la liste, sur laquelle nous trouvons les espèces suivantes, qu'il nous est impossible de classer. Il est cependant probable qu'ils le sont; mais nous ne pouvons les retrouver ailleurs. Ce sont : les *Lilium peregrinum, L. Japonicum, L. concolor, L. Carolinianum, L. pendu-*

lum, L. callosum, L. maculatum, L. carniophyllum, L. polyphyllum. Nous engageons les amateurs de ce beau genre à nous seconder dans ce travail sur la vraie nomenclature des Lis, qui dépasse toutes nos forces. Malgré toutes nos recherches, nous n'avons pu établir un classement qui puisse satisfaire tout le monde, et nous en particulier. Nous nous sommes adressé à tous les cultivateurs et les collectionneurs de Lis de notre connaissance, et il nous est pénible de constater ici le silence profond qu'ils ont cru devoir garder sur l'importante question de la nomenclature que nous aurions été heureux de pouvoir mettre d'accord. Dans cette position isolée, nous avons fait pour le mieux en mentionnant toutes les espèces et variétés que nous avons trouvées dans les publications diverses que nous avons consultées. Nous avons commis certainement des erreurs, des redites, des omissions et des doubles emplois de nom; mais nous le disons sincèrement : c'est parce que nous n'avons pas pu faire autrement.

Les savants auteurs du *Bon Jardinier* ont essayé de grouper les Lis d'après la forme et la couleur des fleurs et des feuilles. Ils ont établi plusieurs sections, qui peuvent aider et servir à les reconnaître d'une manière générale. La *première section* comprend les Lis à fleurs blanches à divisions allongées; elle est divisée en outre en *deux paragraphes* contenant : 1° les Lis à feuilles linéaires ou lancéolées; 2° les Lis à feuilles cordiformes. La *section deuxième* contient les Lis à fleurs safranées, à divisions allongées, et ceux dont les fleurs sont violacées, à divisions allongées. Dans la *troisième section,* sont rangés les Lis à fleurs safranées ou rouges, à divisions recourbées, et ceux à fleurs nankin, à divisions également recourbées. Dans la *quatrième section* sont mentionnés les Lis à fleurs blanches ou tachées de rouge, à divisions recourbées et à feuilles lancéolées. Ce travail, qui nous paraît utile et rationnel, pourrait, il nous semble, être adopté par tous les collectionneurs de Lis, l'un des plus beaux genres de la création végétale.

Lilium candidum, Lin.; *Lilium album vulgare,* J. B.; Lis blanc, Lis commun, Lis candide. Originaire du Levant,

selon les uns ; et de la Syrie, de la Palestine et de la Suisse, où il croîtrait spontanément, selon les autres. Quoi qu'il en soit de son origine incertaine, cette belle plante s'est parfaitement acclimatée en France, où elle est cultivée en pleine terre, à l'air libre, dans tous les jardins, même dans ceux de nos départements septentrionaux. Elle réussit dans tous les terrains, à très-peu d'exceptions près, où elle se multiplie avec une extrême facilité. Cependant elle préfère une bonne terre substantielle, composée de terre franche et de sable pour la rendre perméable. Un peu de fraîcheur dans le sol ne nuit pas à sa végétation ; mais elle craint les terrains trop humides et marécageux. Dans ces conditions, l'oignon finit par pourrir et disparaître au bout d'un certain temps. Les terres essentiellement crayeuses et calcaires ne lui conviennent pas non plus ; malgré cela, nous avons vu des bulbes résister plusieurs années de suite dans ces sortes de sol. Nous pourrions en dire autant des terres trop argileuses. Plantés dans une terre nouvellement fumée ou dans du terreau de couches, les oignons de cette espèce robuste ne tardent pas à contracter une maladie qui d'abord se manifeste sur les feuilles par des taches et des macules que l'on reconnaît aisément et qui indiquent un commencement de pourriture. Ces feuilles sont jaunes, et elles annoncent que la plante est malade ; les tiges qui sortent des oignons ont une teinte jaune blanchâtre qui se continue jusqu'à sa floraison, quand toutefois elle a lieu ; les fleurs en sont petites et grêles, et indiquent suffisamment que la bulbe souffre. Lorsque l'on s'en aperçoit, il faut enlever les oignons aussitôt après la végétation des feuilles et des tiges, et les replanter dans un endroit sain, lequel n'a reçu aucun engrais. Là et dans cette nouvelle situation, les plantes ne tardent pas à pousser des feuilles vertes et intactes, ainsi que des tiges bien portantes, chargées de nombreuses et belles fleurs larges, fortement odorantes.

La plantation des Lis candides doit se faire vers la fin de septembre et en octobre. On peut la commencer dès que les feuilles commencent à disparaître ; on peut aussi la faire plus

tard; mais pour avoir sûrement des fleurs, il faut que cette opération se fasse le plus tôt possible, c'est-à-dire lorsque toute végétation a cessé. On ouvre des trous à la bêche ou à la houlette, profonds de 15 à 20 centimètres, au fond desquels on place l'oignon, de manière à ce qu'il soit recouvert de 10 à 12 centimètres de bonne terre meuble, sans addition d'aucun engrais. Cette observation est de rigueur. Puis on les abandonne, sans leur donner aucun autre soin. Nous aimons particulièrement le *Lis blanc candide*, et nous en possédons plusieurs milliers, que nous cultivons de la manière indiquée plus haut, et chaque année, dans le courant ou vers la fin de juin, nous avons la jouissance d'une floraison admirable et d'une odeur des plus agréables, quand surtout elle est associée à celle des roses. Nous plantons nos Lis au milieu des rosiers tiges et des rosiers nains, et il en résulte lors de la floraison de ces deux genres, qui a lieu presque en même temps, un coup d'œil ravissant, et des senteurs qui se répandent à des distances fort éloignées, qui pénètrent jusque dans l'intérieur de l'habitation.

Le Lis candide fut pendant des siècles la fleur nationale de nos aïeux. Il est aussi l'emblême de la candeur, de la vertu, de la modestie et de l'espérance, par la blancheur virginale et sans tache de ses riches et élégantes corolles polypétales. Il fut remplacé par le bonnet phrygien en 1793, et plus tard par l'aigle aux ailes éployées sur nos drapeaux, conduisant nos vaillants soldats à la victoire. De 1830 à 1848, le Lis fut de nouveau remplacé par le coq gaulois. A cette époque, le Jardin des Tuileries était suffisamment garni de fortes touffes de ce beau Lis blanc. A tort ou à raison, on prétendait alors que le jardinier Gabriel Pelvilain avait reçu l'ordre du roi Louis-Philippe de ne pas les y laisser fleurir; et on se rappelle en effet qu'à partir de 1830 les Lis ne donnèrent plus de fleurs dans le jardin de ce souverain. Ceci, quoique un peu étranger à la culture des Lis, mais faisant partie de leur histoire, nous avons cru qu'il était de notre devoir d'historien d'en dire un mot en passant sans aborder la politique, que nous devons proscrire entièrement de ce travail; mais

enfin il est nécessaire de constater en passant tous les faits se rapportant aux Lis blancs, qui ont eu leurs apologistes et leurs détracteurs en tant que fleur nationale.

Multiplication. — Les Lis candides se multiplient facilement de deux manières : par les caïeux et les bulbilles, qui sont en très-grand nombre, et par la graine, dont la récolte fut assez difficile à obtenir jusqu'à ces derniers temps, et que nous obtenons chaque année en assez grande quantité relativement. Nous allons entrer dans quelques minutieux détails au sujet de l'un et de l'autre de ces deux moyens de propagation.

On a l'habitude de laisser en terre les oignons de Lis pendant deux ou trois ans, sans les relever. Pendant cette période, des caïeux se forment et grossissent autour de l'oignon mère, et atteignent souvent assez de force pour fleurir l'année même de leur plantation. Ceci n'est pas rare. Au mois de septembre, lorsque l'on procède à l'arrachage des touffes, on divise les bulbes, et il est d'usage de ne planter que les plus grosses ; les petites sont jetées aux ordures ou dans le pourrissoir, pour ne mettre en place que celles en état de porter fleurs l'année suivante. Nous, au contraire, nous les conservons toutes, et c'est ce qui justifie le grand nombre que nous possédons dans notre jardin et que nous avons indiqué plus haut. Tout le monde connaît ce procédé de multiplier les Lis ; nous n'avons donc pas la prétention de l'apprendre à qui que ce soit.

Mais le hasard — et l'on sait que le hasard joue un très-grand rôle en horticulture — nous en a fait connaître deux autres, qu'il est bon, ce nous semble, de consigner ici ; ils peuvent servir non seulement à la reproduction incalculable des Lis blancs ; mais les horticulteurs pourront, s'ils le veulent, l'appliquer au genre Lis et à tous les oignons à fleurs en général. Voici le premier moyen :

Les vers blancs sont de cruels ennemis pour les plantes bulbeuses ; ils s'acharnent après la couronne, la mangent avec avidité, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus le moindre vestige ; et à défaut de la couronne, et lorsqu'elle a disparu sous leurs

dents criminelles, ils s'attaquent alors aux tuniques. La nature, tenant à se reproduire sans cesse, a pourvu elle-même à sa reproduction en donnant à toutes les parties la faculté de se multiplier. Nos plantes bulbeuses, en particulier, sont ravagées chaque année par ce maudit insecte, et pour les multiplier nous avons fait la remarque qui va suivre et qui n'est pas sans utilité.

Lors de l'arrachage de nos Lis blancs, il n'est pas rare de trouver de deux à quatre et même six vers blancs à chaque touffe qui ont rongé la couronne des oignons. Il ne reste plus alors que quelques rares tuniques. Si nous arrachons en octobre, nous observons que chacune de ces tuniques est pourvue à la base de plusieurs petites bulbilles de la force d'une grosse tête d'épingle; le nombre varie souvent de deux à quatre. Nous prenons ces petites bulbilles; nous les plaçons en terrines dans du sable gris, et nous les couvrons d'un demi-centimètre environ de terre de bruyère; nous tenons la terre fraîche, sans être trop humide, puis un peu plus tard nous jetons de la mousse hachée menu sur le tout, pour éviter la formation d'une croûte, qui empêcherait nos bulbilles de sortir de terre, ce qui contrarierait singulièrement leur première végétation. Nous les laissons dans cet état pendant deux ans, après quoi nous les livrons à la pleine terre, en les plantant dans de petits rayons profonds de 6 à 8 centimètres. Lorsque nous jugeons nos oignons assez forts, nous les enlevons de la pépinière, et nous les mettons en la place qu'ils doivent occuper. D'après nos observations, ces bulbilles ne portent fleurs qu'à la quatrième ou cinquième feuille. Une fois en place, il n'y a aucune différence entre elles et les oignons multipliés par caïeux. Nous devons ajouter que c'est par centaines que l'on recueille les bulbilles sur une touffe de Lis blanc, et qu'un peu de sécheresse dans le sol facilite leur développement à la base des écailles, si toutefois nos observations ne portent pas à faux, comme cela arrive quelquefois et trop souvent dans la pratique. Nous arrivons à notre deuxième procédé de reproduction, basé également sur nos observations personnelles.

Avant de partir pour Vichy, il y a quelques années, nous avions oublié de recommander à notre jardinier de ne pas couper les tiges de Lis ayant porté fleurs, et cela pour des raisons que nous ferons connaître quand nous traiterons de la fructification. Pendant que nous étions dans la célèbre ville des eaux, si renommée justement par l'efficacité de ses eaux thermales, le jardinier, ne croyant pas mal faire, supprima toutes les hampes défleuries pour donner à son jardin un plus beau coup d'œil, ce que les amateurs comprendront facilement. A notre retour, nous remarquâmes, à notre grand regret, la suppression de toutes ces tiges ; mais qu'y faire ? rien. Elles étaient au pourrissoir avec toutes les autres mauvaises herbes et les détritus du jardin. Désirant savoir et voir par nous-même si quelques-unes ne portaient pas de capsules pouvant contenir des graines bonnes à semer, nous enlevâmes avec une fourche à fumier tout ce qui les recouvrait, et quel ne fut pas notre étonnement lorsque nous aperçûmes à chaque section ou aisselle, à la base de chaque pétiole portant encore des feuilles sèches ou pourries, une ou deux bulbilles de la grosseur d'une petite noisette, et cela dans toute la longueur de la hampe florale, dont chacune d'elle portait environ de cent à cent vingt bulbilles parfaitement développées ! On les eût pris pour des tiges de *Lilium bulbiferum* si ces bulbilles, au lieu de blanches qu'elles étaient, eussent été de couleur noire ou brune, comme elles sont dans le Lis bulbifère. La chaleur provenant de la fermentation des herbes, des feuilles, etc., contenues dans le pourrissoir, avait déterminé l'émission de ces bulbilles sur les tiges de Lis qui étaient restées vertes et encore pourvues d'une certaine quantité de sève. Nous avons les années suivantes répété cette expérience, qui nous a toujours réussi, et nous sommes autorisé à penser qu'il peut en être partout de même. Nous en avons mis également en terre sèche, dans des tranchées dont la profondeur était d'environ 10 centimètres, qui nous ont présenté le même résultat, mais avec un nombre moindre de bulbilles sur les tiges. Maintenant il nous reste à parler de la fructification et de la manière qu'il

faut s'y prendre pour obtenir tous les ans des semences de Lis candide sans efforts et sans autres soins que ceux donnés par la nature et la divine Providence, à laquelle nous sommes redevables de tout.

Dans le tome IV, page 36, des *Annales de la Société royale d'horticulture de Paris* pour 1828, on trouve une note très-intéressante de Du Petit-Thouars sur les moyens d'obtenir des graines fécondées de Lis blancs. Cette note très-savante commence ainsi :

« Gesner assure, dans une de ses lettres, que pour avoir de bonnes graines de Lis commun il faut couper la tige de ces plantes dès que les fleurs sont passées, et la suspendre au plancher d'une chambre. Cette expérience réussit à Paris, surtout quand on suspend cette tige dans une cave ; et il est surprenant que les jeunes fruits périssent et tombent quelques jours après les fleurs, si on laisse la tige sur la racine du Lis. C'est Tournefort, dit-il, qui décrit ainsi ce procédé dans ses *Éléments de botanique,* genre du Lis, page 237. De plus, il a cherché à l'expliquer, mais ce n'est pas d'une manière satisfaisante, et il finit en disant : « On peut croire aussi « que l'air humide fournit quelque peu de nourriture à ces « jeunes fruits en s'insinuant dans les pores de la tige et dans « la trompe de l'ovaire. » C'est en 1694 que Tournefort s'exprimait ainsi ; il répète ce secret plus brièvement dans ses *Institutions* de 1700.

« La tige du Lis blanc avec les fleurs coupées et suspendues produit des graines, suivant Conrad Gesner (*Épistol.*, page 53), ce que j'ai souvent éprouvé à Paris. Conrad Gesner décrivait dans une lettre ce procédé à son ami Adolphe Otton, médecin, en date de Zurich, 1554. » Et alors Du Petit-Thouars ajoute : « Il ne paraît pas que depuis que ces deux auteurs ont fait connaître un moyen si simple, on l'ait souvent mis en pratique. Voilà trois étés de suite que j'ai tenté cette expérience ; durant celui de 1826, j'ai obtenu une seule capsule bien conformée, mais les graines sont si menues qu'on a peine à croire qu'elles soient fertiles ; on y aperçoit pourtant l'embryon. En 1827, toutes les fleurs ont avorté.

Cette année 1828, j'ai obtenu une capsule que je présente à la Société. J'ajouterai que dans ces trois tentatives j'ai coupé la tige dès l'épanouissement d'une première fleur. »

D'après ces essais et les indications que l'un de nos savants botanistes a bien voulu nous donner sur la fructification artificielle du Lis blanc, nous avons renouvelé ces expériences dans quatre conditions différentes, en suspendant les tiges renversées. Nous avons coupé neuf tiges de Lis le 10 juin 1865, jour où cette année, par exception, la floraison eut lieu quinze à dix-huit jours plus tôt que d'habitude; nous en plaçâmes : 1° trois dans une cave aérée et ventilée, mais un peu sombre; 2° trois dans une pièce au rez-de-chaussée, mais privée d'air et de lumière; 3° trois dans une serre froide, derrière les gradins, dans un courant d'air constant et recevant la lumière de trois côtés; 4° enfin, et le même jour, nous tordîmes quatre tiges de Lis sur quatre touffes différentes, plantées sur une longue plate-bande de notre jardin d'Hanneucourt, en *Seine-et-Oise*, laquelle plate-bande contient environ deux cents touffes de Lis, donnant annuellement de six à quinze tiges florales par pied. Voici le résultat de ces quatre expériences; toutes les tiges avaient été placées la tête en bas, selon la recommandation qui en était faite par Du Petit Thouers :

1° Les tiges, les feuilles et les fleurs de la cave ont pris immédiatement le moisi et n'ont rien donné en fait de graines.

2° Les tiges, les feuilles et les fleurs placées dans la pièce du rez-de-chaussée se sont desséchées sans avoir produit la moindre apparence de capsules.

3° Les trois tiges de la serre nous ont donné une capsule assez mal faite, ayant la forme d'une pipe et contenant quelques graines susceptibles de germer.

4° Enfin, les quatre tiges soumises à la torsion sur place ont eu un commencement de capsules qui ont fini par couler entièrement.

En résumé, ce n'est que sur les touffes de Lis blancs plantées depuis une quinzaine d'années en pleine terre, à la

même place et sans avoir été déplacées, que nous avons obtenu de nombreuses capsules irréprochables de forme et bien remplies de semences, ainsi qu'il a été facile de le remarquer lors de la présentation, à la séance du 22 février 1866, à la Société impériale d'horticulture de France, de tiges portant plusieurs fruits parfaitement développés, renfermant de bonnes graines, dont pas une n'a manqué lors du semis que nous avons fait quelque temps après dans les conditions que nous allons indiquer tout à l'heure.

De ces diverses expériences faites avec soin en 1865, il résulte clairement pour nous qu'il n'y a qu'un long séjour des bulbes du Lis blanc dans le même lieu, sans déplacement, qui puisse, dans les conditions que nous avons indiquées, permettre la fructification de cette jolie plante, qui porte justement le surnom de roi des fleurs. Ce n'est, en effet, que depuis une dizaine d'années que le Lis blanc chez nous donne régulièrement chaque été des capsules bien fournies de semences fertiles, mais sur les vieilles touffes seulement, nous le répétons, car les nouvelles plantations que nous sommes forcé de faire tous les ans pour remplacer les oignons attaqués et détruits par les vers blancs, qui en sont très-friands, ne nous donnent que des fleurs non suivies de fruits, et nous croyons fermement qu'il faut que les oignons de Lis blanc, par exception, soient arrivés à un état adulte, si nous pouvons nous exprimer ainsi, pour fructifier tous les ans, comme cela a lieu dans notre jardin, et sans aucun soin.

Nous avons donc la conviction que tous les amateurs pourraient obtenir des graines de Lis candide s'ils employaient le même procédé, très-facile à suivre comme on le voit, c'est-à-dire au moyen d'une longue station des oignons dans le même lieu, douze ou quinze ans, par exemple, sans les changer de place. Voilà plusieurs années que nous récoltons dans le courant de septembre — époque à laquelle on coupe les tiges — des capsules parfaites contenant chacune une certaine quantité de semences fertiles. Les semences de Lis blanc ont la forme et le poids de celles des Couronnes impériales, mais sont de couleur plus brune.

Quelques jours après la floraison totalement terminée, il est facile de savoir quelles sont les tiges qui porteront des fruits. En effet, celles qui doivent donner des capsules restent vertes et conservent toute leur sève et leur fraîcheur, tandis que celles dont les fleurs sont stériles se fanent et dessèchent une huitaine de jours après les fleurs. Certaines touffes de Lis blanc nous ont offert jusqu'à quatre ou cinq tiges, portant chacune de trois à six capsules bien faites, bien nourries et bien remplies de semences. Ce n'est guère que du 15 au 20 septembre qu'on en opère la récolte, après quoi il est encore bon de faire sécher les fruits pendant quelques jours avant d'en extraire les graines, lesquelles, si on ne les sème pas immédiatement, doivent être conservées dans un endroit sec jusqu'au moment de les confier à la terre, soit en octobre, soit en février ou mars suivant.

Les expériences et les observations que depuis plusieurs années nous avons été à même de faire, et qui ont été couronnées du plus grand succès et qui se renouvelleront encore, nous l'espérons, pour la fructification naturelle du Lis blanc, ont été également étendues à toutes les variétés du *Crocus vernus*, à quelques exceptions près. Certaines couleurs se sont montrées rebelles à la fructification. Nous avons de ces oignons en bordures depuis quinze à dix-huit ans, sans qu'ils aient été relevés, qui nous donnent constamment et sans interruption des graines fertiles chaque année. Nous attribuons aussi ce fait à leur longue station dans le même emplacement, car ceux que nous relevons tous les ans pour les transplanter ailleurs ne portent jamais de graines. Nous allons entrer dans quelques détails sur la manière de semer les graines du Lis candide, que nous ferons précéder et suivre de quelques réflexions sur le même sujet.

Depuis fort longtemps nous connaissons et cultivons le Lis blanc, et nous avions cru jusqu'à ce jour, comme la plupart de nos collègues, que cette plante, originaire de Syrie, ne fructifiait pas sous le climat de Paris, nous basant sur cette opinion, erronée sans doute, que les végétaux multipliés

toujours par boutures, rejetons, éclats ou caïeux, avaient perdu la faculté de donner des graines. En 1864, vers la fin de juillet, lorsque la végétation fut terminée, nous remarquâmes, en comptant toutes les tiges de Lis qui commençaient à jaunir, qu'une douzaine environ de celles-ci étaient encore très-vertes et qu'elles portaient des ovaires assez renflés pour nous faire supposer et espérer que nous pourrions obtenir des graines. Plein de ce désir, nous allions souvent visiter ces plantes avec une anxieuse impatience, tant nous craignions de voir les fruits avorter. Les choses durèrent ainsi jusque vers le milieu de septembre.

A cette époque, nous nous aperçûmes que la base des tiges sur lesquelles nous fondions notre espoir prenait une teinte jaunâtre ; nous crûmes le moment propice de faire la récolte. Nous coupâmes les sommets, qui portaient chacun un nombre irrégulier de une à cinq capsules ; nous les rentrâmes dans l'orangerie et les déposâmes sur des tablettes de bois où elles restèrent fort longtemps avant de mûrir. Enfin, du 15 au 20 octobre, les capsules s'ouvrirent peu à peu en laissant entrevoir les graines que nous retirâmes de leurs loges. Ces graines sont légères, plates, ovales, larges d'environ 10 millimètres et longues de 15 ; leur couleur est jaune basané ; chaque capsule en renfermait un nombre très-inégal : les unes en contenaient six, huit, dix ; les autres quinze, vingt, et même vingt-quatre en parfait état de maturité. Dans les mêmes loges, il y en avait considérablement d'infertiles.

Nos graines, au nombre de quatre cents environ, furent semées le 20 octobre 1863 dans une terrine large de 25 centimètres, remplie d'un mélange composé de deux tiers de terre prise dans le jardin et d'un tiers de terre de bruyère, avec addition d'une forte poignée de terreau animal bien consommé. Le tout reposait sur une couche de tessons bien brisés, servant de drainage pour faciliter plus facilement l'écoulement des eaux de pluie et celles provenant des arrosages, puis encore pour éviter la présence des lombrics, très-friands de ces jeunes Lis de semis, ainsi que nous en avons acquis la preuve un peu plus tard car, malgré ces

précautions, ces insectes, généralement nuisibles au jardinage, avaient trouvé le moyen de s'introduire par les petits trous percés au fond de la terrine, et de nous détruire pendant l'été suivant une très-grande partie de nos jeunes plantes. La terrine avait été placée à partir du mois de mai sur une petite plate-bande bien exposée au midi, et nous étions loin de prévoir ce grand inconvénient, que nous signalons avec l'espoir que plusieurs en feront leur profit.

Après avoir répandu les graines avec précaution sur ce compost, nous foulâmes légèrement les semences avec le revers de la main, après quoi nous les recouvrîmes immédiatement d'un centimètre environ de terre de bruyère, puis nous plaçâmes de suite la terrine sous un châssis à froid, et ici commence encore une nouvelle déception. Les mulots, ces ennemis des horticulteurs, commençaient à cette époque à quitter — comme ils le font chaque année — les champs, pour venir chercher un refuge dans les endroits abrités, et ils avaient pour cela choisi le châssis pour se mettre à couvert, dans lequel ils trouvaient une nourriture à leur goût, à ce qu'il paraît, puisque, si nous ne nous en étions pas aperçu à temps, toutes nos semences de Lis auraient disparu sous leurs dents. Ils attaquaient même les jeunes plantes sorties de terre. Alors nous y mîmes bon ordre, pour que ces méfaits ne se renouvellent pas.

Vers la fin de novembre, nous vîmes avec la plus grande satisfaction paraître trois ou quatre feuilles séminales, et dans le courant de novembre le nombre s'était élevé à douze.

Au printemps de 1864, nous nous attendions à voir germer les graines en retard; nous retirâmes la terrine de dessous le châssis, où elle avait passé l'hiver, pour la placer à une bonne exposition dont nous avons parlé plus haut. Notre attente fut trompée, et la douzaine de jeunes Lis ne fut pas augmentée d'un seul sujet. N'espérant plus en voir sortir, nous enlevâmes légèrement la mousse hachée dont nous avions recouvert la terre de bruyère, et nous mîmes une légère couche de terreau animal bien pulvérisé pour rechausser les jeunes embryons et les mettre ainsi à l'abri des

rayons du soleil et de la sécheresse qui auraient pu les atteindre et les faire souffrir. Au mois de septembre suivant, nous fûmes grandement surpris en voyant apparaître de nouveaux individus. Nous nous empressâmes alors de remettre notre terrine sous châssis à froid, et au mois de novembre notre petite famille s'élevait environ au chiffre de cent, tous bien portants. Nos jeunes semis ont conservé leur même feuille embryonnaire pendant plus d'un an ; or, on sait que le Lis blanc perd les siennes aussitôt après la floraison. Nos nouvelles plantes ont fait exception à la règle, et nous pensons qu'il devait en être ainsi, puisque cela a eu lieu. Après les mulots et les lombrics sont venus les vers blancs, qui nous ont détruit la plus grande partie de nos jeunes Lis blancs de semis une fois mis en place, à la pleine terre. Nous en avons sauvé quelques-uns dont nous attendons la floraison avec l'anxiété que tous les amateurs et les semeurs comprendront.

Nous demandons aux lecteurs de ce traité la permission de sortir un instant de la culture pour les entretenir un moment des qualités médicinales que possèdent toutes les parties du Lis candide. C'est un devoir pour nous, et sous forme de reconnaissance filiale, que nous nous faisons un véritable plaisir de consigner dans ce petit volume les bienfaits que peut rendre le Lis blanc, les pétales surtout. Et voici en peu de mots ce dont nous avons été témoin oculaire dans notre famille, il y a environ soixante ans.

Demeurant à Denonville (Eure-et-Loir) à cette époque, notre malheureux père, en faisant du treillage, donna un coup de serpe qui glissa sur l'un des montants et vint s'arrêter sur sa jambe, et lui entama le tibia à une profondeur d'environ 1 centimètre. Cette blessure inspira de vives craintes à toute la famille et dura fort longtemps avant d'obtenir une solution satisfaisante. A bout de patience et après avoir suivi pendant plus de six mois les prescriptions du docteur Vaucoret, médecin très-savant qui habitait alors à Louville, deux religieuses de Denonville, les sœurs Colombe et Divine, saintes filles échappées miraculeusement à la hache

révolutionnaire de 93, vinrent proposer à notre père de faire usage de pétales de Lis blanc infusés à froid dans de l'eau-de-vie. Notre père accepta avec le plus grand empressement ce nouveau remède, et deux fois par jour, matin et soir, on appliquait sur la blessure des pétales de Lis imbibés d'alcool. Deux mois après, la guérison était complète. Je dois ajouter aussi qu'un de nos portiers, en 1855, étant affecté d'un *eczéma* à la main, fut radicalement guéri par l'usage de ce médicament externe pendant une huitaine de jours, en appliquant soir et matin des pétales de Lis blancs trempés dans l'eau-de-vie. La main, qui était pour ainsi dire paralysée, fut remise en peu de jours en aussi bon état qu'auparavant. Nous pourrions citer encore plusieurs exemples, mais nous nous bornons à ces deux-ci.

Les mythologues prétendent que le Lis blanc a été produit spontanément par une goutte de lait sortie du sein de Junon, que laissa échapper de sa bouche le célèbre Hercule lorsqu'il aspirait à la gloire d'être rangé parmi les dieux immortels. Lorsque cette goutte de lait tomba à terre, une fleur d'une blancheur merveilleuse et d'une odeur agréable sortit du sol, et on lui donna le nom de *Lis*. C'est sans doute à cette cause que l'on doit attribuer au Lis blanc la dénomination de fleur de Junon, qu'il conserva pendant très-longtemps, et qui désignait cette superbe plante sous le nom latin de *Rosa Junonia*, conservé encore dans la fable. C'est aussi le *Sussan* des Arabes.

Ainsi qu'on a pu le voir d'autre part, jusqu'à ces derniers temps la fructification naturelle du Lis candide était encore à l'état problématique et dubitatif. En effet, Liger, en 1706, dit positivement, page 313 de son deuxième volume : « Il est inutile de rien dire sur la manière de multiplier les Lis par le moyen de la graine, puisqu'on ne voit pas que cette plante en ait jusqu'à présent donné : la fleur en tombant ne laisse après elle aucun fruit qui en puisse promettre. » Nous avons aussi démontré que Du Petit-Thouars, en 1828, avait recours à des moyens artificiels pour en obtenir des semences, et que ces moyens ne nous avaient pas réussi. Mais

voici M. Naudin, l'éminent botaniste, qui vient, par les lignes suivantes, confirmer nos observations sur la fructification artificielle du Lis candide :

« Personne, dit-il, parmi les cultivateurs de Liliacées, n'ignore que le Lis blanc, ainsi que beaucoup d'autres plantes de la même famille, reste presque toujours stérile lorsqu'on l'abandonne à lui-même. Quoique rare, la fructification naturelle du Lis blanc n'est cependant pas inconnue, et sans aller plus loin que l'année 1863, nous en avons eu un exemple assez remarquable au Muséum, où tout une planche des deux espèces qui étaient plantées, et qui contenait aussi quelques Lis testacés, donna une abondante fructification. Les plantes étaient dans un endroit à demi-ombragé par des arbres et des murs, dans un sol un peu humide ; de plus, elles avaient été fort maltraitées par les criocères, qui en avaient rongé les tiges sur beaucoup de points. Ces deux circonstances auraient-elles contribué à faire fructifier les plantes ? C'est possible, mais on n'oserait l'assurer. Beaucoup de capsules s'arrêtèrent à moitié grosseur ou au-dessous ; quelques-unes atteignirent à peu près leur volume normal et produisirent de bonnes graines. Un petit semis que j'en ai fait dans un pot au printemps suivant m'a donné une jeune plante ornée de quatre à cinq feuilles encore vertes le 20 novembre. C'est peu sans doute d'avoir obtenu une plante sur quinze à vingt graines semées, mais c'est assez pour démontrer que le Lis blanc peut se reproduire de graines, sans que sa fructification ait été provoquée par un moyen artificiel quelconque.

« Il n'en reste pas moins vrai cependant que cette fructification n'est pas habituelle ; mais pourquoi en est-il ainsi après une floraison si brillante et avec des organes reproducteurs dont la perfection ne laisse rien à désirer ? Dans le Lis blanc, ainsi que dans une multitude d'autres plantes, il y a deux modes de propagation : la propagation par en haut, c'est-à-dire par graines, et la propagation par en bas, autrement dit par bulbes, tubercules, turions, drageons, etc. Toujours est-il que ces deux pôles de la plante ont souvent des

intérêts opposés et se font la guerre. C'est à qui des deux tirera le plus de sève de son côté. Or, dans le Lis blanc, c'est la bulbe qui mille fois contre une l'emporte sur le fruit. Tandis que ce dernier tend à former des embryons, la première travaille activement à fabriquer des bulbilles qui, de leur côté, ne demandent qu'à grossir et à devenir bulbes à leur tour. De là une succion énergique exercée sur la tige, qui non seulement ne peut rien envoyer à l'ovaire, mais périt bientôt elle-même entièrement épuisée.

« Cet antagoniste des bulbes et des ovaires dans le Lis blanc a été admirablement mis en lumière il y a plusieurs années par un professeur de botanique belge, M. Van der Born. Au lieu de couper la tige au rez du sol, suivant le procédé Gesner, il se contente de la déchausser, et d'enlever les écailles de la bulbe avec toutes les bulbilles qui se forment autour de cette dernière. La tige conserve sa racine et continue encore à puiser de la nourriture dans le sol. Qu'arrive-t-il alors ? Que toute la sève de la tige et celle qu'elle tire de ses racines se dirigent vers les sommités ; que les ovaires nouent, grossissent et donnent des fruits plus parfaits et des graines mieux nourries que si la plante avait été coupée au pied. On n'a pas de peine à comprendre que le même procédé pourrait être appliqué à d'autres espèces de Lis et même à d'autres Liliacées qui sont aussi rebelles à la fructification. Toute la question pour le praticien se réduirait à examiner s'il y a plus de profit pour lui à récolter des graines que des bulbes. Ces dernières demanderaient moins de temps pour fleurir, ce qui est un avantage ; mais les graines sont en bien plus grand nombre, et avec elles on a la chance d'obtenir des variétés nouvelles, ce qui n'est pas un avantage moindre. »

D'après les considérations de M. Naudin et les nôtres sur la fructification naturelle du Lis blanc, il résulte clairement que les systèmes de Gesner et Tournefort sont détruits de fond en comble, et que si l'on veut récolter des graines de Lis, il faut adopter un autre moyen que celui indiqué par ces savants et anciens botanistes. Que l'on suive notre procédé ou celui de M. Van der Born, que nous n'avons pas expéri-

menté, ou que l'on en suive un autre, il est constant pour tout le monde que la méthode indiquée par Tournefort et Gesner est à peu près condamnée par la pratique et par la science. Quant à nous, nous continuerons la nôtre, qui nous réussit admirablement chaque année, en laissant les tiges de Lis sur les vieilles touffes plantées sans avoir été déplacées depuis quinze à dix-huit ans, et qui nous donnent de belles et fortes capsules remplies de graines en bon état et fertiles.

En outre du ver blanc qui attaque ses racines, le Lis blanc a encore un bien puissant ennemi qui vient ronger sous deux formes différentes ses feuilles et ses belles corolles. Nous voulons parler du *crioceris merdigera*, Latt., ou criocère du Lis. A l'état parfait, l'insecte, d'un très-beau rouge et très-joli de forme, s'abat sur les tiges, les feuilles, et les ronge. Bientôt après, les œufs que la femelle a déposés sur la plante ne tardent pas à éclore et produisent des larves brunâtres et jaunâtres, un peu répugnantes à la vue. Ces larves, à leur tour, dévorent les feuilles et les fleurs; et si l'on n'y prend garde, elles attaquent même l'ovaire en souillant toutes les parties du Lis de leurs déjections, au milieu desquelles elles sont enveloppées. Plusieurs fois par jour, il est nécessaire de leur faire une chasse sans trève ni merci; c'est le seul moyen, croyons-nous, de s'en débarrasser. Les colimaçons et les limaces se mettent quelquefois aussi de la partie, et pour en dégager les Lis il faut leur faire des visites deux fois par jour, le matin à la fraîche, et le soir après le coucher du soleil. C'est à ce prix, et avec une surveillance active, que nous obtenons tous les étés de magnifiques floraisons de Lis blancs.

Le *Floricultural cabinet* a donné en 1856 une note sur la culture des Lis, où l'on remarque ce qui suit sur la manière de semer les graines de Lis Martagon, et de soigner les autres espèces appartenant à la pleine terre pendant leur végétation (extrait de la *Revue horticole*) :

« Toutes les espèces du genre Lis, y est-il dit, peuvent être multipliées au moyen de leurs caïeux, et par leurs graines lorsqu'on veut obtenir des variétés. Elles produisen

annuellement de nombreux caïeux qu'on peut détacher au besoin chaque année, mais mieux encore tous les deux ou trois ans. Le moment le plus convenable pour les séparer est l'automne, quand la floraison est terminée et que les tiges sont sèches. On peut les enlever en laissant la bulbe-mère en place, ou bien on arrache le tout pour les séparer tous, gros et petits. Ces caïeux sont aussitôt plantés à 30 centimètres de distance et à 8 de profondeur, dans une planche où on les laisse un ou deux ans, jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour fleurir.

« On emploie le semis, principalement pour les Martagon, dans le but d'obtenir de nouvelles variétés. On sème en automne, peu après la maturité, dans une bonne terre légère et sableuse, dans des pots ou caïsses qu'on tient pendant tout l'hiver à une exposition méridionale et abritée, en bassinant fréquemment dans les premiers temps. Les plantes lèvent au mois d'avril suivant. Alors on les porte en un lieu où elles n'aient pendant l'été que le soleil du matin ; on les arrose modérément. Au mois d'août, on transplante les petits oignons dans une planche, dans des sillons plats, dans lesquels on les répand avec la terre. On les laisse dans cet état jusqu'en août ou septembre suivant, époque à laquelle on les transplante dans une autre planche, en les espaçant à 20 centimètres en tous sens. Enfin, après que les plantes ont donné leurs premières fleurs, on les plante à leur place définitive. Pour obtenir de nouvelles variétés, on peut recourir à la fécondation artificielle. Quant aux espèces qui produisent des bulbilles à l'aisselle de leurs feuilles, elles ont par là un autre moyen de multiplication.

« La meilleure époque pour la plantation des bulbes qui doivent fleurir est l'automne, lorsque leurs tiges fleuries, ayant tout à fait séché, ont eu quelque temps de repos. Si cependant cela est nécessaire, on peut les garder en terre jusqu'en octobre et novembre ; mais les Lis blancs fleurissent mal s'ils sont restés longtemps hors de terre, et pour tous les autres il est bon de les planter aussitôt qu'il est possible. On les enterre à 10 centimètres de profondeur, et on

les espace de 30 à 35. Après la plantation, les Lis n'exigent pas en général de soins particuliers, comme ils supportent pour la plupart tous les temps et en toute saison; cependant les espèces délicates, comme les *Lilium catesbœi, Japonicum, Canadense* et *Philadelphium*, doivent être couverts pendant les hivers rigoureux avec de la tannée ou toute autre matière protectrice placée sur les bulbes.

« Toutes ces espèces doivent être laisées à leur place deux ou trois ans, ou davantage, parce qu'elles fleurissent mieux après la première année et qu'elles donnent ainsi de belles touffes de fleurs; cependant on doit les relever au moins tous les quatre ans, soit pour la propagation, soit pour favoriser la végétation des bulbes-mères, en les isolant et en leur donnant plus d'espace.

« Les espèces qui conviennent mieux pour les endroits ombragés ou enfermés sont le Lis blanc commun, le Lis orangé et le Lis Martagon; le Lis orangé réussit même au milieu des villes et dans les cours.

« La terre qui convient le mieux pour les différents Lis est un mélange de bonne terre franche et de terre de bruyère sableuse posée sur un sous-sol sec. On doit avoir le soin, en replantant les oignons, de les mettre dans la terre neuve ou de les changer de place. Dans les saisons sèches, on doit veiller avec soin aux arrosements, car si une fois les feuilles se fanent par défaut d'eau, elles ne tardent pas à périr, ce qui nuit beaucoup à l'aspect des plantes. »

L'auteur de l'article a reconnu qu'une bonne couche de mousse au pied des plantes est très-avantageuse, parce qu'elle entretient autour des bulbes de la fraîcheur et de l'humidité.

Culture en pots des Lis du Japon. — Nous trouvons dans l'un des bulletins de la Société impériale d'horticulture une note extraite du *Floricultural cabinet*, et que nous reproduisons dans le but d'être utile aux nombreux amateurs de ce beau genre qui n'ont ni jardin, ni serre à leur disposition, et qui ne peuvent disposer que d'un balcon ou d'une terrasse, comme cela arrive souvent dans les villes:

« Le premier point sur lequel il faille porter son attention dans la culture des Lis du Japon consiste à traiter les oignons de telle sorte qu'ils doivent donner de belles et bonnes plantes l'année suivante. Pour cela, lorsque la floraison est complètement terminée, au commencement de novembre, on transporte les pots dans un endroit un peu chaud, aussi sec que possible, et là on leur donne peu ou pas d'eau. Une orangerie chaude, un coffre bien fermé conviennent très-bien pour cet objet. La maturité des bulbes est arrivée lorsque périssent les feuilles et les tiges; alors il est bon de rempoter les plantes. A ce rempotage, on fait tomber toute la terre qui entoure les oignons, et on en détache tous les caïeux qu'on plante dans des pots de 10 centimètres. Si les oignons ne sont pas bien mûrs, ils portent quantité de racines fraîches qui gênent pour les diviser, et qu'il est cependant important de ne briser ni endommager. Dans ce cas, on les abandonne à eux-mêmes pour quelque temps encore, afin qu'ils achèvent de mûrir. Les pots dans lesquels on transplante doivent être tout juste assez grands pour recevoir une bulbe avec les grosses racines qu'elle porte. Le rempotage fait, on mouille modérément pour tasser la terre, après quoi on les transporte dans l'orangerie ou dans un coffre froid. Dès lors, on n'a plus à s'en occuper jusqu'à ce que la saison amène la reprise de la végétation. Dès qu'on reconnaît que les oignons recommencent à pousser, on donne de l'eau, mais modérément, jusqu'à ce qu'il y ait des feuilles développées. C'est ordinairement en mars qu'a lieu le réveil de ces plantes. Aussitôt que les pousses nouvelles sont sorties de terre, on met les plantes près des vitres, et on leur donne beaucoup d'air, la suite de leur végétation dépendant essentiellement de la force qu'elles prennent alors. On surveille le développement des racines, et lorsqu'on voit qu'elles tapissent l'intérieur des petits pots dans lesquels les bulbes avaient été mises pour l'hiver, on transplante dans des pots assez grands pour que les plantes puissent y fleurir. Pour les forts oignons à une seule tige, l'auteur emploie des pots de 30 centimètres, et il en donne de plus grands encore à

ceux qui ont produit deux tiges. En faisant ce rempotage, on à soin de placer la couronne ou plateau à 7 ou 8 centimètres au-dessous de la surface du sol, parce que la base même des tiges émet ordinairement de fortes racines. On place ensuite les pots près du verre, et l'on évite de les tenir à la chalenr si l'on veut qu'elles fleurissent bien. A partir de ce moment, les arrosements ne doivent être ni trop, ni trop peu abondants; et si l'on donne des seringuages, par compensation, on mouille peu la terre. Vers la fin de mai, si le temps est favorable, on met les plantes en plein air, à un endroit chaud et abrité, et l'on maintient les tiges à l'aide de tuteurs. On peut avancer ou retarder la floraison, de manière à avoir une succession de fleurs depuis le commencement d'août jusqu'en octobre. L'expérience est le meilleur guide à cet égard. Les Lis du Japon sont peu sujets aux attaques des insectes; les pucerons sont les seuls qui se montrent quelquefois sur ceux qu'on a trop chauffés. Comme toujours, il suffit alors de faire une fumigation de tabac ou de laver les feuilles avec une décoction faible de la même matière. Ces plantes sont peu difficiles quant à la nature de la terre. L'auteur dit qu'il se trouve très-bien pour leur culture d'un mélange par portions égales de terre franche neuve et fibreuse, avec de la terre tourbeuse, ou à défaut de celle-ci de terreau de feuilles; il ajoute assez de sable pour rendre le tout poreux. On peut multiplier les Lis au moyen des écailles de leur bulbe, qu'on répand sur des terrines remplies avec de la terre dont la composition vient d'être indiquée, et sur lesquelles on jette quelque peu de terre fine. On mouille légèrement, et on place ensuite les terrines dans un lieu chaud et fermé. »

Rusticité de quelques Lilium. — L'honorable M. Duchartre a publié, il y a quelques années déjà, dans le *Bulletin de la Société impériale d'horticulture,* des remarques de la plus haute importance sur la rusticité de quelques Lis. Quoique de nouvelles tentatives postérieures à la sienne aient été faites par des amateurs de ce beau genre, les observations de notre collègue, M. Duchartre, ne nous sont pas moins utiles à con-

signer dans ce traité; en même temps elles sont instructives, et c'est là le but que nous désirons atteindre, en réunissant tout ce qui a été fait, dit et écrit, à notre connaissance, sur les plantes bulbeuses :

« La facilité, dit ce savant académicien, plus ou moins grande avec lesquelles les plantes étrangères à nos pays supportent les rigueurs de nos hivers, est l'une des données qu'il importe le plus de posséder pour en pratiquer la culture. En effet, elle conduit à reconnaître le genre d'abri qui convient à ces plantes pendant la mauvaise saison, et fait distinguer celles d'entre elles qui peuvent être livrées à la pleine terre, soit sans précautions particulières, soit sous la protection d'une simple couverture. Cette considération me détermine à signaler à la Société les résultats d'une expérience que j'ai faite involontairement cet hiver. Je crois que ces résultats ne sont pas entièrement dépourvus d'intérêt, surtout au point de vue de quelques espèces trop rares ou trop récemment introduites en Europe, pour que personne ait encore eu l'imprudence de les soumettre à un essai si dangereux.

« L'idée m'est venue, à l'automne dernier, de former une collection d'espèces du beau genre *Lilium*, afin de les examiner sur le vivant et d'en faire ensuite l'objet d'un travail monographique. Il me semble, en effet, que ces belles plantes n'ont pas été étudiées avec le soin et la rigueur qu'exige l'état actuel de la science ; que les espèces et variétés n'en sont pas toujours nettement circonscrites, et que la synonymie de plusieurs d'entre elles est empreinte d'un vague fâcheux ou entachée de confusions regrettables.

« Les Lis sont en général peu sensibles au froid, et la plupart d'entre eux peuvent même rester en pleine terre pendant l'hiver sous le climat de Paris ; mais il est certaines espèces sur la rusticité desquelles on n'est pas entièrement fixé, et plusieurs autres qui, laissées en pleine terre, redoutent l'humidité de la mauvaise saison. Pour ces deux motifs, j'avais mis en pots la presque totalité de ma collection, — quarante environ, — afin de pouvoir mieux la surveiller. Ne pos-

sédant pas de serre, et trompé d'ailleurs par l'hiver 1862-63, qui avait été fort doux, je crus pouvoir laisser mes plantes dans une chambre d'un appartement alors inhabité, à Meudon, en prenant cependant quelques précautions, qui avaient suffi pour y maintenir la température au-dessus de zéro par des gelées de 5 degrés, en novembre et décembre 1862.

« Cette chambre est entourée de murs très-épais, et il s'y trouve deux fenêtres : l'une à l'est, l'autre au midi. J'avais muni chacune de ces fenêtres d'un double châssis vitré, et j'avais garni soigneusement de mousse tout le tour de ces châssis. J'avais eu d'ailleurs l'attention de laisser mes Lis à peu près à sec.

« Au commencement de janvier 1864, le froid est arrivé à Meudon jusqu'à 14 degrés centigrades, et pendant plusieurs nuits le maximum a oscillé entre 10 et 14 degrés. Une circonstance indépendante de ma volonté m'ayant mis alors dans l'impossibilité d'aller visiter ma collection, à ma première visite, après quatre nuits consécutives de fortes gelées, j'ai été désagréablement surpris en voyant que les doubles châssis avaient été complètement insuffisants pour maintenir autour de mes plantes une température inoffensive pour elles. Bien que le soleil brillât dans le milieu de la journée, la température de la chambre était un peu inférieure à 3 degrés centigrades, et il est à présumer que pendant la nuit elle était descendue au moins à 5 degrés centigrades. La terre des pots était entièrement gelée, et même quelques-uns étaient attachés par l'humidité congelée à la planche qui les supportait. Je transportai immédiatement en lieu de sûreté les espèces que je regardais comme les moins robustes, laissant dans la même chambre celles sur la rusticité desquelles je croyais pouvoir compter.

« Le résultat le plus saillant de l'observation faite dans ces circonstances, c'est que les Lis japonais ont résisté presque tous à cette rude épreuve, et particulièrement que le *Lilium auratum* Lindley, qui était en végétation, n'en a pas souffert le moins du monde. Les *L. speciosum*, Thunb., variétés blanches, rouges et corymbifère rose, ont également

résisté; il en a été de même des *L. venustum*, Hort. Berol.; *Thunbergianum*, Roem. et Schult; *fulgens*, Morr.; avec ces variétés connues dans les jardins sous les noms de *L. atro-sanguineum naxum, Napoléon* et *maculatum;* des *L. eximium*, Court.; *tigrinum*, Gawl., auxquels il faut joindre le *L. testaceum*, Lindl., dont l'origine japonaise est contestée par quelques auteurs. Quant au *L. Brownii*, Browne, dont je ne possédais qu'un seul individu, au moment où j'écris, 26 mai 1864, sa bulbe, quoique paraissant saine, n'a pas encore poussé, et il est fort douteux qu'elle entre en végétation. Sur plusieurs oignons de *L. longiflorum*, Thunb., il n'a survécu que deux caïeux, et de plusieurs oignons de *L. Takesima*, Sieb., le plus fort a résisté. Pour le dire en passant, la plante qu'il a donnée est en ce moment remarquable de vigueur, et montre déjà quatre boutons de fleurs, tandis que jusqu'à ce jour je ne sache pas qu'on ait vu cette espèce, dans les jardins de Paris et de Versailles, donner jamais plus d'une ou de deux fleurs. Le même pied avait été uniflore pendant deux ou trois années après qu'il m'eut été donné par M. Andry; il a été biflore en 1863, et cette année il est devenu quadriflore; les fleurs étaient magnifiques et mesuraient 17 centimètres de longueur.

« Je possédais trois belles et rares espèces de Lis de l'Inde septentrionale : le *L. Walichianum*, Roem. et Schult, que je devais à la généreuse obligeance de M. Linden; celui qui a été décrit et figuré dans l'*Illustration horticole* sous le nom de *L. Neilgericum*, Hort. Virsch., et le *L. Thomsonianum*, Lindl. Les deux premières ont succombé; quant à la troisième, qui possédait alors des feuilles bien développées, elle a dépéri depuis cette époque, et elle ne semble plus donner signe de vie en ce moment. Sans vouloir trop généraliser, je crois pouvoir conclure de cette observation que les Lis indiens sont de tous les plus sensibles aux froids.

« Les espèces originaires de l'Amérique septentrionale, telles que le *L. catesbœi*, Walt.; *Philadelphicum*, Lin.; *Canadense*, Lin.; *superbum*, Lin., ont parfaitement résisté. Il en a été de même de celles de l'Asie centrale et septentrionale :

L. tenuifolium, Fisch.; *pumilum,* Red.; *Camtschatense,* Lin.; *Dahurium,* Gawl. La seule que je possédasse du Caucase, le *L. monadelphum,* Bieb., a été gelée; et j'ai appris par M. le docteur Boisduval que cette belle espèce ayant été laissée par lui en pleine terre, à une bonne exposition, n'a pu résister aux gelées rigoureuses de l'hiver. Elle a péri également en pleine terre au Jardin-des-Plantes de Paris.

« Quant aux Lis européens, *L. candidum,* Lin.; *L. croceum,* Chaix; *L. Martagon,* Lin.; *L. bulbiferum,* Lin., etc., aucun d'eux n'a paru souffrir du froid qu'ils ont enduré dans ces conditions très-défavorables. »

LITTONIA **Sandersonia aurantiaca.** Originaire du cap de Bonne-Espérance. Plante assez humble, mais aussi assez ornementale. Le *L. modesta,* dont les tiges ont 1 mètre de hauteur et se prolongent en vrilles; les fleurs sont de couleur orangée, ce qui lui donne une certaine ressemblance avec la Méthonique de la Cafrerie, dont elle a le tempérament, et dont elle devra être la compagne dans les jardins méridionaux.

Littonia modesta, W. Hooker. Originaire de Port-Natal, envoyée au jardin de Kew par M. J. Sanderson. Plante à tige grimpante et à racines tubéreuses; feuilles verticillées par trois; fleur assez grande, inclinée, de couleur orange. Cette plante, charmante dans tout son ensemble, ressemble beaucoup à un *Methonica,* dont elle demande la même culture; elle paraît être originaire de l'Afrique australe.

LYCORIS **aurea,** Herb.; *Amaryllis aurea,* Ait.; Amaryllis dorée. Famille des Amaryllidées. Originaire de la Chine. On peut la cultiver en pleine terre et en serre tempérée, à l'instar des Ixias; l'oignon est presque rond, de couleur brunâtre; les feuilles sont longues et linéaires; la hampe est haute d'environ 60 centimètres, terminée en juillet et août par un groupe composé de 6 à 10 fleurs assez grandes, formant une jolie ombelle et d'un jaune doré; elles sont à divisions étroites et ondulées. Quand les fleurs sont bien épanouies, on remarque quelquefois un mouvement assez précipité qui se manifeste pendant plusieurs minutes sur

les anthères, et plusieurs fois par jour, surtout par les grandes chaleurs de cette époque de l'année. Une terre légère convient aux *Lycoris*, et il faut la renouveler tous les ans. Ce genre porte le nom d'une bergère ou d'une nymphe, citée par les auteurs anciens, notamment par Virgile, qui en parle dans ses *Églogues*. Il en existe une autre espèce, le *Lycoris radiata*, H., originaire de la Chine et à fleurs roses.

METHONICA **superba**, H. P.; *Gloriosa superba*, L., de la famille des Liliacées. Racine jaune, grosse et tubéreuse; tige haute d'environ 1m 50, ayant besoin de tuteur ou de support; feuilles longues, étroites, terminées par une vrille; fleurs de juillet en octobre, pourvues d'un long pédoncule aurore éclatant, grandes, inclinées, et à 6 divisions très-longues, ondulées et relevées de manière à ce que les extrémités se touchent. Le style est très-long, coudé à la base et dirigé dans le sens des étamines. Il lui faut une terre franche et légère; la culture en pot et en serre chaude lui est indispensable. Pour obtenir des fleurs, il faut au printemps mettre la plante dans la tannée. Elle demande des arrosements pendant sa végétation; sitôt qu'elle est au repos, elle n'en a plus besoin. C'est alors qu'on la retire de la tannée et qu'on la maintient constamment dans une température qui ne doit jamais descendre au-dessous de 10 degrés, jusqu'en février, époque à laquelle il convient de la replanter en la remettant dans la tannée. Cette plante est magnifique, et elle justifie parfaitement la dénomination de *Superbe*, que les botanistes lui ont donnée. On la multiplie par ses caïeux.

Methonica Plantii, qui se distingue de la précédente par ses feuilles moins longues et ses fleurs d'un coloris plus brillant.

Methonica simplex, Hort. Pav., Methonique à fleurs variables. Originaire du Sénégal. Plus grande que la précédente, à fleurs plus nombreuses, plus larges et passant du vert au jaune, puis au rouge, de manière que ces trois couleurs se voient en même temps sur les fleurs. Même culture. Elle fleurit bien également sur les tablettes de la serre. On

est redevable de cette espèce au voyageur Perrottet, qui l'apporta du Sénégal en 1830. Même culture.

Methonica Senegalensis, M. du Sénégal, Hortul. Feuilles terminées par une vrille, comme dans les précédentes, mais plus larges. La tige est aussi moins élevée et moins grimpante; en revanche, elle fleurit plus facilement; les pétales, sans être ondulés, sont plus amples et plus rouges. Culture des précédentes. Cette espèce nous vient aussi du Sénégal, d'où M. Richard la rapporta en 1828.

Methonica Leopoldi, M. du roi Léopold. Cette espèce, originaire de la côte occidentale d'Afrique, fut dédiée au feu roi Léopold de Belgique. Cette espèce a beaucoup d'analogie, par le port et la taille, avec la *M. du Malabar;* elle en diffère par la couleur jaune de ses fleurs, pointillée souvent de rouge orangé. Même culture.

Voici une note du plus haut intérêt, sur la culture du *Méthonica superba; Gloriosa superba,* que nous extrayons du journal de la société impériale d'horticulture, traduite du *The florist* par notre honorable et savant collègue M. Duchartre.

« Il est difficile de se faire une idée exacte de la beauté de cette plante, lorsqu'elle est bien développée et fleurie. Dans la nature, elle croît spontanément dans les vallées humides des Indes orientales. Là, elle subit alternativement l'influence des longues pluies périodiques et d'un soleil splendide et brûlant. Ce sont donc là les conditions dont il faut s'attacher à se rapprocher pour elle le plus possible dans la culture. Voici comment l'auteur de l'article, M. J. R. T., procède pour y parvenir :

« S'étant procuré de bons tubercules bien sains, il les plante vers la seconde semaine de mars, dans un compost formé de bonne terre franche neuve, de terre tourbeuse, gazonnée, de terreau de feuilles, avec une assez forte proportion de sable blanc, le tout exactement mélangé. Les pots doivent être assez grands pour que les racines s'y étendent bien, et drainés avec une couche de tessons cassés assez menu, sur laquelle on en met une de mousse. Sur tout cela,

il pose une assise mince de bouse de vache séchée et divisée en morceaux de la grosseur d'une petite noisette; enfin il remplit le pot avec le compost indiqué plus haut, qu'il tasse en secouant, sans presser avec la main. Il enfonce ensuite ses pots jusqu'au rebord, dans une couche qui donne une chaleur de fond de 24 à 25 degrés centigrades. Pendant quelques jours, jusqu'à ce qu'ils soient bien réchauffés, il y plante les tubercules tout autour, et il les laisse ensuite une quinzaine de jours sans les arroser. L'air doit être maintenu constamment un peu plus chaud que la terre. Dès que les plantes commencent à pousser, il faut en stimuler la végétation par tous les moyens, les seringuer souvent et entretenir l'atmosphère chaude et humide constamment. Il est essentiel de les laisser s'étendre et se diriger à leur gré, le développement de leurs fleurs dépendant beaucoup de la liberté d'allures qu'on leur laisse. On leur donne de temps en temps de l'engrais liquide, fait avec du fumier d'étable et limpide; enfin on veille à ce qu'elles ne souffrent jamais par défaut d'humidité. Vers le milieu du mois de juin, les boutons de fleurs se montrent au bout des jets; alors il est bon d'attacher les plantes à un treillis ou à des supports quelconques, et de maintenir une bonne chaleur jusqu'à ce que les fleurs s'épanouissent. Dès qu'elles s'ouvrent, on transporte les plantes dans une serre moins chaude, où leur floraison dure plus longtemps. A ce moment, il faut éviter tout excès d'humidité, et dès que les plantes sont arrivées au terme de leur développement, on leur donne de moins en moins d'eau, pour la supprimer tout à fait lorsque les tiges jaunissent et meurent. Il est nécessaire à cette époque de recourir à une chaleur sèche, dont on favorise l'action en donnant beaucoup d'air et de soleil pour mûrir les tubercules. Ce résultat obtenu, on pose les pots pour la période du repos sur un support quelconque, dans une serre chaude, et on les recouvre avec une terrine renversée.

« Pour obtenir de jeunes pieds, le seul moyen qu'on puisse employer est de diviser les tubercules longitudinalement, en ayant soin de laisser sur chaque fragment un des

yeux primaires de l'extrémité, qui seuls sont aptes à se développer, et qu'il ne faut pas confondre avec d'autres sortes de proéminences, qui ne sont que de faux yeux, incapables de se développer. »

MUSCARI **suaveolens**, H. P.; M. odorant, Jacinthe musquée, *Muscari moschatum*, Wild.; *Hyacinthus muscari*, L. De la famille des Liliacées. Originaire du Levant. Oignon petit; feuilles assez longues, couchées et concaves. Les fleurs, en épis globuleux, paraissent vers la fin d'avril; elles sont d'un jaune violacé, et elles répandent une odeur musquée assez agréable. Cette plante, d'une culture facile, demande une terre légère. On peut la laisser en terre pendant trois ans sans en relever les bulbes. On la multiplie par les caïeux et par la semence. On peut la planter en septembre, octobre et novembre, soit en bordure, soit en massifs.

Muscari racemosum, Red., M. à grappes, Ail à chiens. Indigène. Ses fleurs, d'un effet agréable, paraissent en avril; elles sont très-odorantes et d'un beau bleu, en grelot et à grappe droite; l'oignon, presque écailleux, forme de fortes touffes très-jolies lorsqu'il est longtemps en terre. On ne devra les relever que tous les quatre ou cinq ans. Même culture. On le rencontre dans nos prés secs.

Muscari comosum, Red., M. chevelu, Jacinthe à toupet. Indigène. Hampe de la hauteur de 30 à 35 centimètres environ, portant des fleurs en épi et assez singulières : les inférieures sont brunes et penchées, tandis que les supérieures, bleues et droites, forment un genre de toupet coloré. Même culture. On la trouve dans nos champs et nos prés.

Muscari monstrosum, Herb. de l'amat., M. monstrueux, faux Muscari, Lilas de terre, Jacinthe de Sienne, Jacinthe monstrueuse ou paniculée; *M. plumosum*, Hort. Indigène. Feuilles un peu creusées, d'un vert sombre teinté de lilas; hampe de 25 à 30 centimètres de hauteur, portant en mai et juin une grosse et forte grappe de petites lanières en désordre, d'un bleu violacé, au lieu de fleurs proprement dites. Même culture que les précédentes, et peut-être moins difficile sur la qualité du terrain.

On cultive encore les espèces suivantes :

Muscari ambrosiacum, blanc. Originaire du Levant.

Muscari botryoides. Originaire d'Italie.

Muscari ciliatum, blanc pourpre. Originaire de la Tauride.

Muscari commutatum, bleu foncé. Originaire de la Sicile.

Muscari glaucum, pâle. Originaire de Perse.

Muscari macrocarpum, jaune. Originaire du Levant.

Muscari pallens, blanc pâle. Originaire de la Tauride.

Muscari parviflorum, bleu. Originaire de la Sicile.

Muscari pedunculare, bleu. Origine inconnue.

Ce genre a été formé par Tournefort. Toutes les espèces qui le composent sont originaires de l'Europe ou du Levant. On en rencontre quelques-unes dans les bois, où elles vivent en famille sur des espaces assez étendus, et où elles répandent une odeur parfumée des plus agréables. D'après l'étymologie non douteuse qu'en donne M. Charles Lemaire, le savant botaniste, on devrait écrire *Muschari*. Les Muscaris ne fleurissent qu'à la quatrième et cinquième année de semis. J'en ai semé à plusieurs reprises, sans obtenir de variétés.

NARCISSUS **poeticus**, L., Narcisse des poètes, Porillon, Porion, Claudinette. Famille des Amaryllidées. Indigène. Oignon allongé ; feuilles linéaires ; hampe de 30 centimètres de hauteur, portant en mai une seule fleur blanche, odorante, munie à l'intérieur d'une couronne de même couleur bordée de rouge carmin. Il existe une variété à fleurs doubles, très-jolie, dont les pétales remplacent la couronne. Tous les terrains, ou à peu près, lui conviennent ; cependant il préfère une terre franche, légère et fraîche. On le trouve dans les prés de Bièvre. Le Narcisse des poètes se multiplie par ses caïeux et au moyen des graines. Les oignons peuvent rester en terre pendant deux ou trois ans ; on les arrache en juillet et on les plante en bordure, en lignes, en planches ou en massifs, depuis octobre jusqu'en décembre, après avoir divisé les oignons et les caïeux. Dans les terres sèches et légères, il convient de les arroser pour les faire fleurir plus aisément.

Narcissus pseudo-narcissus, L., Narcisse aïaut, Faux-Narcisse, Narcisse sauvage ou des prés, Porion, Fleur de coucou. Indigène. On le trouve dans les bois et les prés. Fleur jaune, solitaire, avec une couronne intérieure de la longueur du calice, terminant une hampe haute d'environ 30 centimètres. Il existe plusieurs variétés à fleurs doubles. Les espèces analogues sont :

Narcissus poetico-pseudo-Narcissus, Grenier; Narcisse poético-pseudo-Narcisse. Originaire du Jura, d'où M. Grenier l'a rapporté. M. Bernard de Candolle, à qui ce Narcisse fut envoyé, l'avait tout d'abord rapporté au *Narcissus incomparabilis,* et plus tard il l'avait jugé différent. M. Hénon, de Lyon, qui s'est occupé spécialement des *Narcissus,* pense que le Narcisse des Pyrénées n'est pas le même. Il devra donc porter le nom de *Narcissus Boutignyi,* en souvenir de la première présentation faite à M. de Boutigny par M. Billot; on considérait alors cette plante comme un hybride du *N. poeticus* et du *N. pseudo-Narcissus.* Quoi qu'il en soit de la nomenclature, il serait intéressant de voir cette jolie Amaryllidée cultivée dans les jardins.

Narcissus minor, petit Narcisse. Originaire d'Espagne. Feuilles linéaires, planes et glauques; hampe cylindrique; fleur un peu penchée et d'un beau jaune, à divisions plus étroites et de la couleur de la couronne.

Narcissus major, grand Narcisse. Originaire d'Espagne. A fleurs très-grandes.

Narçissus bicolor, Narcisse bicolore. Variété à fleur double, à lobes du milieu jaune doré, et ceux de la circonférence dorés.

Narcisse Orange-Phœnix des Hollandais, à grands lobes blancs, et des petits qui sont de la couleur orange.

Narcissus moschatus, Hortul., Narcisse musqué. Originaire d'Espagne. Oignon assez rustique, et donnant en avril une fleur longue, d'un blanc soufré, à odeur aromatique; couronne aussi longue que les lobes.

Narcissus Gouani, Dec. Belle et grande fleur odorante, jaune soufre, couronnée de jaune foncé. Originaire du Midi.

Narcissus Tazetta, L., Narcisse à bouquets. Indigène. Feuilles longues, demi-cylindriques. En mai, hampe terminée par un bouquet de grandes fleurs odorantes et jaunes. Il a beaucoup de variétés et sous-variétés, telles que :

Narcisse de Constantinople, à fleurs simples et à fleurs doubles, très-odorantes, ayant les couleurs du *N. Orange-Phœnix,* mais de plus petites dimensions. On le cultive en pots et en carafes remplies d'eau, en orangerie et en appartement. Il fleurit dans les mois de janvier et février. Ses oignons sont tellement sensibles au froid qu'ils supportent difficilement 4 ou 5 degrés au-dessous de zéro. Pendant plusieurs années j'en ai cultivé en pleine terre, concurremment avec des Narcisses *totus albus, Soleil d'or,* et autres aussi sensibles, qui fleurissaient tous les ans au printemps sous le climat de Paris. Je plaçais les oignons en pleine terre à la profondeur de 15 à 20 centimètres, et je jetais un léger paillis sur l'emplacement. De gros vers blancs annelés, à têtes pointues, se sont introduits dans l'intérieur, et ont fini par les détruire tous. Quelques-uns de ces Narcisses m'ont donné des graines dans ces conditions.

Narcisse de Chypre, dont les fleurs ne diffèrent que par de plus petites proportions. Il fleurit presque en même temps, et on le cultive de même. Il est aussi délicat, et la fleur a une odeur plus agréable.

Narcissus aureus, Narcisse Grand-Soleil, Herb. de l'amat. Hampe haute de 20 à 25 centimètres, terminée par un bouquet de 6 à 12 fleurs simples; les divisions du calice sont jaunes, et la couronne est safranée et plus courte; il est peu odorant. On peut le cultiver en pleine terre avec couverture pendant l'hiver.

Narcissus odorus, Narcisse odorant, Herb. de l'amat. Hampe munie à la sommité de 2 à 5 fleurs très-grandes et très-odorantes. On le cultive comme le précédent, et on peut mettre les oignons en carafes et en pots, et les chauffer.

Narcissus polyanthos, Narcisse multiflore, Lois., Herb. de l'amat. C'est le *tout blanc* ou *totus albus* des jardiniers. Fleurs absolument blanches, à divisions calycinales un

peu plus étroites que dans le *N. aureus*; le port est le même; il est plus odorant et plus tardif. On le traite comme les précédents. On retarde ou on avance la floraison en mettant les oignons plus ou moins tôt en carafes ou en pots; ils aiment l'humidité, et il est bon de les arroser souvent, surtout lorsqu'ils sont prêts à fleurir; la fleur passée, on modère les arrosements. Quand les fanes sont desséchées, on retire les oignons de terre, et on en sépare les caïeux.

Narcissus concolor, Narcisse grand primo, H. P. L'oignon est très-gros; les fleurs sont blanches, nombreuses, larges et très-odorantes.

Narcisse Grand-Monarque. Variété du précédent, mais ayant des fleurs plus larges, de la même couleur; les lobes en sont plus échancrés et moins arrondis. La culture est la même que celle des précédents.

Narcissus calathinus, Narcisse à grandes coupes, Hortul. Du midi de l'Europe. A fleurs jaune pâle et à couronne aussi longue que le calice. Le *Narcissus calathinus,* Linn., ou Narcisse penché, est originaire des îles Glenans. C'est le *N. reflexus* de Loiseleur-Deslonchamps; *Ganymedes reflexus* de Herbert; *Assaracus reflexus,* Haw. Quoi qu'il en soit, il paraît que ce sont deux espèces distinctes. La bulbe est ovale et petite; ses feuilles sont droites, linéaires, assez étroites et d'un vert foncé; hampes de la hauteur de 10 à 15 centimètres, presque cylindriques, terminées souvent par des fleurs inclinées fortement, d'un coloris blanc crême; la couronne est de la même couleur. L'hiver, il demande à être protégé contre les grands froids. Variétés à fleurs doubles et aussi odorantes que la simple. La couronne est d'un jaune plus foncé. Même culture.

Narcissus reflexus, Lois. Cette espèce aurait le même port, mais les fleurs blanches seraient également penchées, et les segments du péryanthe dressés.

Narcissus jonquilla, Narcisse jonquille, L. Indigène. Oignon pas très-gros, un peu allongé; feuilles jonciformes, assez longues, lisses et luisantes; fleurs simples, d'un très-beau jaune et très-odorantes, terminant une longue hampe.

Variété à fleurs doubles, d'un port un peu moins élevé. L'oignon est ovale, plus renflé et moins allongé ; les fleurs ont une odeur aussi agréable que celle de la Jonquille simple. On plante les Jonquilles depuis le mois de septembre jusqu'en décembre, dans une terre franche et légère, à la distance de 25 à 30 centimètres, soit en massifs, soit en bordures, soit en lignes sur les plates-bandes. On arrache les oignons vers la fin de juin, et on les fait sécher à l'ombre dans un endroit sain, puis on les divise pour mettre les caïeux de côté. Les terrains crayeux et calcaires sont contraires aux Jonquilles.

Les Jonquilles simples, et surtout les doubles, sont l'objet d'une culture et d'un commerce assez considérables. On les cultive en grand dans une partie de l'Anjou et dans quelques localités de la Normandie. Ces deux contrées fournissent à elles seules plus des trois quarts des oignons vendus en Europe et au-delà. C'est par milliers que les cultivateurs les expédient aux marchands de tous les pays. Dans les hivers rigoureux, si l'on n'y prend garde, beaucoup d'oignons périssent. La Jonquille s'accommode aisément de la culture forcée; j'en ai fait fleurir en carafes, dans de l'eau et dans de la mousse humectée d'eau de temps à autre.

Narcissus bulbocodium, Narcisse bulbocode, Trompette de Méduse, L., Herb. de l'amat. Du midi de la France; on le trouve dans les lieux rocailleux. Feuilles jonciformes, presque planes; hampe de 12 à 15 centimètres, portant une seule fleur jaune clair, à divisions calycinales linéaires, plus courtes que la couronne, qui est dépassée elle-même par le style. Pleine terre légère ou de bruyère, avec couverture l'hiver.

Narcissus Clusii, Narcisse de l'Écluse. Du nord de l'Afrique et des montages de l'Algérie. Presque semblable au *Narcisse bulbocode,* qui en diffère cependant par ses fleurs complètement blanches.

Narcissus incomparabilis, Narcisse non pareil. Originaire du Midi. A fleurs jaunes, solitaires, très-jolies, très-larges et très-odorantes ; la couronne, d'un jaune foncé, pro-

duit un contraste frappant avec la corolle. Il faut couvrir cette espèce pendant l'hiver.

Narcissus serotinus, Narcisse d'automne. Originaire de la Corse. A fleurs en ombelles de couleur blanche et à couronne courte, très-ouverte et jaune. Cette espèce, une des moins rustiques, est probablement la seule qui fleurisse en octobre, c'est-à-dire à l'arrière-saison.

Narcissus maialis, Curt. Indigène. A fleurs blanches et à couronne jaune.

Narcissus Macleayi. Originaire des Pyrénées. A fleurs blanches et à grande couronne.

Narcissus chrysanthus. Originaire d'Italie. A fleurs jaune clair et à couronne jaune foncé.

Narcissus intermedius, Red. Originaire des Pyrénées. A fleurs jaune vif.

Narcissus angustifolius, Narcisse à feuilles étroites, Curt. Indigène. Cette espèce est assez voisine du *Narcissus poeticus*, avec lequel on peut la confondre facilement.

Le genre Narcisse comprend un nombre considérable d'espèces connues seulement des botanistes. M. Charles Lemaire les a réparties en sections, qui sont : 1° *Ajax*, 2° *Diomedes*, 3° *Corbularia*, 4° *Queltia*, 5° *Tros*, 6° *Ilus*, 7° *Assaracus*, 8° *Oileus*, 9° *Jonquilla*, 10° *Helena*, 11° *Schizanthes*, 12° *Ganymedes*, 13° *Philogyne*, 14° *Hermione*, 15° *Narcissus*, 16° *Chloraster*. Il existe environ *cent cinquante espèces* de Narcisses décrites par les différents auteurs qui ont abordé cette question. La liste m'a paru trop longue pour lui donner place dans ce premier traité. Du reste, il me semblerait impossible de se les procurer, soit dans le commerce, soit en ayant recours aux jardins botaniques de tous les pays. Beaucoup d'entre elles n'offrent pas assez d'intérêt pour les vrais amateurs, et je me suis borné à signaler les plus méritantes à leur attention. Ai-je rempli leurs vœux? Je l'espère.

L'horticulture est redevable à M. Naudin d'une note remarquable sur les Narcisses et leurs hybrides, que nous empruntons à la *Revue horticole*, et dans laquelle ce savant botaniste et cet excellent observateur s'exprime ainsi :

« Malgré l'invasion des plantes exotiques dans nos parterres, il est des groupes d'espèces indigènes, qui tiendront toujours la première place dans l'estime des floriculteurs, parce que leur beauté n'a jamais été éclipsée, et qu'à ce mérite elles joignent celui d'être rarement rebelles aux soins qu'on leur donne. Parmi elles se trouvent les Narcisses, ces charmantes Amaryllidées de l'Europe, si variées de formes et de coloris, si gracieuses et quelquefois si délicieusement parfumées, que le grand nombre de leurs espèces et de leurs variétés a fait élever au rang des plantes de collection. L'origine de leur culture se perd dans la nuit des temps, et cependant elles ne sont jamais, comme tant d'autres plantes d'introduction moderne, tombées un seul instant dans l'oubli. Selon toute vraisemblance, c'est à leur qualité de plantes vernales, fleurissant au sortir de l'hiver, qu'elles doivent ce rare privilége. Comment en effet, après six mois de privations et d'ennuis, ne souhaiterait-on pas la bienvenue à ces gracieuses avant-courrières du printemps?

« De même que la plupart des autres plantes bulbeuses, c'est dans le pays du Nord que les Narcisses ont été cultivés avec le plus d'amour et d'intelligence, et pendant longtemps la Hollande et la Belgique en ont eu le monopole. L'Angleterre, toutefois, n'est pas restée en arrière, et c'est là peut-être qu'il faudrait aller aujourd'hui pour trouver les collections les plus complètes de Narcisses. Parmi les amateurs distingués qui se sont adonnés à leur culture, on doit citer le savant W. Herbert, mort il y a quelques années, et qui a laissé la réputation d'un des botanistes les plus enthousiastes, les plus éclairés et les plus lettrés de notre siècle. Entre ses mains, les Narcisses ont produit une multitude de formes nouvelles, soit par simple variation, soit par croisement, heureusement presque toutes conservées dans les collections anglaises et principalement dans celles de M. W. Backhouse, qui a succédé à W. Herbert comme amateur de Narcisses.

« M. Backhouse a repris et continué les expériences de W. Herbert sur le croisement de ces plantes, et on lui doit

déjà d'intéressantes observations. Nous allons en rapporter quelques-unes ici, convaincu que plus d'un amateur de ce côté du détroit en saura faire son profit.

« D'après M. Backhouse, les *Narcissus major, pseudo-Narcissus, minor* et *moschatus*, se croisent les uns les autres avec facilité et donnent des hybrides aussi fertiles qu'eux-mêmes.

« Les couleurs des fleurs de ces hybrides ne sont pas simplement intermédiaires entre celles des parents; elles offrent toutes les nuances, surtout quand celles des espèces croisées sont tranchées et très-différentes; le *Narcissus bicolor* donne peu de graines, et son pollen est défectueux; mais croisé avec d'autres Narcisses, c'est de lui que M. Backhouse a obtenu les plus grandes et les plus brillantes variétés. Ces variétés sont de même incomplètement fertiles, et leur produit a une tendance manifeste à revenir au Narcisse des prés. (*N. pseudo-Narcissus*). Quant aux couleurs de leurs fleurs, on y trouve toutes les nuances intermédiaires entre le jaune citron et le blanc pur. Les couronnes ou nectaires sont la partie de la fleur qui perd le plus difficilement la teinte jaune.

« Croisé par le *Narcissus angustifolius*, le Narcisse des prés (*N. pseudo-Narcissus*) donne naissance aux variétés désignées par W. Herbert sous le nom collectif de *fœtidus*. Si le *pseudo-Narcissus* est fécondé par *N. major*, les produits sont tout à fait intermédiaires entre les parents; mais s'il l'est par le *N. poeticus*, les hybrides varient notablement d'aspect, et quelques-uns se font remarquer par la grandeur insolite de leur couronne; ils sont aussi très-peu fertiles, mais on en obtient facilement des graines en les fécondant par le pollen de l'une des deux espèces parentes. Les nouvelles variétés qui proviennent de la fécondation des hybrides par le Narcisse des prés ont le nectaire plus court que le *Narcissus major* et *N. moschatus;* celles qui ont été obtenues par le pollen du Narcisse des poètes ou de l'*angustifolius* sont intermédiaires entre les deux parents et ont le nectaire généralement bordé de rouge. Sur ces divers hybrides quarterons, la teinte orangée du nectaire varie suivant les années. On la

voit quelquefois d'un orangé vif une première année, puis simplement jaune l'année suivante.

« Le Narcisse des prés (*N. pseudo-Narcissus*), croisé avec le *N. Tazetta*, donne naissance à des plantes généralement intermédiaires entre ces deux espèces; mais il arrive assez souvent que dans ces hybrides le nectaire ou couronne n'est pas plus développé que dans le *Tazetta*. Le nombre des fleurs varie, suivant les individus, de deux à six. Dans les expériences de M. Backhouse, les hybrides du *Tazetta* ont été à très-peu près stériles, car il n'a obtenu, sur environ deux cents fleurs, qu'une seule capsule. Il se pourrait que sous un climat plus chaud que celui de l'Angleterre il en fût autrement. Il est certain, en effet, que la température exerce une certaine action sur la fertilité des fleurs en influençant la formation du pollen, qui reste toujours moins parfait et moins élaboré lorsque la chaleur de la saison est insuffisante.

« Il semble, d'après les expériences que nous venons de rapporter, que les croisements sont non seulement possibles, mais faciles, entre toutes les espèces du genre Narcisse. Ce qui est certain, c'est qu'on trouve assez fréquemment de leurs hybrides dans la nature, là où les espèces croissent au voisinage l'une de l'autre et fleurissent simultanément. D'un autre côté, les expériences de W. Herbert, consignées dans le *Botanical Magazine*, et celles de M. Leeds dans le *Gardener's Magazine of Botany*, amènent presque invinciblement à conclure que dans les Narcisses, beaucoup de prétendues espèces décrites comme telles par les botanistes ne sont rien autre chose que des hybrides. D'après M. Leeds, il n'y a pas de limite à la variabilité des formes dans ce genre, et on n'imagine pas quelle multitude de belles et curieuses variétés on pourrait en obtenir en multipliant les croisements entre les espèces et hybrides. Il est à peu près indubitable aujourd'hui que le *N. incomparabilis* de nos jardins est un hybride, et on ne peut guère douter que le *N. bicolor* ne soit dans le même cas. Tout porte à croire, d'ailleurs, que le nombre des espèces primitives est beaucoup moins grand qu'on ne l'a cru jusqu'ici, et qu'une notable partie des

formes trouvées dans la nature sont le produit de croisements plus ou moins anciens. On conçoit sans peine qu'un premier hybride ayant été formé, toutes les combinaisons de croisement sont possibles entre lui et ses parents ou les autres hybrides de même origine, et cela à toutes les générations consécutives.

« On voit quel intéressant sujet d'expériences se présente ici pour les amateurs. Rien n'est plus facile que de se procurer la collection à peu près complète de Narcisses indigènes, et en les cultivant en pots de les amener à fleurir en même temps. La fécondation artificielle, sur des fleurs si larges, n'offre aucune difficulté; mais il faudrait tenir une note exacte des croisements, pour pouvoir toujours reconnaître la parenté et l'origine des produits obtenus. Ces derniers ne seraient sans doute pas tous de première valeur, mais il s'en trouverait dans le nombre d'exceptionnels, qui indemniseraient l'amateur de sa peine. »

NERINE **curvifolia,** Nérine à feuilles courbes, Herb.; *Amaryllis curvifolia,* Jacq.; *Amaryllis Fothergillia,* And. Famille des Amaryllidées. Cette plante, originaire du Cap, faisait jusqu'à ces derniers temps partie du genre *Amaryllis,* dont les botanistes l'ont distraite, ainsi que les suivantes. L'oignon est pyramidal; les feuilles, linéaires, en forme de faux, sont d'un vert glauque; la hampe, quadrangulaire, a quelquefois 1 mètre de hauteur; les fleurs paraissent ordinairement en juillet et forment une jolie ombelle, comprenant de 8 à 12 grandes fleurs d'un rouge cardinal éclatant; elles sont inodores et à divisions ondulées et renversées; les étamines sont droites et saillantes. La multiplication se fait par caïeux. Il lui faut une terre franche, mélangée de terre de bruyère. L'hiver, cette plante demande les châssis ou la serre.

Nerine sarniensis, *Amaryllis sarniensis,* Nérine de Guernesey, Amaryllis de Guernesey, Lis de Guernesey, la Guernesienne. Originaire du Japon. Oignon arrondi et allongé; feuilles planes, assez longues; hampe de 30 à 35 centimètres de hauteur environ, terminée dans les mois de septembre ou d'octobre par une ombelle comprenant de 8 à 10 fleurs

rouge cerise, à lobes ligulés, étalés et renversés au sommet, paraissant au soleil parsemés de petites paillettes d'or. Cette plante ne fleurit guère que tous les trois ans; les individus provenant de semences ou de caïeux fleurissent difficilement. On tire les oignons bons à fleurir de l'île de Guernesey, où ils se sont naturalisés sur le rivage, à la suite, dit-on, du naufrage d'un navire qui en rapportait une cargaison en Europe. La fleur, jolie et originale, comme presque toutes celles qui nous viennent de la Chine et du Japon, a fait rechercher cette plante des amateurs, et aujourd'hui elle est assez rare, même à Guerseney. On la cultive en pot et en terre de bruyère moyennement arrosée; elle est mieux en pleine terre, mais elle s'accommode de la culture des *Ixias*, sous châssis. On en détache les caïeux dans le courant d'août.

Nerine undulata, Nérine ondulée, Herb., *Amaryllis undulata*, Jacq. Originaire du cap de Bonne-Espérance. L'oignon est ovale et brun; les feuilles sont linéaires et canaliculées. En septembre et octobre, on voit apparaître la courte hampe, surmontée d'une ombelle de petites fleurs pourpre rose, lavées de gris de lin, à divisions étroites, allongées, ondulées et réfléchies. Culture en pot et en terre de bruyère légèrement arrosée. On propage cette plante par les caïeux aussitôt que les feuilles sont desséchées. On lui fait passer l'hiver sous châssis. Nous devons encore mentionner les espèces suivantes :

Nerine corusca, à fleur écarlate. Originaire du Cap.
Nerine flexuosa, à fleur rouge pâle. Originaire du Cap.
Nerine humilis, à fleur rouge. Originaire du Cap.
Nerine pulchella, à fleur rouge. Originaire du Cap.
Nerine rosea, à fleur rose. Originaire du Cap.
Nerine versicolor, à fleur lilas. Originaire du Cap.
Nerine venusta, à fleur rose. Originaire du Cap.

ORNITHOGALUM **pyramidale**, L., Ornithogale pyramidal, Épi de lait, Epi de la Vierge. Famille des Liliacées. Plante indigène. Hampe de 40 à 50 centimètres de hauteur, à feuilles longues et molles, presque desséchées vers la fin de juin lorsque paraissent les fleurs, qui sont d'un blanc de lait, en

forme d'étoiles et disposées en un bel épi. Elle aime la pleine terre légère et substantielle. On peut laisser les oignons en terre pendant deux ou trois ans ; on les relève en juillet; on en sépare les caïeux, qui servent à reproduire l'espèce, et on replante les oignons en octobre, novembre et décembre.

Ornithogalum umbellatum, L., Ornithogale à ombelles, Dame ou Belle de onze heures, L. Indigène. On rencontre fréquemment cette espèce aux environs de Paris, dans les bois et dans les champs. Dans mes environs, elle croît parfaitement à l'état sauvage dans la plaine; je la cultive néanmoins, quoique très-souvent sa végétation m'incommode. De même que chez la précédente, les feuilles sont longues, molles et étalées sur le sol. En mai et en juin, on voit sortir du milieu de la touffe des ombelles de fleurs nombreuses, blanches et formant étoile, d'une odeur agréable, portées sur une petite hampe qui les soutient avec peine. La floraison dure chez moi plus de quinze jours, et je cultive la plante en bordure et en massifs. C'est surtout sur les onze heures, d'où lui vient son nom, que son calice blanc, à nervures vertes, s'ouvré tous les jours très-régulièrement, surtout lorsque le soleil brille, pour se refermer vers les trois ou quatre heures. L'oignon est charnu et transparent. On la multiplie de caïeux et par les semences. Les terres sèches et légères lui conviennent en général; du reste, elle n'est pas difficile sur le choix du sol.

Ornithogalum Arabicum, L., Ornithogale d'Arabie. Oignon rond, aplati, un peu verdâtre ; feuilles un peu charnues, canaliculées ; en avril, fleurs odorantes disposées en grappes corymbiformes, blanches, à six divisions, marquées à la base d'une tache vert brun et jaunâtre. On peut le cultiver en pot dans les appartements, mais généralement il exige les soins que l'on donne aux Ixias. J'en ai fait fleurir en carafes dans de l'eau pure.

Ornithogalum luteum, L., Ornithogale jaune. Tiges anguleuses et garnies de deux feuilles ; inflorescènce disposée en ombelle ; pédoncules plus longs que les bractées ; fleurs

jaunâtres, en avril. D'après Thuillier, cette espèce est indigène.

Ornithogalum pyrenaïcum, L., Ornithogale plume d'oiseau. Tout à fait semblable au précédent, excepté que ses pétales sont plus aigus; cependant il est facile de l'en distinguer par ses pédoncules rameux. Ses fleurs sont jaunes, et il les montre en avril. On le trouve dans les bois de Fontainebleau, dit-on.

Ornithogalum nutans, Linn. Indigène; à fleurs blanches et filets des étamines terminés par deux cornes, selon M. Bautier. L'*Ornithogalum nutans,* Jacq., à fleurs penchées, est originaire d'Italie; en avril et en mai apparaissent ses fleurs pendantes, en épi terminal et d'un seul côté. Ces dernières espèces ont peu d'importance dans les jardins.

Ornithogalum squilla. Voyez *Scilla maritima.*

Ornithogalum uniflorum, Ornithogale uniflore. Originaire de la Sibérie. La hampe a deux feuilles, et le pédoncule ne porte qu'une seule fleur jaune; les divisions intérieures sont larges et arrondies; celles de l'extérieur sont plus longues et un peu obtuses.

Ornithogalum niveum, L. K., Ornithogale des Neiges. Originaire du Cap. Feuilles étroites, un peu canaliculées et glabres; hampe moins longue que les feuilles; fleurs en août, blanches, en grappes, avec nervure verte sur le dos des trois divisions extérieures.

Ornithogalum minimum, *O. luteum,* Lin.; *O. pratense.* Feuilles au nombre de deux le plus souvent, et étant de même longueur que la hampe; haute seulement de 5 à 12 centimètres, et terminée par des fleurs jaunes en corymbe dans les mois de mars et d'avril. Cette plante est indigène; on la rencontre dans les moissons et les terres cultivées.

Ornithogalum stachyodes, H. K. *O. Pyrenaicum,* Lin.; Ornithogale à épi serré. Originaire de l'Europe méridionale. On la trouve aussi dans la flore des environs de Paris. Les feuilles sont droites et serrées; la tige est nue, et les fleurs sont assez ramassées. Elle diffère peu de la précédente.

Ornithogalum latifolium, Jacq., Ornithogale à larges feuilles. Originaire de l'Égypte et de l'Arabie. Les feuilles en sont lancéolées et mesurent environ 30 centimètres de longueur et 3 centimètres de largeur; la tige florale est verte et cylindrique; sa hauteur est d'environ 15 centimètres, et terminée en juin par un épi de fleurs blanches en dedans et en dehors, et bien ouvertes; les anthères sont de couleur jaunâtre, et le style en est blanc.

Ornithogalum thyrsoides, H. K., Ornithogale thyrsoïde. Originaire du Cap. Feuilles lancéolées; hampe portant, dans le courant de juin, une grappe composée de nombreuses fleurs jaunes formant corymbe. Il existe une variété à fleurs blanches, selon Miller.

Ornithogalum caudatum, H. K., Ornithogale à long épi. Feuilles longues et lancéolées. La tige atteint la hauteur d'un mètre environ, portant une très-longue grappe de fleurs blanches rayées de vert et très-ouvertes.

Ornithogalum longibracteatum, Lin., Ornithogale à longues bractées. Originaire des pays méridionaux. Oignon assez gros, un peu verdâtre, donnant naissance à plusieurs longues feuilles d'un beau vert et réfléchies au dehors; la hampe florale peut avoir de 60 centimètres à 1 mètre de hauteur, supportant en été un assez grand nombre de fleurs blanches disposées en épi et rayées de vert; elles sont accompagnées de bractées moitié plus longues que les pédoncules.

Cette espèce veut être cultivée en orangerie et en pot; on la multiplie par la séparation de ses caïeux, dont elle est assez avare.

Ornithogalum aureum, Hort. Lond. Wild.; *O. miniatum, flavescens, Flavissimum,* Jacq. Originaire du Cap. Les feuilles sont lancéolées et bordées légèrement de blanc; les fleurs, réunies en grappes, sont jaune paille. On en connaissait autrefois trois variétés : une dont les fleurs étaient rose foncé, une autre dont les fleurs avaient une teinte orange, et enfin la dernière, dont les fleurs offraient un coloris beau jaune. Elles demandent toutes l'orangerie ou la

serre tempérée, et on les multiplie par les caïeux ou par les graines.

Ornithogalum capense, Lin., Miller, Thunb.; *Triospermum latifolium,* Jacq. Feuilles oblongues, pétiolées et terminées en pointe; fleurs d'un bleu très-pâle, formant une belle et longue grappe, à pédoncules très-longs et réfléchis.

Ornithogalum coarctatum, Wild., Jacq., Ornithogale resserré. Originaire du Cap. Feuilles longues, un peu canaliculées; fleurs formant une jolie grappe oblongue et serrée. Cette espèce est également d'orangerie.

Ornithogalum altissimum, Lin., Wild.; *O. giganteum,* Jacq.; Ornithogale gigantesque. Originaire du Cap. Feuilles oblongues et réfléchies, terminées en pointe; hampe plus courte que les feuilles, portant une longue grappe qui, d'après Linné, mesurerait 1m 30 de hauteur; les pédoncules minces sont plus longs de moitié que les fleurs qu'ils portent. Cette espèce se cultive en orangerie.

Ornithogalum scilloides, Jacq., Wild., Ornithogale scilloïde. Originaire du Cap. Feuilles longues, lancéolées, réfléchies, et terminées par une longue pointe; pédoncules très-longs; fleurs en grappes formant un bel épi. Cette espèce est de serre froide.

Ornithogalum barbatum, Jacq., Wild., Ornithogale barbu. Originaire du Cap. Feuilles très-étroites; fleurs formant une grappe peu serrée, à divisions allongées, dont trois terminées en pointes, et les trois autres barbues à leur extrémité. Également de serre froide. On cultive et on multiplie toutes ces espèces comme les précédentes. On peut aussi faire passer l'hiver à ces plantes en les plaçant sous châssis à froid vers la fin de novembre, en couvrant les panneaux soit de paillassons, de feuilles sèches, soit de fumier ou de longue paille.

Ornithogalum capitatum, Hook., Ornithogale à fleurs en tête. Originaire de l'Afrique australe. Espèce découverte par M. Cooper dans l'intérieur de la colonie du cap de Bonne-Espérance. Il l'envoya de là en Angleterre, et au mois de février 1863 elle fleurissait pour la première fois au jardin

de Kew dans une serre tempérée. Ses fleurs sont petites, blanches en dedans; elles sont marquées en dehors d'une ligne médiane pourpre sur chaque foliole; elles sont groupées en tête serrée, hémisphérique, terminant la hampe.

Ornithogalum fimbriatum (?).

Ornithogalum gramineum. Originaire du Chili (?).

Les Ornithogales étaient connues autrefois sous la dénomination de *Ornithogalon,* dont l'étymologie grecque, selon les uns, voulait dire *lac gallinæ,* dont la signification était *Lait de poule*. *Marcellus* dit que l'*Ornithogalon* fut interprété ainsi à cause de la blancheur de ses fleurs, qui sont de la couleur du lait, et c'est à cause sans doute de cette antique désignation que l'on a continué à désigner, et que l'on désigne encore aujourd'hui sous cette appellation d'*Épi de lait,* d'*Épi de la Vierge, Bâton de Saint-Jacques,* notre *Ornithogalum pyramidale*. Dans les premières années de ce siècle, on conservait encore à cette belle plante le nom de *Ornithogalon*. Nous nous en souvenons parfaitement. On rangeait à cette époque parmi les Ornithogales plusieurs plantes qui en ont été distraites depuis par les botanistes modernes, pour les placer dans leur véritable genre; telles sont: les *Ornithogalum comosum, O. Narbonense, O. nutans, O. minimum, O. pyrenaicum, O. revolutum, O. luteum*. Il y avait aussi l'O. d'automne,. ou Scille d'automne, *Scilla autumnalis;* mais la science a fait justice de toutes ces nomenclatures en les faisant figurer aujourd'hui à la place où désormais elles resteront.

Selon les anciens auteurs, Ornithogalon était fils d'un nommé *Afros* et d'*Ania,* sa femme. Ils eurent six enfants, dont cinq moururent successivement; mais Ornithogalon était le préféré, et à ce titre on lui donnait une nourriture tellement légère et si peu substantielle pour lui conserver l'existence, qu'il était d'une pâleur extrême, ce qui le fit mourir. *Vénus* alors, plaignant son destin malheureux, en accusa son père et sa mère, et le changea en la fleur qui porte son nom, en souvenir de la blancheur qu'il avait contractée par l'usage d'un certain lait dont il prenait un verre

chaque matin, et que l'on recueillait tous les jours sur les œufs frais, cuits à propos, qui n'étaient autre que nos œufs à la coque, dont on fait usage maintenant sur les tables, que l'on ordonne aux malades. Quoi qu'il en soit de cette étymologie assez embrouillée, c'est à Linné qu'est due la création de ce nombreux genre. Les botanistes modernes ont établi des divisions d'après la forme des fleurs et la structure des filaments.

PANCRATIUM **maritimum**, L., Pancratium maritime; *Lis* de Mathiole. Famille des Amaryllidées, et originaire de la région méditerranéenne. Feuilles longues, lancéolées-linéaires, obtuses, glauques, ainsi que la hampe, qui est comprimée et terminée par plusieurs fleurs dressées, blanches, très-jolies, odorantes, se montrant rarement dans les jardins. Il faut relever cet oignon en septembre et le replanter en octobre, et, pour qu'il fleurisse, il ne faut le relever que tous les quatre ou cinq ans. Il peut, ainsi que le suivant, conserver sa faculté végétative pendant plus de deux ans, sans être mis en terre. On le multiplie de graines et de caïeux, et il demande la pleine terre sablonneuse et l'orangerie.

Pancratium Illyricum, L., Pancratium d'Illyrie. Feuilles oblongues, lancéolées, obtuses; oignon assez gros, ovale et presque noir; hampe comprimée, dressée, terminée en juin par une douzaine de fleurs blanches très-élégantes, légèrement pédicellées et très-odorantes. Les oignons demandent à être mis profondément en terre. Même culture.

Pancratium caribæum, L.; *Hymenocallis caribœa*, Herb., Pancratium des Antilles. Feuilles longues de 32 centimètres environ, oblongues, aiguës, distiques, striées. Hampe de 35 centimètres de hauteur, portant deux ou trois fois, dans le courant de l'année, des fleurs nombreuses, d'un blanc pur, d'une odeur très-suave, sessiles, à divisions étroites, renversées; étamines fort longues, réunies à la base par une membrane. Cette espèce demande une terre légère, substantielle, et la serre chaude.

Pancratium parviflorum, Pancratium à petites fleurs.

Pancratium Amboinense, L., Pancratium d'Amboine.

Feuilles pétiolées, ovales, nervées et grandes; hampe de 30 à 35 centimètres de haut, succulente, terminée en septembre et octobre par neuf ou dix fleurs blanches, à odeur agréable; oignon très-délicat. Même culture, sur tablette de la serre chaude et près des vitres.

Pancratium calathinum, Ker., Pancratium à grand godet. Originaire de l'Amérique du Sud. Tige de 15 à 18 cenmètres de haut; feuilles linéaires, lisses et entières; hampe nue, comprimée, de 50 centimètres de hauteur, terminée par deux ou trois fleurs sessiles, blanches, belles et remarquables, s'ouvrant l'une après l'autre; tube à trois angles, à six divisions arrondies et crénelées. Culture des précédents.

Pancratium speciosum, Salisb., Pancratium remarquable. Originaire des Antilles. Bulbe ovale, de la grosseur d'un œuf de dinde; feuilles pétiolées, ovales, lancéolées; hampe haute de 50 centimètres, portant de six à huit fleurs blanches, exhalant une odeur des plus agréables. Serre chaude.

Pancratium distichum, Curt., Pancratium distique. Originaire du Mexique. Feuilles distiques, lancéolées, striées; fleurs d'un beau blanc pur, à odeur suave, au nombre de cinq à six au sommet de la hampe. Même culture.

Pancratium verecundum, Soland. Originaire de l'Inde; remarquable par les filets de ses étamines et par ses styles piquetés de vert. Il fleurit facilement.

Pancratium Amancaes, Ker., Pancratium Amancaès. Originaire du Pérou, dont l'introduction en Europe date des premières années du XIX[e] siècle. Feuilles longues, linéaires, canaliculées; la hampe est haute d'environ 60 centimètres, terminée par une ombelle de cinq à six fleurs très-grandes, odorantes, d'un jaune jonquille éclatant. Culture des Amaryllis.

Pancratium adnatum, à fleurs blanches. Originaire de l'Amérique méridionale.

Pancratium augustum, à fleurs blanches. Originaire de l'Amérique méridionale.

Pancratium amænum, à fleurs blanches. Originaire de Guinée.

Pancratium Carolinianum, à fleurs blanches. Originaire de la Caroline.

Pancratium Canariense, à fleurs blanches. Originaire des îles Canaries.

Pancratium Caymanense, à fleurs blanches. Originaire de l'Amérique du Sud.

Pancratium crassifolium, de l'Amérique méridionale.

Pancratium expansum, à fleurs blanches. Originaire des Indes.

Pancratium fragrans, à fleurs blanches. Originaire des Indes occidentales.

Pancratium Guyanense, à fleurs blanches. Originaire de la Guyane.

Pancratium Knightii, à fleurs jaunes. Originaire de la Floride.

Pancratium Macleanianum, à fleurs blanches. Originaire de Lima.

Pancratium Mexicanum, à fleurs blanches. Originaire du Mexique.

Pancratium pedale, à fleurs blanches. Originaire du Brésil.

Pancratium speciosum, à fleurs blanches. Originaire des Antilles.

Pancratium staplesi, à fleurs blanches. Originaire du Mexique.

Pancratium undulatum, à fleurs blanches. Originaire de l'Amérique méridionale.

Pancratium Zeglancum, à fleurs blanches. Originaire de Ceylan.

Pancratium malabathricum, indiqué par M. Van Houtte.

Pancratium pedunculatum (Ismène), indiqué par M. Van Houtte.

Nous ne pouvons résister au désir de reproduire une note de M. Duchartre, insérée dans le *Bulletin de la Société d'horticulture*, sur les *Hymenocallis*, Salisb. (*Pancratium*, L.), et

leur culture, par M. Bouché, inspecteur du Jardin botanique de Berlin, dont voici le résumé :

« M. Bouché s'élève contre la passion immodérée et irréfléchie pour les nouveautés, qui fait chaque jour abandonner par les amateurs de fort belles plantes pour leur en substituer de beaucoup moins belles, dont le principal mérite est d'être peu ou pas connues. C'est ainsi que les magnifiques Amaryllidées qui font le sujet de son article sont aujourd'hui détrônées dans les collections par d'autres plantes bulbeuses récemment introduites, mais moins jolies, et qui ne joignent pas comme elles à leur beauté une odeur suave et une abondante floraison. Aussi se propose-t-il de faire ressortir les avantages qu'offre la culture en pot de ce beau genre trop négligé. Voici d'abord la liste des *Hymenocallis* (*Pancratium*) qu'il cite comme existant au Jardin botanique de Berlin :

« *Hymenocallis adnata,* Herb. De l'Amérique méridionale.

« *Hymenocallis caribœa,* Herb. Des Antilles.

« *Hymenocallis Guianensis,* Herb. De la Guyane.

« *Hymenocallis insignis,* Knth. et Bouché. Du Guatemala.

« *Hymenocallis Mexicana,* Herb. Du Mexique.

« *Hymenocallis Moritziana,* Knth. et Bouché. De Venezuela.

« *Hymenocallis ornata,* Bouché. Patrie inconnue.

« *Hymenocallis ovata,* Herb. Des Antilles.

« *Hymenocallis pedalis,* Herb. Du Brésil.

« *Hymenocallis rotata,* Herb. De la Caroline.

« *Hymenocallis speciosa,* Herb. Des Antilles.

« *Hymenocallis Senegambica,* Knth. et Bouché. De Sierra-Leone.

« Divers *Hymenocallis* fleurissent d'ordinaire plusieurs fois la même année. Dirigé convenablement, l'*H. speciosa* donne sur un même pied jusqu'à trois hampes par an, et l'*H. Moritziana* est encore plus florifère. D'un autre côté, les *H. speciosa* et *caribœa* se prêtent sans difficulté à la culture d'appartements, surtout si l'on peut, en été, les mettre pendant quelques mois sur une couche. Celles des espèces de ce genre qui gardent leurs feuilles en hiver doivent être placées

pendant cette saison dans un endroit de la serre qui soit à la fois chaud, sec et éclairé, car une température de 19 à 25 degrés centigrades leur convient à merveille. L'air humide leur est nuisible; sous son influence, leurs feuilles centrales pourrissent facilement ou se tachent. Quant aux espèces dont les feuilles sèchent presque complètement en automne, comme les *Hymenocallis repanda* et *rotata*, qui nous sont venues des contrées moins chaudes, il leur faut encore un endroit sec et chaud (15 à 19 degrés centigrades); mais elles peuvent se passer d'une vive lumière. Les espèces qui restent en végétation pendant l'hiver doivent recevoir des arrosements uniformes, car si on les laisse trop à sec, ce qui a lieu fréquemment dans cette saison, leur floraison suivante est imparfaite. Quant à celles qui se reposent, on les tient assez à sec, sans les laisser sans eau pendant une semaine entière, sans quoi leurs racines sécheraient. De la mi-avril jusqu'au commencement de septembre, les *Hymenocallis* aiment à être placés sur une couche chaude, qu'on refait quand le fumier est refroidi.

« M. Bouché dit cependant s'être servi avec le même succès d'une couche de feuilles montée au printemps avec des feuilles de chêne ou de hêtre fraîchement ramassées. Ce dernier genre de couche a même l'avantage de donner sa chaleur, non pas tout d'un coup avec une grande intensité, mais plus uniformément et pendant plus longtemps. Lorsqu'elle se refroidit et qu'on veut la réchauffer, il suffit de la remanier en y mêlant de nouvelles feuilles; et si elle sèche, de la mouiller pour y déterminer la fermentation. Tant que les Hymenocallis sont ainsi sur couche et qu'ils végètent avec force, il faut leur donner des arrosements assez abondants; il faut aussi, pour que leurs feuilles se développent vigoureusement, leur donner une demi-ombre, des bassinages quotidiens et une ample aération. Vers la fin du mois de mars, on les transplante dans des pots plus grands, après avoir enlevé leurs caïeux. Pour les espèces à repos hivernal, il est bon de faire tomber toute la terre, qu'on remplace par de nouvelle. Le compost qui leur convient est formé de deux

parties de terre de bruyère et deux parties de terreau de feuilles ou de vieux terreau produit par du fumier d'étable entièrement décomposé, le tout additionné d'un peu de sable et de terre franche meuble. Les raclures de corne sont aussi un fort bon engrais pour ces plantes. Pour les bulbes malades, on emploie, au lieu de terreau de feuilles ou de fumier, de menus débris de tourbe qui empêchent l'acidification de la terre et qui rendent la motte plus perméable. Dans la plantation, il faut enterrer la bulbe au moins des trois-quarts de sa longueur; on a souvent le tòrt de la laisser trop à découvert. On draine les pots avec une bonne assise de morceaux de tourbe, au milieu desquels les racines s'étendent volontiers.

« L'ennemi de ces Amaryllidées est le *Coccus Amaryllidis*, Bouché, insecte qui se loge surtout entre les jeunes feuilles et les tuniques de l'oignon. Le meilleur moyen, pour s'en débarrasser, est de passer fréquemment entre les feuilles une lame mince de bois avec laquelle on les tue. Un autre moyen pour les détruire consiste à verser entre les feuilles du cœur de la chaux éteinte délayée dans de l'eau, en une bouillie d'argile, et d'en couvrir même l'oignon; le défaut d'air tue alors les insectes dans l'espace de deux ou trois semaines. Il est ensuite facile d'enlever par des lavages la chaux et l'argile dont on s'est servi. Le *Coccus adonidum*, L., est moins redoutable, parce qu'il ne se met que sur la face inférieure des feuilles, où il est facile de le tuer. Un ennemi plus dangereux est le *Thripshæmorhodalis*, Bouché, qui pendant les étés chauds et secs dévore en très-peu de temps les feuilles de ces plantes, de telle sorte qu'on n'a plus d'autre parti à prendre que de les couper toutes et de remettre le pied à nouveau en végétation. Si on ne lui a pas donné le temps de se multiplier trop, on le détruit sans peine avec deux ou trois fumigations de tabac. En général, le meilleur moyen de préserver les plantes des insectes de toute sorte est de les examiner souvent avec attention et de les entretenir en bonne végétation.

« On multiplie les *Hymenocallis* par leurs caïeux ou par

les graines, qu'on obtient sûrement lorsqu'on recourt à la fécondation artificielle. Ces graines mûrissent bien, si après la fécondation on met les plantes dans un air aussi sec que possible. »

Culture du Pancratium maritime en pleine terre (*Hymenocallis*). — Dans une note remarquable insérée par Ch. Morren dans la *Belgique horticole* il y a plusieurs années, sur la culture du *Pancratium maritimum* en pleine terre, nous trouvons les passages suivants, qui nous paraissent être de la plus haute utilité pour les amateurs de cette belle plante :

« Quoique le *Pancratium maritimum*, dit ce savant écrivain, soit introduit dans les jardins du centre et du nord de l'Europe depuis 1595, cependant ce beau végétal est encore trop peu répandu, si l'on tient compte de son élégance, de sa facilité à fleurir et de sa docilité à se soumettre à divers modes de culture qui devraient le rendre populaire. Originaire des bords de la Méditerranée, de l'Europe australe, de l'Orient et de l'Afrique boréale, cette Amaryllidée vivace porte une bulbe tuniquée, presque globuleuse et à tuniques rousses. Les feuilles, inférieurement engaînantes, se multiplient aux environs du nombre six; elles sont ligulées, un peu concaves et droites, disposées deux à deux, plus longues que la hampe, larges de 1 à 2 centimètres, très-glauques et sans stries, le sommet court et étroit; la hampe, haute de 30 à 40 centimètres, est comprimée, glauque et sans stries aussi; la spathe bivalve, quatre fois plus courte que la fleur, est séchée et lancéolée; l'ombelle compte de deux à sept fleurs ou même plus; elle est sessile, ou les pédoncules sont épais et courts; les fleurs sont fort longues, blanches, d'un parfum des plus agréables et des plus pénétrants : quelques-unes embaument tout un salon; la corolle mesure de 8 à 12 centimètres de longueur; les divisions, recourbées et disposées en étoile à six rayons, sont soudées à une couronne interne; cette couronne est ample, en cornet cylindrique, et divisée en douze pointes ou dents angulaires et égales; les étamines courtes, soudées, portent des anthères versatiles couvertes d'un pollen jaune vif.

« Ce beau végétal est si remarquable, que dans les jardins de la Havane, de Lima, des Indes, on l'a introduit; et on le cultive comme un ornement si précieux, que les bulbes en reviennent en Europe sous des noms très-divers. C'est cependant de l'Europe que le Pancratium marin a passé dans ces parages lointains.

« M. Rantonnet, un des horticulteurs les plus honorables de l'île d'Hyères (Var), a eu le bon esprit de s'adonner à la culture du Pancratium en grand. Il le recommande avec raison comme bordure des parterres, et nous savons par expérience qu'un boulingrin où les pieds fleurissent pressés les uns contre les autres forme un effet enchanteur.

« Beaucoup d'ouvrages d'horticulture ne recommandent pour le *Pancratium maritime* que la culture en orangerie, même sous le climat de Paris, et à plus forte raison en Belgique. C'est là une erreur. Depuis des années, plusieurs de nos amateurs instruits, et nous citerons parmi eux M. Cannart-d'Hamale, président de la Société royale d'horticulture de Malines, cultivent le Pancratium en pleine terre, où malgré nos gelées, même fortes, il ne meurt pas. Ils laissent les bulbes séjourner sous terre toute l'année, et les relèvent tous les quatre ou cinq ans pour leur fournir une nouvelle terre. Celle-ci doit être meuble, à fond sablonneux, mais amendée de terreau et engraissée de vieux détritus de bâche, même arrosée de purin. La végétation luxueuse de cette Amaryllidée, et son abondante floraison expliquent la nécessité de ces soins. Nous avons également vu le bon effet de cette plante cultivée dans les îles boisées qu'on voit souvent au milieu des pièces d'eau. De même dans la terre humide des bosquets, dans les endroits ombragés, où les rayons du soleil peuvent pénétrer obliquement au lever du soleil ou à son coucher, le Pancratium prospère, et quand il y épanouit ses candides corolles, il y répand, vers le soir surtout, un des parfums les plus agréables qu'on puisse sentir : tout le bosquet est embaumé.

« En orangerie, dans les appartements, dans les cultures d'intérieur, cette Amaryllidée est non moins précieuse. Les

feuilles étant fanées, en septembre on relève les bulbes des pots; on les remplit de nouveau de bonne terre franche, surtout sablonneuse, mêlée à du terreau pour une moitié; on y ajoute un peu de terre de bruyère, et si le terreau a été préalablement arrosé de purin, il n'en devient que meilleur. Dès le mois d'octobre, on plante de nouveau les bulbes rafraîchies et restées à l'air sec dans un endroit fermé pendant un mois environ. Les caïeux sont séparés et cultivés dans des pots pour augmenter leur force en vue d'une floraison à venir; les fruits renferment souvent des graines qui mûrissent et peuvent servir aux semis. Il serait même utile de recommander ce moyen pour obtenir des variétés de l'espèce, des fleurs doubles ou des fleurs plus grandes. Les oignons forts fleurissent toutes les années. M. Rantonnet a tellement multiplié cet élégant végétal, qu'il en fournit par centaines de bulbes. Rien ne peut donc plus empêcher le Pancratium maritime d'entrer dans nos cultures, même les plus vulgaires. »

PHŒDRANASSA **chloracra.** Famille des Amaryllidées. Oignon de moyenne grosseur, dont on connaît trois espèces: l'une est originaire de la province de Pamplona, Nouvelle-Grenade; l'autre nous vient du Pérou, et enfin la dernière probablement aussi de la Nouvelle-Grenade.

Ces plantes, pendant longtemps rebelles à la floraison, font espérer qu'elles montreront leurs fleurs en Europe; et voici le traitement que leur a fait subir M. Mesmet, qui en avait reçu des bulbes de M. Galeotti, intrépide voyageur botaniste: il planta le seul oignon *Phœdranassa chloracra* qui lui fut envoyé, ou plutôt il le posa sur la terre d'un pot, après lui avoir fait passer l'hiver sans aucun soin; les racines s'implantèrent, et au mois de mars la hampe commença à sortir de la bulbe. La floraison eut lieu vers la première quinzaine d'avril.

PHALANGIUM **ramosum,** Lam.; *Anthericum ramosum,* L.; Phalangère rameuse, Herbe à l'araignée. Famille des Liliacées. Indigène. Racine vivace et fibreuse; feuilles graminoïdes; vers la fin de juin, tiges terminées par des épis de

fleurs nombreuses, blanches, ouvertes, à six divisions oblongues et planes.

Phalangium liliago, Schreb.; *Anthericum liliago,* L.; Phalangère à fleur de Lis. Racine charnue; tiges simples; feuilles planes, plus larges que celles de la précédente, rassemblées en faisceaux entourés d'écailles brunâtres et aiguës; en juin, fleurs blanches resssemblant assez à la fleur du Lis, mais plus petites et disposées en épis. Ces deux espèces sont faciles à cultiver. Il leur faut une terre sèche, légère, assez substantielle et ouverte au grand air. On les multiplie de graines, mais plus ordinairement et plus vite en séparant les racines ou griffes, lorsque les feuilles sont desséchées.

Phalangium liliastrum, Pers.; Phalangère Lis de Saint-Bruno; Fleur de Lis. Originaire des montagnes du Dauphiné. Racines semblables à une griffe d'asperges; feuilles linéaires et planes; tige de 30 à 35 centimètres, simple, terminée en juin par un épi de belles fleurs blanches, plus grandes que celles de la précédente; terre légère et substantielle; exposition abritée et à demi-ombragée. Même culture.

PENTLANDIA **miniata** (Amaryllis), indiqué par M. Van Houtte.

PHYCELLA **corusca**. Amaryllidée originaire des montagnes du Chili, et figurée dans la *Flore des serres et des jardins*. C'est chez M. Van Houtte qu'elle a fleuri pour la première fois. Le nombre, la grandeur et le riche coloris rouge vif et jaune d'or de ses fleurs la feront rechercher des amateurs. Elle est assez rustique et d'une culture facile.

Phycella brevituba. Autre Amaryllidée figurée dans le *Botanical Magazine*. Coloris magnifique, dit M. Van Houtte.

POLYANTHES **tuberosa,** L.; Tubéreuse des jardins. Famille des Liliacées et originaire du Mexique. Oignon allongé, grisâtre; feuilles longues, étroites et canaliculées; tiges de 1 mètre à 1m 50 de hauteur, garnies de bractées écailleuses dans toute la longueur, et terminées par un épi de fleurs à six divisions blanches et lavées légèrement de rose à l'extérieur; à odeur suave et tellement pénétrante, qu'il y aurait

quelque danger pour la santé si on la laissait continuellement dans une chambre habitée. Il existe deux variétés, l'une à fleurs semi-doubles et une autre à fleurs doubles. Cette dernière est la plus répandue et la plus connue des jardiniers et des amateurs; elle est l'objet d'un commerce considérable en Provence, d'où les oignons sont expédiés par caisses sur tous les points du globe. C'est dans les environs d'Ollioules qu'on cultive cette plante sur une assez vaste échelle. Elle était connue autrefois sous le nom de *Hyacinthus Indicus*, Jacinthe des Indes, et de *Hyacinthus tuberosus*. C'était, à cette époque déjà reculée, une plante et une culture de luxe; les jardiniers en faisaient une *grosse affaire;* aujourd'hui tout le monde la possède, et tout le monde aussi peut la cultiver et en obtenir la floraison sans lui donner les soins dont elle était alors l'objet, et même encore dans les premières années de ce siècle. Nous nous rappelons qu'étant jeune, on parlait de la Tubéreuse comme des Ananas, c'est-à-dire comme d'une rareté d'un grand prix. Depuis lors, l'horticulture a fait tant de progrès, qu'il semble même que ces deux genres se soient soumis facilement à la volonté des jardiniers. Et combien de plantes sont dans le même cas?

La Tubéreuse demande une terre franche, légère et substantielle, cela est vrai; mais plantée dans de bon terreau bien consommé, elle réussit parfaitement. On la plante ordinairement sous le climat de Paris en pots de 15 à 20 centimètres de diamètre; on plonge les pots dans une couche chaude sous châssis ou sous cloches, qu'on couvre avec soin pendant les nuits froides. On arrose fréquemment lorsque le temps se réchauffe, et on donne un peu d'air sur les midi, par un beau soleil. On n'enlève les châssis que quand la chaleur du dehors arrive, et on ne retire les pots de la couche que lorsque les boutons sont sur le point de s'ouvrir. Les premières fleurs de Tubéreuses apparaissent vers la fin de juin; et pour avoir une floraison successive jusqu'en septembre, il faut mettre les pots dans la couche tous les quinze jours. Cette année 1869, nous en avons eu en fleurs dans le mois

de novembre, et dont les plantes se portaient bien. En un mot, il faut faire quatre, cinq et six saisons, et forcer les oignons jusqu'à ce que la tige sorte enfin du milieu des feuilles. Les oignons rebelles, c'est-à-dire ceux qui n'auront pas donné de tiges florales, devront être l'année suivante plongés de nouveau dans une couche chaude, pour les forcer à en produire une.

On multiplie les Tubéreuses par caïeux, que l'on détache de l'oignon; mais, sous le climat de Paris, ce moyen de reproduction est presque impossible, et il est plus avantageux de les faire venir tous les ans des environs de Toulon ou de Marseille. Cependant, avec du temps et une certaine patience, on pourrait les multiplier également à Paris et dans ses environs. En général, les oignons ne portent fleurs qu'à la troisième ou quatrième année. Cette plante, comme beaucoup d'autres, qui furent jadis très à la mode, a perdu, nous ne savons pourquoi, énormément de son prestige; on peut croire cependant que l'odeur forte de sa fleur n'est pas étrangère à cette défaveur. Il est nécessaire de soutenir la tige avec un tuteur.

Polyanthes tuberosa, *fol. variegatis,* M. Van Houtte.

Nous n'avons pas jusqu'à présent entendu dire que des semis de Tubéreuses aient été fait sur une échelle assez étendue, dans le midi de la France et dans les pays méridionaux, où cette belle et agréable plante vient pour ainsi dire à l'état naturel. Si des essais de ce genre étaient tentés, nous sommes persuadé qu'avant peu d'années l'horticulture serait enrichie de variétés nombreuses. C'est donc une chose à faire. En attendant ces beaux résultats, nous trouvons dans la *Revue horticole* la note suivante, sur la culture du *Polyanthes tuberosa :*

« J'ai appris que plusieurs lecteurs de votre journal désirent des renseignements sur la culture de la Tubéreuse, et ayant obtenu moi-même beaucoup de succès dans cette culture, je vous adresse la note suivante, qui, je l'espère, satisfera l'attente générale.

« Les bulbes de la Tubéreuse sont annuellement impor-

tées d'Italie, où l'on cultive cette plante pour l'exportation, comme en Hollande on cultive la Jacinthe pour le commerce. Comme elles sont livrées à bon compte, j'en achète tous les automnes, d'autant plus qu'il m'a été impossible de bien faire fleurir les bulbes qui avaient donné des fleurs l'année précédente.

« *Compost* (engrais). — Parties égales de bouse de vache consommée, de marne légèrement sableuse et de tourbe non criblée, mais grossièrement cassée, afin de permettre l'écoulement facile de l'eau.

« *Empotement*. — Je les plante au commencement de novembre, une par une, dans de petits pots, en enfonçant les bulbes aux deux tiers dans la terre.

« *Traitement*. — Après avoir été empotées, on les place dans la partie la plus tempérée de la serre, et vers le commencement de février on les met dans une serre tempérée, vers sa partie élevée. Je les laisse en cet endroit jusqu'à ce qu'elles aient poussé des tiges de 15 à 20 centimètres de hauteur; à mesure qu'elles commencent à grandir, je leur donne plus d'air afin d'en prévenir l'affaiblissement. Lorsque le pot se remplit de racines, avant que la tige ait acquis la hauteur voulue, je rempote la plante dans un pot plus large.

« A l'époque de la croissance que je mentionne, je les place dans un lieu plus frais, soit sous châssis, soit dans une serre tempérée, puis je rempote dans des pots de 16 centimètres de diamètre, ayant soin de les arroser et de leur donner des tuteurs.

« Par cette méthode, j'obtiens des exemplaires de 1 mètre à 1m 60 de hauteur, garnis de nombreuses et grandes fleurs; à l'occasion je leur donne de l'engrais liquide, ce qui contribue beaucoup à la grandeur des fleurs.

« Afin d'être heureux dans cette culture, j'appuie sur la nécessité de hâter leur croissance par la chaleur d'une serre chaude; comme les bulbes sont empotées en novembre, les racines ont tout le temps de se fortifier avant le rempotage, ce qui fait que les tiges peuvent s'élancer plus vigoureuse-

ment que si les bulbes étaient plantées en février, ou plus tard encore, et placées de suite dans une serre chaude.

« *Culture en plein air.* — Je procède comme ci-dessus, et lorsque la plante est arrivée à la hauteur désirée, je la retire du pot et la plante en pleine terre dans une plate-bande, dont le sol est composé comme je l'ai indiqué précédemment, et ayant 30 centimètres de profondeur. J'ai dans mon jardin, tout auprès de mon salon, une position très-abritée et chaude, donnant en plein midi, où les *Tubéreuses* fleurissent parfaitement bien et répandent une odeur des plus agréables, qui remplit toute cette place, lorsqu'on ouvre les fenêtres. Toute position au sud, près d'un mur ou devant une serre, est également convenable; j'ai reconnu qu'en pleine terre il faut beaucoup arroser cette plante.

« J'ai ordinairement quelques-unes de mes *Tubéreuses* mêlées parmi les autres plantes des plates-bandes, là où les allées sont fréquentées; le parfum des fleurs embaume les environs, et partout on en est agréablement suivi.

« M. Morel a traduit de l'anglais une note sur la culture des Tubéreuses, qu'il a publiée dans le *Journal d'horticulture* de la Seine, dans laquelle les moyens employés diffèrent essentiellement de ceux pratiqués à Paris. Ce mode de culture en pleine terre et sans abri ne pourra guère être adopté dans la partie septentrionale de la France; mais comme notre publication est destinée à servir de guide aux amateurs de tous les climats, nous pensons que ce procédé pourra être utile sinon à tous, au moins à quelques-uns. Voici donc la note extraite du *Gardener's Chronicle :*

« Quelques personnes emploient de préférence les couches pour la culture des Tubéreuses, système que je n'ai jamais adopté, parce qu'alors ces plantes demandent une attention beaucoup plus grande; en suivant ce mode de traitement, leur complexion est plus délicate, et elles ne poussent jamais bien; d'autres les séparent et les plantent au commencement d'août, et en agissant ainsi en perdent trop fréquemment la majeure partie. C'est, dans mon opinion, la cause de la rareté des Tubéreuses; mais on se contente paisiblement du peu

qui en reste, en attribuant la perte des autres à l'excessive chaleur de la saison. C'est une erreur, car à cette époque les plantes, j'ose le dire, sont tout à fait à l'état de repos. En effet, l'ancien feuillage est fané, et le nouveau se montre à peine; si donc on les relève en ce moment, le temps fût-il favorable, elle doivent infailliblement périr.

« La situation qui leur est la plus convenable est une plate-bande bien dressée et placée au nord d'un léger abri, fait en haie vive ou d'Églantiers, qui sert à les ombrer pendant les grandes chaleurs de l'été, sans les priver complètement des rayons du soleil. Vers le milieu de septembre ou aussitôt que le nouveau feuillage atteint 8 à 10 centimètres, — et pas plus tôt, — relevez vos plantes, séparez les accrues et plantez-les dans une planche préparée avec de la terre franche, du terreau de feuilles et du fumier de mouton consommé; mouillez de manière à faire pénétrer l'eau jusqu'aux racines, et si le temps devient chaud et sec, répétez vos arrosements en conséquence. Les plantes seront alors laissées sans leur donner d'autres soins : je n'ai jamais accordé aux miennes d'autre protection, même en hiver, et quelque rigoureuse que fût la saison, et cependant je n'en ai jamais perdu une seule.

« Dans la première semaine d'avril, je choisis pour mettre à l'exposition précitée des Tubéreuses qui ont donné les plus beaux faisceaux; je les relève avec la motte la plus forte possible, pour les empoter dans des pots de 15 à 18 centimètres, où elles sont bien arrosées et tenues dans une situation très-ombrée; je les garantis des limaces en répandant un peu de paille d'orge ou de sel commun autour des pots. La beauté des fleurs dépend surtout des soins donnés aux plantes quand elles sont relevées. Aussitôt après l'exposition, je les replace dans la planche et dans leur première condition. Pendant les mois de mai et de juin, juillet et août, quelques branches formant berceau au-dessus de la planche seront utiles pour empêcher les plantes d'être frappées par le soleil; on doit leur donner tous les jours de copieux arrosements, et si le temps devient sec et brûlant, les tenir ré-

gulièrement mouillées ; autrement elles seront probablement attaquées par l'araignée rouge, qui tous les ans détruit tant de plantes. Si ce fléau vient vous inquiéter, seringuez immédiatement les feuilles avec une eau de savon un peu forte; s'il n'est pas détruit, vous êtes certain de le faire disparaître et d'en être débarrassé pour le restant de la saison. Ce moyen m'a toujours reussi, sans le plus léger inconvénient pour les plantes. En suivant le traitement que je viens d'indiquer, j'ai toujours obtenu une belle floraison. »

Sous le nom de Tubéreuse bleue, on désignait autrefois l'*Agapanthus umbellatus*. Cette plante, élégante et jolie, dont nous avons parlé plus haut, n'incommode personne par la force de son odeur.

Polyantes gracilis, à fleurs blanches. Originaire du Brésil. Cette plante, bien que dècrite, nous est totalement inconnue.

SCILLA **amœna,** L.; *Hyacinthus stellaris,* Jacq.; Scille agréable; Jacinthe étoilée. Famille des Liliacées. Originaire du midi de l'Europe. Feuilles de 30 à 35 centimètres de longueur, planes, molles et lancéolées, obtuses et d'un vert gai; hampe anguleuse, haute de 20 à 25 centimètres, se couvrant en avril de fleurs à six divisions oblongues, ouvertes en étoiles d'un joli bleu. Culture facile; grand air et soleil. Multiplication de graines et de caïeux. Les oignons, que l'on arrache en juin, peuvent rester en terre pendant trois ou quatre ans sans être relevés.

Scilla Italica, L., Scille d'Italie, Jacinthe des jardiniers. Indigène. Feuilles droites et en gouttière; hampe de 15 à 20 centimètres de hauteur, terminée en avril ou mai par une grappe conique, oblongue, de jolies fleurs bleues à odeur légère et agréable. Multiplication de caïeux. Cette espèce ne demande pas beaucoup de soins; presque toutes les terres lui sont favorables, mais elle préfère une terre légère.

Scilla Natalense, Scille de Natal. Originaire de Port-Natal. Oignon gros, écailleux, brunâtre, de forme ovoïde, presque rond, sortant quelquefois hors du sol. Feuilles sortant de l'oignon au moment où la fleur va s'ouvrir; elles

sont longues et lancéolées, acuminées et aiguës; hampe droite, arrondie, assez haute, portant une longue grappe bien fournie de fleurs d'un joli bleu clair, blanches et jaunâtres dans la moitié inférieure. Cette plante a été reçue de Port-Natal directement par M. Van Houtte, dans l'établissement duquel elle est cultivée avec succès dans un coffre à froid.

Scilla campanulata, Ait.; *Hyacinthus campanulatus,* H. P.; Scille campanulée. Originaire d'Espagne. Feuilles oblongues-lancéolées, de 30 à 35 centimètres environ, flasques et un peu creusées; hampe de 30 centimètres à peu près, terminée en juin par une grappe de fleurs d'un joli bleu violâtre. Il lui faut une terre légère et l'exposition du midi. Même multiplication que les précédentes. Il en existe une variété à fleurs blanches.

Scilla Peruviana, L.; *Hyacinthus Peruvianus;* Scille du Pérou, Jacinthe du Pérou. Originaire de l'Espagne et du midi de la France. Oignon assez gros, presque blanc, pyriforme; hampe haute de 20 à 25 centimètres, terminée par un corymbe conique de jolies fleurs bleues, nombreuses. Variété à fleurs blanches, même forme de l'oignon, et ayant le même port. Les feuilles de l'une et de l'autre, longues de 20 à 25 centimètres, sont marginées et lancéolées. Toutes deux fleurissent en mai et juin. On peut les cultiver en pleine terre à l'abri des gelées, en pots et en carafes remplies d'eau. Une terre légère leur convient, et on les multiplie par caïeux et par semences. Il est bon, pour en conserver plus sûrement, de planter quelques pieds en pot et de les placer sous un châssis à froid.

C'est par erreur que Linné a attribué à cette plante une origine américaine; elle aurait été transportée en Amérique, dit-on, par les Portugais, d'où elle nous serait revenue, dans le courant du XVII[e] siècle, après s'être naturalisée sur plusieurs points du Chili et du Pérou.

On a encore obtenu du *S. Peruviana* les variétés ci-après:

Scilla Peruviana, var. *Pallida.*

Scilla Peruviana, var. *Phœnicea.*

Scilla Peruviana, var. *violacea.*

Nous manquons de renseignements sur ces trois variétés.

Culture du Scilla Peruviana. — Notre honorable collègue, M. Pépin, cultive les *Scilla Peruviana* de la manière suivante, et voici comment il s'exprime pour réussir ce beau genre :

« Cette belle plante, dit-il, de la famille des Liliacées, est recherchée des amateurs à cause de ses belles hampes, garnies de fleurs bleues, disposées en un épi conique, ainsi que de ses feuilles larges et luisantes qui s'étendent en rosace sur la terre et rendent cette espèce facile à distinguer.

« Ses bulbes sont grosses, ovales, d'un blanc jaunâtre ; du centre sort une hampe glabre, beaucoup plus courte que les feuilles, terminée le plus souvent par une belle et large pyramide de fleurs bleues formant un corymbe convexe.

« Cette plante, comme plusieurs autres de cette belle famille, varie par la couleur de ses fleurs, qui souvent deviennent blanchâtres ou d'un bleu très-tendre ; l'épi varie aussi beaucoup dans ses formes : il s'allonge parfois en une longue pyramide ; les fleurs en sont alors plus distantes, les pédoncules plus longs. Toutes ces causes sont particulièrement dues à la culture.

« Je rappelle cette plante, non pas comme une nouveauté, mais pour en donner la véritable origine. Il paraît que lorsqu'elle a été décrite, le nom de *Scille du Pérou* lui a été donné parce qu'on la croyait originaire de ce pays, et depuis cette époque éloignée le nom lui en est resté. Elle croît naturellement en Barbarie, où feu Desfontaines et M. Poiret l'ont recueillie vers la fin de l'hiver et au commencement du printemps, dans les bois, sur les collines, à *Terraillane* et sur le chemin du Bastion de France. On la trouve aussi en Espagne et en Portugal.

« Cette belle Liliacée et sa belle variété à fleurs blanches sont cultivées par les jardiniers fleuristes comme plante de commerce ; elles sont recherchées aussi par un grand nombre d'amateurs pour l'ornement des serres et des jardins.

« Elles passent bien l'hiver en pleine terre au moyen d'une légère couverture de feuilles ; mais pour les avoir dans toute

leur beauté, il faut les cultiver en pots remplis de terre sablonneuse mêlée d'humus ou de terreau fin; n'en planter qu'un dans chaque pot et les placer en serre tempérée sur les tablettes et près du jour au moment de la végétation. J'ai remarqué qu'étant cultivées sous châssis froids, de manière à ce que la gelée n'y pénètre pas, elles étaient plus belles que partout ailleurs.

« Quoique anciennement connue, cette espèce n'est pas assez répandue. C'est toujours une très-belle plante, qui fleurit à une époque plus reculée que la plupart des autres Liliacées, et qui conserve ses fleurs aussi plus longtemps. On peut la forcer si l'on veut pour en activer la floraison.

« Nous ajouterons à ces intéressants détails qu'aussitôt après la floraison terminée, il faudra modérer les arrosements, et ne donner de l'eau aux oignons que la quantité qui sera strictement nécessaire à leur entretien; on pourrait même les suspendre tout à fait pendant quelque temps, lorsque les feuilles et la hampe florale seront totalement desséchées. »

Nous n'avons jamais récolté de semences de *Scille du Pérou;* mais d'autres amateurs plus heureux que nous en ont obtenu, et de leurs semis il est résulté quelques variétés nouvelles et fort jolies:

Scilla bifolia, L., Scille à deux feuilles. Indigène. Très-abondante dans nos bois et surtout dans la forêt de Sénart. Très-petite plante frêle et en même temps élégante, produisant considérablement de caïeux dans des conditions qui lui conviennent. A l'état cultivé, chez moi, elle me donne de quatre à six fleurs canaliculées, lancéolées-linéaires; hampe mince et flexible, de 12 à 18 centimètres de hauteur, terminée dans le courant de mars par trois ou quatre grelots assez semblables à ceux de nos Jacinthes des bois, mais moins forts et de couleur bleu tendre. Je la reproduis par semis et par caïeux; je plante ces derniers en bordure sur les massifs, qui doivent recevoir plus tard les Géraniums, les Héliotropes, les calcéolaires et autres plantes fleurissant l'été. On peut aussi la cultiver en pot en lui donnant une terre douce, meuble et légère.

Scilla Sibirica, And., *Scilla præcox*, Wild.; Scille de Sibérie. Feuilles droites, lancéolées, longues de 10 à 15 centimètres; en février et mars, hampe terminée par deux ou trois fleurs bleu améthyste, fort jolies. Cette plante, réunie en touffes, produit de l'effet par sa floraison hâtive. Les oignons peuvent rester en terre pendant quatre ou cinq ans sans en souffrir.

Quelques catalogues marchands mentionnent encore le:

Scilla Japonica rosea.

Scilla maritima, L.; *Ornithogalum Squilla*, Bot. Mag.; *Squilla maritima*, Steinh. Originaire de l'Europe méridionale. Très-gros oignon rougeâtre, pouvant atteindre le poids de trois à quatre kilog. Avant l'apparition des feuilles, il sort du milieu de l'oignon une hampe nue, ayant quelquefois plus de 1 mètre de hauteur. En août et septembre, fleurs garnissant la tige, très-nombreuses, petites, blanchâtres, disposées en un long épi. Les feuilles, longues et canaliculées, sont d'un beau vert et très-régulières de forme. C'est la *Squille* du commerce qui la tire des côtes de la Méditerranée, en Europe et en Afrique, où elle croît très-abondamment. On en rencontre une autre espèce en Mauritanie dont l'oignon, également gros et blanc, est, dit-on, comestible. C'est le *Squilla Pancratium* de Steinheil.

La Scille maritime est l'objet d'un commerce considérable dans la droguerie; elle est employée en médecine. Elle demande l'orangerie sous le climat de Paris et une terre sablonneuse, mais elle s'accommode mieux du sable de mer; on la multiplie par caïeux et par graines, que l'on récolte en octobre; elle fleurit parfaitement sur les tablettes sans la moindre alimentation, sans terre et sans eau. Un oignon peut se conserver pendant environ deux ans sans être mis en terre, mais conservé dans un endroit chaud et sain.

Scilla autumnalis, L., Scille d'automne. Indigène. On le rencontre dans le bois de Boulogne. Feuilles déliées, linéaires; pédoncules nus, presque droits, terminés par un bouquet de fleurs bleues en corymbe dans le courant de septembre. C'est le même, dit-on, que le *Scilla verna* de Huds.

Les variétés suivantes sont indiquées par M. Van Houtte :

Scilla bifolia alba.
Scilla bifolia cœlestina.
Scilla bifolia pallida.
Scilla bifolia rosea.
Scilla campanulata rosea. Ainsi que les espèces :
Scilla Hohenackeri.
Scilla nivalis.

Ces espèces et variétés ont été décrites et figurées dans la *Flore des Jardins,* à laquelle nous renvoyons les lecteurs.

M. Ch. Lemaire mentionne les espèces suivantes :

Scilla amœnula, à fleurs bleues. Originaire de Russie.

Scilla brachyphylla, à fleurs rougeâtres. Originaire du Cap.

Scilla brevifolia, à fleurs blanches. Originaire du Cap.

Scilla brumalis, Harv.

Scilla carnea, Sweet., à fleurs roses.

Scilla Clusii, à fleurs bleues. Originaire de l'Europe méridionale.

Scilla corymbosa, à fleurs roses. Originaire du Cap.

Scilla cupaniana, à fleurs bleues. Originaire de Sicile.

Scilla hyacinthoides, à fleurs blanches. Originaire de Madère.

Scilla intermedia, à fleurs bleues. Originaire de Sicile.

Scilla lingulata, à fleurs bleues. Originaire de la Barbarie.

Scilla lilio-hyacinthus, à fleurs bleues. Originaire de l'Europe méridionale.

Scilla Lusitanica, à fleurs bleu pâle. Originaire de l'Espagne et du Portugal.

Scilla Mauritanica, à fleurs bleues. Originaire d'Afrique.

Scilla odorata, à fleurs bleues. Originaire du Portugal.

Scilla pratensis, à fleurs bleues. Originaire de la Hongrie.

Scilla præbracteata, à fleurs bleues. Originaire d'Espagne et de l'Afrique septentrionale.

Scilla rosea, à fleurs roses. Originaire de la Numidie.

Scilla Sibirica, à fleurs blanches. Originaire de la Sibérie.

Scilla villosa, à fleurs vertes et lilas. Originaire de Tripoli.

Scilla verna, à fleurs bleues. Originaire de l'Europe méridionale.

Scilla nutans. Voir *Agraphis nutans.*

Scilla nutans alba.

Scilla nutans carnea.

Scilla nutans rosea.

La *Revue horticole* de 1849 indique les :

Scilla nutans flore cœruleo.

Scilla nutans flore rubro.

Puis enfin on nous signale les :

Scilla Japonica rosea.

Scilla undulata, originaire de Tunis, sur lesquels nous n'avons rien pu nous procurer, comme culture, comme port et comme coloris.

SMILACINA **racemosa,** Desf., Smilacine à grappe, de la famille des Liliacées. Originaire de l'Amérique du Nord. Plante vivace dont les tiges, hautes de 30 à 35 centimètres, sont garnies de feuilles oblongues, aiguës, pubescentes ; les fleurs sont blanches, petites, en grappes paniculées et terminales. Il lui faut une terre de bruyère humide et à l'ombre.

Smilacina bifolia, M. Louis Van Houtte.

Smilacina stellata, M. Louis Van Houtte.

On voit par ce qui précède combien est vaste le champ ouvert aux semeurs français et étrangers pour doter l'horticulture de nouvelles variétés de Liliacées et d'Amaryllidées.

SPREKELIA **formosissima,** Hert.; *Amaryllis formosissima,* Linn.; Amaryllis à fleurs en croix, Lis Saint-Jacques, Croix de Saint-Jacques. Famille des Amaryllidées. Originaire de l'Amérique australe. Feuilles planes, comprimées, presque linéaires; oignon pyriforme, brun et de moyenne grosseur ; hampe de 15 à 20 centimètres de hauteur, terminée par une ou deux fleurs bilabiées, penchées, d'un rouge pourpre foncé velouté ; étamines inclinées. Les lobes du périanthe figurent les croix rouges brodées sur les habits des chevaliers de Saint-Jacques de Calatrava. Culture facile en pot, sur les

tablettes d'une serre, d'une orangerie, ou dans un appartement. Il faut aux plantes peu ou pas d'arrosement. On commence à les mouiller au printemps, lorsqu'elles entreront en végétation. On leur donne une terre franche, mélangée d'un quart de terreau bien consommé et d'autant de terre de bruyère. Nous les cultivons en pleine terre, bien saine, mais avec le soin de les couvrir l'hiver. En général, il vaut mieux les arracher à l'automne et les planter en mai; c'est le moyen de les faire fleurir plus facilement. Cet oignon semble vouloir du repos et souffrir un peu de la sécheresse pendant son sommeil; il réussit très-bien dans l'eau en carafes, et dans cet état on peut même le forcer comme les Jacinthes; mais il veut un intervalle assez long entre l'arrachage et la plantation.

Il y a plusieurs années, M. Andry publia une note fort intéressante sur la culture, la floraison et la reproduction sous le climat de Paris du *Sprekelia formosissima, Amaryllis formosissima,* Lis Saint-Jacques; cette note, insérée dans le *Journal de la Société d'horticulture de la Seine,* est ainsi conçue:

« Vous savez tous, Messieurs, combien il est difficile d'obtenir une floraison certaine des oignons d'*Amaryllis formosissima* en particulier. Cette plante ne nous montre en effet que très-rarement ses magnifiques fleurs rouge pourpre foncé et velouté, et sur une vingtaine d'oignons on est heureux quand on peut en voir fleurir un ou deux. Est-ce au procédé de culture généralement employé ou à toute autre cause qu'il faut attribuer cette difficulté? Je l'ignore. Toujours est-il que le hasard m'ayant fourni le moyen facile et presque certain d'arriver à faire fleurir chaque année presque tous mes oignons, je crois utile et vous demande la permission de vous le faire connaître.

« Il y a une dizaine d'années, vers les premiers jours de juillet, on me donna quelques oignons d'*Amaryllis formosissima* en pots, déjà très-avancés en végétation, à feuilles très-développées, et dont un ou deux seulement montraient des boutons à fleurs. Le jardinier qui me faisait ce cadeau me proposa d'y joindre en outre trois oignons de la même plante

oubliés par lui sur une tablette de la serre, en me faisant observer que, vu la saison avancée de l'année, il serait possible que lesdits oignons périssent; j'acceptai cependant, et aussitôt rentré chez moi, je me hâtai de mettre en terre de bruyère, dans des pots moyens, mes trois oignons, en ayant soin de laisser sortir le collet hors de terre de quelques centimètres. Je les plaçai ensuite avec mes autres pots en exposition convenable. Au bout d'une dizaine de jours, je fus agréablement surpris de voir mes trois oignons, non seulement entrer en végétation, mais encore de présenter tous les trois de magnifiques boutons à fleurs, qui ne tardèrent pas à s'épanouir, les feuilles étant encore à peine sorties de terre de quelques centimètres. Les autres oignons, au contraire, se bornèrent sur sept à me donner deux fleurs.

« Je laissai ensuite tous mes oignons terminer leur végétation; je les rentrai en serre froide à l'automne, en les privant presque entièrement d'eau. Vers la fin de novembre, les feuilles étant complètement fanées, je sortis les oignons des pots, en secouai les racines encore assez vives et les plaçai sur une tablette dans la serre, où je les laissai séjourner jusqu'en juillet suivant. A cette époque, replacés en pots en terre de bruyère, comme je l'ai dit plus haut, j'obtins un résultat tellement satisfaisant, que sur dix oignons, huit me donnèrent en quelques jours des fleurs splendides.

« Chaque année je suis le même procédé, et chaque année j'ai le plaisir de jouir des magnifiques fleurs que me donnent mes *Amaryllis*.

« Je ferai en outre observer que cette plantation, quoique très-tardive, ne semble altérer en rien les oignons, qui restent fermes, très-bien portants, et continuent à me donner de nombreux caïeux, dont j'ai gratifié quelques amis qui suivent mon procédé et qui en sont également satisfaits.

« Notre collègue, M. Lierval, obtient de son côté la floraison de l'*Amaryllis belladone*, également très-réfractaire à fleurir, en mouillant aussi complètement que possible les oignons de cette plante au moment de la fanaison entière des feuilles, environ vers la mi-juillet, arrosement qui est suivi

d'une manière presque certaine du développement des boutons vers la fin de l'été. »

Les observations faites si judicieusement par M. Andry, sur la culture des *Amaryllis formosissima,* sont confirmées chaque année par la mise à nu des oignons, vers le courant de novembre, et que les marchands conservent sur les tablettes de leur magasin jusque dans les mois de juin et de juillet, époque à laquelle ils sont encore vendus; lorsqu'ils sont mis en terre de suite, chaque bulbe assez forte, bien saine et bien conservée, peut donner encore une, deux et même trois hampes, terminées par une, deux ou trois fleurs. Ceci nous est arrivé plusieurs fois en plantant des oignons, dont nous n'avions pas trouvé la vente en temps opportun. Nous avons même conservé des *Amaryllis formosissima* d'une année sur l'autre, sans avoir été mis en végétation; au bout de dix-huit à vingt mois, conservés sur les tablettes, plusieurs nous donnèrent de très-belles fleurs.

Nous trouvons dans Dumont de Courcet les renseignements suivants sur l'*Amaryllis formosissima.* Souvent le Lis Saint-Jacques fleurit deux fois, au printemps et en été; il est d'une culture facile, et l'on peut le faire fleurir dans le temps qu'on le désire. On peut le laisser dans son pot, ou bien vers le mois de novembre, lorsque les feuilles sont flétries, enlever les oignons et les mettre à nu sur une tablette de la serre chaude. Lorsqu'on a dessein de les faire fleurir, on en empote le nombre que l'on veut, après avoir ôté leurs racines sèches, et huit jours après la fleur paraît.

Depuis très-longtemps que nous cultivons cette belle plante, nous ne l'avons jamais vue fructifier; cependant il faut qu'elle ait *grainé* quelque part, puisque, ainsi que nous l'avons déjà dit, M. de Belleyme en a exposé plusieurs variétés.

Le *Journal de la Société d'horticulture* de Mâcon publie les lignes qui suivent sur le *Sprekelia formosissima:*

« M. Jacques Ferret, jardinier de M. de Parseval, à Pont-de-Veyle, nous a montré une lampe suspendue dans la serre tempérée, d'où sortent par plusieurs ouvertures des Lis

Saint-Jacques, qui font un délicieux effet et un ornement d'une assez longue durée, dont nous conseillons l'usage pour les appartements. Il suffit d'avoir le soin de placer sa lampe près d'une croisée ou dans un vestibule, lorsque les oignons sont en fleurs.

« A deux époques différentes, pour avoir une succession de fleurs, dit M. Ferret, vers le 20 janvier et vers le 20 mars, j'ai planté mes oignons dans la lampe garnie d'une terre de potager, en ayant soin de les tourner de manière à ce que les fleurs puissent sortir par une des ouvertures. J'ai exposé ma lampe pendant un mois dans la serre chaude, à une température de 15 à 20 degrés, pour hâter la floraison des Lis, et je l'ai ensuite transportée dans la serre tempérée, où les fleurs se succèdent et se conservent fort longtemps.

« Je ne doute pas qu'on obtiendrait le même résultat en plaçant cette lampe d'abord dans un appartement chauffé, et ensuite dans un vestibule, qui recevraient l'un et l'autre la lumière suffisante.

Sprekelia cybister, Herb.; *Amaryllis cybister*, Lind.; Amaryllis saltimbanque. Originaire de la Bolivie. Plante bizarre, dont la hampe se termine par une ombelle de quatre fleurs, d'abord droites, puis horizontales, et offrant dans le singulier arrangement des divisions de leur périanthe une disposition à la fois irrégulière et symétrique, que l'on a comparée aux tours que font les jongleurs et les équilibristes. Ces quatre fleurs sont disposées en croix; chacune d'elles a sa division supérieure relevée et dressée verticalement; les deux divisions latérales s'étendent horizontalement et se recourbent en croissant; les trois inférieures sont pendantes, divergentes, et embrassent à leur base les organes sexuels qui se dirigent obliquement vers le sol. Toutes ces divisions sont à leur base d'un beau rouge cramoisi, dont la nuance se fond peu à peu et devient d'un vert de plus en plus vif jusqu'à leur sommet. Culture des Amaryllidées de serre tempérée, et particulièrement de l'*Hippeastrum vittatum*.

STERNBERGIA **lutea**, Gawl., *Amaryllis lutea;* Amaryllis jaune, Lis narcisse, Narcisse d'automne. Famille des Ama-

ryllidées. Originaire de l'Europe méridionale. Oignon noir, ovale, arrondi à sa base; feuilles au nombre de cinq à six, d'un vert foncé, commençant à se montrer vers la fin d'août, et longues de 15 à 20 centimètres; hampe uniflore, haute de 10 à 15 centimètres; fleurs en septembre et octobre, d'un beau jaune vif, en entonnoir, assez semblables à celles des Crocus. Nous la cultivons en bordures, en massifs ou au milieu de nos pelouses, où elle produit à l'automne un très-joli effet. Les fleurs se succèdent jusque dans le courant de novembre; elle fleurit en même temps que les Colchiques d'automne et le Safran, et elle forme avec eux simultanément des bordures très-agréables à l'œil autour de nos corbeilles, dont les fleurs commencent à devenir assez rares en cette saison.

STRUMARIA **crispa,** Ker.; *Amaryllis crispa,* Jacq.; Amaryllis crispée, Strumaire à fleurs crépues. Charmante plante de la famille des Amaryllidées, originaire du cap de Bonne-Espérance, et que les botanistes ont distraite de son genre primitif pour en créer un nouveau dans lequel elle est seule jusqu'à présent. Hampe presque latérale; en septembre et octobre, fleurs inodores, nombreuses, formant un joli bouquet en ombelle, assez grandes et d'un rouge foncé, à lobes recourbés et ondulés au sommet; l'oignon est petit et blanchâtre. Culture des Amaryllidées en pot et en terre de bruyère. Multiplication par caïeux lorsque les feuilles sont desséchées.

STENOMESSON **auratiacum.** M. Van Houtte.

TRICYRTIS **pilosa,** Wallich; *Uvularia hirta,* Thumb. Famille des Liliacées, et des Uvulariées selon divers auteurs. Quelques-uns rangent cette plante dans les Tulipacées. Elle est très-abondante dans le Sikkim-Himalaya, d'où elle a été introduite de graines par M. Hooker et Thomson. Petite racine tubéreuse, irrégulière de forme; tiges herbacées, de 30 à 40 centimètres de hauteur, ramifiées, arrondies et pubescentes, comme toutes les parties de la plante; feuilles alternes, entières, douces au toucher, un peu amplexicaules; fleurs droites, solitaires, d'un blanc verdâtre; les trois sépales intérieurs forment une espèce de capuchon, maculées et pointillées de carmin ou de rouge vif. Ces différents coloris

forment, avec la facture de la fleur, une plante très-gracieuse. Le *Tricyrtis pilosa* donne ses fleurs à l'air libre; mais il est nécessaire de le couvrir pendant l'hiver, afin de le préserver de l'atteinte des gelées.

TRITELEIA **porrifolia,** Tritelée à feuilles de Poireau, Pœpp. et Endl. Originaire du Chili, et de la famille des Liliacées. Introduite par MM. Haage et Schmidt. Charmante petite Liliacée, dont la hampe est de 15 à 16 centimètres de hauteur, terminée pendant l'été par une ombelle de six à huit fleurs droites, campanulées, d'un bleu violet clair, passant au blanc à la base du péryanthe. Elle n'est pas plus délicate que le *T. uniflora,* et ne demande pas plus de soins.

Triteleia uniflora, Lindl., Tritelée uniflore. Famille des Liliacées. Originaire de Buenos-Ayres. Très-jolie petite plante bulbeuse, à feuilles linéaires; hampe uniflore, de la hauteur des feuilles, terminée par une fleur blanche lavée de bleu lilacé en dedans, verdâtre en dehors; pleine terre; exposition du midi ou du levant. A l'approche de l'hiver, couvrir le collet de la plante d'une légère couverture de feuilles ou de litière. Quand on la rentre dans la serre tempérée, elle y fleurit pendant l'hiver. Est-ce une variété de celle qui va suivre?

Triteleia uniflora, Lindl., Tritélée à une fleur. Originaire du versant oriental de la Cordillière de Mendoza. Fort jolie petite plante introduite au Jardin-des-Plantes de Paris en 1843, où elle a fleuri en février 1846 dans une serre tempérée, et où elle fit l'admiration des visiteurs. Feuilles linéaires; hampe de la longueur des feuilles, terminée par une seule fleur, naissant d'une spathe engaînante, bifide et moitié plus courte que le pédondule; le péryanthe a cinq divisions profondes, un peu bleuâtres en dedans et verdâtres en dehors, marquées d'une ligne brune sur le milieu. On la multiplie de caïeux, et elle demande une terre franche, mélangée par moitié de terre de bruyère. On devra cesser les arrosements lorsque ce *Triteleia* perd ses feuilles, et on la traitera comme les Ixias et les Glaïeuls. Chaque bulbe donne naissance à plusieurs tiges florales. Le docteur Godefroy, de Rennes, a obtenu des hampes portant deux fleurs.

Triteleia laxa. Catalogue de M. Van Houtte.

Triteleia juncea. MM. Boëlens et fils.

Tritoma **uvaria,** Tritome à grappes. Famille des Liliacées. Originaire du Cap. Feuilles nombreuses, persistantes, dentelées, très-longues, ensiformes ; tiges de 1 mètre environ, terminées dans les mois d'août et de septembre par un long épi de fleurs pendantes, de couleur vermillon éclatant. On peut cultiver cette plante en pleine terre légère et amendée, et la mettre à l'exposition du midi, en ayant soin de lui donner une couverture pendant l'hiver. Malgré cette apparente robusticité, il est bon d'en conserver plusieurs pieds en orangerie. On la multiplie de graines et d'œilletons en mai ; on laisse dessécher les plaies avant de les mettre en pot, et on les rentre pendant les nuits froides et les pluies froides.

Tritoma uvaria major, Hort., Tritome élevé. Plante plus forte dans toutes ses parties, à tiges plus robustes et à inflorescence plus grande que la précédente, dont celle-ci semble être une variété.

Tritoma uvaria Lindleyana, Hort., Tritome de Lindley. Feuilles plus droites et plus rigides que celles du type ; ses fleurs sont aussi plus colorées.

Tritoma uvaria Kooperi, Hort. Ne diffère du type que par ses feuilles moins fermes et souvent retombantes.

Tritoma Burchelli, Hort., Tritome de Burchell. Originaire du Cap. Cette espèce est vivace et remarquable ; elle se distingue du *Tritoma uvaria* par ses feuilles d'un vert moins foncé, par sa hampe maculée de noir, et surtout par la couleur de ses fleurs, qui sont d'un rouge color cocciné et qui passent au carmin, puis au jaune pâle et verdâtre à leur extrémité. Même culture que les précédents.

Tritoma glauca, Hort., Tritome à feuilles glauques. Originaire du Cap et vivace. Feuilles d'un vert glauque ; hampe de 75 centimètres à 1 mètre de hauteur, terminée par un épi conique de fleurs vermillon sortant de l'aisselle des bractées, d'un vert glauque, strié ou rayé de blanc.

Tritoma glauca recurva. Variété à feuilles tombantes,

très-propre à l'ornement des serres et des salons en les plaçant dans des vases suspendus.

Tritoma media, Ker., Tritome moyen. Originaire du Cap. Racines traçantes; feuilles de 40 à 50 centimètres de longueur, étroites, glauques et à bords lisses; tige de 30 à 35 centimètres de hauteur, droite et terminée à la fin de l'hiver par une longue grappe de fleurs pendantes, serrées, à tube safrané et à limbe jaune bordé de vert. Cette plante demande une terre franche, mélangée de terreau et de terre de bruyère. On la multiplie de rejetons. Il faut lui donner des arrosements plus fréquents qu'à la première. On la passe dans l'orangerie ou en pleine terre, en la couvrant pendant l'hiver avec des feuilles ou de la litière.

Tritoma pumila, Ker., Tritome nain. Originaire du Cap. Il est plus petit que les précédents; les feuilles sont carénées, rudes sur les bords et plus courtes que la hampe, qui est marbrée; belles grappes de fleurs en septembre jusqu'en novembre, à tube court, pyriformes et d'un beau rouge safran. Les fleurs de la sommité s'ouvrent les premières. Même culture et mêmes soins.

TRILLIUM **sessile,** L., Trille sessile, de la famille des Liliacées. Originaire de la Caroline. Cette plante tire son nom du nombre trois, qu'on retrouve dans toutes ses parties : sa tige porte trois feuilles; sa fleur se compose d'un calice à trois divisions, de trois pétales, trois étamines, trois styles et une capsule à trois loges. Elle est vivace. La tige n'excède pas 25 centimètres de hauteur; elle est pourprée. Les feuilles sont ovales-allongées, d'un vert foncé, marquées de taches blanchâtres; les fleurs, qui paraissent en avril, sont sessiles, à divisions longues, spatulées; brun rougeâtre; étamines et capsules violettes. Elle est de pleine terre et demande l'exposition du levant ou du midi. A l'entrée de l'hiver, il faut entourer les feuilles du collet d'une couverture légère. On la multiplie par la graine, semée en place aussitôt la maturité, ou par ses racines, que l'on coupe près du collet quand la plante est sèche.

Trillium grandiflorum, Sal., Trille à grandes fleurs.

Feuilles rhomboïdales, à cinq nervures; fleurs blanches, pédonculées, penchées, plus grandes que celles de la précédente. Même culture, mêmes soins, et la replanter tous les deux ans.

Trillium erectum, à fleurs violettes.

Trillium grandiflorum, à fleurs blanches.

Trillium erythrocarpum, à fleurs blanches.

Tulipa, Tulipe. Quoique la passion pour les Tulipes soit notablement amoindrie depuis quelque temps, et que l'une des plus belles plantes de la création ne soit l'objet que d'une minime attention de la part des cultivateurs et des propriétaires de jardins fleuristes, il existe encore beaucoup d'amateurs de ce beau genre, tant en France qu'à l'étranger, qui ne l'ont point abandonné, et qui chaque année, au moment de la floraison, éprouvent des jouissances nouvelles et des sensations indescriptibles. En effet, rien n'est plus ravissant, n'est plus séduisant qu'un parc de Tulipes composé de six cents à mille variétés en fleurs, dont chacune d'elles porte diverses couleurs distinctes, les plus fraîches et les plus vives. Il n'existe rien au monde de plus élégant qu'une planche couverte de Tulipes, à tige svelte, portant une fleur représentant le plus beau vase et le plus régulier. Aussi nous comprenons sans peine l'amour qu'éprouvaient les célèbres peintres de notre époque contemporaine, Van Spaëndonck, Van Daël, Redouté, M[lle] Richer et autres, pour les Tulipes, et combien leur inspiration était grande et forte en rentrant dans l'atelier, devant leur chevalet, après avoir fait une visite à ces charmantes fleurs, les déesses du temple de Flore, et cela plusieurs fois par jour: ils abandonnaient leurs pinceaux pour aller admirer leurs Tulipes. Si ces belles et gracieuses Liliacées sont bannies de plusieurs jardins sans aucun motif, il nous est encore agréable de penser que dans certaines contrées de la France, en Normandie et dans le Nord, les Tulipes ne sont point abandonnées, et qu'il existe encore des amateurs qui les cultivent avec tout le soin et l'attention qu'elles méritent. C'est pour nous une bien douce satisfaction de savoir que des amis du beau, du solide et du

vrai se livrent sans cesse, ni trève, ni merci, à la culture de ces plantes traditionnelles et classiques, qui furent naguère encore l'objet d'une attention particulière de la part d'un roi de France, Louis XVIII, et d'un prince de la famille d'Orléans. Le célèbre auteur Mehul ne craignait pas de quitter sa lyre pour passer les plus doux moments de sa vie auprès de ses chères Tulipes, dont la collection était des plus nombreuses et des mieux choisies dans les premières années du XIXe siècle.

Les amateurs de plantes et les collectionneurs étaient et sont encore aujourd'hui courtois et conciliants ; leur bienveillance et leur franche cordialité sont passées à l'état de proverbe ; leur caractère est ordinairement doux, paisible et agréable ; leurs mœurs sont sévères et à l'abri d'aucun reproche. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à consulter le relevé des annales judiciaires, et l'on ne trouvera pas un seul grand criminel parmi les horticulteurs et les véritables amateurs de plantes. Nous tenons à constater ici ce fait, parce qu'il est l'expression de la vérité. Oui, la culture des fleurs adoucit les mœurs ; ceci est incontestable, et d'autres l'ont dit avant nous, et nous sommes heureux de le confirmer.

Pendant les XVIIe et XVIIIe siècles, les Tulipes furent l'objet d'un culte tout particulier ; elles mettaient en relations entre eux les amateurs de presque tous les pays au moyen des échanges continuels et des acquisitions nouvelles. Des fêtes pompeuses avaient lieu au moment de la floraison, et toujours ces réunions étaient marquées au coin de la plus cordiale et de la plus franche hospitalité. Il en est encore de même aujourd'hui ; mais ces fêtes sont moins fréquentes, sans avoir cessé d'être agréables.

Malgré l'abandon des Tulipes par quelques amateurs, nous n'en continuerons pas moins à être leur apologiste et leur modeste défenseur. Ces jolies plantes sont assez éloquentes d'elles-mêmes, et en présence de leur beauté elles n'ont guère besoin d'être défendues par nous. Néanmoins, en présence de cette indifférence, nous pensons qu'il est du devoir d'un praticien et d'un amateur de Liliacées de protester ou-

vertement contre cet oubli volontaire, en leur donnant une mention particulière qu'elles méritent, et en en faisant connaître la nomenclature.

Tulipa sylvestris, L., Tulipe sauvage. De la famille des Liliacées. Originaire de la France méridionale. Oignon de moyenne force, allongé, un peu noirâtre ; feuilles au nombre de deux ou trois, étroites, pliées et aiguës ; hampe de 40 à 45 centimètres de hauteur, terminée par une fleur, quelquefois par deux, un peu penchées, d'un beau jaune gai, à divisions lancéolées et très-pointues. Cette espèce vient bien dans les endroits ombragés. On la trouve aux environs de Paris, et fréquemment dans le parc de Saint-Cloud. Elle peut être cultivée dans les massifs d'arbres d'agrément, avec les Muguets, les *Primula,* les *Ornithogalum umbellatum* et quelques Aulx, pourvu toutefois que ce ne soit pas dans des parties de bois trop étouffées. Elle donne ses fleurs en avril et quelquefois en mai.

On en connaît une variété à fleurs doubles, très-pleines et très-belles, qu'il est bon de soutenir au moyen de petites baguettes très-minces, la hampe étant faible relativement au poids des nombreux pétales. Si l'on ne prend pas cette précaution, la fleur finit par toucher le sol, comme dans les Tulipes *monstrueuses* ou *dragones,* qu'il est également nécessaire de tuteler. Si on les abandonne à elles-mêmes et qu'il survienne des pluies, celles-ci font jaillir la terre sur les corolles et leur enlèvent toute leur beauté, leur grâce et leur coloris. Toutes les Tulipes doubles ne sont pas dans ce cas, car il n'est pas rare de trouver dans ces dernières des baguettes aussi droites, aussi fortes et aussi fermes que dans les Tulipes simples. La Tulipe double jaune ne se reproduit que par ses caïeux, que l'on relèvera tous les ans ou tous les deux ans, mais jamais au-delà de la troisième année. Il en sera de même pour toutes les autres Tulipes ; cependant nous pouvons ajouter que nous avons planté sous des arbres, en massifs, depuis plus de dix ans, des Tulipes jaunes doubles qui se reproduisent parfaitement et qui fleurissent tous les ans dans ces conditions.

Tulipa gallica, Delaun., Tulipe gallique. Originaire de France. Cette espèce a beaucoup de rapport avec la *T. sylvestris ;* mais elle est moins forte dans toutes ses dimensions. Les divisions de la fleur sont vertes en dehors, aiguës et marquées d'une tache rougeâtre à leurs extrémités ; elle est odorante, et elle fleurit en avril et en mai.

Tulipa Breyniana, Tulipe du Cap. Originaire du Cap. Feuilles linéaires; tige feuillée multiflore. Les tiges de cette espèce sont ordinairement munies de six à huit feuilles alternes, légèrement ondulées sur les bords, linéaires-lancéolées, celles de la base un peu plus longues que les supérieures. La hampe est terminée en juillet par trois ou quatre fleurs sans styles, moins larges que celle des Tulipes de Gesner; les divisions calycinales sont étroites à leur base.

Tulipa bifolia, Lin., Tulipe biflore. Originaire de la Russie, près du Volga. Tige garnie seulement de deux feuilles linéaires, acuminées; fleurs droites, presque planes; les trois pétales extérieurs ou divisions lancéolées, d'un bleu pâle ou verdâtre; les intérieurs blancs, avec large macule fauve à leur base.

Tulipa pluriflora, Var. (?) Tulipe pluriflore. Depuis quelques années déjà, M. Marcel Poulin, amateur de Tulipes, a su réunir une collection de Tulipes pluriflores dont le nombre est de deux cent cinquante à trois cents exemplaires. Depuis 1860, il a obtenu quatorze ou quinze variétés très-distinctes, et chaque année il en trouverait de nouvelles. M. Poulin avoue que la permanence de plurifloraison n'est restée chez lui qu'à l'état d'exception; quelquefois elle s'est montrée pendant deux ou trois années consécutives, soit pour disparaître complétement, soit pour revenir plus tard. Il n'y a donc jusqu'à présent rien de bien fixé à cet égard. Quoi qu'il en soit, M. Poulin, par le hasard ou par un procédé qui nous est inconnu, obtient facilement, à ce qu'il paraît, des Tulipes pluriflores dans presque tous les coloris, et ceci dans la Tulipe de Gesner. Les fleurs sont parfaites de forme, et les pétales d'un coloris bien tranché. Les unes sont à fond jaune; d'autres sont à fond blanc, rayées ou jas-

pées de couleurs diverses, comme le sont les Tulipes d'amateurs. La plurifloraison ne se présente pas de même chez toutes ces plantes : les unes portent sur une seule tige trois fleurs bien développées, formant bouquet à la sommité ; les autres donnent naissance à deux ou trois tiges séparées, munies chacune de trois à cinq feuilles, et supportant une seule fleur, quelquefois deux, formant bifurcation à 4 ou 6 centimètres de la dernière feuille, qui est toujours plus courte et plus étroite que celles de la base. La transformation de la Tulipe de Gesner en Tulipe pluriflore, chez M. Poulin, est-elle due à la nature du sol, comme tout semblerait l'indiquer, ou à une autre cause ? C'est ce que l'avenir nous apprendra.

Nous semons des Tulipes depuis longtemps, et nous cultivons aussi les anciennes espèces et variétés. Il nous est bien arrivé d'avoir de temps en temps ce que Pirolle nommait des monstruosités, c'est-à-dire des baguettes portant deux ou trois fleurs; mais ce phénomène ne se renouvelait que très-rarement, et nous étions disposé à en attribuer la cause aux gelées printanières, qui très-souvent chez nous viennent contrarier la floraison et arrêter ainsi la sève ascendante, laquelle, ne trouvant plus d'issue, se refoule un instant et donnerait, selon nous, naissance aux nouvelles fleurs qui sortent un peu plus tard de la tige. Mais chez M. Poulin il semble n'en être pas ainsi, puisque plusieurs hampes sortent de la base de la tige principale, donnent des feuilles et des fleurs ensuite. Il nous faut donc attendre, et ne pas désespérer qu'un jour on parviendra à fixer définitivement par un procédé quelconque les Tulipes pluriflores. Nous appelons l'attention des amateurs sur cette intéressante variété accidentelle, sur laquelle nous ne sommes pas en mesure de nous prononcer.

Tulipa Celsiana, Vent. Red.; Tulipe des Cels. Indigène. Tige moins élevée que celle de la Tulipe sauvage; mais elle a beaucoup de rapport avec elle pour la forme et le coloris; hampe munie de trois à quatre feuilles à la base, linéaires, lancéolées, un peu plus longues que la tige, qui n'est guère que de 12 à 18 centimètres de hauteur; fleur droite, pré-

coce, d'un jaune safrané; divisions pointues; les trois extérieures rouges en dehors. Cette plante est assez délicate et assez rare. On la multiplie par ses bulbes, qui naissent sur des prolongements fibreux et radiciformes.

Tulipa Clusiana, D. C., Red.; *Tulipa precox angustifolia*, Tourn.; Tulipe de l'Écluse ou de Clusius. Espèce indigène, et qui ne fut connue des amateurs que dans les premières années de ce siècle. L'oignon est petit, à écailles cotonneuses en dessous; hampe haute de 25 à 30 centimètres, glabre, munie de quelques feuilles linéaires, lancéolées, aiguës et glauques. Vers la mi-avril, fleur droite, terminale, petite, à divisions pointues; les trois extérieures rose foncé, bordées de blanc; les trois intérieures blanches. Toutes sont d'un pourpre violet à la base. Filaments brun noir et anthères jaunes. Cette espèce est jolie, coquette, et des plus élégantes.

Tulipa oculus-solis, S. Amans, Redout.; Tulipe Œil-du-Soleil. Indigène; mais il est probable qu'elle a été introduite d'Orient en même temps que d'autres graines ou plantes. Elle ressemble beaucoup à la Tulipe cultivée. L'oignon est allongé; les feuilles et les tiges sont assez grandes. Dans le courant de mai, grande fleur solitaire, à divisions extérieures aiguës; les trois intérieures obtuses, mais toutes d'un très-beau rouge éclatant et marquées à l'onglet d'une large tache noire, veloutée, encadrée de jaune.

Tulipa suaveolens, Roth., Redout.; *Tulipa pumilio*, Lobel; Tulipe odorante; Tulipe Duc de Thol. Originaire du midi de l'Europe. Quelques amateurs anglais nous ont fait observer plusieurs fois qu'on devait en attribuer la dédicace au duc *d'Athol*, et non écrire Duc de Thol, dont, nous a-t-on dit, l'orthographe du nom manque d'exactitude. Feu le vicomte de Cussy, vice-président de la Société impériale d'horticulture de Paris, nous a aussi fait souvent les mêmes observations. Ne pouvant vérifier les faits, nous maintenons le nom de Tulipe Duc de Thol à cette charmante petite plante que tout le monde connaît sous cette dénomination. L'oignon est allongé, rougeâtre et luisant; la hampe est courte, droite et légèrement pubescente; les feuilles, ovales,

lancéolées, sont courtes et glabres. Cette gentille espèce est très-précoce, même à la pleine terre; courant ou fin de mars, elle donne des fleurs fortement odorantes et suaves, d'un rouge éclatant; les divisions sont bordées de jaune, surtout à leurs extrémités; l'onglet est marqué d'une tache verdâtre. L'oignon se force facilement, et dans le courant de l'hiver les marchés aux fleurs de Paris sont abondamment pourvus de Tulipes Duc de Thol en pleine floraison, à fleurs doubles et à fleurs simples, conjointement avec la Tulipe hâtive double, le Tournesol. Il vient très-bien planté en vase dans les appartements, et même dans de la mousse humide. Planté aux pieds des *Camellia,* des *Rhododendrum,* dans les jardins d'hiver, il en fait les délices, et il embaume la serre par la bonne odeur que répandent ses fleurs. Les mulots, les souris et les rats sont très-friands de ces oignons, et en attendant la plantation, il est urgent de les soustraire de la dent de ces rongeurs. Nous ne savons si c'est la même espèce de *Tulipa suaveolens* dont parlent quelques auteurs, et dont les habitants des steppes méridionales de la Russie mangent les bulbes. On dit que ces indigènes savent parfaitement distinguer cette espèce des autres, qui croissent ainsi qu'elle à l'état sauvage, et auxquelles ils ne touchent point. La variété à fleurs pleines est tout aussi précoce et de culture aussi facile que la Tulipe Duc de Thol à fleurs simples.

Tulipa tricolor, Ledeb. Originaire des monts Altaï, où cette plante croît spontanément sur les versants, dans les endroits pierreux. Elle n'a, dit-on, rien de bien remarquable, et elle ne diffère guère de la *Tulipa biflora.* La bulbe est petite; les tuniques externes sont d'un brun noirâtre; les hampes, grêles et flexueuses, portent des fleurs à pétales étalés; les trois intérieures blanchâtres, jaunes à la base, et ciliées à l'onglet; les trois extérieures sont verdâtres; les filaments sont barbus à leur base. Feuilles linéaires et canaliculées, longues d'environ 30 centimètres.

Tulipa stenopetala, Delaun.; *Tulipa acuminata,* Wal.; *Tulipa turcica,* Hort.; *Tulipa cornuta,* Red.; Tulipe à lobes étroits; Tulipe turque. Originaire de Thrace. On en connaît

trois variétés : l'une à fleurs blanches, à divisions étroites, longues et aiguës, alternativement festonnées ou échancrées sur le bord; l'autre à fleurs plus courtes, rouge laque, avec quelques divisions dentées; la troisième à divisions très-longues et étroites, d'un assez beau rouge, jaune à la base et à bords ondulés. Ces trois plantes, quoique assez grandes, produisent des feuilles plus étroites et plus aiguës que les autres ; on les appelle FLAMBOYANTE, DRAGONES, MONT-ETNA, MONSTRUEUSES, etc. Elles sont d'un très-bel effet. C'est à ces diverses variétés originales, à pétales chiffonnés, que Mme la duchesse de Berry accordait ses préférences. L'horticulture vient de faire dans cette espèce les conquêtes suivantes :

Tulipes monstrueuses ou *Dragones*, à grandes fleurs jaunes.
Tulipes monstrueuses de Constantinople, à fleurs rouges.
Tulipes monstrueuses café brun, à fleurs orange et brun.
Tulipes monstrueuses cornuta. De la Chine.
Tulipes monstrueuses Margraaft de Baden, jaunes et rouges.
Tulipes monstrueuses perfecta, rouges et jaunes.
Tulipes monstrueuses chevalier, vertes (*viridiflora*).

Tulipa campsapetala, Tulipe Bossuelle. Fleurs bombées à la base, resserrées au milieu et évasées au sommet par des pétales qui se renversent, et dont le coloris est blanc ou jaune rayé de blanc.

Tulipa Gesneriana, L., Tulipe des Fleuristes; Tulipe de Gesner. Cette belle et élégante plante, originaire du Levant, fut consacrée à la mémoire du plus éminent botaniste du XVIe siècle. Hampe nue dans le haut, glabre ; feuilles oblongues, aiguës; fleurs à divisions obtuses. Selon que le fond de la fleur est ou n'est pas coloré, on les divise en deux catégories : celles à fond jaune sont les BIZARRES ; les Tulipes à fond blanc sont désignées sous le nom de FLAMANDES. Ce sont ces dernières qui paraissent seules être admises pour le moment dans les riches collections d'élite et d'amateurs; les premières, cependant très-riches en coloris divers, paraissent moins estimées. Ainsi en est la mode.

Nous mentionnerons en passant les espèces suivantes :

Tulipa Altaica, Originaire des monts Altaï; à fleurs jaunes, et qui diffère du *T. tricolor*.

Tulipa bierbersteiniana. Originaire de la Sibérie; à fleurs jaunes et rouges.

Tulipa billora. Originaire de Russie; à fleurs blanches, fouettées de violet et de jaune.

Tulipa Bonarotiana. Originaire d'Italie; à fleurs rouge éclatant.

Tulipa cornuta. Originaire du Levant; à fleurs panachées.

Tulipa maculata. Originaire d'Espagne; à fleurs jaunes.

Tulipa montana. Originaire de Perse; à fleurs cramoisies.

Tulipa patens. Originaire de Sibérie; à fleurs blanches striées de jaune.

Tulipa Persica. Originaire de Perse; à fleurs rouge écarlate.

Tulipa precox. Originaire d'Italie; à fleurs rouges étendues de vert.

Tulipa pubescens. Originaire de l'Europe méridionale; à fleurs panachées.

Tulipa saxabilis. Originaire de la Crète, où on ne la trouve que difficilement; à fleurs jaunes.

Tulipa scabriscapa. Originaire d'Italie; à fleurs de couleurs mélangées.

Tulipa stellata. Originaire des Indes orientales; à fleurs panachées rouges et blanches.

Tulipa strangulata. Originaire d'Italie; à fleurs panachées.

Ces dernières espèces ne sont guère cultivées que dans certains jardins botaniques; peu de collectionneurs et d'amateurs les possèdent; cependant il nous semble qu'il serait possible d'en tirer parti en semant les graines, qui fourniraient indubitablement des variétés qui pourraient être par la suite aussi nombreuses que celles obtenues dans l'espèce dédiée à Gesner, dont nous admirons tous la vivacité et la fraîcheur des coloris dans presque toutes les nuances. C'est

donc particulièrement de cette espèce que nous allons nous occuper, quoiqu'elle soit un peu négligée en France depuis déjà pas mal de temps. On lui fait le reproche de fleurir trop tôt au printemps, d'exiger des soins sept à huit mois, d'être un peu sensible aux froids, aux gelées et aux giboulées qui arrivent en mars et avril, et de ne donner qu'une seule floraison dont la durée est assez courte, quand toutefois elle arrive à bien. Mais les véritables amateurs de ces belles, coquettes et gracieuses plantes ne sont pas de cet avis, et nous leur donnons pleinement raison, car il ne faut pas avoir vu des parcs de Tulipes de choix, composés de fonds blancs ou de fonds jaunes selon la collection, pour ne pas être un admirateur convaincu que rien n'est aussi joli qu'une Tulipe parfaite de forme et pourvue des couleurs exigées sur chaque division de la corolle par les connaisseurs et les véritables amateurs, qui ont établi des règles invariables et absolues pour qu'un gain nouvellement obtenu de semis soit adopté dans un parc et dans les collections. Jamais censure n'a été plus sévère que celle-là, ni mieux appliquée. Nous ne sommes pas étranger à la culture des Tulipes, qu'on le sache bien, et nous nous rappelons souvent avec plaisir les émotions vives que nous éprouvions chaque année dans les fêtes dites *des Tulipes,* tantôt à Versailles, où nous rencontrions MM. Féburier, Deschiens, Desrongis, etc., où toujours Pirolle était nommé, à juste titre, le président de ces charmantes fêtes de famille. Dans ces tournois, toujours courtois et toujours pacifiques, les juges du camp admettaient, repoussaient ou ajournaient aux années suivantes la présence d'une nouvelle Tulipe dans la série des belles. On y discutait paisiblement, avec le plus grand calme et avec la plus grande impartialité, sa beauté, sa tenue, sa hauteur en rapport avec les dimensions du calice, puis enfin les couleurs plus ou moins harmonieuses ; puis on passait aux voix, et la minorité se courbait devant les décisions de la majorité. Le suffrage universel était rigoureusement appliqué dans ces réunions. A Paris, on se réunissait ordinairement chez Tripet, où plusieurs amateurs de la France se donnaient rendez-vous.

Parmi les cultivateurs de Tulipes parisiens, nous devons citer Pirolle, MM. Hardy, Grandidier, Boussière, Rouillard, Vilmorin, Mehul, Van Daël, Tripet, Roussel, etc., dont les riches, superbes et élégantes collections sont à peu près anéanties, à quelques exceptions près; la plupart de ces amateurs n'existent plus. Ces fêtes, hélas! n'ont plus lieu à Paris, ni à Versailles. Il n'en est heureusement pas de même chez les Hollandais, peuple traditionnel par excellence. Chez eux, ces belles et brillantes réunions ont lieu encore tous les ans pendant la floraison des Tulipes. Espérons que le romantique, qui s'est substitué en France au classique dans la saine littérature, dans la peinture, les arts, et qui a étendu ses pernicieux effets jusqu'en horticulture, en gâtant le bon goût et l'amour qu'on avait autrefois pour les fleurs, disparaîtra. En effet, il n'est pas rare de trouver des amateurs de beaux jardins admirablement tenus, nous le reconnaissons; mais nous convenons aussi que l'on ne compte guère d'amateurs de nos belles plantes classiques, telles que *Tulipes, Jacinthes, Œillets, Renoncules, Anémones, Primevères, Auricules*, etc., dont la floraison, se succédant hebdomadairement, procurait aux propriétaires de ces ravissantes plantes de nouvelles jouissances. A partir du premier printemps jusqu'à la fin de juillet, on éprouvait alors des sensations difficiles à décrire. Ensuite arrivait le cortége des plantes annuelles, dites *d'automne*. En même temps on cultivait avec un zèle égal toutes nos élégantes plantes vivaces, si variées de ports, de formes et de couleurs. Malgré cet abandon de nos vieilles amitiés, nous espérons que tôt ou tard il y aura revirement dans l'esprit des amateurs en faveur de nos anciennes plantes vivaces, des oignons à fleurs et des Tulipes en particulier. Maintenant que le bon goût qu'on avait autrefois pour les Tulipes paraît être complètement perdu, qu'il n'y a plus de règles ni de juges pour les faire respecter, on accepte toutes les unicolores, les baguettes faibles ou molles, et celles dont les pétales sont pointus, ondulés ou crénelés; peu importe! ce sont des Tulipes. Et souvent nous avons vu accorder la palme à celles dont le calice entier était rouge éclatant,

blanc, jaune, violet, etc. Nous ne sommes pas le seul probablement à même de déplorer et d'observer cette perturbation dans le goût actuel. Ce qui nous a souvent surpris, c'est de voir donner la préférence aux unicolores, qui toutes, sans miséricorde, étaient naguère encore répudiées par les amateurs de Tulipes.

Vers les XVIe et XVIIe siècles, les Flamands avaient choisi sainte Dorothée pour patronne de leurs magnifiques fêtes qu'ils célébraient dans les Flandres en l'honneur des Tulipes. On avait institué dans toutes les villes une confrérie dont le syndic était le juge suprême dans les discussions qui pouvaient s'élever entre les membres. Pour que son autorité fût complète, il se faisait assister des quatre plus notables de la confrérie. Ce tribunal, ainsi composé, jugeait toutes les questions en dernier ressort, soulevées à l'occasion des gains nouveaux. Le différend terminé, les amateurs se livraient, comme avant, aux conversations les plus amicales.

Les Tulipes ayant pris des proportions considérables dans le commerce il y a deux ou trois siècles, leur prix en était si élevé que divers États s'en sont vivement occupés ; ils défendirent, vers 1637, la vente publique de ces oignons, et ils forcèrent les amateurs à les échanger ou à les vendre entre eux seulement. A cette époque, les oignons et les caïeux des plus belles et des plus nouvelles Tulipes étaient extrêmement recherchés des curieux, comme on les appelait alors, et on les vendait à des prix tellement élevés, que beaucoup de dames auraient pu acheter une perle fine ou un diamant de la plus belle eau pour la valeur de l'un de ces oignons. Aujourd'hui nous pouvons constater qu'il n'en est pas de même. Aussi désignait-on alors la Tulipe sous la dénomination de fille aînée de la nature.

Quelques auteurs prétendent que la Tulipe nous est venue de la Dalmatie, où il y avait autrefois une jolie jeune fille portant le nom de cette charmante fleur. Elle avait pour père le nommé Protée, qui changeait souvent de figure, et pour mère une des nymphes de la fontaine Timavi. D'autres disent qu'elles sont originaires de la Turquie. On assure que

c'est le célèbre botaniste Gesner qui a le premier introduit la Tulipe en Europe; il l'avait reçue directement de Cappadoce. On affirme aussi que les premières Tulipes qui parurent en France furent cultivées aux environs d'Aix, en 1610, par Peiresc, conseiller au Parlement, connu par son amour pour les fleurs et les sciences. Il avait reçu ces Tulipes, dit-on, de Tournay; et après leur avoir prodigué tous ses soins, il en fit des semis nombreux, qui donnèrent une immense quantité de belles variétés aux nuances vives, éclatantes et nouvelles, qui bientôt se répandirent dans tout le royaume. Les amateurs ne tardèrent pas à se passionner pour ces élégantes plantes, et c'est alors qu'on leur donna le nom de *fou-tulipiers,* qui subsiste encore de nos jours. Les Hollandais, plus calmes, plus froids et plus persévérants que nous dans cette culture, nous surpassèrent bientôt, et l'on vit des oignons de Tulipes être vendus aux prix fabuleux de trois, quatre, cinq et jusqu'à six cents francs la pièce. Quelques écrivains autorisés pensent que c'est à Auger de Busbecq, ambassadeur de Charles-Quint à la cour ottomane, que l'horticulture de l'Europe est redevable de son introduction.

On prétend encore que dans le milieu du XVII[e] siècle quelques oignons de la Tulipe de Gesner se sont vendus de quinze à vingt mille francs l'un. On dit aussi qu'un riche meunier flamand a échangé son moulin pour une de ces bulbes. Nous ne pouvons que rappeler ces faits, sans pouvoir les confirmer autrement que par la tradition qui se transmet en horticulture. Seulement nous savons que les Tulipes ont été l'objet d'une affection particulière de la part de plusieurs princes et souverains de l'Europe; que l'empereur d'Autriche, que François II, que le maréchal Biron, le cardinal de Richelieu et Voltaire, en étaient de fervents admirateurs et de grands amateurs; que Louis XVIII, roi de France, tout malade qu'il était au moment de la floraison des Tulipes, se faisait transporter du palais de Saint-Cloud au fleuriste de Sèvres, où souvent pendant des heures entières et consécutives, tout le temps que durait la floraison, il aimait à contempler en détail les magnifiques corolles, aux couleurs

variées, faisant partie de la plus riche collection cultivée par Ecoffé, son jardinier. Un peu plus tard, cette plante fut profondément affectionnée par Mehul, par le duc d'Orléans, fils aîné du roi Louis-Philippe. En ce moment, les familles régnantes de tous les États de l'Europe et les membres des gouvernements sont trop absorbés par les questions politiques et sociales, pour qu'elles aient le doux loisir de s'occuper d'horticulture.

Le nom Tulipe, *Tulipa,* donné à ce beau genre de plantes, dériverait du mot turc *tulipan,* qui est leur couvre-chef, qu'ils nomment aussi *tulbent,* que par corruption bien ancienne nous désignons par *turban,* lequel en italien est appelé *tulipano.* Nous ne savons trop pourquoi on a assimilé la forme élégante de nos fleurs de Tulipes avec celle d'un turban. Quant à nous, nous n'y voyons rien de commun ; peut-être que d'autres sont d'un avis contraire. Et sans vouloir le discuter ici, notre avis est que chacun peut avoir le sien, et y rester sans que personne ne s'en blesse.

La Tulipe de Gesner peut être multipliée de deux manières : par le semis, si l'on veut obtenir de nouvelles variétés devant servir à former, à enrichir ou à compléter des collections, et par la séparation des oignons et par les caïeux, qui servent à reproduire les variétés déjà conquises. Ce moyen est le plus sûr, si l'on tient à avoir immédiatement des fleurs parfaites en plus ou moins grand nombre de la variété comprise déjà dans sa collection; mais rien ne peut s'opposer à ce que le possesseur d'une riche collection se livre annuellement à des semis dont les résultats peuvent se faire attendre sept, huit et même neuf ans. Nous avons eu plusieurs fois des Tulipes qui ne se sont prononcées franchement que la neuvième année. C'est long, nous en convenons; mais il en résulte pour l'amateur une variété nouvelle que seul il possède. C'est une victoire et un privilége auquel il accorde le plus grand prix. Avec ce nouveau gain, il est en mesure d'augmenter sa collection au moyen des échanges qu'il pourra faire avec d'autres amateurs de Tulipes, selon l'usage généralement admis. Nous avons semé des graines

de Tulipes ; nous avons obtenu de jolies variétés, et nous engageons les amateurs à se livrer, comme nous l'avons fait, à la plus agréable et à la plus amusante des distractions de la vie : le semis. Les caïeux, selon leur force, fleurissent à la première, à la deuxième, à la troisième année ; quelquefois ce n'est qu'au bout de quatre ans après la séparation. Il est donc nécessaire, dans ce cas, de planter à part tous les caïeux du même âge, et d'établir des planches d'honneur dans lesquelles on ne met que les forts oignons.

Récolte des graines. — Le choix des graines de Tulipes n'est pas une chose indifférente. L'amateur ne devra les récolter que sur des plantes parfaites et sans reproches. Pirolle, notre grand maître, nous conseillait de ne les recueillir que sur des fleurs dont les pétales ont l'onglet blanc. D'après ce savant et bon praticien, les graines de cette provenance seraient susceptibles de donner en plus grand nombre des variétés réunissant les qualités requises. Nous suivions ces avis, et nous nous en trouvions bien.

Nous laissions bien mûrir les graines sur la tige et dans la capsule. Nous n'opérions la récolte que quand le pédoncule était jaune et que les loges commençaient à s'ouvrir. Nous coupions les tiges, nous les réunissions en paquets, et après les avoir enveloppées de papier du côté des capsules, de manière à ce qu'aucune graine ne s'échappe et ne se perde, nous les suspendions la tête en bas, à l'ombre, dans une pièce bien saine. Dans le courant de septembre, lorsque les capsules et les semences étaient bien sèches, nous en faisions l'extraction, en mettant de côté les mauvaises, pour ne conserver que les bonnes, qu'il n'est pas difficile de distinguer : un peu de pratique et d'habitude suffisent pour en faire le choix.

Les graines de Tulipes ont de 10 à 15 millimètres de largeur ; elles sont de plus petites dimensions que celles de la Couronne impériale, quoique étant comme elle de couleur basanée. Elles sont plates, lisses et un peu luisantes en sortant de la capsule.

Semis. — Dans un sol de jardin riche en humus et préparé à

l'avance, non fumé nouvellement, nous tracions des planches, soit à l'automne, soit en février ou mars; nous ouvrions de petits rayons en travers de la planche, à la profondeur de 4 à 5 centimètres, et larges de 10; nous répandions au fond de chaque rayon un lit de terre de bruyère bien émiettée et passée au crible, épais de 2 centimètres environ, mais pas plus; nous semions à la main et avec précaution les graines de Tulipes sur cette couche de terre de bruyère bien meuble, puis immédiatement après nous appuyions avec le revers sur les semences pour les bien tasser. Nous recouvrions le tout de la même terre de bruyère, et nous donnions un coup de râteau pour égaliser la surface du terrain. Pendant les premiers hâles de mars, d'avril et de mai, nous donnions quelques bassinages de temps à autre, pour faciliter la germination et pour empêcher la sécheresse de nuire à nos semis ou de les détruire à leur naissance.

Nous laissions nos jeunes semis de Tulipes pendant trois ou quatre ans en place avant de les relever; nous préférions ce mode, et nous ne nous en trouvions pas mal. Quelques semeurs relèvent leurs petits oignons tous les ans. Nous sommes loin de le trouver mauvais; mais dans notre sol compacte, si nous avions employé ce moyen, nous aurions perdu la moitié de nos petits oignons sans les apercevoir à l'arrachage. Nous avons semé pendant une dizaine d'années, et nous sommes heureux de pouvoir affirmer que dans les Tulipes à fond blanc et dans celles à fond jaune, nous avons obtenu des gains nuancés de coloris véritablement remarquables sur des baguettes dont les formes étaient irréprochables. Maintenant nous ne semons plus.

Nos semis faits en octobre, novembre et même décembre, dans les conditions indiquées plus haut, nous ont donné les mêmes résultats que ceux exécutés en février et mars. Nous ne nous sommes jamais aperçu que les gelées de l'hiver leur aient été nuisibles en aucune façon. Nous ajoutons ces détails pour rassurer les amateurs sur les craintes qu'ils pourraient avoir à ce sujet, qui n'est pas sans importance. Les graines que l'on ne pourrait pas semer à l'automne, ou que

l'on ne voudrait pas confier à la terre pour une raison quelconque, devront être conservées dans des sacs de papier, que l'on placera avec soin pendant l'hiver dans un endroit ni trop chaud, ni trop froid, en évitant surtout l'humidité, qui est à notre avis la plus dangereuse pour la conservation de toutes les semences, et pour celles des Tulipes tout particulièrement. Nous appelons l'attention des semeurs sur ce point, l'un des plus importants pour la réussite.

Le nombre des Tulipes passables obtenues par la voie des semis, et en choisissant les porte-graines, n'est guère que de un pour cent; souvent il est au-dessous. Celui des baguettes pouvant entrer dans les collections n'atteint quelquefois pas un pour mille. Les gains de premier mérite sont dans des proportions infiniment moindres. Les chances plus ou moins heureuses des obtentions sont dues à des circonstances qu'il nous est impossible d'expliquer. Dans certaines années, la quantité de belles Tulipes provenant de semis sera bien plus grande que dans d'autres, et c'est pour cette raison inexplicable que nous conseillons de semer tous les ans pendant longtemps : et c'est ici le cas de dire que les années se suivent et ne se ressemblent pas. Tous les semeurs sont à même de faire ces remarques, car il en est ainsi dans presque tous les genres. Ce fait s'est produit chez nous dans les *Iris*, dans les *Rosiers*, dans les *Jacinthes*, etc., et il est probable qu'il s'est présenté chez d'autres amateurs. Il faut beaucoup de patience et de persévérance pour arriver à obtenir quelques belles Tulipes, et pour cela il faut semer et semer sans cesse, sans s'inquiéter du résultat plus ou moins satisfaisant. L'attente et la surprise ne sont pas sans attraits : le semeur, vingt fois par jour, au moment de la floraison des jeunes plantes, court avec une émotion vive, toujours nouvelle, visiter avec un plaisir indescriptible les fleurs qui s'ouvrent pour la première fois. En vérité, il faut avoir semé pour le bien comprendre. S'il est déçu sur l'une, comme cela lui arrive souvent, le lendemain il espère sur une autre pour en être largement récompensé, et ainsi de suite. S'il n'a rien obtenu cette année, il espère être plus heureux l'année

suivante. Chez un véritable amateur, l'espoir est sans fin, et la patience n'est jamais épuisée.

Il arrive fort souvent que peu ou point de Tulipes se panachent à la floraison dès la première année. Ce n'est guère qu'à la troisième et quatrième fleur que l'on aperçoit quelques stries sur les pétales; elles sont, à leur premier âge, presque toutes unicolores. Ce n'est que vers la cinquième et sixième année qu'elles commencent à donner de l'espoir à l'amateur et qu'elles se prononcent. Si à la huitième et à la neuvième fleur la plante a donné des fleurs unicolores ou d'un mauvais coloris, il faut la répudier. Nous ne parlons ici, bien entendu, que des plantes parfaites, car il faut supprimer, dès la première année, toutes celles dont les divisions sont pointues et ondulées, pour ne conserver que les calices bien réguliers. Si l'on obtient des Tulipes doubles, comme cela arrive quelquefois, on sera libre de les conserver pour en former une collection à part. Pour notre compte, nous ne les avons jamais dédaignées; nous leur avons trouvé, au contraire, quelque mérite que nous ferons connaître lorsque nous traiterons des Tulipes doubles. Les tiges faibles et grêles devront disparaître aussi dès la première année.

Beaucoup d'amateurs de Tulipes ne veulent ni semer, ni récolter de graines sur leurs plus belles plantes, en alléguant que la fructification épuise l'oignon mère, et que l'année suivante le même oignon qui a porté graines donne des fleurs moins fortes, moins belles, et que le coloris en est altéré. Nous avouons n'avoir jamais fait ces remarques; ces faits chez nous ne se sont produits que dans les années dont le printemps était froid, humide ou pluvieux. Cette fausse dégénérescence chez les Tulipes a lieu quelquefois sans doute lorsqu'elles sont transportées brusquement d'un climat dans un autre, ou quand on les plante dans un terrain mal préparé pour les recevoir, et dont la nature ne convient pas à leur culture. Dans ce cas, il est nécessaire d'avoir recours aux composts. Dans ces circonstances défavorables en apparence, il ne faut pas se décourager, car après un séjour de

deux ou trois ans, les Tulipes reprennent leur éclat et leur beauté primitives.

Avant d'être admises dans les collections, les Tulipes d'amateurs doivent présenter les qualités suivantes :

1° Une hampe très-droite et très-forte, pouvant facilement supporter le poids de sa fleur sans s'incliner ;

2° Un calice régulier, composé de six pétales arrondis, harmonieusement coloré en dedans et en dehors. La fleur doit être proportionnée à la hauteur de la tige, ni trop forte, ni trop faible ; sa hauteur doit être d'un cinquième de plus que la largeur.

3° Chaque fleur doit être pourvue au moins de trois couleurs distinctes, sans être mêlées ; quelques-unes en possèdent quatre, et même cinq. Les pétales doivent être étoffés ; les trop minces ne sont pas admis.

4° Toute fleur dont les pétales ou divisions se renversent, soit en dedans, soit en dehors, doit être rejetée impitoyablement ; il en sera de même des fleurs à pétales pointus, frangés ou chiffonnés.

5° Les étamines doivent être brunes ou violacées.

En examinant les oignons de Tulipes, il nous a toujours semblé impossible de dire quels étaient ceux qui porteraient des fleurs doubles et des fleurs simples, et si l'on pouvait les classer dans les fonds jaunes dits bizarres, ou dans les fonds blancs dits flamandes ou des amateurs. Il en est de même du feuillage : certains auteurs prétendent que les cultivateurs de Tulipes peuvent dire, à la vue des premières feuilles sortant de terre au printemps, si telle ou telle plante sera ou non panachée. Nous avons vécu au milieu des Tulipes, et nous y vivons encore, car notre jardin en est largement garni, mais en mélange, et jamais nous n'avons fait ces observations d'une manière certaine. Ce n'est pas notre intention de combattre ici cette opinion ; si cela était, nous aurions acquis la preuve qu'il y a de meilleurs observateurs que nous. Cependant nous reconnaissons que l'oignon d'une Tulipe double est généralement plus arrondi, plus ventru, plus aplati que celui d'une Tulipe simple, qui a ordinaire-

ment la gorge plus allongée et se terminant en pointe. Mais ce n'est pas là une règle invariable. La couleur des tuniques extérieures est tantôt blonde basanée, tantôt brune, tantôt rougeâtre, et plus ou moins luisante; néanmoins, on peut quelquefois distinguer certaines espèces et variétés lorsqu'elles sont en masses considérables, telles que la Tulipe simple et double, *Duc de Thol*, le *Mariage de ma fille*, très-double et panachée, fort jolie et tardive, qui fut vendue, dit-on, 300 fr. par l'obtenteur pour en faire la dot de sa fille, et encore d'autres; mais on peut s'y tromper très-facilement lorsque les oignons sont en mélange.

Quant aux couleurs de la fleur des Tulipes, beaucoup d'amateurs ont tenté de suppléer à la nature pour faire passer dans les pétales une teinture quelconque par divers moyens employés par eux, soit en composant des terres dans lesquelles ils faisaient entrer des substances colorantes et acides, soit en saturant l'eau qui devait servir à les arroser de liqueurs ou de poudres quelconques, soit en exposant les plantes au soleil du midi, soit en les plantant à l'ombre, soit enfin en plaçant les oignons dans des terres plus ou moins humides, plus ou moins sèches, etc. Si l'un de ces procédés a réussi, il n'est pas encore parvenu à notre connaissance.

La couleur bleue, si fréquente dans les Jacinthes, est, selon nous, tellement rare dans les Tulipes, que nous ne l'avons jamais vue. Nous avons bien remarqué des filets ou des taches bleuâtres sur les pétales, mais jamais de fleur entièrement bleue. Il paraît cependant qu'il en a existé, car nous avons trouvé, chez un marchand de curiosités du quai Voltaire, il y a quelques années, un tableau signé T. Lefebure, portant la date de 1670, représentant un bouquet composé d'un rameau de Scorpione des marais, d'une Pensée, d'un bouton de Rose et d'une Tulipe très-pointue et très-ondulée. Le tout était attaché par un fil rouge. La Tulipe était de couleur bleu clair, strié gris de lin et de blanc; la Pensée était également bleu clair. Est-ce dû à la fantaisie de l'artiste, ou bien existait-il réellement à cette époque des Tulipes bleu clair? Quelques jours après notre visite chez le détenteur du

tableau, nous sommes revenu pour en faire l'acquisition; mais un amateur nous avait devancé et en avait orné son cabinet. Nous avons semé des Tulipes par milliers, et jamais nous n'avons obtenu un coloris semblable à celui représenté sur le tableau de T. Lefebure.

Vers la fin du XVIIe siècle, on désignait les Tulipes selon l'ordre des couleurs et le nombre des nuances que portaient les fleurs. Ainsi le mot *paltot* est un vieux mot français dont on a fait celui de *paletot* probablement, depuis une trentaine d'années; il était autrefois affecté aux Tulipes qui n'avaient que deux couleurs : le rouge et le jaune, le blanc et le rouge. On nommait aussi *paltody* les fleurs portant ces mêmes couleurs, mais plus fines, plus nettes et plus délicates, qui avaient en outre quelques points ou paillettes noires, jaunes ou brunes; puis venaient les *morillon* et les *morillony*, également à deux nuances; puis les *agates* et les *agatines*, aux trois couleurs; et enfin les *marquertine* ou *maquetrine*, portant quatre et cinq nuances distinctes et bien tranchées; puis encore les *perroquettes*, l'*agathe royale* et la *cedanulle* ont joué un très-grand rôle dans les temps passés. Depuis cette époque, les amateurs ont établi les deux grandes divisions que l'on connaît : les fonds jaunes ou bizarres, les fonds blancs ou flamandes.

La nomenclature des Tulipes a épuisé tous les répertoires; et tour à tour elles ont reçu les noms d'États, tels que l'Orientale, la Chinoise, l'Anglaise, la Vinciennes, etc.; d'autres leur ont donné des noms de provinces, de villes; d'autres enfin les désignaient par les noms empruntés à la mythologie, à l'histoire, aux sciences, aux arts, à la guerre et à presque tous les saints du calendrier. Depuis lors, et dans nos temps modernes, on a suivi le même ordre pour les Dahlias, les Phlox, les Fuschias, les Glaïeuls, etc. Il en sera probablement encore de même pour toutes les plantes qui se prêteront à former des collections par la suite. Pour distinguer plus facilement les plantes les unes des autres, nous convenons qu'on ne peut réellement les bien reconnaître qu'avec un nom qui leur est spécialement affecté; un

numéro d'ordre ou tout autre moyen serait insuffisant. Il faut donc maintenir les anciens usages établis par nos aïeux, reçus, adoptés et suivis par nous. C'est ce qu'il y a de mieux à faire jusqu'à présent.

Préparation du sol et plantation. — Dans une bonne terre de jardin, fumée un an ou deux à l'avance, on trace des planches d'une longueur en rapport avec le nombre des Tulipes que l'on veut y planter; on leur donnera 1 mètre ou 1m 30 de largeur, selon la quantité des lignes que l'on voudra y faire; on enlèvera la terre à la profondeur d'un fer de bêche, qui devra être immédiatement passé à la claie ou au crible. Après ce travail, la tranchée sera comblée à moitié avec cette même terre, dont la surface sera égalisée au râteau fin. Des lignes longitudinales seront tracées au cordeau et espacées entre elles de 20 à 25 centimètres; on tracera ensuite d'autres petites lignes transversales ayant le même écartement. Ces lignes devront être tracées au cordeau; celles en travers peuvent l'être au moyen d'une règle bien droite. On apportera devant la planche ainsi préparée les casiers dans lesquels sont placées les Tulipes par ordre de numéro d'ordre, et classées selon la couleur des fleurs et la hauteur des tiges. A tous les points d'intersection coupés et produits par les deux lignes, on y placera l'oignon correspondant à sa petite case. Après avoir posé les oignons, on examinera les places où il en manque; on pourra alors les remplacer par une autre variété dont on aura le soin de prendre note à l'instant même, si ce n'est pas déjà fait. On appuiera légèrement ensuite sur l'oignon avec la main; et avec une précaution que nous ne saurions trop recommander, on remplira la planche avec la même terre au moyen d'une pelle ou d'une bêche, mais très-légèrement, afin de ne pas les renverser de côté, inconvénient qui nuirait d'une manière très-sensible à la symétrie de la plantation lors de la floraison des Tulipes. Après la plantation des oignons, et après avoir rempli la fosse, on passera le râteau fin pour bien en unir la surface et pour enlever les quelques pierres qui se seraient glissées dans la terre passée à la claie. En

égalisant la planche, on donnera une légère inclinaison au sol, de manière à former un gradin naturel quand les Tulipes seront en fleurs.

Les amateurs qui ne voudraient pas se donner la peine de passer la terre à la claie ou au crible pourront planter leurs Tulipes dans des planches qui devront avoir reçu deux labours auparavant pour bien en briser les mottes. Ils traceront des lignes telles que nous l'indiquons plus haut, et à chaque point de rencontre ils planteront les oignons, soit avec un plantoir à bout plat, soit avec la main, à la profondeur de 10 à 12 centimètres environ. Si l'on possède une assez grande quantité d'oignons pour faire deux planches parallèles, on les établit toujours de la même manière, en laissant entre elles un intervalle de 1m 30, pour qu'à la floraison on puisse librement circuler autour des planches, sans que les plantes en soient dérangées par le contact du pied ou d'une robe.

Les Tulipes en mélange dont on veut orner un parterre pourront être plantées dans des rayons ouverts au hoyau, à une profondeur de 10 centimètres, à la distance de 20 à 25 centimètres. Après avoir placé les oignons et les avoir bien assujettis à la main, on les recouvre de la même terre, et le travail est fini. Les caïeux, selon leur nature, seront plantés à une profondeur moindre, d'après leur âge et leur grosseur.

Les Tulipes doivent être plantées en octobre; cependant nous en avons mis en terre en novembre, et même dans la dernière quinzaine de décembre, qui ont admirablement prospéré et fleuri. Mais nous sommes très-éloigné de conseiller cette exception et d'en faire une règle fixe pour les amateurs. Pirolle lui-même, souvent accablé de visites pendant des journées entières, et obligé de s'absenter pour aller donner des conseils aux amateurs, occupé en outre à la rédaction de son *Journal des Jardiniers amateurs*, Pirolle, disons-nous, n'a pu planter plusieurs fois qu'en janvier dans son jardin de la rue de Vaugirard, dépendant du couvent des dames Carmélites. Une année, à notre connaissance, il

n'a pu planter que le 22 janvier; néanmoins, à la floraison, ses Tulipes étaient très-belles. Mais pour dire toute la vérité ses oignons avaient tellement souffert de ce retard, qu'un très-grand nombre était fatigué, et que plusieurs en ont totalement péri de dessèchement et par la carie sèche.

Une fois mises en terre, les Tulipes ne demandent que très-peu de soins. Vers la fin de février, ou dans le courant de mars suivant, on donnera quelques sarclages à la binette étroite ou à la main, en ayant soin de ne pas endommager les nouvelles feuilles. Si à cette époque, comme cela arrive fréquemment, les nuits étaient froides, on fera bien de les garantir des gelées tous les soirs par des paillassons ou des toiles, soutenus par des cerceaux ou par des piquets. Ces abris ne seront enlevés le matin qu'après le lever du soleil. Ces soins sont surtout très-utiles pour les plantations de Tulipes faites au pied d'un mur au midi. Dans cette situation, la planche ou plate-bande devra être éloignée de 50 à 60 centimètres du mur, afin d'éviter l'étiolement et l'action du soleil sur ces plantes, qui les fait pencher en avant, ce qui dérange considérablement le coup d'œil. Pirolle, qui se connaissait en Tulipes, en conseillait la plantation au nord, où, prétendait-il, elles réussissaient beaucoup mieux qu'à aucune autre exposition. C'est au nord, au pied d'un mur très-élevé de son jardin, qu'il plantait de préférence ses plus belles baguettes et ses plus nouvelles variétés. Il prétendait, et nous sommes un peu de son avis, que la floraison durait plus longtemps, et que les couleurs étaient beaucoup plus vives. Nous livrons ces observations aux amateurs, et c'est à eux de juger la question en dernier ressort.

On ne plante pas les Tulipes au hasard dans les parcs, et les cinq ou six lignes longitudinales dont nous avons déjà parlé doivent recevoir les plantes par rang de taille et dans l'ordre suivant :

Pour la 1re ligne,	la hauteur sera de	25 à 28 cent.
Pour la 2e ligne,	—	30 à 33 cent.
Pour la 3e ligne,	—	35 à 40 cent.
Pour la 4e ligne,	—	42 à 45 cent.

Pour la 5e ligne, la hauteur sera de 48 à 52 cent.
Pour la 6e ligne, — 55 à 60 cent.

On comprendra que ces tailles ne peuvent être qu'approximatives, car elles sont subordonnées à la qualité du terrain et à la force végétative des Tulipes, qui ne peut être que relative. Nous pensons qu'il est utile de donner ces règles, dans le but seulement de guider les commençants.

Les Tulipes d'amateurs ne sont ni biflores, ni pluriflores; elles doivent être uniflores. Aussi, lorsque les boutons commencent à se montrer, il faut avoir le soin de supprimer tous ceux qui se développent au-dessous de la fleur principale, qui doit toujours terminer la tige, en donnant la préférence au plus fort bouton. On aura aussi le soin de supprimer avec précaution la foliole qui se révèle quelquefois tout près de la fleur et qui la fait pencher, qui en prend la couleur en la rendant difforme. Il est très-nécessaire de planter des oignons de Tulipes en pots pour remplacer dans la planche ceux qui pourraient manquer à la pousse.

Aux approches de la floraison, on fera la toilette des Tulipes et celle des planches; on donnera un léger binage, très-doucement, pour ne pas briser les feuilles ni toucher aux baguettes. Si la sécheresse se fait sentir, on arrosera copieusement. Lorsque les Tulipes seront en fleurs, il sera utile de placer des tentes au-dessus des parcs ou planches, pour conserver les couleurs vives et fraîches des Tulipes, pendant la grande ardeur du soleil. Vers les quatre ou cinq heures, on peut les enlever pour les replacer le lendemain vers les dix heures du matin. Rien de plus joli, de plus séduisant, de plus émouvant même qu'un parc de Tulipes en fleurs et bien tenu, surtout si l'amateur, par un goût qui lui est propre, a bien harmonisé les couleurs lors de la plantation des oignons, et s'il a su placer un coloris à côté d'un autre qui en fasse ressortir la délicatesse et la finesse, et cela mutuellement. On en sentira toutes les jouissances, si l'on se figure être au milieu de six à huit cents variétés distinctes, toutes différentes les unes des autres, ornées de leur beau feuillage vert, du milieu desquelles sortent des tiges surmontées

d'un vase ou calice à forme régulière, et ornées de peintures naturelles pénétrant de l'extérieur à l'intérieur, se balançant avec grâce au souffle du plus léger zéphir. Ces coupes, ces coloris ne sont pas dus à la main de l'homme ; non, ils sont le résultat de la création divine, et on prétend que la Tulipe n'était pas le moindre ornement du paradis terrestre ; pour cela, on s'appuie sur la Genèse, dans laquelle Moïse nous apprend que Dieu créa ce jardin de délices, l'un de ses premiers ouvrages, et qu'il l'orna des plus belles fleurs, des plus beaux et des meilleurs fruits. La Tulipe étant considérée comme la plus jolie fleur de toutes celles qui existent, elle faisait sans doute l'un des plus beaux ornements de ce parterre. C'est à cette hypothèse, sans doute, qu'est due la désignation de la Tulipe comme étant la fille aînée du ciel. Quoi qu'il en soit, cette belle et gracieuse plante paraît avoir été créée au moins par le dieu des arts, de la peinture, de la grâce et du bon goût, dont le calice représente, dit-on, la coupe d'or dans laquelle la charmante déesse de la jeunesse, Hébé, versait le nectar aux dieux. Au moment de la floraison, un peu de terreau répandu sur les planches de Tulipes, et une bordure de jeune gazon vert et frais, rehaussent l'éclat et la vivacité du coloris.

Certains amateurs avaient l'habitude autrefois de faire chez eux, dans l'intérieur de l'appartement, dans le salon même, des expositions de Tulipes, qui ne manquaient ni de bon goût, ni d'intérêt, ni de visiteurs. De petits gradins portatifs, pouvant contenir quelques centaines de fleurs, étaient posés sur des tables ou des consoles recouvertes de tapis verts. Les tiges étaient coupées très-longues, et elles étaient plongées dans de grands vases remplis d'eau avant que la fleur soit totalement ouverte. Après les avoir laissé séjourner dans ce vase pendant quelque temps, on les en retirait et on les plaçait ensuite dans des carafes également remplies de ce même liquide. On rangeait les carafes ou longues fioles par ordre symétrique sur les gradins, où il était facile d'en faire ressortir avantageusement les délicates couleurs. Ces expositions, dont les fleurs étaient renouvelées, duraient quinze jours et

trois semaines; elles furent inventées par M. de Valanay, amateur distingué du XVIIe siècle, et elles avaient l'heureux résultat de procurer aux dames de cette époque le plaisir d'admirer pendant le jour et à l'ombre, et commodément assises sur des chaises ou des canapés, la richesse et la beauté d'une collection de Tulipes, sans avoir à craindre le plus léger coup de soleil, ni de compromettre leur joli teint. C'est dans ce but que de Valanay les avait établies. Plus tard, on a fait également dans les appartements des expositions d'Œillets, de Jacinthes, d'Oreilles d'ours, d'Anémones et de Renoncules. On ne le fait plus guère aujourd'hui, et c'est un tort selon nous. La cause en doit être attribuée à l'abandon de nos plus belles plantes de collection, pouvant cependant se prêter à tous les caprices et à toutes les exigences.

Quelques jours après la fleur, on supprime les tiges, afin de ne pas épuiser les oignons; et si l'on tient à recueillir des semences, on plante à part de ces mêmes Tulipes de choix, qu'on laisse fructifier et parfaitement mûrir avant d'en opérer la récolte, ainsi que nous l'avons indiqué.

Arrachage des oignons. — Aussitôt que les feuilles commencent à jaunir, ce qui a lieu chez nous en juillet, nous procédons à la levée de nos oignons, en suivant le même ordre que pour la plantation. Nos casiers sont construits pour six lignes ou rangées de Tulipes; ils en contiennent soixante variétés, dix en longueur et six en largeur. Nous les plaçons également par leur ordre de numéro, de manière à éviter toute méprise; nous les rangeons dans toute la longueur des planches, et nous en arrachons dix de suite. Nous enlevons la terre adhérente aux oignons, et nous rentrons les casiers dans un lieu sec et à l'ombre. Un mois ou six semaines après, nous passons les bulbes en revue; nous en détachons les racines sèches et mortes, ainsi que les vieilles tuniques, et nous en séparons les caïeux, que nous classons par grosseur dans d'autres boîtes destinées à les recevoir; puis nous les laissons dans cet état jusqu'au moment de la plantation, sans y toucher.

Nous avons deux sortes de casiers : les uns sont à fonds de bois, percés de trous de vrille pour donner passage à l'air qui assainit les oignons ; d'autres sont munis d'un fond de grosse toile, sans bois. Ces derniers sont les meilleurs pour conserver les Tulipes sur des gradins ou sur des tablettes de bois ; mais si on les mettait en contact avec la terre ou un plancher de plâtre, il en résulterait deux inconvénients assez graves que nous devons signaler : le premier serait la pourriture des toiles, qui rendrait tout service impossible pour le transport des oignons du conservatoire à la planche ; le second aurait pour résultat fâcheux de provoquer une végétation anticipée, en favorisant l'émission des nouvelles racines avant la plantation, organes essentiels à la végétation, et que nous tenons à conserver intacts. Néanmoins, les casiers à fond de toile ne sont pas sans avantage, en ce sens que les bulbes sont constamment aérées dans toutes leurs parties, et que l'air peut passer entre elles et les maintenir en bon état ; d'un autre côté, on peut les superposer les uns sur les autres, et économiser l'emplacement. Il est facile de remédier à la pourriture des toiles servant de fond à ces boîtes, en les plaçant sur des tasseaux assez élevés, en laissant un intervalle de 8 à 10 centimètres entre les casiers et le sol. Les souris, les mulots et les rats étant très-friands des oignons de Tulipes, il est urgent de placer ces boîtes ou casiers dans une sorte de commode construite *ad hoc*, fermant hermétiquement, en les plaçant les uns sur les autres, par ordre de numéro, afin de soustraire les bulbes à la dent de ces petits rongeurs. Ainsi que nous l'avons dit, chaque casier contient soixante numéros ; il est divisé en soixante petits compartiments dont la largeur et la profondeur ne peuvent avoir rien de fixe ; elles varient selon les besoins de l'amateur et ceux du marchand. Ainsi, par exemple, chez certains, nous avons vu ces petites cases n'avoir que 25 millimètres en tous sens, ne pouvant recevoir qu'un ou deux oignons, tandis qu'ailleurs ces compartiments étaient de 15 et 20 centimètres de long sur 10 et 12 de large, et d'une profondeur de 10. Ceux qui font le commerce de ces oignons ont quel-

quefois quatre ou cinq Tulipes du même numéro et de la même variété. Alors il est facile de comprendre que les compartiments qui doivent les recevoir doivent être de plus larges dimensions que ceux d'un amateur n'ayant le plus souvent qu'un oignon et les caïeux d'un numéro au moment de l'arrachage. Plusieurs amateurs se dispensent de ces casiers ; ils se bornent à renfermer leurs oignons dans des sacs de papier, sur lesquels sont inscrits le nom et le numéro de chaque variété. C'est peut-être moins embarrassant ; mais nous, nous préférons les casiers. Si un amateur ne plante que sur cinq lignes dans les planches, les tiroirs ou casiers ne devront en avoir aussi que cinq ; et au lieu de soixante compartiments, ils n'en contiendront que cinquante.

Indépendamment des numéros inscrits avec le plus grand soin, soit sur le bord toujours antérieur du petit compartiment, soit sur le sac de papier, il est nécessaire d'établir des catalogues sur lesquels on porte le nom et on fait la description de la plante, la ligne qu'elle doit occuper dans la planche, et toutes les remarques que l'on peut faire sur chaque Tnlipe pendant la végétation et la floraison. On devra toujours s'assurer si c'est bien la même fleur, le même coloris, le même port et la même hauteur ; sans ces précautions, on est exposé aux erreurs involontaires qui se glissent, soit au moment de la plantation ou de l'arrachage, soit encore lorsque les oignons sont passés en revue lors du nettoyage. Nous donnons ces détails en véritable amateur, victime plusieurs fois de ces erreurs.

Les oignons de Tulipes ne devront être arrachés que dans la matinée des beaux jours, jusqu'à neuf ou dix heures, et le soir à partir de quatre ou cinq heures ; les heures du milieu du jour sont dangereuses pour les bulbes si elles sont en contact avec la chaleur et le grand soleil, lequel leur est très-nuisible s'il vient les frapper directement, et auquel il est assez difficile de les soustraire, si l'on tient à ne pas commettre d'erreur, si facile à ce moment. On a beau couvrir les boîtes de toiles ou de paillassons, les oignons n'en peuvent être préservés par instant dans ce minutieux travail.

Cette observation a son importance, et il est facile de la saisir à plusieurs points de vue : la moindre atteinte du soleil tue et fait périr la plus belle plante, et l'on sait que les oignons en général sont très-exposés à ces accidents lorsqu'on les extrait du sol. Il nous est arrivé quelquefois d'en trouver absolument cuits sous cette seule influence.

Il est d'usage de planter et de relever tous les ans les Tulipes de collection ; mais il est essentiel de ne les faire revenir que tous les trois ans dans le même emplacement. Les oignons en mélange que l'on plante sur les massifs et sur les plates-bandes, pour servir à l'ornementation des jardins et des parterres, pourront rester en terre sans être arrachés deux ou trois ans ; mais un plus long séjour leur est défavorable et nuit considérablement à la floraison et à la beauté des fleurs. Ces remarques sont dues à notre vieille pratique.

Les oignons de Tulipes provenant de la collection ou du mélange, une fois arrachés, seront rentrés dans un endroit sec, sain et bien aéré. Aussitôt leur extraction du sol, une fois par jour ou tous les deux jours au moins, ils devront être remués à la main, soit dans les petits compartiments du casier, soit sur la claie où ils auront été déposés. Il faut à tout prix le faire pendant les quinze premiers jours après l'arrachage, afin d'éviter la moisissure, qui étant une fois communiquée à la couronne, les fait souvent périr. Nous ne saurions trop recommander ces précautions. Une fois les oignons bien séchés, on placera les casiers où ils doivent être, ainsi que les oignons de mélange, pour ne visiter les uns et les autres que tous les quinze jours, en leur faisant subir encore la même opération. Puis ensuite viendra le moment de les nettoyer et d'en opérer le triage par grosseur. Chaque tri sera mis à part pour être planté séparément. Les plus petits caïeux devront être mis en terre dès la fin de septembre, car souvent leur peu de volume les rend plus accessibles au dessèchement ; ils se flétrissent, et si on ne les plante pas avant les forts oignons, on s'expose à les perdre.

L'une des variétés de Tulipes qui a joui d'une très-grande réputation pendant des siècles, c'est la *Cedanulli*, ou Cedanulle. Cette jolie variété ne le cédait à aucune pour la forme et le coloris, qui était pourpre violet avec un peu de rouge parfaitement détaché sur un large fond blanc. On citait aussi la *Beauté de Chartres*, l'*Ondée*, *Toujours belle*, la *Spécieuse*, l'*Agathe royale*, la *Duchesse*, le *Morillon brun Robin*, *Quadricolor*, *Unique de Caen*, etc. Ces superbes variétés n'existent sans doute plus dans les rares collections de nos jours. Les semeurs du commencement du XIXe siècle avaient obtenu deux Tulipes vraiment remarquables : c'étaient le *Tombeau de Louis XVI*, de Lille, et une autre portant également le nom de *Tombeau* de ce roi martyr. Plus tard, Pirolle gagnait sa fameuse Tulipe *Achille*, la plus belle de nos temps modernes, et que cultivait soigneusement encore naguère M. Rouillard, le digne successeur de ce grand maître. M. Rouillard avait hérité de Pirolle de son bon goût et de ses connaissances ; sa mort récente sera vivement sentie par tous les amateurs de Tulipes et par nous en particulier. C'est un juste hommage que nous croyons devoir rendre à sa mémoire.

Rouillard cultivait avec passion et avec un très-grand succès, à Chaillot, les Tulipes, dont la plus grande partie provenait de ses semis ; l'autre lui avait été donnée par feu Pirolle, notre ami commun. C'est avec les dons de cet amateur et connaisseur inflexible pour l'admission d'une *Rose*, d'un *Dahlia* et d'une *Tulipe* inférieurs dans les collections, que Rouillard était parvenu à réunir des plantes de premier choix, auxquelles par la suite il lui a été permis de joindre ses gains personnels, que chaque année ses semis particuliers lui procuraient. Nous pensons qu'il est utile de faire connaître aux amateurs quelques-unes des plus belles plantes de cette riche et nombreuse collection, dont nous empruntons la liste au *Bulletin de la Société d'horticulture*, en indiquant le nom des obtenteurs, la ligne qu'elles doivent occuper dans la planche, et la série de couleurs dans laquelle chacune d'elle est classée. Les voici par ordre :

Tulipes à fond blanc, collection Rouillard.

Première série. MARRON.

Comtesse d'Artois (Lille)... 6
Democharès (Pirolle)...... 2
Grand Corneille (Pirolle)... 4
Globe noir (Lille)......... 6
Mabith (Lille)............. 1
Duc de Valois (Pirolle).... 4
Dupin (Rouen)........... 1
Duc d'Ursel (Belgique) ... 5
Évêque d'Amboise (Versailles) 5
Henriette (Pirolle)........ 1
Madame Roland (Rouillard). 6
Un amateur (Rouen)...... 3
Valsy marron (Pirolle) 4

Deuxième série. BRUN NOIR.

Ambassadeur de Hollande (Hollande)............. 5
Chauvelin (Tripet). 5
De la Neuville (Pirolle).... 4
Daguesseau (Rouillard).... 6
Éthiopienne (Pirolle)...... 5
Guillaume Tell (Pirolle) ... 4
L'Hospital (Rouillard)..... 4
Louis XVI, de Lille (Gaillet). 6
Newton (Pirolle).......... 4
Odilon Barrot (Tripet)..... 4
Hampden (Lille).......... 6
Nerine (Hollande)......... 3

Troisième série. VIOLET CLAIR ET FONCÉ.

Bijou de Gallet (Lille)..... 5
Espartero (Rouen)........ 6
Idoménée (Tripet)........ 6
Linnée (Rouillard)........ 6
Porcie (Lille)...... 4
Régent de Belgique (Louvain)................... 2
Régent (Tripet)........... 6
Violet échevelé (Tripet) ... 6
Violet émérite (Paris)..... 5
Schah Nadir (Tripet)...... 4
Prince de Siam (Tripet) ... 4

Quatrième série. LILAS.

Archimède (Pirolle)....... 4
Narcisse (Lille)........... 4
Triomphe de Bruges (Belgique)................. 4

Cinquième série. GRIS OU AGATHE.

L'Ange gardien (Lille)..... 5
Bartholo (Tripet) 4

Délices (Pirolle).......... 2
Extussieux (Lille)........ 6
Enchanteur (Tripet)...... 5
Lilas Prevôt (Versailles)... 5
La Pureté (Lille)......... 3
Madame Dernelle (Lille)... 2
Madame Récamier (Tripet). 2
Précieuse (Lille).......... 3
Palmyre Delisle (Lille).... 6

Sixième série. ROUGE.

Assaki (Drieux).......... 1
Baron Dumortier (Louvain). 2
Bellone (Rouillard)....... 5
Boïeldieu (Rouen)........ 4
Conquête Rothschild (Tripet) 4
Clé d'or (Tripet).......... 4
Comète de 1811 (Tripet)... 4
Général Cavaignac (Boussière)................. 4
Hardy (Pirolle)........... 2
Joseph (Bontoux).......... 4
Belle Héro (Rouen)....... 6
Passage du Danube (Drieux) 4
Princesse Hélène (Louvain). 4
Transparent (Drieux)..... 3
Un macaria (Tripet)....... 4
Triomphateur (Lille)...... 6

Septième série. FEU.

Astre fulminant (Lille).... 5
Astre fond blanc (Lille).... 5
Assaut de Constantine (Versailles)................ 2
Amiral Makau (Rouen).... 6
Beau d'Essonnes (Boussière).................. 2
Cordon de Rohan (Tripet).. 5
Doux hyménée (Boussière). 2
Ducoran (Lille)........... 4
Général Saunier (Pirolle).. 5
Ludewine (Tripet)........ 4
Les Trois sœurs (Versailles). 6
Madame Obry (Pirolle).... 1
Mignonnette (Drieux)..... 1
Marcus Septus (Versailles). 1
Président (Boussière)..... 3
Gambier (Tripet).......... 3
Princesse de Nassau (Tripet) 2
Princesse Aldobrandine (Lille).................... 4
Toute aurore (Tripet)..... 3
Virgilienne (Tripet)....... 4

Huitième série. VERMILLON.

Athalie (Hollande)........ 3
Astre conquête (Tripet)... 3
Cire d'Espagne (Pirolle)... 3
Charlotte Corday (Rouillard) 2
Comte de Tirlemont (Tripet) 2
Comète de 1842 (Souchet). 4
Dioclétien (Pirolle)........ 3
Eugène Souchet (Souchet). 3

Général de Lamoricière (Rouillard)............ 6
Idole (Pirolle)............ 4
La vivacité (Boussière). .. 2
Princesse Borghèse (Drieux) 4
Rose satinée (Boussière)... 3
Rose de mai (Versailles)... 3
Robinson (Belgique)...... 1
Triomphe de Dumortier (Lille)................. 4
Victrix (Versailles)....... 4

Neuvième série. CRAMOISI POURPRE.

Belle Brugeoise (Belgique). 2
Charlotte Olivier (Rouillard) 1
Caton (Pirolle)............ 2
Carrache (Versailles)...... 2
Miss Fanny (Pirolle)...... 4
Madame Andry (Rouillard). 6
Madame Dieuzy (Versailles) 4
Pasquier (Tripet)......... 5
Reine Pomaré (Tripet).... 6
Holbach (Tripet).......... 2
Tamerlan (Tripet)........ 5
Vestris (Rouen)........... 1
Godefroy de Bouillon (Rouen)............... 4

Dixième série. POURPRE ROMAIN.

Cramoisi supérieur (Pirolle) 4
Général Bentivoglio (Jacquin)................. 4
Rouillard (Boussière)...... 4
Roi de Hongrie (Tripet)... 5
Rouillard (Jacquin)....... 4

Onzième série. CERISE FONCÉ.

Cerise belle forme (Tripet). 2
Donjon de Vincennes (Pirolle).................. 4
Golconde (Pirolle)........ 4
Copernic (Pirolle)......... 5
Miss Ada (Rouen)......... 5
Reine Hortense (Tripet)... 3
Thalestris (Hollande)...... 5
Universelle (Tripet)....... 3

Douzième série. ROSE.

Belle Chinoise (Paris)..... 4
Citadelle d'Anvers (Hollande)................. 4
Daphné (Versailles)....... 1
Enfant de l'amour (Lille).. 1
Intéressante (Lille)....... 6
Julie, ma sœur (Tripet).... 3
Séduction (Pirolle)........ 2
Jeanne d'Arc (Rouillard).. 6
Junon (Pirolle)........... 4
Madame Hachelt (Versailles) 5
Oracle Ier (Tripet)........ 4

Oracle II (Tripet)......... 3
Pierre-le-Grand (Tripet)... 3
Fleur de Marie (Lille)..... 1
Simplicité constante (Pirolle 2

Tulipes bizarres ou à fond jaune.

Achille, brun marron (Hollande)................. 3
Bolivar, rouge marron (Paris).................... 4
Comète de 1858, cerise vif vermillonné (Rouillard). 6
Pallas, vermillon feu (Rouillard).................. 1
Reine d'Orient, marron noir (Rouillard) 1
Général Hoche, cerise vif (Pirolle)............... 5
Fontainebleau, cerise carmin (Souchet).......... 5
Iris Ier, aurore feu (Rouillard).................. 6
Louise Rouillard, cramoisi vif (Rouillard).......... 2

Toutes les Tulipes comprises dans les deux grandes divisions formant les collections à fond blanc et à fond jaune sont classées généralement dans les Tulipes dites *tardives*. Depuis quelque temps, on a établi des Tulipes hâtives dont on possède aujourd'hui d'assez nombreuses variétés; mais ce ne sont pas là les véritables plantes d'amateurs : elles sont la plupart sans forme bien régulière et dépourvues des coloris exigés pour les Tulipes de choix. Seulement, nous le reconnaissons sans peine, elles ont l'extrême avantage de pouvoir être forcées et de fleurir pendant une partie de l'hiver; elles sont bien plus précoces que les autres, et elles servent à orner les bals, les soirées, les jardins d'hiver et autres lieux, à partir du mois de janvier, quelquefois même auparavant, et au moyen d'une culture forcée bien dirigée, on a des Tulipes en fleur jusqu'à ce que celles de la pleine terre viennent nous offrir leurs ravissantes couleurs de presque toutes les nuances. On a divisé les Tulipes hâtives en deux catégories : les simples et les doubles. Nous allons en faire passer successivement la nomenclature sous les yeux des amateurs, en commençant par les Tulipes hâtives à fleurs simples, que l'on possède par centaines de variétés. Nous

empruntons cette liste à M. Barnaart, horticulteur à Harlem (Hollande), avec l'orthographe hollandaise :

Tulipes simples hâtives.

Alba regalis, blanc.
Archiduc d'Autriche, rouge bordé jaune.
Armes de Leyde, rouge et blanc
Belle Laure.
Beauté frappante, blanc et carmin.
Belle Lisette, blanc et carmin.
Beauté sans pareille, blanc et carmin.
Bizart Proukert.
Bizart Verdigkt, jaune strié rouge.
Bautus, rouge et jaune.
Blanc bordé de rouge.
Cammillon, blanc crême et rose.
Cerise, gris de lin.
Claremont d'Argent.
Comte de Mirabeau, blanc pur.
Commandant, rouge et brun.
Claremont d'or.
Comte de Vergennes, rouge cramoisi strié blanc.
Cornelis Molenas, rouge bordé jaune.
Couleur cramoisi.
Couleur cardinal, rouge.
Couleur ponceau, ponceau.
Cramoisi superbe.
De Bray, rouge brun et jaune.
Dorothée, blanc panaché rose foncé.
Duc de Surchy, rouge bordé jaune.
Duc de Brabant, brun bordé jaune.
Duc Veria, rouge bordé jaune.
Duc d'Orange, rouge et jaune.
Duc major, rouge et jaune.
Duc d'Urseel, rouge bordé jaune.
Dusart, rouge.
Duc van Thol, commun.
— panaché d'or.
— cramoisi.
— rose.
— écarlate.
— vermillon.
— blanc.
— jaune.
Duchesse de Parme, rouge bordé jaune.
Eramus, violet rouge et blanc.
Endragt, rouge strié blanc.
Etendard d'or, rouge et jaune.
Fiancée fine, rouge et blanc.
Fiancée de Harlem, rouge et blanc.
Frederica rex, blanc flammé rouge.
Globe de Régent, violet et blanc.
Grand-maître de Malte, blanc panaché rouge.
Grand-maître, blanc.

Gold Bird, jaune.
Grand-duc de Russie, vermillon.
Helm, rose orange, rouge bordé jaune orange.
Illusion, rouge carmin et blanc.
Jagt de Delft, blanc.
Jagt de Rotterdam, cerise strié blanc.
La Laitière, blanc.
La Pluie d'or, jaune.
Lac d'Austeria, rouge et blanc.
La Cour de France, rouge panaché jaune.
La Reine, blanc rosé.
Louis d'or, jaune strié rouge.
Lac Van Rijn.
Lake de Chine, vermillon.
La Belle Alliance, rouge strié jaune.
La Tendresse, rose.
Ma Favorite, brun et jaune.
Mierenvild, blanc.
Ma plus aimable, brun bordé jaune.
Miaulis, blanc pointé jaune.
Météore, rouge brillant.
Netcher, satiné violet carminé.
Pax alba, blanc.
Paragon Van Grieken, violet et blanc.
Paragon doré, couleur de miel.
Philippe de Koning, strié rouge.
Piérot, jaune et rouge.
Potier, brun.
Philomène, blanc strié rouge.
Proserpine, rose ponceau.
Princesse d'Autriche, rouge et jaune.
Prince, jaune.
Queen Victoria, rouge et blanc.
Rachel Ruys, rose et blanc.
Rose triomphe, blanc flammé rose.
Rose gris de lin, rose.
Rose tendre.
Rose luisante.
Roi Pépin, carmin et blanc.
Rosa mundi, rose.
Softlevin, rose foncé et blanc.
Socrate, rouge carmin panaché blanc.
Superintendant, blanc et violet.
Terburg, rouge carmin.
The monument, rouge.
Thomas Moore, rouge.
Van der Helst, rose strié, pur blanc.
Van Kessel, rouge brillant.
Vermillon.
Violette de Rigaut, violet et blanc.
Van der Veldi, rouge bordé blanc.
Van Mieres, rouge bordé blanc.
Wouwerman.

Les anciens auteurs mentionnent presque tous que les Tulipes étaient déjà divisées au XVIIe siècle en Tulipes hâtives et tardives, puis les *Méridionales*. Ces dernières étaient de deuxième saison et fleurissaient entre les deux premières. Nous les possédons encore aujourd'hui; mais nous n'avons pas cru devoir en parler séparément, parce qu'il aurait fallu faire un changement total et une révision dans la nomenclature, qui certainement n'aurait pas été acceptée. Ainsi, il nous aurait fallu indiquer, comme précoces ou hâtives seulement, les Tulipes que l'on force et que l'on voit sur nos marchés, dans les serres, etc., pendant une partie de l'hiver, telles que la *Tulipe Duc de Thol* simple, la *Tulipe Duc de Thol* double, la *Tulipe Tournesol* double, et quelques autres. Les variétés intermédiaires sont celles que l'on vend en pot toutes fleuries, dès la fin de mars, et que plus tard on vend par bottes de fleurs coupées à la halle aux fleurs de Paris. Ces Tulipes se chauffent parfaitement et s'arrangent de la culture dans les jardins d'hiver, en compagnie des *Duc de Thol, Tournesol,* etc. On voit donc que le classement, qui paraît nouveau pour quelques personnes, remonte à une date déjà bien ancienne; mais, nous le répétons, les Tulipes hâtives sont jolies, élégantes de coloris et des plus agréables, parce qu'elles montrent leurs fleurs de très-bonne heure; mais ce ne sont pas des Tulipes d'amateurs. On les admet telles qu'elles sont, sans leur imposer aucune règle. C'est, comme nous l'avons dit en commençant, du romantisme pur sang introduit en horticulture. Hélas! s'il n'était que là! Ce serait bien quelque chose de regrettable; mais il est encore ailleurs, où nous ne voulons pas le suivre.

Pendant bien longtemps il y a eu chez les amateurs de fleurs deux courants d'idées bien contraires qui ont un peu retardé les progrès de l'horticulture. Ainsi les Jacinthes simples, que l'on admire aujourd'hui et qui finiront par détrôner une partie des doubles, étaient rejetées des collections. On ne s'attachait qu'à réunir les variétés à fleurs pleines. Le contraire avait lieu chez les amateurs de Tulipes, qui repoussaient impitoyablement toutes les variétés à

fleurs doubles; et à quelques exceptions près, les moins sévères finissaient par en adopter quelques-unes, mais très-peu. Le nombre en était tellement restreint, que c'est à peine si l'on en compte une demi-douzaine dans les plus riches et plus complètes collections des XVII[e] et XVIII[e] siècles. De nos jours encore, les amateurs ne les acceptent qu'avec beaucoup de peine, et chez Pirolle, qui fut l'un des grands prêtres de cette confrérie, jamais on n'a vu de Tulipes doubles. C'est après beaucoup d'instances réitérées, et pour nous faire plaisir seulement, qu'il accepta de nous la Tulipe le *Mariage de ma fille,* l'une des plus belles des Tulipes doubles, selon nous. La fleur très-pleine de cette variété mesure souvent plus de 10 centimètres de diamètre; les pétales nombreux et empilés, rangés avec la plus grande symétrie, lui donnent quelque ressemblance avec une Laitue pommée; les feuilles, très-élargies, permettent souvent de la distinguer des autres avant la floraison, qui en est très-tardive. Elle se prête peu à la culture forcée.

Les Tulipes doubles étaient considérées jadis comme des monstres, et c'est sous cette désignation très-dédaigneuse qu'on les mentionnait sur les catalogues anciens. En effet, parmi les doubles, on y faisait figurer notamment le *Monstre double,* dont la fleur était composée de cent à cent vingt pétales, colorés de rouge, d'orange et de jaune. Nous ne savons si cette variété s'est perpétuée par caïeux et si elle existe encore; mais aucun des catalogues que nous venons de parcourir ne la désigne sous ce nom.

En fait d'amateurs et de cultivateurs de Tulipes doubles, nous ne connaissons que M. Modeste Guérin, horticulteur à Paris, lequel, à force de soins, de recherches et de persévérance, est parvenu non sans peine à réunir chez lui de quatre à cinq cents variétés distinctes. Nous les avons vues en fleur, et nous pouvons affirmer que la planche offrait, au moment de la floraison, un ravissant coup d'œil. Nous convenons cependant que les couleurs sont moins vives que celles des Tulipes simples d'amateurs, flamandes ou bizarres. Malgré cet inconvénient, nous les trouvons jolies.

En 1844, nous nous sommes permis de hasarder pour la première fois dans l'*Agriculteur praticien*, qui s'occupait alors d'horticulture, notre opinion sur les avantages plus ou moins contestables des Tulipes à fleurs doubles sur celles à fleurs simples, en tant que durée et duplicature. Voici le petit passage relatif à cette jolie et séduisante Liliacée, consigné dans le compte-rendu annuel de nos expériences agricoles et horticoles faites à Limours (Seine-et-Oise), et que nous avions l'habitude de publier alors tous les ans. On lit à l'article Tulipes doubles : « *Tulipe Tournesol double*. Fleurs très-larges, fond rouge grenat, pétales bordés de jaune, pédoncule droit, portant bien sa fleur. » Puis nous ajoutions : « Quoi qu'on en dise, les Tulipes doubles font plus d'effet que les simples, et elles restent plus longtemps en fleurs. Nous reviendrons sous peu sur cette question, qui pourra soulever quelques discussions avec les *fou-tulipiers*. »

En effet, après avoir eu connaissance de cette petite note très-écourtée, Pirolle, grand admirateur et grand connaisseur de ce beau genre, qui avait une collection hors ligne de Tulipes d'amateurs, cultivée par lui dans une portion du jardin de l'ancien couvent des Carmes, rue de Vaugirard, à Paris ; Pirolle, qui dépeignait les nouvelles et les anciennes variétés avec un rare talent dans son journal mensuel des *Jardiniers amateurs*, dont nous nous sommes rendu acquéreur à son décès, fut fort ému de notre *quasi hérésie*, qui ne tendait à rien moins, selon lui, qu'à jeter la perturbation et le trouble chez les amateurs, et à révolutionner le genre Tulipe, pour lequel il professait un culte tout particulier. Ce savant et notre ami vint nous chercher querelle à ce sujet ; et personne n'en sera étonné, car on sait qu'il ne possédait pas à un très-haut degré l'art de la dissimulation, et nous l'en félicitons. Nous sommes heureux encore de pouvoir rendre hommage à sa mémoire en dictant ces lignes, et d'applaudir à ce beau caractère indépendant, enlevé trop tôt à la science et à la culture des fleurs. Il n'est pas remplacé, et la place qu'il occupait si dignement est encore vacante. C'est lui qui dirigeait les horticulteurs et les amateurs, dont il avait la confiance

entière, dans les genres *Dahlias, Rosiers, Tulipes, Pivoines, Jacinthes, Iris, Pelargonium,* etc., etc. Sa droiture en faisait un juge équitable, impartial et sévère. Pirolle n'était pas seulement un savant et un amateur : il était excellent observateur et bon praticien.

Pirolle donc s'était montré furieux à la lecture de notre tout petit article, dans lequel nous tentions la réhabilitation de la Tulipe à fleur double, comme nous l'avions fait pour la Jacinthe à fleur simple avec tant de succès. Tout en admettant avec lui la supériorité et la vivacité du coloris, ainsi que la beauté et la forme régulière du calice de la Tulipe à fleur simple, malgré les observations si justes, si précises et pleines de vérités de notre grand maître, nous n'en maintînmes pas moins, à tort ou à raison, notre opinion formelle et bien arrêtée déjà à cette époque, et nous ne nous rendîmes point à ses observations. Nous lui répondîmes que nous étions d'accord avec lui quant à la couleur vive et à la beauté, mais que nous différions complètement de manière de voir par rapport à la longue floraison et à l'effet que produisent en masse généralement les Tulipes doubles en planches ou en massifs dans les jardins d'agrément, et même dans les pots isolés, où chacune des fleurs est un bouquet tout fait.

La Tulipe simple, à laquelle Dieu nous garde de faire le procès, est dans tout son éclat pendant trois, quatre ou cinq jours au plus ; les journées suivantes, elle perd ordinairement de son brillant éclat, surtout quand elle n'est pas abritée sous les tentes dont se servent les amateurs pour protéger leurs riches collections contre les ardeurs du soleil brûlant, contre les nuits froides et les pluies qui peuvent survenir pendant la floraison. Aussitôt qu'un des six pétales vient à se détacher, soit par suite de l'action du vent, soit par accident, soit par toute autre cause, la corolle en est immédiatement défectueuse. Il en résulte souvent qu'un parc de Tulipes d'amateurs n'est réellement beau que pendant la durée d'une semaine ou à peu près. La Tulipe double, au contraire, procure de l'agrément pendant environ un mois,

sans avoir trop perdu de sa fraîcheur et de sa beauté. Si quelques divisions calycinales viennent à se détacher, leur chute passe à peu près inaperçue, tant le nombre en est grand : nous en avons compté plus d'une fois dans certaines variétés jusqu'à *quatre-vingts* dans une seule fleur. Nous avons semé des Tulipes pendant environ dix années consécutives ; nous avons obtenu de très-beaux gains en simples et en doubles de toutes les couleurs ; l'une de ces dernières, à *fleurs pleines* et de couleur jaune, placée à l'ombre d'un massif, dure seule environ un mois tous les ans, sans culture, et sans rien perdre de sa duplicature ni de son coloris. Nous avons nous-même collectionné aussi les Tulipes doubles par centaines de variétés ; or, il nous est permis de traiter cette question, qui ne nous est donc pas tout à fait étrangère.

Dans l'intérêt des amateurs qui désireraient former des collections de Tulipes doubles, nous croyons utile et nécessaire de donner une liste des variétés qu'ils pourront se procurer facilement dans le commerce ou par les échanges, tel que cela se fait souvent entre amateurs. Au moyen des noms, les demandes et les échanges seront faciles, et c'est dans ce but que nous les donnons plus bas.

Tulipes à fleurs doubles, hâtives et tardives.

Albano, rose.
Belle panachée, jaune d'or panachée de rouge.
Bonaparte, brun violet.
Couronne pourpre, pourpre.
Couronne des roses, rose foncé satiné.
Couronne impériale, cerise vif à reflet bleu et blanc.
Cousine, rouge ponceau.
Clotilde, rouge brillant.
Duc Van Thol, rouge bordé blanc.
Duc d'York, rouge groseille bordé nankin.
Duc de Thol, rouge bordé jaune.
Éblouissante, rouge très-vif.
Épaulette d'argent, blanc et violet.
Épaulette d'or.
Extrémité d'or, blanc, jaune et rougeâtre.
Feldmarshal Bluker, rouge écarlate et jaune.

Fluweelen Mantel, manteau de velours brun.
Gloria solis, brun et jaune.
Gris de lin, ardoisé, à reflet jaune paille.
Imperator rubrorum, beau vermillon.
Pourpre blanc bordé.
Amiral Kingsberg, brun, tardive.
Belle alliance, blanc strié carmin, tardive.
Blaauwe vlag, Roi des bleus, violette.
Buonaparte, brun, tardive.
Bleu céleste, Wellington.
Doctrina.
Feu éclatant.
Purple Crow, Couronne pourpre.
Bizarre, à fleurs pleines.
Blanc bordé pourpre.
Blanche hâtive.
Loccer.
Incarnat, gris de lin pâle.
Keiser Karel.
Gelbe, rose.
Fleur des dames.
Comte de Pompadour.
Café noir.
Lac, gris de lin.
Gloria mundi, grand violet.
Geele Roos, jaune pur.
Hercule, blanc et violet.
Princesse Alexandra, brun strié jaune.
Koning der Blanween, bleu violacé.
La Candeur, blanc d'argent, strié vert clair.
Le Blason, rose amaranthe et blanc.
L'Éclatante, rouge écarlate.
Le Matador, rouge brillant.
Léonard de Vinci, brun bordé jaune.
Lion orangé, rouge orangé.
Luther, pourpre violet bordé blanc.
Madame de Hollande, rouge écarlate bordé orange.
Mariage de ma fille, cerise flammé sur fond blanc.
Miaules, brun et jaune.
Michel Angelo, jaune et brun.
Murillo, rose et blanc.
Áverwinnaar, blanc strié de violet.
Phœbus, vermillon.
Ploen goud, rouge panaché, jaune d'or.
Ploen rood, rouge pivoine.
Purpure Kroon, pourpre et marron foncé.
Raphael, rose.
Regina rubrorum, rouge.
Rose jaune, jaune vif reflété vert, odorante.
Rhinocéros, rouge pourpre amaranthe.
Rosine, beau rose tendre, lilacé et blanc.
Rouge amaranthe.

Salvator rosa, rose strié carmin	Grand Alexandre.
Tournesol rouge, bordé citron.	Helianthus.
Tournesol jaune, jaune canari à reflet orange.	Imperator rubrorum.
	Madame Bonaparte.
Weenix, jaunâtre.	Princesse Elisabeth.
Rose polonaise.	Prince de Galitzin.
Duc d'Orléans.	Rose Hortense.
Fleur des dames.	Rose Kroon.
Gloriosa.	Rouge écarlate.
Grandeur formidable.	Titian.

La culture des Tulipes doubles ne diffère en rien de celle des Tulipes simples; elles demandent ni plus ni moins de soins; elles viennent très-bien dans la même terre, et lors de la plantation et de l'arrachage, on prendra les mêmes précautions. On les multiplie par les caïeux seulement, car les doubles ne donnent pas ou très-peu de graines; les loges sont vides, ou elles ne contiennent que des semences informes et impropres à leur reproduction. Il n'est pas rare de ne trouver aucune trace de fructification après la floraison, sans aucune apparence de capsules.

Les ennemis dangereux des Tulipes sont les vers blancs, qui en font un prodigieux ravage pendant leur végétation, et les rats, les souris et les mulots lorsque les oignons sont arrachés. Nous ne saurions trop recommander la surveillance la plus active pendant leur séjour dans les casiers, dans les sacs de papier et dans le conservatoire. Si l'on n'y prend garde, ces petits animaux causent souvent des désastres incalculables; ils ne se bornent pas à manger l'oignon dans son compartiment, ce qui est déjà un très-grand désagrément pour l'amateur; mais encore ils les transportent dans d'autres casiers, et sont par ce seul fait coupables des erreurs sans nombre qu'ils font commettre, bien involontairement, aux cultivateurs de Tulipes. Ces rongeurs trouvent dans ces oignons une certaine quantité de fécule ou de partie amylacée qui est fort de leur goût, et cela se comprend aisément, puisque l'on sait déjà que plusieurs habitants de cer-

taines contrées russes en font l'objet de leur nourriture, qu'ils recherchent avec soin et qu'ils mangent avec avidité les oignons de *Tulipa suaveolens* qui croissent naturellement dans les terres incultes de la Russie. Lorsque les oignons ne sont pas assez couverts de terre, quelquefois les lombrics les attaquent en les faisant sortir du sol; mais c'est surtout aux jeunes semis et aux petits caïeux qu'ils font du tort. Ces bulbes, encore faibles, n'ont pas de racines assez fortes pour leur résister, et alors elles disparaissent ou elles sont atteintes par les gelées pendant l'hiver et par les premières sécheresses du printemps. Les lombrics sont les ennemis naturels de tous les oignons faibles, n'importe à quel genre ils appartiennent; ils se portent sur les *Lis*, sur les *Amaryllis*, sur les *Jacinthes*, etc., même sur l'*Allium cepa*, oignon du potager.

En général, les oignons de la Tulipe de Gesner sont assez robustes; ils ont supporté chez nous, sans couverture et sans abri, 18 et 19 degrés centigrades de froid, sans que leur floraison en soit aucunement altérée. Les intempéries qui sont à craindre, et qui leur portent un grand préjudice, sont les petites gelées, les faux dégels, les verglas, la neige et la grêle, qui tombent lorsque les feuilles sont sorties de terre et que la hampe commence à paraître. Ce sont des fléaux qu'il faut combattre, et pour les éviter, il est nécessaire de couvrir les planches et les parcs de toiles fortes et épaisses ou de paillassons, que l'on jette chaque soir sur des cerceaux formant voûte au-dessus des planches, en fichant les deux extrémités sur chacun des bords. Le matin, si le temps est convenable, on enlève ces couvertures sur les huit ou neuf heures. Les dégâts occasionnés par la grêle ou la neige froide sont considérables; on ne les aperçoit que plus tard, par une sorte de rouille qui se manifeste sur la tige, à la base des feuilles, et qui finit par descendre jusqu'à l'oignon et qui le fait périr. La tige porte sa fleur quelquefois, mais il est facile, souvent trop tard, de s'apercevoir de cette maladie, car c'en est une; et alors la floraison est manquée, et les oignons sont perdus. Quelques petits caïeux sont épargnés, mais pas toujours; et comme dans ce cas ils sont natu-

rellement faibles, il faut attendre deux ou trois ans avant de les voir fleurir. Cette maladie, très-commune au printemps, en février, mars et avril, se nommait autrefois *tache de mars*. Dans les terrains un peu frais, les limaces attaquent aussi les feuilles et les fleurs des Tulipes. Nous n'avons pas cet inconvénient chez nous ; et si nous avions à nous plaindre de quelque chose, ce serait plutôt de la sécheresse de notre sol.

Les oignons de semis descendent naturellement en terre jusqu'à la profondeur qui lui est assignée par la nature. Chaque année, ils s'allongent perpendiculairement de 3 à 6 centimètres, en formant une nouvelle bulbe ; et il nous est fréquemment arrivé, en levant nos oignons de trois ans, de trouver attachées à cette espèce de tige souterraine et charnue deux et trois bulbes, dont les premières sont vides et desséchées ; nous n'en avons jamais remarqué un plus grand nombre. L'odeur est très-rare dans la Tulipe de Gesner. Dans nos semis, comme dans nos oignons de provenance étrangère, aucune fleur odorante proprement dite ne s'est produite. Il en existe bien quelques-unes plus agréables au flair ; mais, nous le répétons, on ne peut pas les considérer comme des plantes dont la senteur se répand au loin, telle que la *Tulipe suaveolens*, par exemple, qui embaume la pièce où elle se trouve, serre ou appartement.

Les bulbes de Tulipes non seulement servent à l'alimentation ; mais on pourrait utilement les employer en médecine : elles sont émollientes et peuvent, étant cuites, être appliquées en cataplasmes sur les parties malades du corps, dont le résultat, presque immédiat, est de faire disparaître ou diminuer la douleur.

Aucun auteur, jusqu'à ce jour, n'a pu indiquer d'une manière certaine la couleur primitive de la Tulipe de Gesner. Était-elle jaune, blanche ou rouge ? Était-elle de plusieurs couleurs, ou d'une seule? Telles sont les questions auxquelles il est fort difficile de répondre. Quant à nous, nous ne nous en chargeons pas. Nous en pourrions presque dire autant de son origine. Nous vient-elle réellement du Levant, ainsi que tous les écrivains s'accordent à le croire? Nous

n'en savons encore rien nous-même, et nous ne le mettons pas en doute; cependant nous devons remarquer qu'on la trouve à l'état sauvage dans quelques contrées méridionales de l'Europe. Qu'en doit-on conclure? Les historiographes nous l'apprendront peut-être.

URCEOLINA **pendula,** Lindley. De la famille des Amaryllidées. On dit cette admirable plante originaire des Andes de Pozuzo et Pampamarca. Elle fut introduite en Europe par MM. Weitch, qui l'ont reçue de leur collecteur intrépide, M. Pearce, qui la leur a envoyée du Pérou. Les feuilles sont très-larges, pétiolées, au nombre de deux par oignon, et elles sont un peu charnues. Hampe forte et vigoureuse, portant environ huit fleurs pedicellées, en ombelle et tubuleuses; elles sont de couleur jaune et un peu verdâtre aux extrémités des divisions, légèrement recourbées. Cette espèce, qui a fleuri pour la première fois en 1864, est très-curieuse par la forme en grelot ovoïde de ses belles fleurs jaunes et un peu pendantes.

URGINEA **Japonica,** Hort. Paris; *Ornithogalum Japonicum,* Thunb.; *Scilla Japonica,* Hort. Belg. Charmante petite espèce, qui ressemble assez au *Scilla autumnalis,* L. Sa végétation commence en août. C'est alors que les feuilles se développent, ainsi que les tiges florales, qui portent vers la fin du même mois une jolie grappe de fleurs dont la durée se continue successivement jusqu'à la fin de septembre. Cette espèce fut introduite en Europe par M. Von Siebold, et M. Makoy en fit don au Jardin-des-Plantes de Paris en 1838, sous le nom de *Scilla Japonica rosea.* Elle fleurit au Muséum en 1842. La pleine terre lui convient, avec couverture l'hiver, soit en terre sableuse, soit en terre de bruyère. On peut la cultiver en pots, en ayant soin de les rentrer en orangerie pendant les froids. Les graines doivent être semées aussitôt leur maturité, et les oignons peuvent être relevés de terre comme le sont les Tulipes et les Jacinthes, lorsque la végétation a cessé. La floraison de l'*Urginea Japonica* est d'autant plus agréable, que très-peu de plantes de sa famille fleurissent à cette époque de l'année.

Urginea fugax, Steinh. La hampe se développe avant les feuilles et se termine par un épi de fleurs étoilées d'un blanc rayé de violet.

Vallota miniata (?), Lindl. Cette charmante plante est, dit-on, originaire de la Cafrerie. Elle fut présentée par MM. Lee à une des expositions florales d'Angleterre, vers 1854, où elle obtint une des médailles de Banks.

Vallota grandiflora. Feuilles distiques, longues de 30 à 40 centimètres, et 3 de large environ, un peu concaves et vert foncé; hampe cylindrique, de 20 à 25 centimètres de hauteur, terminée par cinq ou six belles fleurs d'un rouge éclatant, qui diminue vers la base des sépales. Cette jolie plante est en vogue en Belgique; elle fleurit en juin, et sa floraison se prolonge. Les oignons, d'une certaine force, donnent le plus souvent plusieurs tiges florales qui se succèdent.

Le *Vallota grandiflora* demande une terre franche, mélangée de terreau et de terre de bruyère. Il passe l'hiver à Paris, sous un châssis à froid, en serre tempérée ou en serre froide. M. Carrière pense que planté en pleine terre, au pied d'un mur au midi, il pourrait supporter nos hivers, au moyen toutefois d'une couverture de feuilles ou de paille. On multiplie cette espèce ou variété par les caïeux, que l'on détache des gros bulbes, et que l'on met en pot et en terre de bruyère pour en assurer la reprise.

Vallota purpurea, Herb.; *Amaryllis speciosa,* Ait.; *Crinum speciosum,* L.; Vallote à fleurs pourpres. Originaire du Cap. Feuilles distiques, linéaires-lancéolées, de 40 centimètres de longueur, en général au nombre de six, enroulées, obtuses ; hampe fistuleuse de même longueur que les feuilles; en juillet et août, fleurs grandes, au nombre de deux à cinq, d'un rouge éclatant. Serre chaude. Culture des Amaryllis.

Vallota purpurea speciosa, Var. Louis Van Houtte.

VELTHEIMIA **Capensis,** Red.; *Veltheimia viridifolia,* Jacq.; *Aletris Capensis,* Veltheimia du Cap, de la famille des Liliacées. Feuilles radicales, paniculées, oblongues, ondulées;

hampe rouge brun et vert, haute de 35 à 40 centimètres. Les fleurs se montrent de février à avril; elles sont en épi, pendantes, tubulées, longues, d'un rose vif mêlé de pourpre, et d'une odeur peu agréable. Il lui faut une terre franche, légère, et les châssis ou l'orangerie près du jour, à l'exposition du midi. Arrosements très-légers. On la multiplie par caïeux tous les deux ou trois ans, quand on la change de terre et après la disparition des feuilles.

On connaît encore les :

Veltheimia glauca, à fleurs rouges et jaunes. Originaire du Cap.

Veltheimia intermedia, à fleurs rouges et jaunes. Originaire du Cap.

Veltheimia glauca. Originaire du Cap. Voilà tout ce que nous savons de cette espèce.

YUCCA **gloriosa**, L., Yucca superbe, de la famille des Liliacées. Originaire de l'Amérique septentrionale. Tige haute de 75 centimètres à 1 mètre, ayant de 15 à 20 centimètres de circonférence; feuilles lancéolées, à bords nus, longues et piquantes, du milieu desquelles sort une fort jolie pyramide florale dans les mois de juillet à septembre, composée de 150 à 200 fleurs pendantes, en forme de clochettes renversées et de coulenr blanche. On peut cultiver cette espèce en pleine terre et à toute exposition; mais il est nécessaire de préserver les feuilles de la neige et du verglas. On la multiplie de graines facilement, et par œilletons enracinés. Variété *Y. gloriosa plicata.*

Yucca gloriosa minor. Plante peu élevée, presque naine. Feuilles minces et planes, longues d'environ 50 centimètres; tige florale partie colorée de rouge brun, courte et à ramifications grêles et horizontales; feuilles inclinées, portées sur un pédoncule brun; fleurs blanches, striées et maculées de rouge brique. Cette plante est une des plus jolies de la série des *Yucca gloriosa.*

Yucca gloriosa nobilis. Plante très-vigoureuse, à feuilles glauques, larges, étalées, arquées. Par son port, cette plante, lorsqu'elle est forte, semble se relier au *Y. pendula.*

Yucca gloriosa acuminata, Carr., et *Yucca acuminata*, Hort. Feuilles d'un vert luisant, unies, raides et droites, longuement acuminées, atteignant 1 mètre et plus de longueur, un peu concaves, non plissées, terminées par une grosse pointe aiguë.

Yucca gloriosa robusta. Très-belle plante, se faisant surtout remarquer par son aspect ramassé, par la grosseur de sa tige et par des feuilles raides, épaisses, un peu plissées, légèrement étalées, mais non pendantes, d'un vert foncé mat; elles sont larges et relativement courtes. Elles s'élargissent surtout vers le milieu, puis elles se rétrécissent brusquement et se terminent par une pointe aiguë.

Yucca draconis, L., Yucca faux-dragonnier. Originaire de la Caroline. Feuilles plus ouvertes et plus larges que celles de la précédente; elles sont denticulées sur les bords, et la plupart pendantes. Orangerie et pleine terre.

Yucca flaccida, H., Yucca à feuilles molles. Originaire de l'Amérique du Nord. Moins haute; émettant beaucoup de drageons. Feuilles d'un vert glauque, réfléchies; fleurs moins nombreuses. Orangerie et pleine terre.

Yucca canaliculata, Hook; Yucca à feuilles canaliculées. Originaire probablement du Mexique? Plante très-voisine du *Yucca gloriosa*, L. Tige épaisse, ayant environ 50 centimètres de hauteur; feuilles nombreuses et serrées, longues de 50 à 60 centimètres, canaliculées; fleurs globuleuses, très-nombreuses, très-serrées et disposées en beau panicule de couleur jaune soufre.

Yucca plicata.

Yucca argospatha. Sous ce nom, notre savant confrère, M. Verlot, a fait connaître une nouvelle espèce de ce beau genre, qui fut envoyée par M. Fr. Weinhkauf, de Munich, en 1850, au Jardin-des-Plantes de Grenoble, où il porta fleur en 1868 pour la première fois. Ce superbe végétal donna naissance à environ soixante-dix feuilles résistantes, longues de 60 à 80 centimètres, sur 6 à 6 1/2 de largeur. Ces feuilles sont pour la plupart canaliculées, à bords rougeâtres, et terminées en pointe aiguë d'un jaune brunâtre;

le tronc a environ 10 centimètres de hauteur sur 36 de circonférence; le bourgeon floral, sorti du centre des feuilles, mesurait 10 à 12 centimètres de diamètre, et sa forme était celle d'une sphère un peu conique. En avril, la hampe atteignit la hauteur de 80 centimètres à 1 mètre, portant une dizaine de ramifications; les inférieures étaient longues de 25 à 30 centimètres, les supérieures de 10 à 15. Les fleurs, grandes, étaient d'un beau blanc pur, portées sur des pédicelles assez longs et relativement minces. La floraison a duré jusqu'au 15 mai. M. Verlot avait reçu cette belle plante sous le nom de *Yucca undulata*, Mart.

Yucca Treculeana, Carr. Cette superbe espèce a fleuri en 1864 dans le jardin de Segrez. Ses fleurs étaient d'un coloris blanc crême, un peu jaunâtre, et sortaient des aisselles des écailles, d'une teinte rougeâtre.

Yucca glaucescens, Haw., Yucca à feuilles glauques. Originaire de l'Amérique septentrionale. Tige comparativement plus courte; les feuilles atteignent une longueur de 60 à 75 centimètres; elles sont nombreuses, lancéolées, mucronées, marginées, glauques et garnies de filaments sur les bords. En septembre et octobre, hampe de 1m 50 à 2 mètres environ, purpurine, émettant des rameaux simples également pourpres, et supportant en totalité de 400 à 500 fleurs inclinées, blanches, marquées de pourpre en dehors, presque globuleuses, ayant la forme de petits œufs de poule. On la multiplie par œilletons, et toutes les terres lui conviennent.

Yucca aloifolia, L., *Yucca serrulata,* Haw., Yucca à feuilles d'Aloès. Même origine. Tige de 2m 30 à 3 mètres de hauteur; feuilles ensiformes, piquantes, rudes ou denticulées sur les bords; hampe assez semblable à celle de la précédente, mais les fleurs sont un peu rosées. Dans la variété *Yucca pendula,* les feuilles sont plus pendantes. Il existe une variété à feuilles panachées de rose, blanc ou jaune, et une autre à feuilles plus étroites. Orangerie dans la région du nord de la France.

Yucca cornuta, Hort. A feuilles contournées quand elles sont jeunes, et que l'on cultive en pot. Un peu plus tard,

les feuilles deviennent rigides à mesure qu'elles approchent de la floraison.

Yucca meldensis. Plante acaule, dont les feuilles sont filamenteuses. Tige florale de 1m 50 de haut environ, garnie d'un nombre considérable de fleurs longues, d'une teinte blanc verdâtre.

Yucca albo spica pendula. Plante acaule. Tige florale de 2m 20 de haut.

Yucca lutescens, Carr. Originaire du Texas, d'où elle a été rapportée, comme le *Y. Treculeana,* par M. Trecul, en 1849. Plante acaule, à feuilles raides, d'un vert jaunâtre, et radicales.

Yucca cornuta. Plante qui diffère très-peu du *Y. Treculeana,* avec lequel on l'a peut-être quelquefois confondue, dit-on.

Yucca acutifolia. Plante très-vigoureuse, dont les feuilles présentent une longueur de 80 centimètres environ. Les inférieures un peu réfléchies, très-larges et très-charnues, bordées d'une ligne brunâtre et terminées par une pointe aiguë; tige florale, haute de 1m 40 à 1m 50, ramifiée dans presque toute la longueur; fleurs inclinées, assez grandes, blanches, avec stries et macules brun foncé. Le peu de longueur de ses ramilles lui donne l'aspect d'une jolie colonne du plus bel effet lors de la floraison. Cette gracieuse particularité la distingue de ses congénères et en fait une de nos plus belles plantes d'agrément.

Yucca filamentosa, L., Yucca filamenteux. Originaire de la Virginie. Touffe de feuilles radicales et ensiformes, munies sur les bords de filaments assez longs, blancs et pendants; hampe de 1 mètre à 1m 50, chargée de plus de 200 fleurs d'un blanc sale et verdâtre, vert citronné au centre, et oviformes. On le cultive en pleine terre sous le climat de Paris, où il passe parfaitement bien les hivers les plus rudes. J'en ai depuis plus de vingt ans dans le même emplacement qui n'ont jamais souffert des gelées, sans aucune précaution. Je les multiplie par les œilletons ou turions qui sortent des racines mêmes où je divise les pieds, qui souvent donnent de

trois à quatre tiges florales ; à la terre ordinaire, j'ajoute un peu de terre de bruyère. On cultive une variété à feuilles planes et droites, une autre à feuilles panachées, fort jolie, mais plus délicate. Cette plante fait très-bien en massifs, et on peut assurément la classer parmi les plantes à feuillage ornemental, aujourd'hui tant en vogue.

Yucca stricta filamentosa. Plante acaule, obtenue de semis par M. Gombault. Tige florale d'un mètre de haut, divisée en rameaux droits, portant de jolies et gracieuses fleurs ayant une teinte blanc verdâtre.

On cultive encore les espèces et variétés suivantes :

Yucca angustifolia, Y. placcida, Y. lutescens, Y. Parmentieri, Y. Treculeana, Y. gloriosa plicata, Y. longifolia, Y. stenophylla, etc.

Culture. Dire ce que sont les Yuccas, ce qu'on en peut tirer au point de vue de l'ornement, écrit avec raison notre honorable confrère M. Lebas, serait au moins utile, car il est peu de personnes, même parmi celles qui sont étrangères à l'horticulture, qui ne connaissent ces plantes. On sait aussi (et les amateurs et les horticulteurs surtout) que la grande beauté de ces plantes consiste dans le port et dans le faciès, et que lorsqu'elles fleurissent elles perdent toute leur beauté, par conséquent tout leur prix. Ce n'est pas que les fleurs soient vilaines ; au contraire, elles sont très-belles, et leur disposition en grandes girandoles a même quelque chose de grand, de princier, pourrait-on dire. Mais bientôt on voit le revers de la médaille : la beauté s'en va avec la grandeur, et il ne reste plus qu'une plante qui n'est guère que l'ombre d'elle-même ; elle se couronne, comme l'on dit en terme de métier, et au lieu d'une seule tige il s'en montre plusieurs qui, au lieu de s'élever verticalement, divergent plus ou moins, et ne produisent non plus que des feuilles relativement chétives. Y a-t-il un moyen de s'opposer à cet état de choses et de prolonger la vie du bourgeon terminal ? Oui et non, ainsi que nous allons le dire. Pour nous faire comprendre, nous devons entrer dans quelques détails physiologiques sur le développement des fleurs.

Ainsi qu'on le sait et qu'on peut le constater chez tous les végétaux, les fleurs n'apparaissent que lorsque les individus sont adultes; elles sont les conséquences de sucs élaborés, mais qui annoncent aussi que les individus sont plus près de périr. Dans certaines plantes, dans les *Yucca caulescens*, par exemple, on remarque que les bourgeons qui se développent sur la tige après la floraison et près de l'inflorescence sont déjà très-près de l'âge adulte lorsqu'ils apparaissent; ils *naissent* vieux, si l'on peut dire, ou si l'on aime mieux, ce sont de jeunes *vieillards*. En effet, ces bourgeons fleurissent souvent la deuxième ou la troisième année après leur apparition, tandis que d'autres provenant des mêmes individus, mais qui sont développés sur souche, peuvent être six, huit, dix ans, parfois plus, sans fleurir.

Les conséquences qu'on doit tirer de tout ceci, et qui découlent d'elles-mêmes, sont celles-ci: pour avoir des Yuccas qui soient longtemps sans fleurir, il faut prendre pour multiplication des turions ou sortes de rameaux souterrains, et les planter dans un bon sol, de manière qu'ils poussent vigoureusement; car en général, et ainsi qu'on le sait encore, les plantes sont d'autant plus disposées à fleurir qu'elles sont moins vigoureuses et comme un peu malades, comme si la nature, jalouse de conserver ses types, se hâtait de les faire fructifier d'autant plus vite qu'elles doivent plus tôt périr.

De son côté, le très-savant et très-habile praticien, M. Carrière, qui se livre particulièrement à l'étude des Yuccas, s'exprime ainsi en parlant de ce superbe et majestueux genre :

« Le genre Yucca est l'un de ceux qui font les délices des amateurs, mais aussi le désespoir des botanistes. En effet, si l'amateur trouve dans ce genre des plantes d'une grande valeur ornementale, le botaniste est dans l'impossibilité à peu près absolue de les distinguer. Les caractères organiques sont à peu près les mêmes chez tous, de sorte que c'est par les caractères physiques, tels que le port ou le faciès, la végétation, etc., qu'on arrive à établir des différences. Y a-t-il dans les Yuccas plusieurs espèces, ou bien tous les individus que renferme ce genre ne sont-ils que des formes ou

variétés d'un type unique? C'est ce que nous n'essaierons pas de démontrer, notre but du reste n'étant autre que d'appeler l'attention des lecteurs sur l'un des plus beaux genres de nos plantes ornementales, et sur le *Yucca gloriosa* en particulier.

« Comme toutes les sortes de Yuccas, celle dont nous venons de parler se multiplie par turions. On facilite la production de ceux-ci, ainsi que leur nombre, en coupant la tige principale. Si celle-ci est allongée, on peut seulement en couper le sommet; car dans ce cas il se développe des bourgeons dans toute la longueur de la tige, indépendamment de ceux qui partent du pied de la plante. On détache les bourgeons et on les bouture, ainsi qu'on le fait pour toutes les autres espèces de Yuccas. Le mieux, quand on peut, c'est de les placer dans une serre à bouture, ou bien sous châssis, dans des coffres, où on les prive d'air, en ayant soin de ne pas trop les arroser jusqu'à ce qu'ils aient produit des racines. »

ZEPHYRANTHES **Atamasco**, L., *Cooperia Atamasco,* K., Amaryllis de Virginie. Originaire de l'Amérique septentrionale. Oignon allongé et brun; feuilles ligulées, étroites, et longues de 15 à 20 centimètres. En juillet, fleurs solitaires, dressées, assez grandes, belles, évasées, blanches et teintées de rose. Elle est de pleine terre, et on la multiplie de caïeux au mois d'août. Elle résiste aux hivers sous le climat de Paris, à l'aide d'une couverture.

Zephyranthes candida, H., *Amaryllis nivea,* S., Zéphirine blanche. Originaire du Pérou. Famille des Amaryllidées. Oignon arrondi, rougeâtre; feuilles dressées, de 10 à 15 centimètres de longueur; hampe de la hauteur des feuilles, terminée en octobre par une seule fleur dont les trois lobes intérieurs sont d'un blanc pur, et les trois extérieurs lavés de rose au sommet. Cette plante est de pleine terre; mieux vaut couvrir.

Zephyranthes rosea, Herb., *Amaryllis carnea,* Schult., Zéphirine rose. Originaire de la Havane. Oignon petit et brun; feuilles linéaires, divergentes; en août et septembre

hampe latérale, longue de 15 à 25 centimètres, terminée par une seule fleur rose très-jolie. Culture sous châssis.

Nous mentionnerons encore les suivantes :

Zephyranthes akermanniana, à fleurs blanches. Originaire du Mexique.

Zephyranthes carinata, à fleurs roses. Originaire du Mexique.

Zephyranthes chrololeuca, à fleurs jaunes et blanches.

Zephyranthes grandiflora, à fleurs roses. Originaire du Mexique.

Zephyranthes musochloa, à fleurs rouges. Originaire de l'Amérique méridionale.

Zephyranthes sessilis, à fleurs rouges. Originaire du Mexique.

Zephyranthes tubispatha, à fleurs blanches. Originaire de l'Amérique du Sud.

TABLE DES MATIÈRES

Liliacées.

DATE DUE

